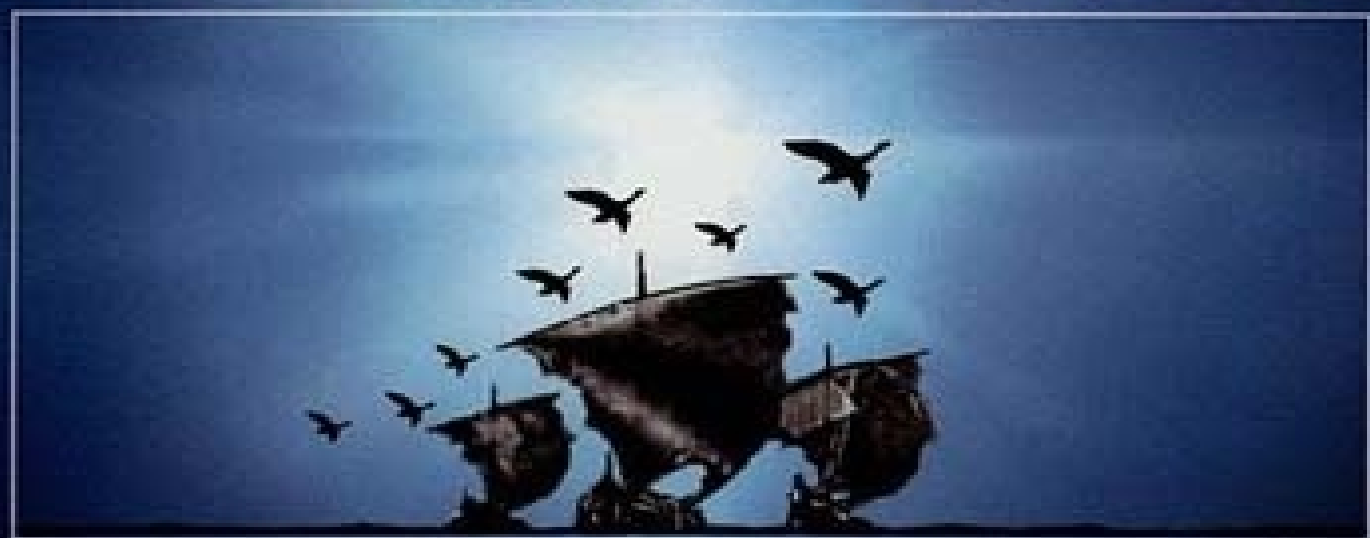


JEAN MARKALE

LES COMPAGNONS
DE LA
BRANCHE ROUGE



LA GRANDE EPOPEE DES
CELTES

★ ★



Pygmalion
Gérard Watelet

JEAN MARKALE

La Grande Épopée des Celtes

Deuxième époque

LES COMPAGNONS DE LA BRANCHE ROUGE

Pygmalion, 1997

Gérard Watelet

Paris



INTRODUCTION

La puissance et la gloire

Les Gaëls, que les Irlandais nomment souvent, dans leurs anciens manuscrits, les *Fils de Milé*, sont des Celtes « venus d'ailleurs » et qui ont conquis, après bien des péripéties parfois tragiques, cette mystérieuse *Île Verte* qu'est l'Irlande, terre égarée à l'ouest du monde, en face d'un océan toujours prêt à mugir sous les rafales des vents surgis des pays où le soleil bascule dans les ténèbres de la nuit. L'ont-ils vraiment conquise ? On serait tenté d'en douter, car la victoire qu'ils ont remportée lors de la bataille de Tailtiu (*Teltown*) consiste à en obtenir le partage avec ses anciens possesseurs, qu'il s'agisse des peuples de la déesse Dana (*Tuatha Dé Danann*) ou des étranges Hommes-Foudre (*Fir Bolg*), vaincus par ceux-ci à la première bataille de Mag-Tured. Ainsi les Gaëls en occupent-ils la surface, mais le sous-sol, l'univers du *sidh*, c'est-à-dire des grands tertres mégalithiques, leur échappe, comme les innombrables îles perdues dans l'océan : là règnent les peuples de Dana, associés aux derniers Hommes-Foudre, notamment dans les îles d'Aran. Tout se passe donc comme si les premiers représentaient la vie consciente, les seconds, les profondeurs de l'inconscient. Or, chacun sait qu'à la moindre occasion l'inconscient ouvre largement ses portes, et que le monde de la mémoire ou de l'imaginaire (l'un et l'autre étant confondus) en profite pour surgir et s'imposer dans tous les actes de la vie quotidienne. Les Gaëls d'Irlande sont apparemment les maîtres de l'Île Verte, mais les récits épiques les plus archaïques qui nous soient parvenus précisent bien qu'ils en partagent la souveraineté avec ceux que la tradition populaire désigne sous l'appellation de « peuples féeriques » ou de « bonnes gens ». C'est dire que, plus que jamais, les humains vont être confrontés aux puissances surnaturelles, et que le déroulement de leurs actions sera inévitablement soumis au jugement des dieux qui hantent leur mémoire.

Au terme de leurs longues migrations, les peuples celtes ont abouti, bon gré, mal gré, aux confins du monde habité, face à un grand océan qui fait peur parce qu'il recèle tous les secrets de la vie et de la mort. Ainsi vont naître des *histoires* qui, pour n'avoir aucun point commun avec l'*Histoire*, n'en seront pas moins des témoignages irrécusables sur la façon de vivre, de penser, de sentir de tous les peuples mystérieux qui ont contribué à faire l'Europe telle qu'elle se présente aujourd'hui, avec ses multiples composantes culturelles peu à peu fondues en une « ténébreuse et profonde unité ».

Une fois établis sur l'Île Verte, les Gaëls s'y organisent, ni mieux ni moins bien que tous leurs prédécesseurs. Peuples d'origine nomade, ils ont pour seule richesse des troupeaux d'ovins pour la laine et la viande, de bovins pour les laitages, la viande et le cuir, de cochons pour les salaisons nécessaires, en hiver.

Cependant, pour que ces troupeaux vivent et prospèrent, il est nécessaire de leur fournir des pâturages appropriés. Certes, l'Irlande n'en manque pas, car le climat humide est propice au renouvellement de l'herbe dans les prairies et à l'abondance des feuillus dans les forêts, notamment des chênes dont les glands sont la nourriture essentielle des porcs. Mais encore faut-il s'assurer des *meilleurs* pâturages. Et c'est là que le récit épique prend naissance.

En effet, compte tenu des structures de la société celtique qui ne connaît de frontières que provisoires ou simplement morales, le royaume ne peut s'étendre que jusqu'où va le regard du roi. Cette affirmation, qui a force de coutume, sinon de loi, signifie seulement que la richesse – et même la survie – d'un groupe social dépend de la capacité qu'ont ses membres – sous la conduite de leurs chefs, bien entendu – à découvrir de bons pâturages, à les mettre en valeur et à les défendre contre d'éventuels compétiteurs. Et, les choses étant ce qu'elles sont, il y a toujours des compétiteurs, des *challengers*, pourrait-on dire, qui se révèlent souvent de redoutables adversaires. Il s'ensuit donc un nombre incalculable de frictions, de luttes sournoises, de guerres inexpiables. Et c'est au cours de ces conflits que se manifestent les héros dont on a besoin pour assurer l'intégrité, la survie et la richesse du groupe social considéré. Les héros sont donc suscités par les événements. Ce qui ne les empêche pas d'incarner dans une certaine mesure des personnages divins qui appartiennent à la mémoire collective et qu'ils ont pour mission d'*interpréter*, pour le plus grand bénéfice de la collectivité qui les a mis au monde ou accueillis en son sein. Dans ces conditions, on ne peut guère ravalier les récits épiques au rang de simples expressions de rêves ou de fantasmes : ils reflètent des réalités quotidiennes intégrées dans un cadre tant religieux que socioculturel, celui-ci étant lui-même un fidèle reflet de la mentalité inhérente à tel groupe social, mentalité qui remonte parfois jusqu'aux origines, dans ce temps mythique que les Évangiles traduits en latin évoquent sous la célèbre formule *in illo tempore*.

Actuellement, l'Irlande est composée de quatre provinces, l'Ulster (*Ulad*), le Connaught (*Connacht*), le Leinster (*Laigen*) et le Munster (*Mumu*), qui correspondent à d'anciens royaumes, eux-mêmes divisés en multiples principautés de taille et d'importance très variables, chacune ayant à sa tête un *ri*, c'est-à-dire un roi dont la fonction essentielle est d'assurer la répartition et la protection des richesses du territoire qu'il administre selon les coutumes en vigueur. Ces petits rois de tribus sont liés entre eux par des accords, des traités, des obligations diverses, y compris celles qui relèvent de la religion ou de la magie. Ils sont également liés aux rois des provinces, hiérarchiquement au-dessus d'eux, par des contrats analogues à ceux des sociétés féodales du continent. On pourrait presque définir la division politique de l'Irlande ancienne comme une sorte de confédération où chaque groupe social conserve un haut degré d'autonomie.

Mais cette unité « confédérale » est factice ou, plutôt, seulement théorique. Une bizarrerie linguistique en dit long à ce propos : en effet, en gaélique, le mot « province » se traduit par *coic*, littéralement « cinquième ». Or, il n'y a que

quatre provinces, la cinquième qu'on appellera le royaume de Mide (*Meath*), c'est-à-dire du « Milieu », étant une institution presque entièrement virtuelle, essentiellement morale, avec sa capitale Tara, véritable *omphalos*, centre religieux symbolique de l'Irlande pré-chrétienne.

C'est à Tara qu'est censé résider le haut-roi (*ard ri*), élu par les autres rois et les petits chefs, mais obligatoirement choisi dans une famille royale, dans des conditions qui demeurent encore assez mystérieuses, mais où devaient intervenir des rituels magico-religieux. Toutefois, il est probable qu'avant le XI^e siècle, où l'institution de la royauté suprême est formellement attestée, le titre de *ard ri* était surtout honorifique. Le pouvoir, si tant est qu'il y en eût dans un pays de tendances libertaires, se trouvait aux mains des grands rois des provinces. Voilà du moins ce qu'on peut déduire de la lecture des récits épiques les plus anciens, notamment de ceux qui constituent ce qu'on appelle le Cycle d'Ulster.

Deux des « cinquièmes » d'Irlande ont eu une importance particulière durant la période dite protohistorique, c'est-à-dire pendant l'Âge du Fer celtique : le Connaught et l'Ulster, le premier autour des considérables personnages que sont les mythiques roi Ailill et reine Maeve (*Medbh*), le second autour du non moins mythique roi Conor (*Conchobar*) et de son neveu, le héros Couhoulinn (*Cùchulainn*). À vrai dire, le Cycle d'Ulster est inextricablement lié à celui du Connaught, car les principaux sujets des récits concernent les rivalités et les guerres entre les deux peuples et, de plus, c'est toujours par l'intermédiaire d'un personnage du Connaught qu'on apprend ce qui se passe en Ulster, comme si les habitants de l'Ulster, les *Ulates*, avaient été incapables de transmettre eux-mêmes leur propre tradition.

On se fait actuellement une idée presque entièrement erronée de l'Ulster, et ce pour différentes raisons. D'abord, à cause de la partition de l'île : on croit que l'Ulster se confond avec le Royaume Uni. Or, sa province comprend neuf comtés dont six seulement sont rattachés à la Couronne britannique, les trois autres, le Donegal notamment, faisant partie de la République d'Irlande. Ensuite, on affirme que l'Ulster est protestant et complètement anglicisé. Qu'il existe une majorité protestante – mais laquelle ? – en Irlande du Nord est incontestable. Il faudrait néanmoins préciser que ce phénomène n'est pas antérieur au XVII^e siècle, soit à l'époque des trop tristement célèbres « plantations » qui ont vu littéralement planter au nord-est de l'île des populations calvinistes presbytériennes originaires d'Écosse, elles-mêmes persécutées par les anglicans au même titre que les catholiques romains. C'est oublier aussi que l'Ulster fut la première province irlandaise touchée par le christianisme, lorsque saint Patrick y établit l'évêché d'Armagh, devenu depuis, bien qu'il se trouve en territoire britannique, le siège du Primat catholique d'Irlande – et, parallèlement, du Primat anglican, puisque les anglicans se prétendent toujours de simples catholiques réformés. Quant à l'anglicisation de l'Ulster, elle n'est pas pire que celle de la majeure partie de l'Irlande, si l'on fait exception des régions de l'ouest, Donegal inclus, où la langue

gaélique s'est maintenue et où elle est officiellement protégée et encouragée. En fait, l'Ulster a toujours été, et depuis les temps les plus anciens, une sorte de forteresse des coutumes et de la langue des Gaëls.

Le fait tient à l'extrême proximité de l'Écosse et du nord de l'Angleterre proprement dite : il fallait que les Ulates se défendissent contre les influences anglaises en privilégiant leurs spécificités celtiques, et c'est d'Ulster que saint Colum-Cill, prince ulate, partit d'ailleurs évangéliser, conquérir et celtiser le nord de l'Écosse. Il tient également à la nature du pays, lequel comporte moins de terres stériles que dans l'ensemble de l'île et bénéficie de très bons ports pour le commerce avec la Grande-Bretagne et le continent. Il tient encore au caractère entier et volontaire des habitants d'Ulster, tant protestants que catholiques, la troisième composante, les anglicans, étant beaucoup moins importante et très marginalisée, en dépit de son appartenance à l'obédience officielle, puisque l'anglicanisme est religion d'État.

Si l'on en croit les récits épiques qui les concernent, les anciens Ulates étaient exactement de la même trempe. Courageux, actifs, braves jusqu'à l'insolence et la témérité, infatigables dans les combats comme dans les travaux, ils offrent l'image d'un peuple sain qui ne dédaigne pas, à l'occasion – mais les occasions sont fréquentes, et c'est un trait commun à tous les Celtes ! –, de se complaire dans des festins qui durent trois jours et trois nuits et dans des beuveries interminables au cours desquelles les convives s'affrontent verbalement avant d'en venir volontiers aux mains. Ils n'oublient jamais qu'ils sont d'abord des êtres humains, avec des défauts aussi grandioses que leurs qualités. Un récit aussi pittoresque que *l'Ivresse des Ulates* en porte suffisamment témoignage, tout en confirmant les rapports des Grecs, en particulier Diodore de Sicile, Strabon et Athénée.

Il ne faudrait cependant pas croire que les Ulates ne sont que de joyeux braillards occupés à faire ripaille dans le plus grand désordre. Loin d'être désorganisée, leur société apparaît comme solidement structurée, bâtie sur des usages qui, au cours des temps, ont acquis force de loi. Et c'est leur volonté farouche de ne rien laisser au hasard qui les a conduits, du moins dans les récits épiques où se confondent rêve et réalité, mythe et histoire, à mettre au point la curieuse institution du compagnonnage de la Branche Rouge.

Si l'appellation n'a pas de sens ésotérique très prononcé, elle n'en sert pas moins à qualifier un compagnonnage quelque peu initiatique, une sorte de fraternité guerrière qui n'est pas sans faire penser à la Table Ronde du roi Arthur. Toutefois, le nom de « Branche Rouge » désigne en fait l'une des trois maisons royales que possède le roi d'Ulster dans la forteresse d'Émain Macha, capitale en quelque sorte du royaume, et où il tient ses assemblées, en compagnie de ses chefs et de ses principaux guerriers. Une autre, nommée « Maison Bariolée », sert à entreposer les armes et les équipements des guerriers ulates. La troisième, dite « Branche Sanglante », est réservée à l'exposition des dépouilles et des têtes coupées des ennemis vaincus. Quant à Émain Macha, qui est sans aucun doute

Navan Fort, au sud-ouest d'Armagh, c'est un grand ensemble de sept hectares, juché au sommet d'une colline, que cernent un fossé large de neuf mètres puis un talus haut de deux et demi, qui, de par sa position, même à l'extérieur, jouerait un rôle d'enceinte sacrée plutôt que d'ouvrage défensif. Les Celtes n'ont jamais construit de villes – pas plus que de temples, d'ailleurs – et se sont contentés d'établir des forteresses provisoires, qu'ils occupaient seulement en cas de danger, ou des forteresses-sanctuaires où se tenaient les grandes assemblées. De toute façon, la présence des trois maisons indique clairement une destination rituelle grâce à laquelle était sacralisée l'action politique, guerrière et religieuse des Ulates autour de leur roi.

Mais qui est donc ce roi Conor (transcription phonétique du gaélique *Conchobar*) dont la réputation fut telle que, réel ou fictif, il a franchi les siècles en laissant le souvenir d'un souverain très puissant et très glorieux ? Certains ont prétendu qu'il s'agissait d'un personnage historique du début de l'ère chrétienne ; mais cette opinion repose uniquement sur un récit tardif où l'on voit le roi « mourir de colère » en apprenant la mort de Jésus sur la croix.

Mieux vaut le considérer comme un roi mythique des origines, représentatif de la conception idéale que se faisaient les Celtes de la royauté, celle-ci étant bien évidemment de type sacré : le roi n'est pas le souverain absolu qu'on a connu par la suite, mais un régulateur de la société qu'il préside. Il n'est pas roi de par sa naissance, mais par le choix de ceux qu'il doit protéger. Conor est en fait un usurpateur de la royauté et, en principe, rien ne le destinait à assumer cette haute fonction. Il est appelé *Conchobar mac Nessa*, c'est-à-dire « Conor fils de Ness », cette Ness étant une femme-guerrière (de famille royale, il est vrai) et quelque peu magicienne. Sa filiation est donc matrilineaire, ce qui est tout à fait conforme aux coutumes les plus anciennes des Celtes. La référence au père est nulle, à ce détail près que celui-ci étant druide, l'enfant naît doté d'un caractère sacré. Et lorsque sa mère est demandée en mariage par le roi légitime, Fergus, elle accepte sous la condition essentielle que celui-ci cède sa royauté pendant un an à Conor. Et, durant ce laps de temps, elle distribue de si nombreux dons aux chefs ulates *au nom de son fils*, mettant ainsi en relief la première obligation royale qui est de *donner* à ses sujets, que, l'année écoulée, les Ulates refusent de reprendre Fergus pour roi, arguant avec une logique implacable que Conor est exactement l'homme qu'il leur faut à la tête du royaume.

Mais que vaut un roi sans ses nobles, ses druides et ses guerriers ? Comme dans l'épopée de la Table Ronde, où le roi Arthur privé de ses chevaliers n'est plus qu'un soliveau immobile comparable au roi du jeu d'échecs, Conor ne serait rien sans les redoutables guerriers, les savants druides et magiciens et les nobles « fonctionnaires » qui l'entourent, ce sans oublier les artisans de tout poil, tel le célèbre forgeron Culann. Aussi est-ce pour assurer la cohésion du royaume qu'il crée ce compagnonnage de la Branche Rouge, auquel ne sont admis que les plus valeureux, les plus sages et les plus habiles, exactement comme à la Table Ronde d'Arthur préconisée par le prophète Merlin ou à la Table du Graal instituée par

Joseph d'Arimathie et perpétuée par le Roi Pêcheur avant d'être rénovée par Perceval le Gallois. Il s'agit là bel et bien d'une fraternité par le sang, les liens existant entre les compagnons étant soit des relations de parenté, réelle ou adoptive, soit des obligations contractées, au cours des combats, entre frères d'armes.

Parmi ces compagnons, innombrables car parfois différents selon les versions, certains se distinguent par leur puissance et leur gloire. C'est d'abord le druide Cavad (transcription phonétique du gaélique *Cathbad*, signifiant « celui qui tue au combat »), père naturel de Conchobar. C'est ensuite Fergus mac Roeg, le roi détrôné par Conor, mais qui semble ne pas lui en tenir rigueur jusqu'au jour où une lâche trahison de celui-ci l'incite à émigrer chez leurs ennemis de Connaught, à la cour d'Ailill et de Maeve. Ce Fergus est un personnage considérable, une personnification des forces instinctives de l'être. Son nom dérive de la racine indo-européenne qui a donné le grec *ergon* et le latin *vir* : littéralement Fergus est le « viril », le « fort ». De fait, certains récits le décrivent comme une sorte de géant doté d'une verge longue de sept mains et de testicules vastes comme un sac. Il lui faut d'ailleurs sept femmes pour satisfaire sa libido, et son nom patronymique *mac Roeg* signifie « fils d'Étalon ». Dans les textes mythologiques plus anciens, on pourrait le comparer à deux des *Tuatha Dé Danann*, le célèbre Dagda et le champion Ogmā^[1]. Mais, si sa force est redoutable, si ses colères sont violentes, il est capable de manifester de la bonté, de la pitié, de l'affection, et il possède un sens de l'honneur très développé.

La plupart des compagnons de la Branche Rouge sont des personnages hauts en couleur et qui ne sont pas sans rappeler les guerriers qui entourent le roi Arthur dans sa légende archaïque, en particulier dans le récit gallois de *Kulhwch et Olwen*^[2]. Certes, ils ne sont pas des chevaliers courtois, comme on en voit tant dans les romans de la Table Ronde rédigés aux XII^e et XIII^e siècles pour une société aristocratique raffinée, mais plutôt d'anciennes figures divines – ou démoniaques – héritées de la plus lointaine mythologie. Ils ont gardé de leurs origines des caractéristiques qui en font non seulement de cruels guerriers mais de véritables magiciens doués de pouvoirs quasi surnaturels, et, à ce titre, ils ont souvent leurs correspondants dans les récits épiques des autres traditions indo-européennes.

Ainsi en est-il d'un noble ulate connu sous l'appellation de Bricriu, « à la langue empoisonnée ». Il ne manque pas une seule occasion de semer la zizanie parmi les compagnons et, d'une façon plus générale, parmi ses compatriotes. Il évoque bien entendu le sénéchal Kaï des romans arthuriens, toujours prêt à décocher des paroles blessantes ou à propager des calomnies. Mais il évoque également le Thersite grec, et surtout le Loki germano-scandinave, exemple idéal du fauteur de troubles qui entraîne inexorablement les dieux vers le *Ragnarök* final. Mais on peut aller encore plus loin, aux confins orientaux du domaine indo-européen, dans la tradition des Ossètes du nord du Caucase, descendants des anciens Scythes : un

personnage analogue, nommé Syrdon, se signale dans un étrange récit dont il faudra reparler à propos de la malédiction qui frappe le peuple des Ulates.

Autre compagnon de la Branche Rouge, et assez énigmatique, Celtchar, fils d'Uthecar. Guerrier redouté de tous les ennemis d'Ulster, il se voit infliger une blessure qui force la comparaison avec celle du Roi Pêcheur, dans l'épopée du Graal – encore que nombre d'autres héros soient affligés de « plaies » (tares physiques) incontestablement symboliques : tels Cuscraid « le Bègue » et, surtout, Conall Cernach – qui louche – ou Couhoulinn – le borgne –... Quant à sa mort, au terme d'une sombre vengeance par le sang, elle l'apparente à une victime divine expiatoire.

Conall Cernach et Couhoulinn forment avec Loegairé le Victorieux un trio de frères d'armes, unis par un courage indomptable et néanmoins désunis par une rivalité qui se manifeste en toute occasion, notamment quand il s'agit de décerner à l'un d'eux la palme de la bravoure. On pourrait ainsi comparer Loegairé au Bohort ou à l'Yvain des romans arthuriens, mais Conall Cernach est d'une autre trempe encore : il serait plutôt l'équivalent de Gauvain (*Gwalchmai*), le célèbre neveu d'Arthur. D'ailleurs, comme celui-ci, Conall est l'aîné des neveux du roi Conor – du côté de ses sœurs et, par conséquent, selon la coutume celtique, et bien que Conor ait lui-même des fils, l'héritier présomptif du trône. Mais, quoi qu'il en soit, Conall Cernach est certainement le type le plus achevé du héros guerrier selon les critères des compagnons de la Branche Rouge, celui qui apparaît le plus souvent dans les récits et qui accomplit, au nom des Ulates, des exploits mémorables entre tous.

Et, comme il apparaît en outre dans des récits qui n'ont plus rien à voir avec la Branche Rouge, on a comme l'impression qu'il échappe au temps et à l'espace. On l'a vu prendre part aux aventures de Fraech lorsque celui-ci était à la recherche de sa femme et de son troupeau^[3]. Il rôde à travers des batailles indéfinissables qui se rattachent tant au cycle mythologique qu'à celui qu'on appelle « cycle des Rois », et ce de manière d'autant plus remarquable qu'il est difforme pour avoir été, nouveau-né, piétiné par Cêt, fils de Maga, son propre oncle maternel, en raison d'une prophétie selon laquelle il tuerait un jour plus de la moitié des hommes de Connaught. D'où, naturellement, une haine inexpiable entre eux, et si possible aggravée par le rôle d'âme damnée que joue Cêt auprès d'Ailill et Maeve, ennemis jurés d'Ulster.

De fait, les compagnons de la Branche Rouge sont perpétuellement en conflit avec les guerriers des autres *cinquièmes*, indépendamment de leurs origines ethniques ou des liens de parenté qu'ils peuvent avoir avec eux. Tout se passe comme s'ils constituaient une entité morale à part, un peu à l'image d'une société initiatique où les seuls liens qui comptent sont d'ordre magique. On peut d'ailleurs en mesurer la force : même brouillé avec Conor et passé à l'ennemi, en l'occurrence au Connaught, le héros Fergus mettra tous ses soins à ne pas faire de tort à ses anciens pairs, notamment à Couhoulinn dont il a été l'initiateur.

Autrement ambiguës sont leurs relations avec Cûroi mac Daeré. Ils seront parfois ses alliés pour des expéditions dans l'Autre Monde, ou encore lors d'épreuves magiques destinées à déterminer quel est le guerrier ulate le plus valeureux. Mais Cûroi, dont le nom signifie littéralement « chien qui combat », ce qui le met en parallèle – et en rivalité – avec Couhoulinn le « chien », protecteur non seulement de Culann, mais de tous les Ulates, est en réalité lui-même un personnage de l'Autre Monde. Il est dit roi d'une partie du Munster, mais il ressemble à un *Fir Bolg* ou à un membre des tribus de Dana plus qu'à un Gaël. De plus, il ne peut être tué que dans des conditions bien précises, et par sa propre épée, ce qui le rend quasiment invulnérable. Et ce n'est que par la trahison de son épouse Blathnait, maîtresse de Couhoulinn, que celui-ci pourra tuer Cûroi. Cependant, le geste sera lourd de conséquences puisque Couhoulinn sera tué plus tard, à titre de vengeance, par Lugaid, fils de Cûroi, que tue à son tour Conall Cernarch, vengeant ainsi le héros. Il n'empêche que Cûroi demeure un personnage mystérieux, et une variante de sa légende prétend même que son âme n'était pas dans son corps, mais enfermée dans une pierre, ce qui fait de lui l'un de ces *Corps sans Âme* qui foisonnent dans les contes populaires, notamment en Bretagne^[4].

Cela dit, le grand héros ulate – mais également le plus considérable de tous les héros irlandais légendaires, le symbole même du héros gaël libre, tel qu'il est statufié à l'intérieur de la Poste centrale de Dublin, haut lieu de la lutte du peuple irlandais pour sa libération – est Couhoulinn (*Cùchulainn*), fils de Sualtam, autre neveu du roi Conor, l'un des plus remarquables champions des épopées occidentales. On a voulu, au début de ce siècle, en faire l'équivalent de l'Achille grec, mais il est bien davantage : Achille se fait battre et tuer *stupidement* parce que sa mère, la nymphe Thétis, avait omis ou négligé de lui immuniser son fameux *talon*, son seul point faible, comme le prétend la légende classique, soucieuse d'épargner aux élèves des écoles et collèges la moindre allusion à l'homosexualité du héros et à sa liaison passionnée avec Patrocle. Certes, Couhoulinn, si on analyse les textes qui le concernent, est également suspect d'homosexualité, comme d'ailleurs tous les « frères d'armes » de cette époque lointaine^[5], ainsi que le font remarquer les chroniqueurs grecs de l'Antiquité qui savaient parfaitement de quoi ils parlaient ; mais il ne doit pas son apparente invulnérabilité à un trempage dans un bain d'immortalité. Il n'a pas de point faible, du moins physique^[6]. Il est peut-être fils d'une divinité, comme Achille, mais sa puissance et sa gloire, il les tient de lui-même, et sa mort ne sera que la conséquence logique de sa mission sur terre et non la volonté perverse des dieux attachés à la perte des humains, comme dans la conception grecque de l'*anagkê*, cette fatalité inexorable qui écrase Achille, ou le résultat d'une trahison humaine, comme pour le Sigurd-Siegfried de la tradition germano-scandinave auquel il est également possible de le comparer^[7].

Couhoulinn n'est pas un héros ordinaire, et il ne peut guère être classé parmi les personnages qui hantent l'épopée grecque. Il est vrai que celle-ci, comme l'a

démontré Georges Dumézil, ne nous est pas connue : ce qui nous en est parvenu n'est que l'expression *littéraire, intellectuelle, rationalisée* d'antiques liturgies se référant à des concepts oubliés depuis des siècles et remis à l'honneur à l'époque athénienne classique par des dramaturges qui puisaient leur inspiration dans le gouffre obscur du passé. L'épopée des Celtes n'a pas connu pareille désagrégation. Grâce au mépris où on l'a tenue, elle a conservé sa spécificité archaïque, ce qui lui confère un haut degré d'authenticité. S'il fallait choisir un héros celtique représentatif d'un état d'esprit, d'une culture, d'une idéologie, c'est à n'en pas douter Couhoulinn qui remonterait à la surface des eaux troubles de la mémoire.

Couhoulinn n'est pas le nom réel du personnage, mais son *pseudonyme*, c'est-à-dire son nom *initiatique*, celui que les circonstances de sa vie – en l'occurrence celles de son enfance – lui ont imposé (comme à Vercingétorix, dont on ignore le nom réel) et qui témoigne par là même de la mission dont la divinité invisible et innommable des Celtes l'a investi.

L'extrême complexité du personnage ne se laisse pas facilement appréhender ni ranger dans une catégorie bien déterminée. D'abord, c'est un *deux fois né* : même si les récits traitant de sa naissance sont obscurs, voire contradictoires, cette réalité est incontestable. À l'instar du barde Taliesin de la tradition galloise qui acquiert lors de sa seconde naissance le don de double vue, il puise là une sorte de connaissance secrète, intérieure, symbolisée par sa semi-cécité, celle-ci n'étant d'ailleurs que momentanée, n'apparaissant guère que pendant des périodes de trances, c'est-à-dire dans un état second. De plus, sa double naissance accentue l'ambiguïté de ses origines : s'il est incontestable que sa mère est Dechtiré, sœur de Conor, on ne sait pas si son père est le dieu Lug ou bien Conor lui-même. À moins que ce ne soient *les deux*, puisque l'inceste fraternel, bien que rigoureusement interdit, est d'ordre divin et se présente toujours comme un acte *fondateur*. C'est le cas dans toutes les théogonies. C'était le cas dans l'Égypte pharaonique. Mais, dans le cadre de l'épopée celtique, étant donné qu'il s'agit de héros incarnés dans une société humaine qui possède des lois, on fait l'impasse sur l'inceste : et l'on donne au héros un père putatif, un certain Sualtam, grâce auquel les apparences sont sauvegardées.

La référence au dieu Lug n'est pas innocente. En effet, on l'a déjà vu dans le cycle mythologique^[8], Lug est ambigu par nature, puisqu'il est issu à la fois du peuple de la déesse Dana, donc des êtres de lumière, et du peuple des mystérieux Fomoré, donc des êtres des ténèbres. Cela conduisait à le placer certes *au-dessus*, mais surtout *à part*. Lug ne peut être rattaché à aucune des fonctions divines : il possède toutes ces fonctions. Il est le *Multiple-Artisan*. Il n'appartient pas à l'état-major des *Tuatha Dé Danann*, et cependant c'est lui qui les conduit à la victoire. Sans lui, jamais les peuples de Dana n'auraient connu la puissance et la gloire. Et il en sera de même pour le personnage bien connu de Lancelot du Lac dans l'épopée arthurienne, qui est un étranger au milieu des compagnons de la Table Ronde et, tout à la fois, l'élément essentiel sans lequel aucune victoire n'est

possible^[9]. Or Couhoulinn, tout en faisant partie de la famille royale d'Ulster, ne sera pas vraiment l'un des compagnons de la Branche Rouge. Il sera lui aussi non seulement *au-dessus*, mais surtout *à part*. La meilleure preuve est qu'il sera le seul guerrier ulate à échapper aux conséquences de la malédiction que Macha a lancée sur l'ensemble du peuple d'Ulster.

Le nom originel de Couhoulinn est *Sétanta*, terme d'ailleurs surprenant, puisque brittonique en plein milieu gaélique. Littéralement, c'est le « Cheminant », appellation qui accentue son aspect solitaire pour ne pas dire singulier. C'est après avoir, bien que tout enfant, tué le redoutable chien, fort comme cent hommes, du forgeron Culann que, pour réparer ce préjudice considérable, force lui est de se déclarer le protecteur, le chien du lésé, soit *Cù Chulainn*, nouveau nom dès lors reconnu, accepté par tous et, bien entendu, officialisé par un druide, intermédiaire obligé entre le visible et l'invisible.

Cela dit, comme tous les héros, Couhoulinn possède des vertus d'exception. Il est capable d'entrer en transes, don qui peut faire penser à quelque rituel chamanique égaré en Extrême-Occident : il apparaît alors comme une sorte de monstre polymorphe qui n'est pas sans rappeler les Cyclopes de la tradition grecque, notamment par la mention de son œil unique. Il semble alors rassembler en lui toutes les forces instinctives de la nature afin de les canaliser et de les diriger vers le but qu'il s'est assigné. Ses ennemis auront tendance à se moquer de lui lorsqu'il se livrera à ces métamorphoses insolites, et il y gagnera le sobriquet de « Contorsionniste d'Émain ». Mais il est difficile de revenir indemne de cette expérience : la transe l'éprouve si profondément qu'alors s'impose une sorte de rituel de retour à la normale. Ainsi, pour apaiser sa « fureur guerrière », faut-il le plonger successivement dans trois cuves remplies d'eau froide dont il assèche complètement les deux premières et à demi la dernière, du moins dans le meilleur des cas.

On serait tenté d'établir une comparaison entre sa fureur et celle des guerriers germaniques qui formaient l'étrange confrérie des *Bersekr*, « hommes-ours » plus ou moins légendaires qui intégraient en eux la puissance meurtrière des animaux dont ils revêtaient les peaux. On pourrait également penser aux hommes-loups, à ces non moins mystérieux « loups-garous » si fréquents dans certains récits d'origine populaire. Mais c'est paradoxalement avec l'autre extrémité du domaine indo-européen que les analogies sont les plus flagrantes, très exactement dans les traditions des Ossètes si remarquablement mises en lumière et traduites par Georges Dumézil^[10].

On découvre en effet dans les récits concernant les Nartes, l'un des peuples constitutifs de la nation scythe, un personnage qui offre des points de ressemblance assez stupéfiants avec Couhoulinn : Batraz, fils de Haemyts. À sa naissance, celle-ci étant évidemment tout à fait extraordinaire, on vit « un petit garçon qui jaillissait et qui s'en allait tomber dans la mer. La belle eau bleue ne fut plus qu'un nuage au-dessus du fond desséché ». Ce n'est pas tout : le petit Batraz

joute avec de nombreux enfants, tout comme le fait Couhoulinn, et, à chaque fois, malgré son jeune âge, sort vainqueur de la lutte, massacrant allègrement bêtes, gens et monstres qui s'opposent à lui. Enfin, un jour, Batraz, qui est une sorte d'homme d'acier, *se fait tremper* chez le forgeron céleste Kurdalaegon. Il demeure pendant plus d'un mois dans un feu qu'on pourrait qualifier d'enfer ; puis le forgeron « le saisit avec ses pinces et le lança dans la mer. La mer se mit à bouillir et s'assécha : l'eau s'était évaporée dans le ciel. Les gros poissons, les petits poissons se débattaient sur le fond découvert. Tout le corps de Batraz ne fut plus qu'acier bleu ».^[11] La comparaison entre ce récit oriental et l'épopée irlandaise est déjà assez éclairante.

Or, le caractère d'*homme de feu* de Couhoulinn n'est pas seul en jeu, mais aussi ses origines mythiques. Si sa double naissance est marquée par une extraordinaire ambiguïté, celle du Batraz ossète ne l'est pas moins. Lui aussi naît deux fois, ou, pour être précis, est *mâture* deux fois. Son père est un Narte du nom de Haemyts, mais sa mère est une étrange créature appartenant à l'Autre Monde qui ne peut vivre sur terre que la nuit sous son aspect normal, et recouverte d'une peau de grenouille pendant le jour. Or, un interdit de type mélusinien pèse sur elle : personne ne doit savoir cette particularité. Bien entendu, comme dans la légende de la Mélusine poitevine, cet interdit est transgressé par la faute de Syrdon (l'équivalent du Bricriu irlandais et du Loki germanique), et la femme-grenouille doit rejoindre son pays d'origine. Cependant, comme elle est enceinte, elle greffe le fœtus qu'elle porte sur le dos de Haemyts, à charge pour lui de mener la gestation à son terme.

C'est ainsi que Haemyts devient un « père porteur », et son abcès dans le dos est crevé au moment opportun par l'étrange Satana^[12], sorte de déesse-mère analogue à la Morrigan irlandaise comme à la Morgane des romans arthuriens, et dans laquelle peut se reconnaître l'image archaïque de l'Athéna grecque, laquelle, on s'en souvient, surgit tout armée du cerveau de Zeus. Il est bien évident que toutes ces histoires de double naissance – ou de double gestation – recouvrent d'antiques notions qui concernent ce que les Orientaux appellent l'*illumination*, l'ouverture du « troisième œil », un peu à la manière de ce que raconte la Bible à propos de Moïse recueilli sur les eaux du Nil par la fille du pharaon. Les héros ont toujours une naissance – ou une gestation – *anormale*, laquelle témoigne de leur origine divine ou surnaturelle, et ce n'est pas la tradition chrétienne la plus orthodoxe concernant Jésus qui pourra démentir cette affirmation.

Mais tout divin – ou demi-dieu, si l'on se réfère à la formulation grecque – qu'il est, Couhoulinn doit suivre un apprentissage tant de la vie que de l'héroïsme guerrier. Il découvre peut-être tout seul sa vocation, mais cette vocation doit être structurée selon des normes qu'il est difficile de saisir, car elles appartiennent au fonds traditionnel le plus archaïque de la mémoire des Celtes. Ce ne sont pas des hommes qui initient les jeunes guerriers, mais des *femmes*, et ce fait constitue vraiment l'originalité et la spécificité de la tradition celtique. On en retrouve

d'ailleurs des traces dans la version galloise de la *Quête du Graal*, où le héros Peredur (Perceval) acquiert sa puissance guerrière – et magique – chez les mystérieuses « sorcières » de Kaer Lloyw (Gloucester), avant de continuer ses errances vers le Château des Merveilles^[13]. Car ces femmes étranges qui initient les jeunes gens sont à la fois des guerrières, des sorcières (et même des magiciennes au sens fort du terme), en même temps que des révélatrices d'une sexualité masculine demeurée jusque-là en état de latence. Et si les conteurs font résider ces femmes initiatrices en Écosse, c'est aussi parce qu'il y a un jeu de mots permanent dans les langues celtiques entre la Scythie, pays quelque peu mythique où Homère situe les mystérieux Cimmériens, et la Scotie qui, pour devoir peut-être son nom à la colonisation irlandaise (le nom générique des Irlandais est *Scots*), n'en demeure pas moins une région brumeuse, mal connue et, comme chacun sait, abondamment peuplée de fantômes.

C'est dire que les femmes sont loin d'être absentes de l'épopée des Celtes. Elles ne sont peut-être pas admises à l'assemblée des compagnons de la Branche Rouge, elles se trouvent toujours à la croisée des chemins que parcourent les héros. Des personnages comme Scatach, Uatach et Aifé, les trois principales initiatrices de Couhoulinn, le prouvent assez. Elles ont des rapports certains avec le surnaturel, le divin, le magique, mais comme toutes les femmes qui apparaissent dans les récits à un moment ou à un autre du déroulement des actions. Il faut certainement voir là une réminiscence d'un état social – et religieux – antérieur à l'arrivée des Celtes en Europe occidentale, quand la presque totalité du continent se trouvait sous la protection d'une Grande Déesse qui, sous d'innombrables noms, était toujours la même, l'unique, l'insaisissable, la profonde, la féminité divine incarnée, objet de vénération et de désir, maîtresse des êtres vivants parce que mère universelle^[14].

De toute façon, les personnages féminins sont à la hauteur des héros masculins. La figure de la grande Déesse des Commencements hante les imaginations. Quoique souveraine de Connaught, donc ennemie mortelle de Conor et des Ulates, la reine Maeve se trouve toujours au cœur même de chaque intrigue. « Ivresse » est littéralement son nom. Et si l'ivresse est le lot commun de tous les Gaëls, pour ne pas dire de tous les Celtes, il convient de se souvenir qu'elle peut être également divine, et que « maeve » dérive de la même racine indo-européenne que « milieu ». La reine est par là même désignée comme un médium, l'intermédiaire obligatoire entre les dieux et les hommes, entre le visible et l'invisible. Aussi sera-t-elle le moteur essentiel des aventures où vont se voir projetés les guerriers de la Branche Rouge. Elle n'est en réalité que l'aspect héroïsé des antiques déesses qui, aux temps mythologiques, se nommaient Ériu (nom générique de l'île d'Irlande) ou la « triple » Brigit, fille de Dagda, christianisée sous les espèces rassurantes de sainte Brigitte de Kildare, et parfois identifiée à Bobdh ou Morrigane, quand ce n'est pas à Étaine ou Boann. Il est souvent difficile de s'y reconnaître au milieu de toutes ces appellations, et il suffit de savoir que, comme le chantait si bien Gérard de Nerval, « la treizième revient, c'est encor la première »...

Cela dit, quelques-unes méritent une mention spéciale. Ainsi Dechtiré, sœur de Conor et mère de Couhoulinn, est-elle une étrange femme qui, telle la Morgane des romans arthuriens ou la Morrigane de l'épopée irlandaise, a le pouvoir de se transformer en oiseau. Mais ces deux dernières apparaissent sous l'aspect d'une corneille ; la première prend celui d'un cygne, rejoignant ainsi la belle Étaine, ou la malheureuse fille de Lîr. Dechtiré serait-elle donc une antique déesse-oiseau comme on en voit figurer sur les flancs du célèbre Chaudron de Gundestrup ou, de manière plus surprenante, jusque dans la cathédrale de Kilkenny ? Et que penser aussi de Leborcham, messagère de Conor, dépeinte comme un véritable laideron, comme une femme sauvage surgie de la Préhistoire, mais qui se révèle parfaitement efficace et, de surcroît, excellente mère nourricière de l'héroïne Déirdré ?

Déirdré est certainement la plus connue de toutes ces héroïnes pour avoir été popularisée dans le monde entier par le fameux drame de John Millington Synge. Elle a fini par symboliser l'Irlande martyre, victime de la tyrannie britannique – en l'occurrence incarnée curieusement par le roi Conor –, mais elle est bien davantage : elle est la Femme exemplaire, la femme qui veut assumer en personne, coûte que coûte, son propre destin et qui échoue par suite du mensonge, de la trahison et de la lâcheté des mâles, autrement dit des phalocrates. Elle est donc un emblème et, à cet égard, dépasse de loin le cadre celtique dans lequel elle apparaît. Et, de plus, elle est également *magicienne*, comme toutes les femmes celtes : elle a la *puissance*, mais cette puissance gît dans l'inconscient collectif de l'humanité sous les clinquants de la gloire masculine. Elle connaîtra d'ailleurs nombre de réincarnations, ne serait-ce qu'en Yseult la Blonde (et son prototype irlandais Grainné, dont le nom est dérivé de celui du soleil) et en toutes les femmes-vampires qui se manifestent dans la littérature autant que dans les contes populaires et suscitent la terreur – et le désir inavouable – des hommes de tous les pays et de tous les temps^[15].

La plupart des autres héroïnes, bien moins connues, ont des caractéristiques tellement singulières qu'elles échappent à toute classification. On pourra rêver sur la Blathnait que se disputent Couhoulinn et l'énigmatique Cûroi mac Daéré, cette Blathnait dont le nom signifie « née des fleurs », au même titre que son homologue galloise Blodeuwedd, devenue hibou à la suite de la vengeance, d'ailleurs justifiée, de Gwyzion, fils de la déesse Dôn (l'équivalent de la Dana irlandaise). Blathnait est la gardienne d'un chaudron qui n'est pas sans évoquer le Graal, ce qui peut la rapprocher de la fille du Roi Pêcheur. Et que dire de Fand, dont le nom signifie « souci », qui, tout en étant l'épouse officielle du dieu Manannan mac Lîr, s'éprend de Couhoulinn et l'entraîne dans une île merveilleuse qui ressemble fort à l'Avalon de la légende arthurienne ? Et comment oublier la femme officielle de Couhoulinn, Émer, à la fois jalouse et tolérante parce que la notion de fidélité n'a pas la même valeur dans l'Irlande pré-chrétienne que dans les sociétés contemporaines^[16] ? Et ces prophétesses dont l'appartenance à la classe sacerdotale druidique fait des magiciennes, et qui interviennent

constamment dans le cours des événements ? Elles sont les équivalents parfaits des fées et des « pucelles » que rencontrent sans cesse les chevaliers du roi Arthur et avec lesquelles ils ont des relations sexuelles, sinon amoureuses.

Les compagnons de la Branche Rouge sont des hommes prêts à tout, d'un courage sans défaut, d'une intelligence sans faille, d'une effrayante volonté de puissance qui peut les amener à la conquête du monde. Mais, comme tous les hommes, ils ont des faiblesses qui les conduisent parfois aux pires catastrophes, aux plus sordides reniements. Est-ce leur faute, ou faut-il voir là la main des dieux acharnés à leur perte, comme dans la tragédie grecque ? La question posée demeure sans réponse.

Au début de l'histoire des compagnons de la Branche Rouge, une injustice a été commise. Ils devront en payer le prix. À la suite de la transgression d'un interdit, ils ont obligé la déesse Macha, qui était enceinte et près d'accoucher, à disputer une course contre les chevaux du roi d'Ulster. Elle a remporté l'épreuve mais, en arrivant au but, donné naissance à des jumeaux, d'où le nom attribué à la forteresse royale des Ulates, *Émain Macha*. Alors, pour marquer son ressentiment, elle a lancé un terrible cri de malédiction sur les Ulates : chaque fois que leur pays sera en danger, ils subiront pendant cinq jours et quatre nuits les douleurs de l'enfantement, et ce pendant neuf générations, envoûtement qu'on appelle communément la « Neuvaine des Ulates » et qui perdure sous le règne de Conor. Seul de tous les Ulates, Couhoulinn n'en est pas atteint, sans doute à cause de son essence divine.

On a souvent expliqué cette « neuvaine » comme la réminiscence d'une antique coutume qu'on a pu observer chez d'autres peuples dit primitifs, la coutume de la *couvade*. Elle consiste, pour un homme dont la femme est sur le point d'accoucher, à s'aliter et à simuler les douleurs de l'enfantement. Mais la *couvade* n'est pas une malédiction : c'est un acte par lequel l'homme participe symboliquement, rituellement pourrait-on dire, à la naissance de l'enfant. Il n'y a là rien de commun avec le mal qui frappe les Ulates, ce mal les châtiât d'une faute antérieure.

Il faut donc en chercher ailleurs la signification, et d'abord s'interroger sur le personnage même de Macha. Dans les légendes irlandaises, ce nom désigne trois femmes fées ou déesses : l'une est une prophétesse, la deuxième, une reine guerrière, la troisième, celle de notre histoire, une *bonne* fée qui, telle Mélusine, vient proposer son aide à un pauvre fermier veuf, sous réserve qu'il respectera certains interdits. Mais, en fait, comme il arrive fréquemment dans les récits gaéliques, Macha est une divinité au triple visage, conformément à la fameuse tripartition indo-européenne. En effet, son don de prophétie la range dans la classe sacerdotale druidique, sa royauté dans celle des guerriers, ses vertus féeriques dans celle des producteurs, puisque sa fonction est d'apporter la prospérité. Macha est donc une des images de la Grande Déesse, et sa puissance indubitable explique sa réaction à l'espèce d'insulte commise par les Ulates.

On remarquera qu'elle doit disputer une course en plaine contre des chevaux. Or, son nom provient d'une racine celtique qui signifie « plaine ». C'est alors qu'une comparaison s'impose entre elle et deux autres divinités de la mythologie celtique, la Galloise Rhiannon et la Gauloise Épona. Cette dernière, dont le nom dérive de l'une des racines celtiques désignant le cheval, est maintes fois représentée dans la statuaire de l'époque gallo-romaine soit en cavalière montée sur un jument, soit en cavalière accompagnée d'un poulain, soit simplement en jument suivie d'un poulain. De toute évidence, elle est soit une déesse des équidés, soit franchement une déesse-jument. Dans l'ensemble de l'Empire romain, elle fut d'ailleurs honorée comme la grande protectrice des chevaux, et son image propitiatrice ornait maintes écuries.

Mais si l'on ne possède aucun récit mythologique la concernant, on connaît en revanche fort bien l'histoire de la Rhiannon galloise, grâce à la première et à la troisième branche du *Mabinogi*. Celui-ci la dépeint nettement comme une déesse cavalière ; on l'y voit même s'adonner à des courses folles devant le roi Pwyll qui, désireux de l'épouser, ne saurait la rattraper qu'elle n'y consente de son propre chef. Autre détail, encore plus curieux et significatif, le fils dont elle accouche lui est enlevé « la troisième nuit de sa naissance » et, accusée d'infanticide, elle est condamnée à *porter sur son dos, pendant un an, tous les visiteurs qui se rendront à la demeure royale*^[17]. L'analogie entre Macha, Épona et Rhiannon est trop évidente pour qu'il s'agisse d'une simple coïncidence. Quant au nom de Rhiannon, qui provient d'un ancien *rigantona* et signifie « royale », il fait d'elle, à l'instar de Macha, la Grande Reine, la Grande Déesse.

Or, en tant que déesse primordiale, Macha est la Mère. Avant d'accoucher au terme de sa course contre les chevaux du roi, elle a servi de mère adoptive aux enfants du veuf auquel elle s'est unie. Et, bafouée dans sa fonction maternelle par des hommes, elle les punit en leur infligeant une « maladie de femmes », autrement dit en les *féminisant*. Il est impossible dès lors de ne pas songer à la tradition ossète liée à la naissance de Batraz : à la suite de la transgression de l'interdit, la femme-grenouille transmet à son mari le fœtus qu'elle porte, le chargeant ainsi de terminer la gestation – et, par conséquent, d'accoucher. Il est évident que, par cet acte, elle le *féminise*, elle le conduit à subir une « maladie de femmes ».

Mais ce n'est pas tout. Cette tradition d'origine scythique en évoque une autre, également liée aux Scythes, que rapporte Hérodote (I, 105). Lors d'une expédition que ceux-ci, dit-il, menèrent en Asie Mineure, ils traversèrent Ascalon, ville de Syrie, sans lui causer le moindre dommage. Mais des éléments de leur arrière-garde saccagèrent et pillèrent le temple d'Aphrodite Céleste, l'un des plus anciens et des plus vénérables de cette déesse. Et l'historien d'ajouter : « Ceux des Scythes qui avaient pillé le temple d'Ascalon et toute la suite de leurs descendants, la déesse les frappa d'une *maladie de femmes* : tel est le récit par lequel les Scythes expliquent cette maladie. D'ailleurs, les voyageurs qui vont en Scythie peuvent constater l'état de ces gens que les Scythes appellent *Énarées*. »

On sait qu'Hérodote confond volontiers le Mythe et l'Histoire, mais cela n'a guère d'importance ici. On en arrive à la conclusion, aussi valable pour les Irlandais – et pour tous les Celtes – que pour les Scythes – et leurs descendants, les Ossètes –, qu'il est périlleux d'outrager, de quelque façon que ce soit, la Grande Déesse, quelque nom qu'on lui donne et quelle que soit la religion en vigueur. Certes, on a bien tenté d'expliquer le cas des Énarées (dont le nom suppose un ancien indo-européen *a-nar-ya*, « non viril », qu'Hérodote traduit ailleurs (IV, 67), par *androgunoi*, c'est-à-dire « androgynes »), en faisant appel à des rituels religieux féminisants pratiqués notamment chez les Chamans d'Asie centrale et les sorciers amérindiens, voire à la castration volontaire attribuée aux prêtres de Cybèle. Mais la *maladie de femmes* des Énarées et des Ulates ne fait pas partie d'un rituel religieux, elle est un châtement parfaitement justifié. À ce sujet, Georges Dumézil commente : « Les Scythes de la Mer Noire ne justifiaient sûrement pas la singularité des Énarées par le pillage d'un temple syrien d'Aphrodite : ils devaient parler d'un outrage fait à la déesse authentiquement scythique. [...] Et c'est Hérodote qui, connaissant d'autre part l'Aphrodite Céleste des Syriens d'Ascalon et composant, cette fois avec des traditions du Proche-Orient et non pas scythiques, un récit de la marche des Scythes vers l'Égypte, aura combiné de bonne foi l'une et l'autre données. »^[18]. On pourrait compléter sa remarque en évoquant l'un des noms que certains peuples du Proche-Orient ont donné à la Grande Déesse : *Inara*. Est-ce vraiment une coïncidence ?

« La rencontre est troublante, écrit Joël Grisward à ce propos, et en incluant dans son argumentation l'histoire de l'étrange gestation du narte Batraz. Nous sommes en présence d'un même récit mythique : une divinité, fille ou petite-fille du dieu de la mer, épouse un mortel à la suite d'un mystérieux concours de circonstances. Celle-ci se révèle une parfaite “femme d'intérieur” et se distingue par ses largesses jusqu'au jour où, enceinte et victime d'une faute ou d'une imprudence de son mari, elle se voit obligée – après une offense en rapport étroit avec sa condition « mélusienne » – de transférer sur un ou plusieurs éléments mâles sa grossesse ou les maux qui accompagnent la délivrance. [...] Quelle que soit l'interprétation que l'on donne du fait de civilisation (chefs ou sorciers efféminés, simulant la féminité, les règles, la grossesse, etc.), cette “maladie féminine” qui frappait les “basileis” des Scythes en punition d'une offense à une divinité née de la mer et liée au désir sexuel rejoint, à travers le conte ossète, la mystérieuse Neuvaine des guerriers d'Ulster ; elle complète par un détail en quelque sorte “ethnographique” la légende de la naissance de Batraz ; elle rétablit l'équilibre entre le récit irlandais et la légende caucasienne ; elle constitue le maillon qui permet au cercle de se refermer. »^[19]

En fait, le cercle ne s'est jamais ouvert, et on tient là la preuve qu'il existait autrefois une unité fondamentale et absolue de la Tradition. C'est probablement au moment symbolique de la Tour de Babel (qu'on s'obstine stupidement à considérer comme l'origine de la dispersion des langages) que cette Tradition primitive s'est fragmentée, engendrant de multiples versions d'un même mythe et,

du même coup, les incompréhensions, les rivalités, les haines, les guerres, les sectarismes et les fanatismes qui ont tant fait couler de sang dans un monde autrefois fraternel et devenu conflictuel. Cependant, ce que le récit irlandais des aventures des compagnons de la Branche Rouge nous apporte, c'est une leçon, l'affirmation de la foi en une humanité qui se cherche à travers les désordres et les confusions d'un imaginaire exacerbé. À l'origine est une malédiction qui, toutes proportions gardées, peut se comparer à la condamnation d'Adam et Ève après qu'ils eurent transgressé l'interdit de l'Arbre de la Connaissance. La malédiction de Macha, la Grande Déesse, pèse lourdement sur le peuple des Ulates. Il leur incombe de s'en délivrer par leurs prouesses, par leur volonté d'aller le plus loin possible dans le dépassement des possibilités humaines.

Ils le feront. Comme le feront plus tard les saints chrétiens, tels saint Colum-Cill, voire saint Patrick, si l'on en croit ses hagiographes. Toute action héroïque découle d'un engagement. Nous sommes peut-être des « paquets d'existants jetés sur cette terre », selon la formule de Jean-Paul Sartre, et nous ne savons pas où nous allons. Mais nous y allons. Mieux vaut donc y aller dans les meilleures conditions et, comme le disait André Breton, tout faire « pour ne pas démeriter de l'aventure humaine ». Et il faut avouer que c'est sans doute à cause de la malédiction de la déesse Macha, en quelque sorte un défi jeté à la face de guerriers imbus de leurs privilèges, que les compagnons de la Branche Rouge, tels les Chevaliers de la Table Ronde, atteindront, malgré les dures réalités de la vie et de la mort, cette puissance et cette gloire qui sont le but de toute existence en un monde où le réel n'est parfois que le pâle reflet du divin. Mais, si l'on s'en réfère à Platon, c'est à travers le reflet qu'on atteint l'essentiel.

Poul Fetan, 1997

AVERTISSEMENT

Le récit qui suit n'est ni une traduction ni une adaptation des textes originaux, moins encore une fiction romanesque inspirée par des thèmes épiques. C'est une réécriture de la grande épopée des Celtes telle qu'on peut la reconstituer à l'aide des multiples histoires contenues dans les manuscrits irlandais du Moyen Âge, histoires qui apparaissent comme les plus anciennes conservées de la tradition celtique. Cette réécriture obéit à deux impératifs : raconter le plus simplement possible, dans une langue actuelle accessible au plus grand nombre, et respecter intégralement le schéma dramatique originel. C'est pourquoi, à chaque épisode, référence précise sera donnée du texte qui aura servi de base. Les œuvres du passé appartiennent au patrimoine de l'humanité, mais il est parfois nécessaire de les transcrire à l'usage d'un public nouveau. En cela consistait déjà l'entreprise des transpositeurs du Moyen Âge. C'est la même entreprise qui est proposée ici.

PRÉLUDE

Le cri de Macha

En ce temps-là, dans la province d'Ulster, se dressait une grande forêt, celle qu'on appelle aujourd'hui Knockmany, mais qui était alors infiniment plus vaste, puisqu'elle s'étendait jusqu'au lac Erné. Sur sa lisière, près de la ville à présent dénommée Clogher^[20], vivait un fermier du nom de Crunnchu. Quoique jeune encore, il avait quatre grands garçons. Malheureusement, sa femme, qu'il aimait tendrement, était morte, le laissant seul pour les élever, tout en s'occupant de sa terre et de son troupeau.

Or, un jour qu'il était à labourer un champ dans lequel il voulait semer de l'orge, Crunnchu vit surgir de la forêt une jeune femme d'une merveilleuse beauté. Elle était vêtue d'une longue robe verte qui se confondait avec la couleur des herbes et d'un manteau gris que fermait une agrafe en or. Ses pieds étaient chaussés de sandales de cuir dont les lanières se terminaient par des boucles d'argent fin. Son col s'ornait d'un collier d'ambre, et sa chevelure avait la noirceur des plumes de corbeau. Son visage irradiait de grâce et de lumière, et elle souriait. Or, elle se dirigea vers Crunnchu et s'arrêta devant lui. On ne peut plus surpris de cette apparition, le fermier, lâchant son araire, s'était redressé, regardant la femme avec admiration, mais se demandant qui elle était, d'où elle venait et ce qu'elle voulait.

« Si tu le souhaites, dit-elle alors, je peux t'aider. Je sais en effet quel mal te donnent ton travail et le soin de tes enfants privés de leur mère. Je sais aussi que tu es pauvre et que tu te désolés souvent de n'avoir pas de quoi nourrir ta famille. – Comment cela ? répondit Crunnchu interloqué. Je ne vois pas comment tu pourrais m'aider. Cultiver la terre et s'occuper d'un troupeau ne sont pas des tâches à la portée d'une femme. – Le crois-tu vraiment ? » s'écria-t-elle en riant.

Sur ce, elle se saisit de l'araire qu'avait délaissé Crunnchu et, en quelques instants, elle eut tracé un profond sillon. Puis elle en fit un autre, et un autre, tant et si bien qu'en très peu de temps le champ entier se trouva labouré.

Au demeurant, elle ne paraissait nullement épuisée par les efforts qu'elle venait de fournir : bien au contraire, aux yeux de Crunnchu, elle était devenue encore plus fraîche et encore plus belle, si belle et si fraîche qu'il ne pouvait s'empêcher de la désirer. Mais comme elle l'intimidait et qu'il s'étonnait de la facilité avec laquelle elle avait accompli la besogne, il demeurait sans voix. Elle s'aperçut aussitôt de son trouble. « Eh bien ! dit-elle en riant, qu'en penses-tu ? Es-tu convaincu, maintenant, que les femmes ne sont pas aussi faibles que le prétendent les hommes ? »

Il ouvrit la bouche, mais sans pouvoir émettre aucun son. Le regardant d'un air

presque tendre, elle enchaîna : « Bon ! Puisque tu refuses de me répondre, mène-moi du moins près de ton troupeau. »

Il la guida jusqu'à l'enclos où il avait parqué ses vaches. La jeune femme les examina les unes après les autres avec un visible intérêt. « Elles sont belles et de bonne race, dit-elle enfin, et je suppose qu'elles donnent beaucoup de lait. Puisque l'heure est venue de les traire, je vais le faire. »

Elle s'empara d'un chaudron qui se trouvait là, ainsi que d'un billot de bois sur lequel elle s'assit et, sans plus tarder, se mit à traire avec tant de dextérité et de promptitude que le chaudron se trouva bientôt plein. Elle se releva et, toujours riant, demanda : « Es-tu satisfait ? Es-tu prêt à m'accueillir chez toi, maintenant que je t'ai prouvé que je pouvais me rendre utile ? »

Crunchu se décida à parler. Il redoutait que la femme ne se ravisât et ne s'en allât, le laissant dans son embarras. « Certes, dit-il. Si tu le désires, ma maison sera la tienne. – Je le désire, répondit-elle, mais je ne viendrai chez toi que si tu acceptes mes conditions. – Quelles sont-elles ? demanda Crunchu, subitement inquiet. – Ce n'est pas difficile. Tu devras me laisser libre d'agir à ma guise, et pour le plus grand bien de ta maison, de tes enfants et de toi-même. Tu ne devras jamais proférer contre moi le moindre mot de reproche. Et, surtout, personne, en dehors de tes enfants, ne devra savoir ma présence dans ta maison. Aussi longtemps que tu respecteras ces conditions, je serai à tes côtés, et tu connaîtras le bonheur et la prospérité. – Par le dieu que jure ma tribu ! s'écria Crunchu, je jure de respecter tes conditions. Mais qui donc es-tu, et quel est ton nom ? – On me connaît sous le nom de Macha, fille d'Ernmas^[21] répondit-elle, et, sache-le, je suis des peuples de Dana. – Eh bien, Macha, fille d'Ernmas, sois la bienvenue dans ma demeure. » Crunchu la conduisit jusqu'à sa maison, et ses enfants l'y accueillirent avec grande joie. Elle se mit aussitôt au travail et prépara le repas du soir avec beaucoup d'habileté. Et, quand ce fut l'heure de dormir, elle partagea la couche de Crunchu.

Il en fut de même les jours suivants, et plus les semaines se succédaient, plus l'aisance et la prospérité favorisaient la maison de Crunchu. Ses vaches avaient deux fois plus de lait qu'auparavant, la récolte d'orge fut abondante et, bientôt, Macha fut enceinte.

Elle était parvenue presque au terme de sa grossesse lorsque le roi des Ulates convoqua dans sa forteresse tous ses vassaux, tant fermiers qu'artisans et guerriers. Au jour dit, Crunchu quitta donc sa demeure et s'en fut à l'assemblée des hommes d'Ulster dans la forteresse royale qui se dressait au centre d'une grande plaine où paissaient de nombreux troupeaux^[22].

Lorsque les hommes d'Ulster furent réunis, ils écoutèrent ce qu'avaient à leur dire le druide puis le roi. Car s'il était d'usage en ce temps-là qu'aucun guerrier ne prît la parole avant le roi, le roi, quant à lui, ne pouvait la prendre avant le druide. Cela fait, s'ensuivirent de grandes discussions dans l'assemblée, chacun étant

admis à intervenir, exposer ses affaires et demander l'arbitrage du roi ou du druide. Et après qu'on eut débattu à l'envi, la fête commença, qui dura trois jours et trois nuits. On y but de la bière et de l'hydromel, on y mangea à satiété, car le roi se devait d'accueillir, de nourrir et d'abreuver abondamment ses vassaux lorsqu'il les invitait dans sa forteresse royale.

Enfin vint le temps des jeux. Les guerriers du roi d'Ulster se mesurèrent à la fronde et au javelot, et des courses de chevaux opposèrent les principaux chefs au roi. Et, à chaque compétition, les chevaux du roi l'emportèrent, sans doute parce qu'ils étaient mieux nourris et mieux exercés que leurs rivaux. Et chacun allait s'exclamant que le roi d'Ulster était le meilleur des rois de toute l'Irlande, qu'il n'avait pas son pareil pour recevoir ses hôtes et qu'il possédait les chevaux les plus rapides qui fussent au monde.

Or, à ce moment, Crunnchu crut bon d'intervenir. « Ses coursiers sont rapides, assurément, dit-il aux gens qui l'entouraient, mais je connais quelqu'un qui serait capable de les battre à la course, c'est ma propre femme. Elle est si rapide et si légère qu'elle toucherait au but avant tous ces chevaux nourris de bon grain ! »

Le propos circula de bouche à oreille et circula tant et si bien que le roi d'Ulster en eut vent. Il s'en offusqua grandement, car il trouvait intolérable que quiconque osât le défier sur un sujet aussi chatouilleux. Aussi manda-t-il Crunnchu et le somma-t-il de prouver ses allégations. « Certes, répondit le fermier, qui se ressentait de copieuses libations, je le maintiens, ma femme peut courir plus vite que tous tes chevaux. – Eh bien ! dit le roi, va chercher ta femme, et qu'elle démontre, en présence de tous les Ulates, sa prétendue supériorité ! – C'est que, dit Crunnchu soudainement dégrisé, ma femme est enceinte et sur le point d'accoucher. Son état actuel l'empêcherait de satisfaire à ta demande. »

Le roi d'Ulster laissa libre cours à sa colère. « C'est trop facile ! s'écria-t-il. Tu portes atteinte à mon honneur en criant partout que ta femme pourrait courir plus vite que mes chevaux et, lorsque je te demande de prouver ce que tu avances, tu te dérobes, de peur de te trouver honni et déconfit. – Noble roi, reprit Crunnchu, je te le répète, ma femme est sur le point d'accoucher. Comment courrait-elle, dans son état ? – Qu'à cela ne tienne ! hurla le roi, de plus en plus furieux. Tu t'es vanté de ses prouesses, à toi d'en apporter la preuve, ou bien nous te mettrons à mort en punition de ta vantardise. – Ce n'est pas possible en ce moment, répliqua Crunnchu. – Si ce n'est pas possible en ce moment, cela ne le sera jamais, déclara le roi. Qu'on envoie des messagers vers cette femme et qu'ils me l'amènent immédiatement. Je veux qu'elle prouve, au vu de tous les Ulates, qu'elle est plus rapide que tous mes chevaux réunis. Si elle échoue, Crunnchu sera mis à mort. »

Des messagers furent donc envoyés vers le lac Erné dans la maison de Crunnchu. En entendant leurs paroles, Macha commença par se lamenter puis, embrassant tendrement les quatre fils de Crunnchu, elle suivit les messagers jusqu'à la forteresse royale. Là, en présence de Crunnchu, elle se lamenta de plus belle. « Tu as renié ton serment, lui dit-elle, et pourtant tu le savais bien qu'il ne

fallait jamais faire la moindre allusion à ma présence chez toi. À présent, voici qu'en dépit de mon état et à cause de ton imprudence je vais être contrainte à prouver devant le roi et tous les Ulates que je suis plus rapide que tous les chevaux du monde. Pourquoi t'être ainsi vanté de mes prouesses ? Il n'en adviendra rien de bon, crois-moi, ni pour toi, ni pour moi, ni pour personne parmi les Ulates. »

Sur ce, on l'amena devant le roi. « Il paraît, dit celui-ci, que tu es capable de courir plus vite que mes chevaux. Ainsi du moins l'affirme ton mari. Aussi, je te demande de le prouver. Sinon, ton mari paiera de sa tête le crime d'avoir osé me défier. – Hélas ! dit Macha. Je vois bien que je ne peux refuser l'épreuve. Mais, je te demande une grâce, ô roi des Ulates : accorde-moi un délai, car je suis grosse et sur le point d'accoucher. Je courrai contre tes chevaux dès ma délivrance et te prouverai que mon mari ne mentait pas. – Il ne saurait y avoir de délai ! s'écria le roi, ivre de fureur. Ton mari m'a outragé, et tu dois t'acquitter sur-le-champ de la dette qu'il a contractée à mon égard. Que tu échoues, et il sera non seulement déshonoré, mais mis à mort devant tous les Ulates réunis. – Soit, dit Macha. Mais sache qu'il n'en sortira rien de bon ni pour toi ni pour les Ulates. »

On rassembla les chevaux du roi dans la prairie, devant la forteresse, et Macha se tint prête, sur la même ligne qu'eux. Aussitôt le signal donné, ils s'élancèrent tous ensemble à travers la plaine et, lorsqu'ils en eurent achevé le tour au triple galop, Macha parvint la première à la porte de la forteresse, devançant d'une bonne longueur les coursiers du roi. Alors, elle s'effondra sur le sol et mit au monde deux enfants mâles. Aussi, depuis ce temps-là, nomme-t-on la forteresse du roi d'Ulster *Émain Macha*, c'est-à-dire « les Jumeaux de Macha » ^[23].

Cependant, en donnant naissance à ses rejetons, Macha poussa un cri terrible. Et ce cri se répercuta si nettement, à travers les vallées, les plaines et les rivages d'Ulster, que tous les Ulates, petits et grands, l'entendirent. Et, quand elle eut poussé son cri, Macha dit à ceux qui l'entouraient : « Maudits soyez-vous, gens d'Ulster, ainsi que votre roi, vous qui n'avez pas eu de compassion pour une femme sur le point d'accoucher, vous qui l'avez obligée à courir plus vite que ses chevaux ! Soyez maudits, vous et les vôtres, jusqu'à la neuvième génération ! Désormais, chaque fois que des ennemis menaceront votre royaume, vous serez tous affligés d'une maladie de femme. Vous souffrirez les douleurs de l'enfantement pendant cinq jours et quatre nuits et, de tout ce temps, vous serez alités sans pouvoir esquisser un geste susceptible de sauvegarder vos terres. Tel sera votre châtement pour avoir fait pareille injure à une femme qui réclamait votre pitié. Je vous le dis, le sortilège que je lance sur vous sera porté par neuf générations, et seul un héros né de l'union d'une femme ulate et d'un homme des tribus de Dana échappera au sort commun. Maintenant, je vais m'évanouir à vos yeux, car le parjure de celui qui se croyait mon mari et votre inhumanité m'ôtent tout motif de rester parmi vous. »

Ainsi parla Macha, fille d'Ernmas. Elle disparut de la vue des Ulates mais, à l'endroit où elle avait franchi la ligne d'arrivée, précédant les chevaux du roi,

pleuraient deux nouveau-nés^[24].

CHAPITRE I

Comment Conor devint roi d'Ulster

En ce temps-là régnait en la province de Munster un roi du nom d'Éochaid au Talon Jaune. Ce roi avait une fille tendrement aimée qu'il confia, pour qu'elle grandît dans les meilleures conditions possibles, à douze tuteurs chargés de la nourrir et de l'éduquer. Et, dès son enfance, elle se montra si douce et si docile qu'on la nomma Essa, c'est-à-dire « facile », et il est vrai que ses précepteurs eux-mêmes en étaient charmés. On ne connaissait en Irlande aucune jeune fille aussi douce et généreuse, et elle s'efforçait toujours autant que possible d'apaiser les querelles éventuelles de son entourage et de réconcilier tous ceux qui se croyaient en droit de s'opposer les uns aux autres.

Or, un jour, surgit du sud un champion nommé Cavad. Malgré sa présence en Munster, il était originaire d'Ulster et, s'il se montrait souvent un redoutable guerrier, il n'en était pas moins un druide aussi habile dans les sciences que doué de grande sagesse et de grand pouvoir sur toutes choses^[25]. Il était accompagné d'une troupe de trois neuvaines d'hommes^[26] et, avec eux, mettait au pillage toutes les terres de la province.

Ils y parcouraient des lieux désertiques lorsqu'ils rencontrèrent une troupe qui, forte aussi de trois neuvaines d'hommes, se livrait aux mêmes activités dans l'espoir de rafler un abondant butin. Après s'être défiés mutuellement, les deux partis se ruèrent l'un sur l'autre. Mais comme ils étaient d'égale valeur et que le nombre ne pouvait pas non plus les départager, ils finirent par conclure la paix et s'entendre pour partager les profits de leurs expéditions et pour confier à Cavad, qui connaissait bien le pays, le soin de les guider. Et c'est dans cet équipage qu'ils parvinrent tous à l'endroit où s'étaient réunis pour festoyer les douze tuteurs de la fille du roi. Cavad les aborda, les combattit et, à lui seul, les mit à mort, ainsi que toute leur maisonnée, n'épargnant que la jeune fille. Puis, alourdis d'un copieux butin, lui et les siens partirent aussitôt, sans que personne sût le nom du meurtrier.

Accablée de douleur par le massacre de ses maîtres, la jeune fille, folle de colère, alla trouver son père pour se plaindre. Mais il répondit qu'il ne pouvait venger les douze tuteurs, ne sachant qui les avait tués.

« Dans ce cas, répliqua-t-elle, je les vengerai moi-même. Puisque ce sont des hommes d'Ulster qui nous ont assaillis, je jure de tuer tous les Ulates que je rencontrerai sur ma route. »

Là-dessus, Essa s'entoura d'une troupe de trois neuvaines d'hommes et, escortée d'eux, s'en fut vers le nord ravager les forteresses et les maisons des

Ulates, sans témoigner la moindre pitié envers ceux qu'elle considérait comme les complices des meurtriers. Et sa réputation de redoutable guerrière la fit appeler non plus Essa mais Nessa, c'est-à-dire « qui n'est pas facile », et on prit l'habitude d'abrégé son nom en Ness, qui rendait mieux compte et de la rudesse de ses armes et de sa bravoure^[27]. Et, chaque fois qu'elle rencontrait un champion, elle le priait de lui raconter son histoire, espérant par là obtenir des renseignements sur l'assassin de ses tuteurs.

Un soir qu'elle se trouvait dans une grande lande et que ses gens s'affairaient à préparer le repas, ses pas l'écartèrent, et elle atteignit le rivage d'un beau lac aux eaux très pures. Brusquement désireuse de se baigner, elle déposa ses armes, se défit de ses vêtements et plongea dans les flots. Peu après survint la troupe du druide Cavad et de ses compagnons. Or, sitôt qu'il vit la baigneuse, Cavad fut saisi de désir et, se mettant entre elle et ses armes, la menaça de son épée tranchante.

« Laisse-moi la vie, dit-elle. – Je te la laisserai si tu m'accordes mes trois demandes, rétorqua-t-il. – Je promets de te les accorder, dit-elle. Quelles sont-elles ? – D'abord, ma sécurité, quoi qu'il advienne. Ensuite, ton amitié. Enfin, que tu sois ma femme tant que je le voudrai. – C'est entendu », répondit Ness.

Mais, en entendant ces propos, l'allié de Cavad entra dans une sombre fureur. « Je ne pensais pas te voir jamais tomber sous domination de femme ! s'écria-t-il. Ici prend fin notre association. »

Et, suivi de ses trois neuvaines, il s'en fut aussitôt.

Pour ce qui est de Ness, elle emmena Cavad chez son père qui leur fit bon accueil, puis tous deux se rendirent en Ulster. Là, on donna à Cavad une terre où s'éleva bientôt Rath Cavad, sa forteresse, près d'un ruisseau nommé Conor. Une nuit que Cavad souffrait d'une forte soif, Ness alla lui chercher à boire mais, ne trouvant aucune boisson dans la forteresse, elle en sortit et s'en alla vers le Conor. Là, elle puisa de l'eau, la filtra dans son voile et en remplit une coupe qu'elle tendit à son mari.

« Allume la torche, ordonna-t-il, que je regarde s'il n'y a pas de bête dans l'eau. »

Elle fit apporter une torche et l'alluma. Le druide examina la coupe et y aperçut deux vers. Dégainant aussitôt, il brandit son épée contre Ness et s'exclama, fou de colère : « Puisqu'il en est ainsi, c'est toi qui vas boire le contenu de cette coupe ! »

Elle porta donc la coupe à ses lèvres et y but deux gorgées, chacune lui faisant avaler un ver. De sorte qu'elle se retrouva enceinte^[28].

Elle éprouva les premières douleurs de l'enfantement dans la plaine de Murthemné^[29], un jour qu'elle et son mari allaient rendre visite, en Munster, à Éochaid au Talon Jaune.

« S'il est en ton pouvoir, dit Cavad, de te retenir et de ne mettre au monde ton

enfant que la nuit prochaine, fais-le, et je te garantis que ton fils sera roi et son nom illustre parmi les hommes d'Irlande^[30]. – Je le ferai, répondit Ness, à moins que cet enfant ne me sorte par les côtés. Allons jusqu'à la Plaine-Île, car j'espère tenir jusque-là. »

Ils atteignirent la Plaine-Île à la nuit tombante. Ness alla s'étendre sur une pierre plate, en face de la forteresse à la muraille verte, et s'y abandonna aux douleurs de l'enfantement. Cavad se tenait près d'elle, et il se mit à prophétiser en ces termes :

*Ô Ness, tu es en danger,
que chacun se lève devant ton accouchement !
Il n'y a rien qui puisse calmer ta souffrance.
Belle est la couleur de ta main,
ô fille d'Éochaid au Talon Jaune !
Mais ne te lamente pas, ô femme,
Il sera chef de centaines d'hommes et des armées
du monde, ton fils, sache-le...*

*En Mag Inis^[31] tu l'enfanteras
sur la pierre, au milieu de la prairie.
Glorieuse sera son histoire.
Il sera, lui, le roi plein de grâce,
il sera, lui, le chien d'Ulster^[32],
qui prendra en otages des héros.
Grande sera la honte
S'il tombe dans le combat...
Conor sera son nom,
pour quiconque l'appellera.
Rouges seront ses armes,
il se distinguera dans le grand carnage.
Enfin, il trouvera la mort
en vengeance le Dieu digne de pitié^[33].*

*Visible sera la trace de son épée,
sur la plaine en pente que nous voyons...
Ô Ness, tu es en danger :
que chacun se lève devant ton accouchement !
Il n'y a rien qui puisse calmer ta souffrance.
Belle est la couleur de ta main,
ô fille d'Éochaid au Talon Jaune !
Mais ne te lamente pas, ô femme,
il sera chef de centaines d'hommes et des armées
du monde, ton fils, sache-le...*

Après qu'il eut chanté ce chant, Ness mit au monde le fils qu'elle portait en son sein, l'enfant illustre et fameux, l'enfant promis dont la gloire devait se répandre par toute l'Irlande. Et la pierre plate sur laquelle il naquit subsiste en face d'Airdig, à l'ouest. Et voici comment il naquit : il avait un ver dans chaque main, et il tomba à la renverse dans le ruisseau qu'on appelait Conor et auquel il dut son nom. Le flot passa sur lui et l'eût englouti si Cavad n'était parvenu à le saisir et à le retirer de l'eau. Le druide le repêcha donc et, le serrant contre sa poitrine, il rendit grâce de son heureuse naissance en prononçant ces paroles prophétiques :

*Bienvenu soit l'hôte qui est arrivé ici,
comme il vous l'a été annoncé,
le jeune fils du noble Cavad :
il sera une puissance pleine de grâce...*

*Le jeune fils du noble Cavad
et de Ness la puissante
dominera par sa bravoure les collines de l'Irlande,
mon fils, mon petit enfant...*

*Mon fils, mon petit enfant,
sera bientôt l'ornement du monde !
Il sera un roi plein de grâce,*

il sera poète, il sera généreux...

*Il sera poète, il sera généreux^[34],
il sera le chef des guerriers sur la mer,
et de ma troupe sur la rive,
mon petit chat, tête chérie...*

Le jeune Conor fut d'abord élevé par Cavad, mais quand celui-ci se fut séparé de Ness, il suivit sa mère, et voilà pourquoi on prit l'habitude de l'appeler Conor, fils de Ness^[35].

En ce temps-là, le roi suprême d'Irlande, qui avait sa forteresse à Tara, était Fachtna Fathach^[36], que l'on avait choisi parce que la Pierre de Fâl avait crié lorsqu'il s'en était approché^[37]. Et il était parti à travers l'Irlande pour accomplir sa tournée royale auprès des rois de provinces et des chefs de tribus. Mais, profitant de son absence, un grand guerrier du nom d'Éochaid Feidlech^[38] rassembla une grande armée et marcha sur Tara. La Pierre de Fâl cria sous lui, il fut reconnu comme roi suprême par toutes les troupes qui l'escortaient, et tous ceux qui refusaient de lui rendre hommage et de lui payer le tribut qu'ils devaient étaient mis à mort. De telle sorte qu'il se commit beaucoup de carnages et retentit beaucoup de tumultes dans toute l'île.

Fachtna Fathach se trouvait en visite à Émain Macha quand on apprit la nouvelle de la prise de Tara par Éochaid Feidlech. Sur les Ulates régnait alors Fergus, fils de Roeg^[39] encore qu'il ne fût roi que d'une partie de l'Ulster, l'autre relevant de Conall Cernach^[40] et de plusieurs autres. Mais, comme il était le plus puissant d'entre eux, la primauté sur les Ulates lui était échue.

Or donc, des messagers venus à Émain Macha racontèrent à Fachtna Fathach de quelle manière Éochaid Feidlech avait pris le pouvoir et fait tuer les rois qui refusaient de le reconnaître pour suzerain. Ils ajoutèrent que l'usurpateur avait entrepris sa tournée royale à travers l'Irlande, et qu'il se trouvait actuellement dans la province de Connaught. Aussitôt, Fachtna Fathach demanda aux Ulates de tenir une assemblée. Et quand ils furent réunis à Émain Macha, il prit la parole en ces termes :

« Les hommes de toutes les provinces d'Irlande ont fait de moi leur roi suprême à Tara, et j'ai toujours agi, comme je le devais, pour le bien de tous. Or, voici que, non content de se dresser contre moi et de se prétendre maître de Tara, un individu a fait périr bon nombre de rois et de nobles qui récusait sa violence. Allez-vous, ô Ulates, supporter plus longtemps qu'un meurtrier règne sur toute

l'Irlande, au mépris de toute justice ? – Certes, non, répondirent les Ulates. Tu es des nôtres, Fachtna Fathach, et nous t'avons tous choisi pour notre roi suprême. Il ne serait pas convenable que nous laissions impuni le crime que vient de commettre Éochaid Feidlech. Nous sommes les plus valeureux de tous les Gaëls, les plus dignes descendants des fils de Milé. Nous ne faillirons pas à notre devoir et au respect que nous devons à nos ancêtres. Nous irons attaquer Éochaid Feidlech afin de venger l'affront qu'il a osé nous infliger. Puisque Éochaid se trouve dans la province de Connaught, allons-y nous-mêmes et combattons-le, ainsi que ses complices. »

Sur ce, le roi suprême d'Irlande et les Ulates levèrent une immense armée qui comportait sept bataillons d'égale force de vrais Ulates, trois bataillons d'étrangers et mille gardes au service de Fachtna Fathach. Et, une fois tous rassemblés, ils quittèrent la forteresse d'Émain Macha et, se dirigeant vers l'ouest, établirent leur camp sur les limites de la province de Connaught. Puis ils tinrent conseil entre eux pour déterminer la meilleure façon d'attaquer l'ennemi.

« Je vois un nuage au-dessus de vous, dit alors le druide Cavad, et ce nuage forme un voile qui vous enveloppe, tel un brouillard où vous risquez de vous égarer. Je ne saurais dès lors vous conseiller qu'une chose, c'est d'envoyer des messagers auprès d'Éochaid afin de lui proposer le partage de l'Irlande. Qu'il garde le Connaught pour lui mais te laisse à toi, Fachtna Fathach, la royauté suprême. – Cavad a prononcé de sages paroles, dirent les Ulates. – Je ne suis pas de cet avis ! s'écria Fachtna Fathach. Par le dieu que jure ma tribu, je jure que je ne donnerai jamais ce que mes ancêtres n'ont jamais accepté de livrer ! Je refuse tout partage de l'Irlande avec d'autres que de notre sang. Sans quoi je commettrais une grande injustice qui entraînerait le déshonneur de tous. – Ce serait en effet grand dommage, ô roi suprême, admirèrent les Ulates. Et quand bien même les hommes du monde entier se précipiteraient contre toi, il nous incomberait de te protéger. Aussi ne manquerons-nous pas de t'assister dans ta lutte contre l'usurpateur. Car cet homme a tué bon nombre de rois et de chefs qui étaient de notre sang, et nous ne pouvons mieux agir que de les venger. »

Là-dessus, ils se levèrent et quittèrent leur camp. Ils longèrent les limites entre le Connaught et le Leinster et ravagèrent tout sur leur passage, brûlant les maisons et pillant les forteresses. Puis ils s'arrêtèrent et prirent du repos à Druim na nDruagh. Alors, Fachtna Fathach demanda si Éochaid Feidlech était intervenu au cours de leur expédition.

« Certes, répondirent-ils. Il est venu nous attaquer et a tué bon nombre des nôtres. À présent, son camp se dresse non loin d'ici. – Envoyons-lui des messagers, dit Fachtna, le sommer de quitter l'Irlande immédiatement ou de me livrer bataille. »

Les Ulates trouvèrent bonne la proposition, et ils envoyèrent trois druides auprès d'Éochaid Feidlech qui campait à Leitir Saileach, juste au-dessus de Cruachan^[41] ; et quand on vint lui annoncer l'arrivée de ces ambassadeurs et leur

désir de le rencontrer, il ordonna de les conduire jusqu'à sa tente. Or, sitôt qu'ils furent en sa présence, il leur demanda d'exposer leur requête, et les trois druides lui enjoignirent de quitter sur-le-champ l'Irlande ou de livrer bataille à Fachtna Fathach et aux Ulates.

Pareille mise en demeure déchaîna la rage d'Éochaid Feidlech et il fallut que ses gens le retiennent, pour qu'il ne massacrat pas les trois druides.

« Sachez, leur dit-il, que je n'ai jamais reculé après avoir engagé une expédition. Jamais je ne quitterai l'Irlande. Allez dire à celui qui vous envoie que je le combattrai jusqu'à ce que mort s'ensuive pour lui ou moi. »

Puis, comme on les interrogeait sur le terrain où Fachtna Fathach désirait voir se livrer la lutte : « À Leithir Ruidhé, dans le Corann^[42], répondirent-ils. – Quand te serait-il agréable qu'elle eût lieu ? demandèrent-ils ensuite à Éochaid Feidlech. – Dans trois jours à compter d'aujourd'hui, répondit-il. Toute mon armée sera présente autour de moi. Et prévenez votre roi que toute ma race s'est soulevée contre lui et contre tous les Ulates qui lui prêtent leur assistance. Je n'ai pas de compte à leur rendre, car ils ne sont pas plus courageux que les hommes d'Irlande qui m'accompagnent. Dites-leur encore qu'il n'y a pas assez de place dans ce pays pour Fachtna Fathach et pour moi. L'un de nous deux doit périr dans cette bataille. »

Prenant congé de lui, les trois druides revinrent auprès des Ulates et du roi suprême, auquel ils rapportèrent ce qu'ils avaient vu et entendu. Après les avoir écoutés attentivement, Fachtna Fathach avertit les Ulates d'avoir à se préparer pour un combat mortel. Fergus, fils de Roeg, et tous les Ulates lui affirmèrent qu'ils étaient prêts à affronter les plus cruels guerriers qu'il y eût en ce monde.

Au jour dit, les Ulates et les partisans de Fachtna Fathach se levèrent et partirent à la rencontre de ceux d'Éochaid Feidlech. Les Ulates s'étaient fait fort d'attaquer le camp d'Éochaid et de n'accorder aucune trêve à leurs ennemis, nouvelle qui troubla fort et contrista Éochaid. Néanmoins, il fit rassembler ses troupes, en confia le commandement d'une partie à son fils Ailill puis, regroupant l'autre, il la rangea en bataille.

Alors, la mêlée s'engagea, féroce ; les traits pleuvaient de toutes parts sur les boucliers bruns, les fers de lance lacéraient les chairs, sans répit, sans pitié ni atermoiement, dans un vacarme indescriptible. D'un côté comme de l'autre tombèrent, ce jour-là, maints guerriers. Ainsi périt Ailill, fils d'Éochaid Feidlech, au cours d'un corps à corps inextricable où chacun distribuait de vaillants coups d'épée à tout ce qui lui faisait face. Et l'on se battait avec tant de fureur, de frénésie, d'opiniâtreté, que nul ne pouvait plus distinguer ses amis de ses ennemis. De sorte qu'à la fin des monceaux de cadavres jonchaient la plaine, et qu'il fallut dresser de grands tertres de pierres qui se voient encore de nos jours.

En voyant son fils mort et sa défaite presque assurée, Éochaid ressentit une grande douleur et, se persuadant qu'il devait réagir au plus vite, il prit cent

cinquante guerriers très vaillants et marcha sur Fachtna Fathach pour éprouver sa fureur. Après avoir assigné à chacun sa cible et ordonné de ne frapper que des coups mortels, ce dont tous s'acquittèrent en se ruant tels des lions, lui-même assaillit le roi suprême et, comme le chèvrefeuille entoure le chêne, l'enveloppa si bien qu'il finit par lui séparer la tête du corps.

À ce spectacle, les Ulates refluerent en masse et sommèrent leur roi, Fergus, de fermer leur retraite. À quoi il répondit que, pour les avoir menés vers une bataille incertaine, il n'assumerait que mieux ses responsabilités, les protégerait autant qu'il lui serait possible afin de leur permettre de regagner leurs demeures et leurs forteresses. Et Fergus, fils de Roeg, tint parole. Il ferma si parfaitement leur retraite qu'ils n'éprouvèrent aucune perte. Car, non content d'être un redoutable guerrier, il savait comment on peut circonvenir les ennemis de son peuple.

Éochaid Feidlech ne tarda guère à s'apercevoir que les anciens partisans de son rival refluaient en désordre vers le nord. D'une voix tonnante, il ordonna qu'on les poursuivît sans relâche. Aussitôt, son armée dressa ses enseignes et celles des divers rois de provinces, ses alliés, puis s'élança aux trousses des Ulates. Durant les nombreux combats qui s'ensuivirent, succombèrent maints héros, tant ulates qu'irlandais, dont se voient encore, dans la plaine de Murthemné, les tertres dressés à leur gloire. Cependant, dès qu'ils eurent atteint les frontières d'Ulster, les Irlandais s'arrêtèrent, Éochaid Feidlech leur ayant interdit de pousser plus avant. Il voulait en effet conserver l'estime et l'admiration des Ulates en qui il voyait les meilleurs guerriers d'Irlande, et les plus précieux pour asseoir son autorité sur l'île entière. Quant à Fergus, fils de Roeg, cette expédition lui acquit l'honneur d'avoir sauvegardé les terres d'Ulster et d'avoir épargné à son peuple l'invasion des étrangers^[43].

Cependant, Conor grandissait auprès de sa mère et de ses tuteurs, et il avait sept ans quand il mérita la considération des Ulates. En effet, Ness, qui s'était séparée de Cavad depuis bien longtemps, rencontra un jour Fergus, fils de Roeg, qui, au premier regard, s'embrasa de désir pour elle. Il faut dire qu'il était un homme hors du commun. Jamais aucune part de nourriture ne parvenait à le satisfaire. Sa taille était imposante, et l'on dit volontiers qu'aucun autre guerrier ulate n'atteignait au septième de sa grandeur. On prétend que sept pieds d'écart séparaient ses yeux de ses lèvres, et sept poings ses yeux. Sept poings, dit-on encore, tenaient dans son nez et sept entre ses lèvres. Il lui fallait également la pleine mesure d'un boisseau pour lui mouiller la tête quand on le lavait dans une cuve. Son pénis avait la grosseur de sept poings, et ses testicules la contenance d'un sac rempli de blé. D'ailleurs, il fallait sept femmes pour le satisfaire, à moins que n'en vînt une exceptionnelle qui pût contenter entièrement ses désirs.

Grand mangeur et grand buveur, il fallait sept cochons pour le nourrir et sept cuves de bière pour étancher sa soif ; mais ainsi avait-il la force de sept cents hommes. Et voilà comment, à lui seul, il avait arrêté l'élan des hommes d'Irlande qui, lancés à la poursuite des Ulates, n'avaient pas osé se risquer à l'intérieur des

terres que gouvernait Fergus. Et tous les Ulates le savaient : aussi avaient-ils l'habitude de lui servir sept fois plus de nourriture et sept fois plus de boisson qu'à un autre.

Or donc, ayant rencontré Ness, mère de Conor, Fergus se mit à la désirer violemment. Il le lui dit et la pria de consentir à l'épouser^[44]. À quoi elle répliqua qu'elle ne le voulait pas, à moins d'obtenir une récompense.

« Quelle récompense exiges-tu ? demanda Fergus. – Un douaire, répondit-elle. Si tu veux m'obtenir, il te faut consentir à accorder la royauté sur les Ulates pendant un an à mon fils Conor, afin qu'on l'appelle roi, fils de roi. »

Fergus alla demander conseil à ses druides et à ses guerriers.

« Accorde-lui ce qu'elle désire, répondirent-ils. Ainsi la royauté sera au nom de Conor, fils de Ness, mais c'est toi, Fergus, qui auras la puissance sur nous tous. »

Ainsi fut fait. Fergus abandonna son titre de roi au profit de Conor, fils de Ness, et passa l'année auprès d'elle. Mais celle-ci mit à profit tout ce temps pour puiser dans les trésors du roi et prodiguer des dons à tous les Ulates au nom de son fils. De sorte que tous les Ulates se mirent à vanter les mérites et la générosité de Conor, fils de Ness. Et c'était précisément ce qu'avait voulu Ness en réclamant pour son fils un an de royauté.

Or, une fois l'année écoulée, Fergus réclama son titre et sa fonction.

« Convoque les Ulates et demande-leur ce qu'ils en pensent », répliqua Ness.

Il convoqua donc les Ulates et leur demanda ce qu'ils pensaient de la situation. Après avoir délibéré entre eux, les Ulates estimèrent que c'était un grand déshonneur pour eux que d'avoir été donnés en douaire à Ness, car Fergus les avait ainsi fait passer *sous bien de femme*^[45].

Par ailleurs, de tout le temps où la royauté avait été donnée à Conor, ils avaient été grandement satisfaits de sa générosité, contrairement à l'époque où Fergus régnait. Ainsi, ballottés entre la gratitude envers celui-là et la colère contre celui-là, décidèrent-ils d'un commun accord que ce que Fergus avait vendu au profit de Ness lui serait retiré^[46], et que la royauté serait laissée à Conor comme au plus digne et au plus généreux de tous les Ulates. Et voilà comment Conor, fils de Ness, obtint la royauté d'Ulster^[47].

Fort affecté d'avoir été non seulement évincé de la royauté mais trahi par Ness, Fergus, fils de Roeg, réunit les hommes de son clan et, après en avoir délibéré avec eux, décida de quitter l'Ulster et d'aller s'établir dans un autre pays.

Cependant, lorsque Éochaid Feidlech, désormais roi suprême d'Irlande, apprit ce qui s'était passé à Émain Macha et comment Conor, fils de Ness, avait pris le pouvoir en Ulster, il s'en réjouit grandement. Il gardait en effet un souvenir cuisant de l'inimitié des Ulates qui avaient voulu l'empêcher de régner à Tara.

Aussi, pensait-il, à la faveur du dépit de Fergus, pouvoir se venger d'eux. Sachant que le roi détrôné s'avancait vers le Leinster, il vint donc à sa rencontre et l'accueillit avec beaucoup d'amabilité.

« Je te souhaite la bienvenue, ô Fergus, noble fils de Roeg, lui dit-il. Sois mon invité à Tara, je te donnerai ma fille Clothra pour femme. »

Fergus accepta l'invitation et l'accompagna à Tara. Il y fut reçu avec honneur et, comme convenu, prit Clothra pour femme. Mais la rancœur le tenaillait toujours à cause de sa souveraineté perdue. Aussi pria-t-il son hôte de l'aider à monter une expédition sanglante et profitable contre les Ulates.

Alors, à la tête d'une troupe de sept cents guerriers, il se dirigea vers le nord, emprunta la vallée de la Boyne, passa auprès du Tertre du Mac Oc^[48] et du Tertre Noir qu'on appelle aussi Tertre des Rois^[49], traversa la plaine de Murthemné et, finalement, parvint à la forteresse de Dealga^[50]. Des nobles ulates s'y trouvaient pour l'heure, notamment Lugaid, fils de Loch, lui-même fils de Conor le Chauve, jadis roi des Ulates, ainsi qu'Éochaid le Grand, fils d'Éochaid au Talon Jaune, donc frère de Ness. Et ils y festoyaient gaiement.

Fergus et les hommes de Tara cernèrent la place en poussant de grands cris, et une sanglante bataille s'ensuivit, qui s'acheva par l'incendie de la forteresse. Fergus tua une centaine d'adversaires et perdit cent des siens ; mais les Ulates déplorèrent la perte de Lugaid et d'Éochaid le Grand durant la bataille. Reprenant ensuite sa marche vers le nord, il ravagea tout sur son passage et atteignit ainsi la Grande Colline où demeurait Ness.

« C'est elle qui nous a trahis ! s'écrièrent les Ulates, tuons-la, sa mort nous vengera tous ! – Non ! répondit Fergus. Il ne serait pas convenable de nous attaquer à une bande de femmes. Nous avons mieux à faire. »

Du coup, ils rassemblèrent leur butin et repartirent vers le sud en longeant la mer. Mais les hommes de la plaine de Murthemné les rattrapèrent et les combattirent avec tant d'ardeur que l'on essuya de lourdes pertes de part et d'autre. Cependant, Fergus et ses guerriers parvinrent à conserver leur butin et à le ramener à Tara. En les voyant rentrer en cet équipage, les habitants de Tara sortirent de leurs demeures et manifestèrent une grande joie. Quant au butin, il fut offert au roi suprême comme douaire de sa fille Clothra.

Le roi Conor, lui, se trouvait en visite dans la forteresse d'un noble des Ulates lorsqu'il apprit la nouvelle des massacres et des ravages opérés par Fergus et les hommes de Tara. Il en fut accablé, et les femmes d'Ulster pleurèrent abondamment la mort des héros, notamment celle de Lugaid et d'Éochaid le Grand. Sur ce, les Ulates demandèrent à leur roi ce qu'il convenait de faire en guise de représailles.

« Il me semble juste, répondit-il, de ravager le territoire de Meath, de détruire

la forteresse d'Usnech^[51], de réduire en cendres le tertre de Cnobha^[52] et de saccager Tara. »

Alors, les Ulates se rassemblèrent et se dirigèrent vers le sud, ravageant tout sur leur passage, tant et si bien qu'ils ne laissèrent dans le royaume de Meath que des monceaux de braises rougeoyantes et, après avoir amassé force butin, ils regagnèrent triomphalement l'Ulster.

Éochaid Feidlech, roi suprême d'Irlande, accomplissait sa tournée royale à travers les provinces quand il apprit ce qui s'était passé en son absence. Il rassembla ses troupes et les hommes de Fergus, dans l'intention d'envahir l'Ulster, et leur tint ce discours : « Ce sont grand dommage et grande honte que la ruine de Meath, l'invasion de la colline d'Usnech, la destruction de Cnobha et l'incendie de Tara. Quant à toi, Fergus, comment peux-tu tolérer qu'un roi étranger règne à Émain Macha ? Levez-vous donc, grands guerriers d'Irlande, afin de venger la ruine de Tara, ravagez l'Ulster de fond en comble et n'ayez de cesse que Conor n'abandonne ses prétentions et que Fergus redevienne roi des Ulates, comme il en a le droit par son illustre naissance. »

Alors l'armée du roi suprême s'avança vers le nord, longea la côte, franchit l'estuaire de la Boyne, traversa la plaine de Murthemné et s'enfonça dans le territoire des Ulates, au prix de maintes batailles et de maints deuils de part et d'autre. Ainsi périt l'un des frères d'Éochaid Feidlech, sous les coups de Celtchar, fils d'Uthechar, l'un des plus redoutables guerriers qu'il y eut jamais en Ulster.

À l'annonce de cette mort, le roi suprême se prit à pleurer d'abondance, gémit, soupira puis, se rendant au Tertre du Massacre, il ordonna qu'on ensevelît vivants tous les prisonniers ulates que l'on avait amenés là. Et il fut obéi. Ainsi moururent, dans des souffrances atroces, de nombreux héros d'Ulster. Mais les Ulates réagirent vivement et, guidés par Conor et Celtchar, fils d'Uthechar, ils poursuivirent et tuèrent trois cents des envahisseurs, au cours d'un combat héroïque où Éochaid Feidlech fut même si grièvement blessé que, laissé pour mort sur le terrain, seul et gisant dans son sang, il fallut le coucher sur des bois de lances pour le transporter à Tara où sa convalescence réclama de longues semaines de soins. Quant aux Ulates, ils s'en retournèrent chez eux, lourds du butin qu'ils avaient pris sur les hommes de Fergus.

La rancœur et la colère de ce dernier ne s'en trouvèrent que plus exaspérées, et il retourna dès qu'il le put dans sa province d'origine, à la tête d'une immense armée que lui avait confiée le roi suprême d'Irlande, et il saccagea tout sur son passage. En apprenant son approche à marches forcées, les Ulates menèrent en hâte leurs troupeaux et leurs biens à l'abri dans une forteresse bâtie sur le Mont des Houx, et ils abattirent tous les arbres de la forêt derrière eux. Cependant, les Irlandais parvinrent à la Rivière Noire des Druides^[53], cette nuit-là, s'y arrêtaient et établirent leur camp sur ses rives.

Alarmés par cette situation, aussi périlleuse pour leurs personnes que pour

leurs terres, les Ulates se réunirent et débattirent longuement de ce qu'il convenait de faire. Ils convinrent enfin qu'il fallait dépêcher des émissaires au roi d'Irlande afin de faire la paix avec lui et avec Fergus, lequel ne manquerait sans doute pas de réclamer des compensations. Et comme Conor s'inquiétait de savoir qui l'on enverrait, l'assemblée désigna à l'unanimité les trois druides Cavad, Mes Degad et Amorgen.

Alors, ceux-ci se hâtèrent vers le roi d'Irlande et vers Fergus, fils de Roeg, et, sitôt qu'il les eut admis sous sa tente, Éochaid Feidlech leur demanda ce qu'ils désiraient. Or, s'ils offrirent à Fergus la moitié orientale de la province d'Ulster, avec droit de succession sur toute la province, droit au morceau du héros lors des festins royaux, ainsi que les privilèges héréditaires à Émain Macha et, enfin, un lit à colonnes magnifique et somptueux, ils réclamèrent également des dommages pour les ravages causés chez eux par les Irlandais. Pour sa part, Fergus accepta l'offre et jura que, loin de ne plus rien entreprendre contre les Ulates, il les défendrait dorénavant contre tous leurs ennemis, conformément à son attitude antérieure, et soutiendrait Conor de ses conseils. Quant à Éochaid, il promit, pour compensation des dommages causés par ses troupes, de donner à Conor deux baronnies près de Brug-na-Boyne, sa propre fille en mariage et l'office de nourricier du roi de Tara. Ainsi fut proclamée la paix entre Conor, fils de Ness, et le roi suprême d'Irlande, et scellée sa réconciliation avec celui qu'il avait évincé du trône, Fergus, fils de Roeg, l'invincible guerrier^[54].

Et les Ulates firent si grand honneur à Conor d'avoir réussi à ramener la paix entre eux et les Irlandais qu'ils le considérèrent à jamais comme supérieur à tous les rois des provinces d'Irlande, bien qu'il n'eût pas le titre de roi suprême. Tant et si bien que tout homme d'Ulster menait dormir sa fille nubile, la veille du mariage, avec lui pour qu'il fût son premier époux^[55]. Car Conor, fils de Ness, était sans conteste un héros hors pair.

Il n'y eut pas sur terre de naissance plus valeureuse que la sienne, et jamais il ne prononça de jugement faux et, par là même, de malédiction sur les terres de ses vassaux, dont eussent pâti leurs moissons. Il n'était pas de champion plus puissant que lui mais, eu égard à sa fonction royale, on ne l'exposait jamais au danger, durant les batailles. Les champions, les guerriers et les héros les plus ardents se tenaient devant lui, lorsqu'on se battait, pour éviter qu'il ne risquât sa vie inutilement^[56]. Et chaque homme du peuple ulate était tenu de lui offrir l'hospitalité au moins une nuit dans sa maison, nuit durant laquelle le roi dormait avec la femme de son hôte.

Trois cent soixante-cinq personnes peuplaient la maison royale de Conor, soit autant que de jours dans l'année. Mais elles n'étaient pas toujours de service, car elles se relayaient chaque nuit pour distribuer la nourriture et la boisson. Ainsi la première à servir se retrouvait-elle à son poste au bout d'une année. Cependant, la nourriture n'était rien moins que parcimonieuse, puisque chaque homme recevait

pour sa part un cochon, un bœuf et une cuve de bière. Il n'en est pas moins vrai que d'aucuns, tel l'insatiable Fergus, fils de Roeg, on l'a vu, requéraient des portions plus considérables.

Enfin, le roi Conor assurait en personne le service, chaque année, lors de la fête de *Samain*^[57], qui amenait une foule énorme à Émain Macha. En effet, tout homme des Ulates qui se serait abstenu d'y paraître cette nuit-là aurait aussitôt perdu la raison et l'on aurait dressé sa tombe et son tertre de pierre le lendemain matin. Aussi fallait-il une quantité prodigieuse de provisions dans la maison du roi, chez qui avait lieu le festin, lequel, commencé trois jours avant *Samain*, ne s'achevait que trois jours après.

Cela dit, la forteresse royale d'Émain Macha comportait trois maisons nommées la Branche Rouge, la Maison Bariolée et la Branche Sanglante. Dans la Branche Sanglante étaient conservées les armes et les dépouilles des ennemis. Dans la Branche Rouge se réunissaient les rois et les champions, et on l'appelait ainsi parce qu'elle était rouge de héros. Enfin, la Maison Bariolée, où se trouvaient les armes de guerre, devait son appellation à l'aspect multicolore que lui donnaient les gardes d'épées en or, l'éclat bleu des fers de lances, la splendeur des colliers aux entrelacs d'or et d'argent, le miroitement des écailles et des cercles d'or et d'argent des boucliers, ainsi que celui des coupes, des cornes à boire et des gobelets rutilants.

Il existait un motif sérieux pour que les armes et les ornements des guerriers d'Ulster fussent conservés dans la Maison Bariolée : c'est que, pour peu qu'ils entendissent un mot rude, pour peu qu'une parole les heurtât, tous bondissaient sur leurs pieds, prêts à se jeter les uns contre les autres pour venger sur-le-champ l'offense présumée et faire retentir les airs du fracas de leurs cris, de leur rage et du choc de leurs boucliers. Aussi les désarmait-on lorsqu'ils venaient à l'assemblée.

On trouvait donc beaucoup de dignité, de plaisir, de gloire et de solennité dans la forteresse de Conor à Émain Macha. De tous les champions et héros qu'elle accueillait, aucun n'égalait peut-être en puissance Fergus, fils de Roeg. À telle enseigne, se souvenait-on, qu'un jour où il était en colère contre Conor, il frappa du pied trois fois contre la terre, et ces trois coups firent jaillir les trois collines que chacun peut voir au nord d'Émain Macha.

Aussi brave néanmoins que lui était Conall Cernach, le fils du druide Amorgen à la Chevelure Noire. Il ne faisait pas bon lui chercher querelle car, aussitôt en âge de porter une lance, il n'avait eu de cesse de tuer chaque nuit un homme de Connaught et d'incendier une maison qui s'élevait sur les terres de ce pays. Il ne dormait jamais sans une tête de Connacien sous son genou, et il n'était pas en Irlande une seule terre noble qu'il n'eût arrosée du sang d'un guerrier.

Se distinguait aussi Loegairé Buadach, non moins valeureux que Conall Cernach, et entre tous expert à protéger les biens des Ulates.

Mais ni l'un ni l'autre n'étaient rien, comparés au héros Couhoulinn, que l'on disait fils de Sualtam, et qui était le neveu de Conor. Lui seul, parmi les Ulates, ne se ressentait pas de la malédiction lancée contre eux par Macha, à savoir de cette maladie de femme qui les affligeait dès que leur pays se trouvait menacé.

On remarquait également Celtchar, fils d'Uthecar, aussi redoutable dans les assemblées que dans les combats, car il ne tolérait pas la moindre contradiction.

Au demeurant, innombrables étaient les hommes de valeur qu'accueillait Conor en sa forteresse d'Émain Macha. Car celle-ci comportait trois fois cinquante chambres qui, chacune, pouvait recevoir trois couples. Un revêtement d'if rouge parait la maison royale et les parois de toutes les chambres. La chambre de Conor se trouvait à l'entrée : décorée de plaques de bronze que rehaussaient des oiseaux d'or aux yeux sertis de pierres précieuses, elle avait des barreaux d'argent, et une baguette d'argent surmontait sa porte. Lui-même ne se séparait pas de trois pommes d'or destinées à l'instruction de la foule et, quand il les faisait tinter ou même se contentait d'élever la voix, la foule observait instantanément un silence si respectueux que la chute d'une simple épingle sur le seuil, tous l'eussent entendue.

Dans cette chambre, enfin, se tenaient en permanence trente héros valeureux qui, pour étancher leur soif, disposaient d'un chaudron toujours plein de bière. Et Conor comptait encore, au nombre de ses familiers, un homme fécond en initiatives, nommé Bricriu, fils de Carbaid, mais dont le cœur venimeux, la langue empoisonnée saisissaient sans faute la moindre occasion de susciter des querelles parmi ses compagnons. Mais il suffisait que l'effleurât une mauvaise pensée pour qu'un furoncle pourpre, gros comme un poing d'homme, lui sortît du front. Ainsi chacun se trouvait-il prévenu des intentions malignes de Bricriu.

En vérité, des gens remarquables foisonnaient dans la forteresse de Conor, fils de Ness, à Émain Macha. Et comme ils avaient coutume de s'assembler dans la maison dite de la Branche Rouge, on les appelait indistinctement les compagnons de la Branche Rouge^[58].

CHAPITRE II

L'étrange naissance d'un héros

Le roi des Ulates Conor, fils de Ness, elle-même fille d'Éochaid au Talon Jaune, avait deux sœurs qui se nommaient Finnchoem et Dechtiré. La première, l'aînée, avait épousé le druide Amorgen, et en avait eu un fils, le champion Conall Cernach. La seconde était plus particulièrement chère à Conor, et il en faisait état en lui abandonnant, de temps à autre, les rênes de son char lorsqu'il se rendait à la chasse ou en visite chez l'un de ses nombreux vassaux. C'était là lui accorder un honneur insigne, car jamais avant elle aucune femme n'avait conduit de char royal en Irlande.

Or, il arriva qu'un jour Dechtiré disparut en compagnie de cinquante jeunes filles d'Émain Macha. Elles avaient quitté la forteresse sans que personne ne s'en aperçût, et l'on ne savait où elles étaient allées. Et l'on eut beau les chercher partout, on ne put réussir à les découvrir, et de longs mois s'écoulèrent sans qu'on en eût la moindre nouvelle. Conor et les chefs des Ulates en furent d'autant plus affectés que tous chérissaient Dechtiré, et que l'incertitude où ils demeuraient de son sort et de celui de ses compagnes leur pesait singulièrement.

Survint la fin de la saison d'été où les Ulates, comme accoutumé, se réunirent à Émain Macha, autour du roi Conor, trois jours avant la nuit de *Samain*. Or, pendant qu'ils se divertissaient sur la prairie devant la forteresse royale, ils virent surgir dans le ciel un vol de cinquante oiseaux qui, se posant bientôt, se mirent avec tant d'entrain à becqueter l'herbe autour des Ulates que le sol fut entièrement dépouillé.

« D'où viennent ces oiseaux et pourquoi sont-ils si voraces ? s'étonnaient les Ulates. Nous n'en avons jamais vu de semblables. »

Mais les oiseaux continuaient à picorer tout autour, et avec une telle ardeur que ne subsista bientôt plus, dans la vaste plaine qui entoure Émain Macha, herbe ni plante ni racine. Fort contrariés de les voir ainsi dévaster leur pays, les Ulates décidèrent de se mettre en chasse pour les tuer et, dans ce but, ils attelèrent leurs chars, car c'est ainsi qu'ils avaient coutume de chasser les oiseaux. Prirent place sur ces chars Conor et Fergus, fils de Roeg, ainsi que le druide Amorgen et l'hospitalier^[59] des Ulates Blai Bliuga, et encore le druide Sencha, célèbre par sa sagesse, et Bricriu à la Langue empoisonnée qui, malgré sa méchanceté, était un fidèle vassal du roi.

Ils s'apprêtaient à partir, quand Loegairé Buadach et Conall Cernach ainsi que Finnchoem, l'une des sœurs de Conor, demandèrent à les accompagner et, tous ensemble, ils se mirent à la poursuite des oiseaux. Or, ceux-ci avaient pris leur

essor et, hors de portée des javelots et des pierres de fronde, ils s'enfuyaient vers le sud en rangs si pressés qu'ils obscurcissaient la lumière du soleil. Il n'existait ni haie, ni clôture, ni muret en Irlande en ce temps-là^[60], et la plaine parfaitement unie permettait aux chars de rouler droit devant eux sans rencontrer d'obstacle. C'est bien plus tard que l'on divisa le pays, eu égard au nombre des habitations et à la part qui devait revenir à chacun des maîtres du terrain.

Belle et gracieuse était cependant la troupe des oiseaux, son chant aussi harmonieux que magique. Chose étrange, ils volaient deux par deux, chaque couple étant uni par une chaîne. Et celle qui reliait les deux oiseaux de tête était d'argent étincelant^[61]. Toutefois, l'un des oiseaux volait seul, qui, comme la journée s'avancait, se sépara des autres et s'en fut dans la direction de la plaine de Brega, tandis que ses compagnons poursuivaient leur route vers le sud, traqués par les Ulates.

Or, les hommes d'Ulster persistèrent si bien à courir plaines et vallées que la nuit finit par les surprendre, pendant que la neige se mettait à tomber sur eux. Conor leur ordonna donc de s'arrêter, de dételer ; puis il pria l'un d'eux d'aller explorer les alentours en quête d'un abri susceptible de les protéger du froid pendant la nuit. Et ainsi, Fergus, fils de Roeg, partit en éclaireur.

Après avoir marché un certain temps, il parvint près d'une petite maison à l'aspect très pauvre. Une lumière cependant brillait à la porte et, s'avancant pour savoir qui vivait là, il aperçut un homme et une femme qui, allongés sur leur couche, s'unissaient.

« Bienvenue à toi, dit l'homme. Que désires-tu ? »

Tout conscient qu'il était de l'extrême délabrement du gîte et de son exigüité qui ne se prêtait nullement à l'accueil de ses compagnons, Fergus demanda néanmoins de la nourriture pour eux et pour lui.

« Venez donc, répondit l'homme, vous serez tous les bienvenus ici. »

Fergus repartit dans la nuit vers les siens.

« Quelles nouvelles rapportes-tu ? questionna Conor. – J'ai découvert une maison, non loin d'ici, répondit Fergus, où l'on nous invite à entrer. Mais elle est si pauvre et si petite que je doute fort que nous y trouvions de quoi nous restaurer ni seulement la place de nous reposer. – Peu importe, dit Conor. Nous n'avons pas le choix, car il nous est impossible de rester dehors par ce froid. »

Ils remontèrent donc sur leurs chars et s'en furent, derrière leur guide. Or, au grand étonnement de Fergus, eux et leurs chars entrèrent sans peine dans la maisonnette. Et, à peine installés, ils virent s'ouvrir une porte qui livra passage à l'hôte, lequel, avec beaucoup de courtoisie, leur apporta force nourriture, ainsi que des boissons qui leur parurent excellente. Quand ils eurent mangé et bu, ils se sentirent un peu ivres et si fatigués qu'ils s'étendirent sur des fourrures qui jonchaient le sol.

Cependant, Bricriu sortit un instant et, à l'extérieur, il entendit un bruit qui ressemblait à un faible gémissement. Il s'avança, l'oreille tendue, dans l'espoir d'identifier le son, et il aperçut bientôt une grande et belle maison qui lui faisait face et qui semblait richement ornée. Il se dirigea vers la porte, jeta un coup d'œil à l'intérieur et reconnut, dans le maître de céans, l'homme qui les avait précédemment servis. Seulement, au lieu d'être vêtu de haillons, il portait des habits somptueux, et son visage était beau et resplendissant. Assurément, il avait l'allure et le maintien d'un prince.

« Entre dans la maison, ô Bricriu », dit le jeune homme.

Bricriu fit quelques pas à l'intérieur et remarqua que les murs, tapissés de bronze, arboraient des médaillons d'or et d'argent. Il vit aussi, dans le fond de la pièce, un grand lit de fourrures sur lequel était étendue une femme vêtue d'une robe multicolore.

« Que regardes-tu ainsi ? » demanda le jeune homme.

Sans pouvoir s'empêcher d'admirer la beauté de la femme, Bricriu ne sut que répondre.

« Bienvenue à toi, Bricriu, en vérité, dit-elle tout à coup. – Pourquoi me souhaite-t-elle la bienvenue, s'ébahit-il, et comment me connaît-elle, alors que je ne l'ai jamais vue ? – C'est pourtant à cause d'elle que, moi aussi, je te souhaite la bienvenue, répondit le jeune homme. – Comment cela ? dit Bricriu. – Ne vous manque-t-il personne à Émain Macha ? reprit l'autre. – En vérité, répondit Bricriu, il nous manque depuis plusieurs mois cinquante jeunes filles, ainsi que la sœur du roi Conor. – Les reconnaitrais-tu si tu les voyais ? – Si je ne les reconnaissais, c'est qu'elles auraient bien vieilli ! Mais quelques mois ne suffisent à changer l'allure des gens. – Eh bien ! continua le jeune homme, cherche donc à les reconnaître. Sache que les cinquante jeunes filles se trouvent dans cette maison^[62]. Leur maîtresse également est en mon pouvoir. Elle se nomme Dechtiré. Ce sont elles toutes qui sont venues à Émain Macha sous la forme d'oiseaux, afin d'attirer les Ulates et de les mener jusqu'ici. »

Là-dessus, la femme offrit à Bricriu un manteau pourpre à franges d'argent, et il sortit rejoindre ses compagnons. Mais, tout en marchant, il se mit à réfléchir.

« Certes, se disait-il, Conor donnerait cher pour savoir ce que sont devenues les jeunes filles qui nous manquent. Oh ! il donnerait assurément une fortune à qui lui révélerait qu'elles sont ici avec sa sœur ! Or, comme c'est moi qui les ai retrouvées, mieux vaut que j'attende une occasion pour le lui apprendre. Pour l'instant, je me contenterai de dire que j'ai vu une maison splendide emplie de belles femmes. »

« Quelles nouvelles rapportes-tu ? questionna Conor dès qu'il le vit rentrer. – Je me suis rendu dans une maison très vaste, très noble et brillante, répondit-il, et les richesses qu'elle recèle sont réellement digne d'un roi. Elle abrite aussi cinquante

jeunes filles, toutes plus belles les unes que les autres, ainsi qu'une reine gracieuse, aux joues rouges et aux belles boucles. Le maître de cette maison, un jeune homme au fier maintien et au visage resplendissant, a autant de dignité que Conor quand il préside le festin à la Branche Rouge, dans la puissante forteresse d'Émain Macha. – Fort bien, dit Conor. Mais cet homme est mon vassal, puisqu'il se trouve sur mes terres. Qu'il m'amène donc sa femme, afin qu'elle couche avec moi, comme il est de coutume en une telle circonstance. »

Personne d'abord ne se soucia d'aller trouver le maître de maison et de lui transmettre le vœu du roi Conor mais, finalement, Fergus s'y décida. Il alla vers la maison dont avait parlé Bricriu, y entra et en salua les occupants. On lui fit bon accueil et on lui demanda ce qu'il désirait. Il expliqua que le roi Conor souhaitait que la femme de l'hôte s'acquittât de son devoir en venant dormir avec lui cette nuit-là. La femme s'excusa de ne le pouvoir, vu qu'elle était enceinte et sur le point d'accoucher. Elle ne refusait pas d'obéir à la coutume mais réclamait un délai.

Fergus retourna donc auprès de Conor et lui rapporta la chose. Le roi admit de bonne grâce les raisons invoquées par la femme et lui accorda le délai d'une nuit et d'un jour, après quoi les Ulates s'étendirent et s'endormirent. Or, cette nuit-là, la femme qui habitait la maison merveilleuse donna naissance à un enfant, tandis qu'une jument, qui se trouvait devant la porte, mit bas deux poulains vigoureux.

À leur réveil, le lendemain matin, les Ulates furent bien étonnés : ils étaient couchés à même le sol, et il n'y avait aucune trace de maison dans les alentours. De plus, ils virent, chose encore plus extraordinaire, un petit garçon nouveau-né sur la poitrine de Conor. Quand celui-ci se fut remis de sa surprise, il dit à sa sœur Finnchoem :

« Prends cet enfant et élève-le. »

Elle regarda l'enfant et en fut tout émue.

« Mon cœur aime ce petit garçon, dit-elle, et je te jure qu'il me sera aussi cher que mes propres enfants. – En vérité, intervint alors Bricriu, tu n'auras pas à trop te forcer. On ne verra guère de différence entre lui et les tiens, car il est le fils de ta sœur Dechtiré. C'est en effet dans la maison qui se dressait ici hier soir qu'elle se trouvait en compagnie des cinquante jeunes filles qui avaient disparu avec elle. Je les ai vues moi-même, j'en puis témoigner... – Triste présent qu'elle nous fait là ! grommela Conor. – Bien au contraire ! s'écria le druide Sencha. Grand honneur et grande gloire nous viendront de cet enfant. »

Et il se mit à chanter le chant suivant :

*Magnifique est la puissance de la maison à la petite richesse,
magnifique est la bienheureuse Dechtiré,
car elle nous a protégés avec nos chars*

et elle a chassé le froid de nos chevaux.

Et c'est grâce à elle que nous est venu

un grand trésor du nom de Sétanta...

« Eh bien, s'écria Conor, qu'on donne à ce garçon le nom de Sétanta et que Finnchoem le prenne et l'élève. – En vérité, reprit Sencha, ce n'est pas elle qui s'en chargera mais moi, car je suis fort, brillant, expert en toutes sciences, détenteur de sagesse, et je ne suis pas oublieux de mes devoirs. Ne suis-je pas druide ? En tant que tel, je parle toujours avant le roi devant toutes les assemblées, et c'est moi qui transmets au peuple qui ne pourrait les comprendre les paroles du roi. Je juge les combats du roi devant Conor lui-même. Je décide de tout ce qui doit être jugé parmi les Ulates, et ceux-ci ne m'accusent jamais de rendre de mauvais jugements. Je les soutiens tous dans leurs contestations d'honneur pour le bien de chacun et des coutumes de nos ancêtres. – Pourquoi ne le prendrais-je pas, moi ? dit alors Blai Bliuga, le nourricier d'Ulster. Cet enfant ne sera ni mal nourri ni négligé d'aucune façon. Mes messagers ont toujours pourvu aux moindres désirs de Conor. J'invite à festoyer chez moi les plus grands nobles d'Irlande, je les nourris pendant dix jours, et lequel s'est jamais plaint de moi ? Je leur donne de quoi exercer leur art et leur fureur guerrière. Nul ne saurait me surpasser comme tuteur, excepté le roi Conor lui-même. – Tes paroles sont bien présomptueuses ! s'écria Fergus. Cet enfant, en naissant, a choisi un champion pour être auprès de lui. C'est moi qui le nourrirai et l'élèverai. Je suis fort, je suis sage, habile ambassadeur ; nul ne me surpasse ni en dignité, ni en richesse. Je suis rude à la fois par mes armes et par ma valeur. M'a-t-on jamais vu tolérer l'injustice et la lâcheté ? Je suis digne de mon fils adoptif. Je suis une protection contre tout mal. Si je terrorise les arrogants trop confiants dans leur force, je défends toujours la cause des plus faibles. – Vos paroles sont de vains bavardages ! s'écria à son tour Amorgen. Je suis druide et de sang royal. Je suis donc capable d'élever royalement mes fils adoptifs. On me loue pour ma dignité, pour mon courage, pour ma valeur, pour les poèmes que je récite devant l'assemblée. Tous m'envient mon intelligence, mon éloquence, ma fortune, ainsi que le courage de mes enfants. J'ai beau être un champion sur le champ de bataille, je suis également poète et, en tant que tel, digne de la faveur du roi. Je peux frapper tout guerrier qui s'opposerait à moi, et je ne dois de comptes à personne, sinon au roi Conor lui-même. – Il ne sera rien de tout cela, dit Sencha, et vos paroles sont inutiles. Que Finnchoem prenne l'enfant et le garde jusqu'à notre retour à Émain Macha. Là, Morann tranchera notre différend, puisque chacun reconnaît l'équité parfaite de ses jugements. »

Ils aperçurent alors deux poulains magnifiques et robustes qui gambadaient non loin de l'endroit où eux-mêmes venaient de passer la nuit, et, comme on ne voyait pas de jument aux alentours, Conor ordonna qu'on les emmenât sur un char^[63]. Là-dessus, les Ulates attelèrent et leur troupe s'ébranla bientôt en

direction d'Émain Macha.

Or, à leur arrivée, quelle ne fut pas leur surprise d'y trouver Dechtiré, ainsi que les cinquante jeunes filles qui s'étaient enfuies avec elle ! Mais on eut beau leur demander où elles étaient allées et ce qu'elles avaient fait pendant ces longs mois, aucune ne voulut répondre, et toutes reprirent leur vie habituelle dans la forteresse comme si de rien n'était, sans que personne osât plus jamais leur poser la moindre question.

Il fallait cependant décider du sort de l'enfant que Conor avait trouvé posé sur sa poitrine en se réveillant. On exposa le cas à Morann. Après avoir longuement médité, celui-ci dit :

« C'est Finnchoem qui doit le nourrir. Je le confie également au roi Conor, en tant que frère de la nourrice. Mais Sencha se chargera de lui enseigner la parole et l'éloquence, et Blai Bliuga lui fournira sa nourriture. Il sera également porté sur les genoux de Fergus. Conall Cernach sera son frère de lait et Amorgen son tuteur, puisqu'il est le mari de Finnchoem. »

Et il fut ainsi. L'enfant Sétanta fut emmené par Finnchoem et Amorgen dans leur maison, au milieu de la plaine de Murthemné^[64].

Quelques jours plus tard, les Ulates se trouvaient réunis pour boire chez Fédelmí, fils de Dall et conteur de Conor. La femme de Fédelmí se trouvait parmi eux, car elle servait la compagnie. Les cornes et les coupes circulaient à la ronde et la gaieté de l'ivresse avait rendu tous les convives fort bruyants lorsque, l'heure étant venue de dormir, la femme quitta la salle et s'en fut vers sa chambre. Or, elle était enceinte et, comme elle traversait la maison, l'enfant qu'elle portait en son sein cria si fort qu'on l'entendit jusque dans la cour et qu'en entendant ce cri, tout le monde s'entassa pêle-mêle et tête contre tête, fort curieux de savoir ce qui se passait.

« Ne bougez plus ! leur dit le druide Sencha. Que revienne la femme de notre hôte pour nous expliquer l'origine de ce cri ! »

Fédelmí la ramena donc parmi les guerriers ulates et, tout en marchant à côté d'elle, il s'ébahissait : « Quel bruit violent comme une tempête a retenti dans ton sein mugissant, ô femme aux flancs enflés ? Que signifie le cri qui a frappé les oreilles de tous et nous a causé une si grande frayeur ? Je dois te l'avouer, mon cœur en est cruellement blessé ! »

La femme ne savait que dire, et elle pleurait. Sencha l'examina avec attention, puis il la mena auprès du druide Cavad, comme au détenteur de la plus grande science en fait de prédiction.

« Ô Cavad, lui dit-il, nous savons tous que tu es le meilleur d'entre nous pour comprendre les mystères de ce monde. Je t'en prie, fais agir tes charmes druidiques et annonce-nous l'avenir, car cette femme ignore ce que contient son sein et ne comprend pas ce qui a crié dans son ventre. »

Cavad se pencha vers la femme et demeura un instant silencieux. Puis il se releva et se mit à chanter :

*Dans le creux de ton sein a crié
une femme aux boucles blondes,
aux superbes yeux gris-bleu.
Ses joues sont comme la digitale pourpre,
et le trésor de ses dents
est une neige de l'hiver.
Ses lèvres sont d'écarlate étincelante,
hélas ! couleur de sang sur la neige,
femme pour qui il y aura bien des meurtres
parmi les grands guerriers d'Ulster.
Dans le creux de ton sein a crié
une femme à la belle et longue chevelure.
Ses lèvres seront écarlates
comme du sang sur la neige
autour de ses dents de perles,
et de grandes reines seront jalouses
de sa beauté sans défaut...*

Puis il posa la main sur le ventre de la femme de Fédelmí, et il sentit l'enfant s'agiter sous sa main.

« En vérité, dit-il, c'est une fille qui est là, et son nom sera Déirdré. Grand mal et grandes souffrances nous viendront d'elle. »

La fille naquit le lendemain matin. Après l'avoir longuement contemplée, Cavad se mit à chanter cet autre chant :

*C'est grande pitié que tu sois née,
ô Déirdré, fille de Fédelmí !
Bien que ton visage soit beau et blanc,
ton destin sera sombre et tragique.*

*Ô Déirdré, tu seras cause de destruction,
de meurtres et de reniements parmi les Ulates,
et aussi de l'exil de héros valeureux,
ô Déirdré, fille de Fédelmid...*

En entendant ce sinistre chant prophétique, tous les Ulates s'écrièrent d'une seule voix : « Qu'on tue la fille ! – Non pas, dit Conor. Je veux qu'on me l'amène dès demain. C'est moi qui assurerai sa protection et son éducation. Elle sera élevée d'après mes ordres jusqu'à l'âge de vivre avec moi. »

Les Ulates n'osèrent le contredire. Elle fut donc élevée dans une forteresse assez éloignée d'Émain Macha pour qu'aucun homme d'Ulster ne pût la voir jusqu'au jour où elle dormirait avec Conor. On ne laissa personne d'autre entrer dans la maison qu'elle habitait que sa nourrice et Leborcham, la messagère de Conor, qui courait plus vite que le vent, et à laquelle on ne pouvait s'attaquer car elle possédait de grands pouvoirs de sorcellerie. ^[65]

Pour ce qui est de Sétanta, il grandissait dans la maison de Finnchoem et d'Amorgen, entouré de la sollicitude de tous les Ulates. Blai Bliuga lui fournissait sa nourriture. Sencha lui apprenait l'art de parler, et il jouait sur les genoux de Fergus, fils de Roeg. Dechtiré venait souvent le voir et lui manifestait beaucoup d'affection, mais jamais elle n'avoua en être la mère.

Lorsqu'il eut atteint l'âge de trois ans, l'enfant tomba malade et, malgré tous les soins qu'on lui prodigua, mourut. Finnchoem et Dechtiré en furent fort attristés, et tous les Ulates déplorèrent qu'un si bel enfant, promis à un si bel avenir, eût si prématurément disparu. On chanta sa lamentation, et on éleva un tertre sur son tombeau.

Or, en revenant de la lamentation, Dechtiré fut prise d'une soif intense, et elle demanda qu'on lui servît à boire dans un vase en bronze. On s'empressa de l'exaucer mais, dans la boisson, se trouvait un petit animal qui bondit vers la bouche de Dechtiré, et elle eut beau repousser le récipient, l'animal, comme aspiré par son haleine, se précipita entre ses lèvres avec tant de prestesse qu'elle l'absorba.

Et, la nuit suivante, au cours de son sommeil, Dechtiré vit quelque chose d'extraordinaire : un homme jeune, beau et majestueux, venait vers elle et lui adressait la parole. Il lui annonça qu'elle était enceinte de lui et se fit reconnaître pour celui qui l'avait métamorphosée en oiseau pour la faire venir dans la maison à la petite richesse. C'est là, dans cette maison, qu'ils avaient dormi ensemble et qu'elle avait donné naissance à l'enfant Sétanta. Il ajouta que l'enfant qu'elle portait à présent dans son ventre était celui-là même en l'honneur duquel on avait élevé un tertre le jour précédent. Et, avant de disparaître, il lui recommanda de nommer à nouveau Sétanta l'enfant qui naîtrait, et de lui donner pour

compagnons de jeux les deux poulains que les Ulates avaient découverts à l'emplacement de la maison à la petite richesse. Enfin, il dit qu'il était Lug au Long Bras, fils d'Ethné, des tribus de la déesse Dana.

On s'aperçut bientôt que Dechtiré était enceinte. Et les Ulates murmurèrent grandement à ce sujet, car on savait qu'elle tenait volontiers compagnie à son frère, le roi Conor, qu'elle conduisait son char lorsqu'il se rendait à la chasse, et qu'il leur arrivait de dormir ensemble. Aussi, persuadés qu'il avait en personne engrossé sa sœur, une nuit où il était ivre, le prièrent-ils, pour éviter tout malentendu, de marier Dechtiré au plus vite.

Conor chercha donc parmi les Ulates l'homme le plus digne d'épouser sa sœur, et son choix finit par se fixer sur Sualtam, fils de Roech. Celui-ci accepta volontiers, et Dechtiré entra dans sa maison. De sorte que, lorsqu'elle donna naissance à un garçon qu'elle appela Sétanta et qui ressemblait trait pour trait à l'enfant qui était mort, celui-ci fut élevé par Sualtam, fils de Roech, dans sa forteresse de la plaine d'Ardee^[66].

CHAPITRE III

Le chien de Mac Dathô

En ce temps-là régnait, dans la province de Leinster, un roi illustre nommé Mac Dathô, qui possédait un chien merveilleux. Cruel et arrogant, capable de garder et de protéger toute la province, celui-ci s'appelait Ailbé, et sa renommée était si grande qu'on racontait ses exploits partout en Irlande.

Or, il advint qu'Ailill et Maeve, qui tenaient la royauté de Connaught, eurent fantaisie de l'acquérir, moyennant une honnête compensation. Et, dans ce but, ils dépêchèrent vers Mac Dathô des messagers chargés de lui exposer leurs propositions.

Le hasard voulut qu'à Émain Macha le même désir eût saisi Conor, fils de Ness, qui, de son côté, dépêcha des émissaires vers Mac Dathô pour lui proposer de grands avantages s'il daignait consentir à se séparer de son chien. Tant et si bien que ses envoyés arrivèrent en même temps que ceux d'Ailill et de Maeve.

Mac Dathô et les hommes de Leinster firent bon accueil aux uns et aux autres, que l'on conduisit tous à la maison des hôtes. Cet hôtel était le sixième que possédât l'Irlande, en ce temps-là. Les cinq autres étaient celui de Da Derga, celui de Forgall le Rusé, celui de Mac Maré, celui de Da Choca et, enfin, celui de Blai Bliuga en Ulster. L'hôtel de Mac Dathô avait sept portes, auxquelles aboutissaient sept chemins. Il contenait sept foyers et sept chaudrons^[67] qui contenaient chacun un bœuf et un cochon. Quiconque arrivait à l'hôtel de Mac Dathô pouvait planter sa fourchette^[68] dans l'un des chaudrons, et, quelque morceau qu'il attrapât du premier coup, il n'avait cure de recommencer, car il se trouvait rassasié.

Ensuite, on introduisit successivement les deux légations dans la chambre de Mac Dathô. Ainsi furent d'abord admis les messagers d'Ailill et de Maeve et, dans leur hâte d'apprendre avant le festin ce que déciderait leur hôte, ils présentèrent leur requête.

« Grand roi, dirent-ils, c'est pour te demander ton chien de la part d'Ailill et de Maeve que nous sommes venus. Si tu acceptes, on te donnera sur-le-champ soixante vaches laitières, un char attelé des deux meilleurs chevaux de tout le Connaught, et tu obtiendras les mêmes présents au bout d'un an. »

Mac Dathô répondit qu'il examinerait la proposition et les aviserait plus tard de sa décision. Sur ce, il les invita à se rendre dans la salle du festin, et après leur départ, il manda les messagers d'Ulster.

« C'est pour te demander ton chien que nous sommes venus, dirent-ils, de la

part de Conor. Tu sais avec quelle loyauté il reconnaît les faveurs qu'on lui accorde. Il est riche, puissant, généreux, et il te donnera des objets précieux et du bétail en abondance si tu acceptes de lui céder Ailbé. Au surplus, tu recevras les mêmes présents à la fin de l'année, et il en résultera une bonne amitié entre tes vassaux et ceux du roi Conor. »

Mac Dathô leur fit la même réponse qu'aux envoyés de Connaught, et il les invita à se rendre à la salle du festin pour y manger et y boire à leur guise aussi longtemps qu'ils auraient faim et soif. Alors, ils prirent congé de lui et rejoignirent ses autres hôtes.

Une fois seul, Mac Dathô demeura dans un profond silence qui dura trois jours. Et durant tout ce temps, il resta sans boire, sans manger, sans même pouvoir dormir, tant il était agité et se tournait sans cesse d'un côté sur l'autre.

« Voilà bien longtemps que tu jeûnes, lui dit enfin sa femme. Tu as de la nourriture à profusion et tu n'en manges pas. Il me semble que tu n'es pas dans ton état normal. Qu'as-tu donc ? »

Mac Dathô ne répondit pas.

« Vraiment, reprit la femme, il faut que tu sois bien malade, fils de Dathô, pour que l'insomnie soit ainsi tombée sur toi dans ta demeure. Je sais que tu es tourmenté par une affaire, mais que tu ne veux en parler à personne. Tu n'arrêtes pas de te tourner et retourner, tu me fuis, sans même faire cas de mon inquiétude. – Un sage d'autrefois, répondit alors Mac Dathô, a dit qu'il ne fallait pas confier un secret aux femmes, car secret de femme n'est jamais bien caché. – Cependant, répliqua-t-elle, ce qui ne te vient pas à l'esprit peut venir à l'esprit d'un autre. Tu ferais mieux de me parler. »

Mac Dathô soupira longuement, puis il finit par dire : « Eh bien, voici : c'est à propos de mon chien Ailbé. Je crains que ce jour ne soit un mauvais jour pour lui comme pour nous, car beaucoup d'hommes mourront à cause de lui au milieu des combats. Hélas ! oui, je crains fort qu'ils ne soient fort nombreux à périr ainsi... – Comment cela ? demanda la femme. – Je vais te le dire. Ailbé m'a été demandé simultanément par le roi Conor et par le roi Ailill et la reine Maeve. Si ce n'est à Conor que je le donne, il est certain que la colère des Ulates sera rude : leurs troupes ne nous laisseront guère de vaches ni de moissons dans nos champs. Mais si c'est à Ailill que je le refuse, les choses n'en vaudront pas mieux, car le Connaught a un redoutable champion, Cêt, fils de Maga. Il est cruel, impitoyable, et capable de soulever l'Irlande entière contre nous. Aucune plaine où il aura passé ne sera exempte de cendres... – Dans ce cas, dit la femme, je vais te donner un conseil qui ne nous sera pas préjudiciable : donne-leur le chien à tous deux, et s'ils se le disputent, si des guerriers tombent pour sa possession, nous n'y serons pour rien, puisque le chien ne t'appartiendra plus. – Femme ! s'écria Mac Dathô, le conseil que tu viens de me donner me délivre de mon souci ! »

Là-dessus, il se leva et s'ébroua, en homme enfin délivré de ses fatigues et de

ses angoisses.

« Je fais le vœu, dit-il, que tout se passe bien, tant pour nos hôtes que pour nous-mêmes. »

Il garda les messagers de Connaught et d'Ulster encore trois jours et trois nuits dans son hôtel, à boire et à festoyer. Puis il fit venir à part les messagers d'Ailill et de Maeve.

« J'ai eu un grand souci et une longue hésitation avant de prendre une décision, leur dit-il. Maintenant, je peux vous donner ma réponse : j'accorde Ailbé à Ailill et à Maeve. Qu'ils viennent le chercher en grande pompe. Ils seront bien reçus. Ils auront à boire et à manger tant qu'ils voudront et, ensuite, ils emmèneront le chien. » Après avoir longuement remercié Mac Dathô, les messagers de Connaught se retirèrent et s'empressèrent de retourner à Cruachan, où les attendaient Ailill et Maeve, en leur forteresse royale. Puis Mac Dathô fit venir les messagers d'Ulster.

« Je vous ai fait attendre, leur dit-il, parce que je ne savais quelle décision prendre. Après de longues hésitations, j'ai résolu d'accorder Ailbé au roi Conor. Qu'il en soit fier ! Et que viennent chercher le chien tous les braves guerriers d'Ulster ! Ils repartiront non seulement avec l'animal mais avec des présents, et ils seront les bienvenus dans ma maison. »

Les messagers de Conor se perdirent en remerciements puis, prenant congé de Mac Dathô, se hâtèrent de retourner à Émain Macha rapporter la bonne nouvelle au roi Conor.

Or, le hasard fit que le même jour se présentèrent devant l'hôtel de Mac Dathô les gens d'Ulster et ceux de Connaught. Aucun ne manquait parmi les uns ni les autres, ceux du nord comme ceux de l'ouest, avec leurs chars brillants, leurs chevaux rapides et leurs habits multicolores. Mac Dathô sortit de sa maison et vint en personne les accueillir devant la porte.

« Nous ne nous étions pas préparés à vous recevoir si nombreux ! leur dit-il. Néanmoins, bienvenue à vous tous. Entrez dans la cour de la forteresse, et l'on vous recevra du mieux possible. »

Ils entrèrent tous dans l'hôtel dont une moitié fut dévolue aux gens de Connaught, l'autre à ceux d'Ulster. La maison n'était pas petite. Elle comportait sept portes, et cinquante lits tenaient d'une porte à l'autre. Au cours du repas, toutefois, ce ne sont pas des visages amis qui se trouvèrent en présence. Nombre des convives se querellèrent, et certains même en vinrent aux mains. De sorte que l'on eut d'autant plus de mal à rétablir le calme que nul ne voulait céder devant quiconque, et ce, quel que fût le motif de la dispute.

En leur honneur, on tua le cochon de Mac Dathô, lequel avait été engraisé sept ans durant, par trois vingtaines de vaches, disait-on, en fait, avec du poison, car de lui résulta un carnage d'hommes d'Irlande. On l'apporta donc, traîné par quarante

bœufs, tant il était lourd, ainsi que quantité d'autres victuailles. Et Mac Dathô lui-même assurait le service.

« Je me réjouis de vous recevoir, disait-il. Vous verrez ainsi qu'il n'existe rien de comparable, en fait de nourriture, aux bœufs et aux porcs du Leinster. Et si ce cochon ne vous rassasie pas, j'en ferai tuer un autre demain, à seule fin de vous complaire. – Il est bien, ce cochon, dit simplement Conor. – Oui, dit Ailill, il est très bien. Mais, avant tout, il faut savoir comment le partager, et lequel d'entre nous va le faire. »

Bricriu à la Langue empoisonnée se trouvait en haut de la salle, et il avait entendu la conversation. Il ne put résister au plaisir d'intervenir.

« La question ne se pose pas, dit-il. C'est toujours le guerrier le plus brave, celui qui a accompli le plus d'exploits, qui partage la nourriture et qui procède comme bon lui semble. Mais, comme les guerriers qui sont ici sont tous plus braves les uns que les autres, m'est avis qu'avant que ce cochon ne soit partagé, chacun donnera de bons coups sur le nez de son voisin. – Qu'il en soit ainsi, reprit Ailill, puisque ainsi le veut la coutume. – C'est juste, ajouta Conor. De toute façon, nous avons ici de vaillants garçons qui se sont exercés à garder la frontière et qui n'ont de leçon à recevoir de personne. – Je crois bien que tes garçons te seront utiles ce soir, ô Conor, répondit un vieux guerrier de Connaught, car il me souvient que, lorsqu'ils sont venus sur mes terres, ils ont laissé nombre de bœufs gras derrière eux avant de prendre la fuite. On en parle encore dans mon pays. »

Le roi Conor s'empourpra de colère et s'écria d'une voix forte : « Bien plus gras était le bœuf que tu laissas chez nous, à savoir ton propre frère, Cruachné des coteaux de Conalad, à l'ouest !... – Sans oublier, insista Lugaid, fils de Cûroi, le grand Loth, fils de Fergus, qui avait pourtant la réputation d'être invincible. Mais il ne valait pas mieux, à la vérité. »

Celtchar, fils d'Uthecar, intervint à son tour : « Vous avez grand tort, dit-il, de rappeler vos soi-disant prouesses, ô guerriers de Connaught, car chaque fois que les Ulates vous ont combattus, on a dénombré bien plus de cadavres de votre peuple que du nôtre, sur le terrain. Et puisque tu parles du grand Loth, fils de Fergus, qui fut tué par Conganchness, fils de Deda, sache qu'il ne s'est pas longtemps vanté de son exploit. Je l'ai tué moi-même deux jours après, et j'ai rapporté sa tête à Émain Macha. Aussi, Lugaid, je crois que tu ferais mieux de te taire ».

Mais aucun des hommes qui se trouvaient dans la salle des festins de Mac Dathô ne voulait se taire. Le tumulte devint indescriptible, chaque guerrier voulant prouver qu'il était le seul digne de partager le cochon. Mais, finalement, un seul réussit à hurler plus fort que les autres et à obliger les hommes d'Irlande à lui céder la place. C'était Cêt, fils de Maga, frère de Ness, qui était le champion d'Ailill et de Maeve.

Les Ulates firent donc le silence. Quant à Conor, il était fort désappointé^[69].

« Ô Loegairé, dit-il, tu vois où nous en sommes ! – Certes, répondit Loegairé, il est déshonorant pour nous que ce maudit Cêt partage le cochon à notre nez et à notre barbe. Je ne le supporterai pas un instant de plus. »

Il se leva et s'avança vers Cêt, fils de Maga, qui, installé près du cochon, brandissait son grand couteau d'un air menaçant, tout en s'efforçant de narguer les Ulates. Loegairé prétendit le bousculer et prendre sa place.

« Attends un peu, Loegairé ! s'écria Cêt. Il faut d'abord que je te parle. C'est l'usage chez vous, en Ulster, que chaque garçon qui prend ses armes pour la première fois s'en aille faire une expédition chez nous, en Connaught. Tel est son premier objectif. Toi-même, ô Loegairé, lorsque tu as atteint l'âge de porter les armes, tu es venu à la frontière et nous nous y sommes rencontrés. Notre combat, ce jour-là, n'a guère duré, souviens-toi ! Tu laissas ton char et tes chevaux et t'enfuis avec un javelot à travers le corps. Il est donc plutôt déplacé que tu réclames la faveur de partager le cochon... »

Loegairé n'insista pas et, d'un air contrit, revint s'asseoir auprès du roi Conor. Alors, l'un des guerriers ulates, grand et fort, se leva et s'avança vers Cêt, fils de Maga.

« Je prétends, cria-t-il d'une voix puissante, qu'il n'appartient pas au fils de Maga de partager le cochon ! À moi de m'en charger. – Qui est donc cet homme ? demanda Cêt à ceux qui se trouvaient près de lui. – Un meilleur guerrier que toi, lui répondit-on. C'est Angus, fils de Main-de-Danger d'Ulster. – Pourquoi appelle-t-on ton père Main-de-Danger ? l'apostropha néanmoins Cêt. Non, ne dis rien, je le sais très bien. Une fois, je me rendis au nord et, quand les Ulates s'aperçurent de ma présence, ils m'entourèrent de toutes parts en piaillant. Ton père survint alors et me lança un javelot. Celui-ci ne m'atteignit pas, car je l'avais saisi au vol, et je le lançai à mon tour sur ton père avec tant d'adresse qu'il lui trancha tout net la main. Vraiment, je veux bien me battre avec un guerrier qui en vaut la peine, mais je ne vois pas pourquoi je lutterais contre le fils d'un banal manchot ! »

Angus n'insista pas. Il baissa la tête et revint s'asseoir à sa place. Cêt agita ses armes au-dessus de sa tête et cria d'un ton farouche : « Allons, hommes d'Ulster ! Avouez plutôt que vous ne tenez pas à m'affronter, car vous savez trop que j'aurai le dessus. Laissez-moi donc découper ce cochon et vous le partager. – Non ! s'écria un grand et beau guerrier d'Ulster en se levant, il ne sera pas dit que tu découperas le premier ce cochon ! – Quel est donc cet insolent ? demanda Cêt. – Éogan, fils de Durthacht, le roi de Fermag, lui répondit-on. – Approche, dit Cêt. Je te connais. Je t'ai déjà vu. – Et où donc m'as-tu déjà vu ? – Ce n'est pas difficile. Je me trouvais à la porte de ta maison, et j'étais occupé à rassembler tes vaches pour les emmener. Les gens d'Ulster hurlaient autour de moi. Quand tu les entendis, tu sortis précipitamment, et tu me lanças un javelot qu'arrêta mon bouclier. Je m'emparai de ce javelot et te le décochai de telle sorte qu'il te traversa la tête et te fit sortir l'œil gauche de l'orbite. Depuis ce jour-là, les hommes d'Irlande t'appellent Éogan le Borgne parce que tu n'as plus qu'un œil. Tu me dois d'avoir

perdu l'autre. »

Éogan ne dit plus un mot et revint s'asseoir à sa place.

« Eh bien ! reprit Cêt, fils de Maga, qui dit mieux que ces vantards ? »

Munremur, fils de Gergend, se leva d'entre les Ulates et se dirigea vers Cêt.

« Es-tu bien Munremur ? demanda celui-ci. – Certes, je le suis. Et c'est moi qui découperai le premier ce cochon. – Cela m'étonnerait, dit Cêt, car, de nous deux, c'est moi qui ai le dernier nettoyé mon javelot ruisselant de sang. Il n'y a pas trois jours que j'ai rapporté de ton pays les têtes de trois guerriers, sans compter celle de ton fils aîné. »

Munremur baissa tristement la tête et alla rejoindre sa place parmi ses compagnons.

« Qui veut lutter avec moi ? cria de nouveau Cêt sans pouvoir dissimuler sa joie de voir les Ulates aussi gênés et mortifiés. – Moi ! dit Mend, fils de Salcholcan en se levant. Je réclame l'honneur de découper et de partager le cochon. – Qui est-ce ? » demanda Cêt.

On le lui dit, et il éclata de rire.

« Comment ? s'écria-t-il, un fils de rustre lutter contre moi ? On n'applique plus à son père que des sobriquets désobligeants, et j'en suis la cause : c'est moi qui, de mon épée tranchante, lui ai si joliment tailladé le talon qu'il en est devenu boiteux. Moi, me battre avec un fils d'estropié ? Jamais... ! »

Et Mend se rassit en silence. Alors se leva un grand guerrier grisonnant et très laid.

« Je lutterai contre toi, dit-il. Je suis Celtchar, fils d'Uthecar, et nul d'entre mes ancêtres ne peut être qualifié de rustre ou d'estropié. – Vraiment ? ricana Cêt. Tu es habile, mais en dissimulations. Ne te souviens-tu pas, Celtchar, du jour où je parvins à la porte de ta maison ? Une foule d'Ulates s'étaient rassemblés autour de moi, qui glapissaient comme une bande de loups. Tu survins, toi aussi, et tu te mis à glapir plus fort que les autres. Tu me poursuivis dans un ravin où je désirais te conduire et j'engageai le combat contre toi. Tu me lanças un javelot qui ne m'atteignit point, parce que tu es plus maladroit qu'un enfant. Mais, moi, je te lançai mon propre javelot, et il te perça le haut de la cuisse et les bourses. Depuis lors, tu caches à tout le monde que tu as une maladie de ce côté-là, parce qu'il n'est pas convenable qu'un guerrier soit impuissant ou stérile. Mais, que je sache, tu n'as, par la suite, jamais pu engendrer ni fils ni fille. »

Après avoir essuyé ce discours de Cêt, Celtchar n'insista pas. Il baissa la tête et reprit sa place sans dire un mot.

« La lutte encore ! cria Cêt. – Tu l'auras ! répondit un adolescent. – Qui est donc ce blanc-bec prétentieux ? demanda Cêt. – Cuscraid, fils de Conor, lui répondit-on. C'est un jeune homme courageux et audacieux, et tout le monde lui reconnaît

l'étoffe d'un roi, à cause de sa beauté et de son savoir. – J'ignorais qu'il était si beau, dit Cêt, mais la beauté ne fait pas la valeur d'un homme. C'est chez nous, en Connaught, que ce garçon voulut accomplir son premier exploit. Il vint donc, à la tête d'une troupe nombreuse de godelureaux d'Ulster, et nous nous rencontrâmes à la frontière. Lui et les siens se dispersèrent fort vite en désordre pour regagner leur pays, et un tiers de sa troupe demeura sur le terrain. Quant à lui, il revint sans pouvoir émettre un seul mot cohérent par la bouche, car il avait reçu un javelot dans le cou. C'est depuis ce jour qu'il bafouille et qu'on ne l'appelle plus que Cuscraid, le Bègue de Macha. Certes, je ne me battraï jamais contre un bègue, pas plus que contre un impuissant ou un borgne ! »

Cuscraid, le Bègue de Macha, fils du roi Conor, se rassit en silence, tout honteux d'avoir par son imprudence jeté l'opprobre sur l'ensemble des guerriers ulates. Cêt toisa encore ceux-ci et agita ses armes au-dessus de sa tête. Aucun des Ulates ne bougea. Alors, Cêt reprit son couteau et l'aiguisa soigneusement sur l'une des pierres du foyer.

Mais, au moment où il allait entamer le cochon, son couteau vibrant dans sa main, pénétra dans la salle du festin un homme qui, d'un bond, se retrouva près du foyer, au milieu de la salle. À la grande joie des Ulates qui reconnurent en lui Conall Cernach^[70], le plus courageux et le plus téméraire de tous les compagnons de la Branche Rouge.

« C'est l'heure du festin, dit Conall à Conor. Il convient que ce cochon soit partagé entre nous. Qui donc doit s'en charger ? – Hélas ! soupira Conor, celui que tu vois près de toi, Cêt, fils de Maga. »

Conall se tourna alors vers Cêt, et celui-ci lui récita un chant de louange :

*Salut, Conall, cœur de pierre,
flamme ardente et vive, éclat de glace,
cœur rouge de colère dans une poitrine de héros,
couvert de cicatrices, vainqueur au combat,
c'est ainsi que je te vois, ô fils de Finnchoem...*

Conall lui répondit par un autre chant de louange :

*Salut, Cêt, fils aîné de Maga, cœur de glace,
beau taureau querelleur, flot belliqueux,
illustre sera notre rencontre, ce soir,
dans cette maison de Mac Dathô,*

quand éclatera le combat des héros...

Tous deux se dressaient, face à face, l'un contre l'autre, le visage tendu et le regard farouche.

« Écarte-toi du cochon ! dit Conall. – Qu'est-ce qui pourrait m'y obliger ? répondit Cêt. – Tu as raison, ô Cêt, reprit Conall, de me réclamer le combat. Je te combattrai donc, je le jure, par le dieu que jure ma tribu. Depuis que j'ai pris en main pour la première fois un javelot, il ne m'est pas souvent arrivé de dormir sans la tête d'un homme de Connaught sous mon épaule, et sans avoir blessé l'un de mes adversaires chaque jour et chaque nuit. – C'est vrai, dit Cêt. Je reconnais que tu es meilleur guerrier que moi. Il est vraiment regrettable pour moi qu'Anluan, qui est un champion sans faille, ne se trouve pas des nôtres, aujourd'hui, car il aurait raison de toi. Oui, c'est un malheur qu'il ne soit pas dans cette maison. – Il y est ! » s'écria triomphalement Conall.

En disant cela, il tira de sa ceinture la tête d'Anluan et la jeta sur la poitrine de Cêt avec tant de force qu'il lui fit jaillir un flot de sang d'entre les lèvres. Cêt s'écarta du cochon, et Conall prit sa place près du foyer.

« Maintenant, dit-il, que ceux qui contestent mon droit à partager le cochon viennent se mesurer à moi ! »

Mais il ne se trouva personne parmi les hommes de Connaught qui eût l'audace de se lever. Les Ulates lui firent alors un rempart de leurs boucliers, car ils craignaient que leurs adversaires ne l'assaillissent tous ensemble. Et, sur ce, Conall partagea le cochon, mais il en mit le bout de la queue dans sa bouche jusqu'à ce qu'il eût terminé sa besogne et, ce faisant, il la suça si bien que, quoiqu'elle représentât la charge de neuf hommes, il n'en resta rien. Et comme il ne laissa aux hommes de Connaught que les deux jambes sous la gorge, ceux-ci, trouvant bien maigre leur part, bondirent sur leurs pieds. Les Ulates firent de même et, bientôt, l'empoignade fut générale.

S'ensuivirent tant et tant de coups sur l'oreille que le tas qui jonchait le sol s'élevait aussi haut que le pignon de la maison et que d'épais ruisseaux de sang coulaient par les sept portes. Les troupes demeurées dehors firent irruption en poussant d'horribles clameurs, et le sang ne tarda guère à ruisseler jusqu'au milieu de la cour, tant chacun massacrait chacun. Fergus déracina un chêne et comme il s'en servait ainsi que d'une massue pour assommer ses adversaires, les combattants franchirent les poternes et se poursuivirent à l'extérieur de la forteresse.

À ce moment, Mac Dathô sortit à son tour dans la prairie. Il tenait son chien en laisse et le lâcha parmi les combattants pour savoir quel parti choisirait son intelligence d'animal. Or, Ailbé choisit les Ulates et fit un tel carnage d'hommes de Connaught que ceux-ci furent bientôt en déroute. Il se lança à leur poursuite, leur manifestant une implacable férocité.

Au milieu de la confusion générale, Ailill et Maeve s'enfuyaient sur leur char en direction de l'ouest quand il les rejoignit, au bord d'une rivière, et happa dans ses crocs le timon du char. Quand il s'en aperçut, Ferloga, le cocher du roi, lui décocha un si furieux coup d'épée qu'il lui trancha la tête, mais, tandis que son corps tombait dans la rivière, celle-ci demeura plantée dans le timon. Et, depuis ce temps-là, l'endroit où fut tué le chien de Mac Dathô est appelé la Plaine d'Ailbé.

Cependant, les Ulates s'étaient eux-mêmes lancés aux trousses des gens de Connaught. Conor en personne, depuis son char, les encourageait de la voix et du geste. Les fuyards passèrent le long de la crête de Criach que l'on appelle aujourd'hui Kildare et empruntèrent le Gué de la Tête du Chien, lieu où la tête d'Ailbé, se détachant enfin du timon du char d'Ailill et de Maeve, tomba dans la rivière. Un peu plus loin, dans la lande de Midé, plus à l'ouest, Ferloga, le cocher d'Ailill, se jeta dans la bruyère et s'y dissimula. Quand il vit passer le char du roi Conor, il y sauta, saisit par-derrière la tête du roi et la tira violemment.

« Ô Conor, illustre fils de Ness, dit-il, que me donneras-tu si je t'épargne ? – Choisis selon ta volonté, répondit Conor. – Ce n'est pas grand-chose, en vérité, dit Ferloga. Emmène-moi à Émain Macha pendant un an. Je veux que, chaque soir, les femmes à marier et les jeunes filles nubiles d'Ulster viennent entourer mon lit et chanter en chœur : “Ferloga, mon bien-aimé !” Tu vois, ce n'est pas difficile. »

Il fallut le lui accorder. Certes, les Ulates étaient ulcérés de rendre un pareil hommage au cocher de leurs pires ennemis, mais les ordres étaient les ordres, et le roi Conor avait donné sa parole pour sauver sa vie. Au bout d'un an, Ferloga fut conduit à Athlone, et on lui donna, de la part de Conor, deux chevaux à brides d'or. Quant au roi, il n'oublia jamais que la duplicité de Mac Dathô avait entraîné la perte de nombreux guerriers, et il ne manqua par la suite aucune occasion de la faire payer aux gens de Leinster^[71].

CHAPITRE IV

Les enfances de Couhoulinn

L'enfant que Dechtiré avait mis au monde était élevé par sa mère et par son père Sualtam à Airgdig, dans la plaine de Murthemné. Parvenu à l'âge de cinq ans, il entendit vanter les mérites des adolescents qui se trouvaient dans la forteresse d'Émain Macha, et apprit de quelle manière Conor passait son temps depuis qu'il avait acquis la royauté sur les Ulates : à son lever, il réglait les affaires et les problèmes du royaume, puis il partageait sa journée en trois parties. Il consacrait la première à observer les fils de nobles qui s'exerçaient à des jeux d'adresse et au lancer du javelot, la deuxième à jouer lui-même et à disputer des parties d'échecs^[72], la troisième, enfin, à manger et boire jusqu'au moment où le sommeil s'emparait des convives. Et, quand tout le monde était couché, des musiciens et des chanteurs le berçaient de douces musiques. Telles étaient ses activités, et il n'y avait, à l'époque, pas plus en Irlande qu'en Écosse, de guerrier aussi noble et aussi respecté que Conor, fils de Ness.

Or, comme on racontait au petit Sétanta mille histoires sur les jeunes gens d'Émain Macha, sur leurs exercices et leurs jeux, il demanda à sa mère : « Et moi, ne puis-je me rendre sur le terrain de jeu, devant la forteresse du roi Conor ? – Il est encore trop tôt, mon garçon, lui répondit Dechtiré, tu es trop petit. Patiente un peu. Un jour ou l'autre, un héros des Ulates ou quelque familier de Conor t'y accompagnera pour te placer sous la sauvegarde et la protection des jeunes gens qui se trouvent là. – Ma mère, attendre serait bien long. Je désire partir tout de suite. Indique-moi plutôt, je t'en prie, l'endroit où se trouve Émain. – Il est bien loin, répondit Dechtiré, l'endroit où se trouve Émain Macha, et la montagne de Fuat t'en sépare aussi... – Eh bien, s'entêta-t-il, je me fais fort d'y parvenir quand même ! Je grimperai sur la montagne et, une fois arrivé au sommet, je finirai par distinguer l'emplacement d'Émain Macha. »

Sa mère eut beau lui dire qu'un tel voyage serait pénible pour un garçon de son âge, il ne voulut pas en démordre et, prenant congé d'elle, il s'en alla tout seul sur le chemin^[73], non sans emporter ses jouets, c'est-à-dire sa crosse de bronze, sa balle d'argent, son petit bouclier, son petit javelot et son petit épieu à bout brûlé. Et, tout en marchant, il se distrayait en jouant. Il frappait sa balle avec la crosse et l'envoyait à bonne distance devant lui, puis lançait sa crosse pour la frapper encore et, de la sorte, la projetait à une distance qui n'était pas moindre que la précédente. Ensuite, il lançait son javelot et son épieu et se précipitait à leur suite, ramassait sa crosse, sa balle, son javelot, et la pointe de son épieu ne s'était pas encore fichée dans le sol qu'il l'avait rattrapé au vol.

Il arriva ainsi en vue de la forteresse d'Émain, et aperçut le groupe d'adolescents autour de Follomain, fils de Conor. Ils étaient trois cinquantaines à jouer sur la prairie, devant la forteresse royale. Hardiment, il s'avança sur le terrain, se fraya passage parmi les joueurs et, parvenu au centre, immobilisa la balle entre ses deux jambes, et de manière qu'elle demeurât hors de portée. Il la pressait et la serrait si étroitement entre ses mollets, sans la laisser monter plus haut que ses genoux ni descendre plus bas que ses chevilles, que personne ne put la toucher, lui porter le moindre coup ni la déloger. Alors, il la reprit entre ses mains et la jeta avec tant de force qu'elle allait bien au-delà du but, à la stupeur générale des spectateurs.

« Eh bien, garçons ! s'écria Follomain, fils de Conor, qu'attendez-vous pour vous précipiter sur lui ? Il faut me le livrer, qu'il meure de ma propre main ! puisque la coutume, vous le savez, défend absolument que quiconque se joigne à nos jeux sans qu'on l'ait d'abord placé sous notre sauvegarde. Saisissons-nous de lui. Quoiqu'il soit assurément un fils de guerrier ulate, il ne faut pas laisser s'instaurer l'habitude qu'on se mêle à nos jeux sans avoir obtenu de gage de sa sauvegarde et sa protection. »

Tous se précipitèrent alors sur lui en lançant leurs cent cinquante crosses droit sur son crâne, mais il leva la sienne et, d'un seul coup, les dispersa toutes. Ils lancèrent alors leurs cent cinquante balles droit sur lui, mais lui, d'un simple geste de ses bras, de ses avant-bras, de ses paumes, les éparpilla toutes. Ils lui lancèrent alors leurs cent cinquante épieux à bout brûlé, et lui, levant son petit bouclier, les para tous. Et, là-dessus, saisi d'une fureur soudaine, il se jeta au milieu de ses adversaires et, dans son élan, renversa sous lui cinquante fils de rois. Et comme cinq autres détalèrent jusqu'à l'intérieur de la forteresse, il les poursuivit avec acharnement.

Or, le roi Conor et Fergus, fils de Roeg, se trouvaient à disputer une partie d'échecs dans la cour. Les cinq fugitifs se réfugièrent auprès d'eux, mais Sétanta n'entendait pas pour autant renoncer à se venger, et il allait à nouveau frapper lorsque Conor lui saisit le poignet.

« Eh là ! mon garçon ! s'exclama-t-il, que signifie cette conduite ? – J'ai de bonnes raisons pour leur en vouloir, répliqua l'enfant. Ils ne m'ont pas accueilli comme ils auraient dû. Après tout, je suis leur hôte, et je viens d'assez loin pour me joindre à eux ! Pourquoi me recevoir en m'envoyant leurs crosses, leurs balles et leurs épieux ? C'est cette attitude que je n'admets pas. »

Conor fut tenté de rire en entendant ce raisonnement ; mais l'audace tranquille et l'insouciance d'un pareil bambin le suffoquèrent.

« Qui es-tu donc ? demanda-t-il. – Je suis Sétanta, fils de Sualtam et de Dechtiré, ta sœur. Certes, en venant chez toi, je ne pensais pas subir un pareil affront. – C'est que, reprit Conor, tu ne connais pas la coutume. – La coutume ? Quelle coutume ? – Voici, répondit Conor. Il est interdit aux enfants et aux adolescents d'Émain Macha d'admettre aucun nouveau venu dans leurs jeux sans

qu'on leur ait confié sa sauvegarde et sa protection. – Je l'ignorais. Si je l'avais su, je leur aurais demandé sauvegarde et protection, je te l'assure. »

Conor manda les cent cinquante garçons dans la cour de la forteresse et, quand ils furent tous rassemblés autour d'eux, il leur dit : « Voyez ce petit garçon : c'est le fils de ma sœur. Eh bien, je vous charge de sa sauvegarde et de sa protection. Vous pouvez l'admettre parmi vous. – C'est entendu, répondirent-ils. Nous le ferons volontiers. »

Mais Sétanta ne semblait pas satisfait pour autant. Dès que les cent cinquante l'eurent assuré de leur protection, il se précipita sur eux et jeta à terre, sous son genou, cinquante fils de rois. Et ils poussaient de tels cris de douleur que leurs pères crurent qu'il les tuait. Il s'était pourtant contenté de les attraper à plein corps : ils hurlaient surtout de terreur, à cause de la force inouïe de l'enfant.

« Qu'y a-t-il encore ? s'emporta Conor. N'as-tu pas obtenu satisfaction ? Ne t'ont-ils pas admis parmi eux ? Pourquoi cette violence ? – Par le dieu que jure ma tribu ! s'écria l'enfant, je veux qu'ils se placent à leur tour sous ma sauvegarde et ma protection, j'ai bien accepté les leurs, moi... ! S'ils n'y consentent, je n'ôterai ma main d'au-dessus d'eux que je ne les aie tous plaqués contre terre ! – Fort bien, mon garçon, dit Conor. Puisque tel est ton désir, tu assumeras la sauvegarde et la protection des jeunes gens d'Émain Macha. – C'est entendu, je le ferai. »

Et voilà comment, dès l'âge de cinq ans, Sétanta, fils de Dechtiré, devint le garant et le protecteur de tous les adolescents qui entouraient le roi Conor en sa forteresse d'Émain Macha.

Il existait une autre coutume, en Ulster, qui voulait que, chaque année, les grands vassaux reçoivent chez eux le roi Conor, le nourrissent et l'abreuvent, lui et ses gens. Nul ne pouvait s'y dérober. Vint ainsi le tour du forgeron Culann, le plus habile des artisans d'Ulster.

Culann vint donc à Émain inviter le roi à festoyer dans sa maison. Toutefois, il le pria de ne pas amener de suite trop nombreuse mais seulement l'escorte indispensable, car il ne possédait ni grandes terres ni grands domaines et ne pouvait accueillir des foules de convives, sa richesse consistant uniquement en ses marteaux, ses enclumes, ses tenailles et ses poings. Conor admit la chose avec sa bonne grâce coutumière et promit de ne venir qu'avec peu de gens. Et, là-dessus, Culann regagna sa forteresse et s'efforça de préparer du mieux possible les mets et les breuvages qu'il destinait à ses hôtes.

Au jour fixé, Conor quitta l'assemblée et s'apprêta pour le voyage, puis il alla prendre congé des jeunes gens qui s'ébattaient sur la prairie, devant la forteresse. Or, en arrivant là, il vit une chose qui l'étonna grandement : les cent cinquante garçons se trouvaient à l'une des extrémités du terrain, tandis qu'à l'autre extrémité s'en tenait un seul. Et ce dernier l'emportait toujours au jeu *du but et du jet*^[74] sur les cent cinquante qui lui faisaient face. Et lorsqu'on se mit à jouer au jeu du trou^[75], qui se pratiquait volontiers sur la prairie d'Émain en ce temps-là,

et que les cent cinquante eurent à lancer et lui à défendre, il écarta si bien du trou leurs cent cinquante balles qu'aucune n'y put entrer. Et lorsque ce fut à lui de lancer et à eux de défendre, il mit malgré eux ses cent cinquante balles dans le trou, sans aucune faute.

Ensuite, Conor les vit jouer à s'arracher leurs vêtements. Or, à lui tout seul, le jeune garçon leur déroba leurs cent cinquante capes, et eux, tous ensemble, ne réussirent même pas à toucher la broche qui fermait la sienne. Ils se mirent alors à jouer à la lutte mais, en peu d'instants, le solitaire terrassa sous lui les cent cinquante qui l'affrontaient, tandis qu'à eux tous, ils ne suffisaient pas à le maîtriser. Et Conor ne savait assez admirer tant d'adresse et tant de force chez un enfant si jeune. En fait, il éprouvait une grande fierté qu'il s'agît du fils de sa sœur.

« Ah ! s'écria-t-il, heureuse la terre d'où a surgi le rejeton que vous voyez là, si les exploits de son âge adulte peuvent égaler ceux de son enfance ! – Ne parle pas ainsi, roi Conor, intervint Fergus. Il ne fait aucun doute qu'à mesure qu'il grandira, ses exploits grandiront aussi. – Allez l'appeler ! ordonna Conor. Je veux qu'il nous accompagne au festin auquel nous sommes conviés. En vérité, il est digne d'y participer, tant sa valeur le distingue au regard de tous. »

Sétanta ne tarda guère à se présenter devant Conor.

« Eh bien, fils de ma sœur, dit le roi, viendras-tu boire au festin où nous nous rendons ? – Certainement pas, répondit l'enfant. – Et pourquoi donc ? – Parce que les fils d'Émain n'ont pas encore eu leur content de jeux et de plaisirs. Je ne les quitterai que lorsqu'ils en auront assez de jouer contre moi à tous les jeux que nous pratiquons. – Certes, dit Conor, voilà une louable décision, mais nous n'avons pas le loisir d'attendre, petit garçon. Nous t'avons invité à nous accompagner, quitte donc ces jeunes gens et viens. – Allez devant, répliqua-t-il, je vous rejoindrai sitôt que j'en aurai fini avec eux. – Mais tu ne connais pas la route qui mène chez le forgeron Culann ! objecta Conor. – Cela ne m'inquiète guère. Il me suffira de suivre les traces de votre troupe, celles des roues des chars et celles des pas des chevaux. »

Et le fils de Dechtiré reprit ses compétitions avec les adolescents d'Émain, tandis que Conor et sa troupe s'élançaient vers la demeure du forgeron Culann. Parvenu là, le roi fut accueilli dans les meilleures conditions, et on honora chacun de ceux qui l'escortaient selon son grade, son rang, ses talents, ses droits, sa noblesse, conformément aux usages du royaume. On répandit au sol des joncs et de la paille fraîche ; ils s'assirent autour du foyer et commencèrent à boire et à se réjouir.

« Roi Conor, demanda Culann, as-tu ordonné à quelqu'un de te suivre ou de te rejoindre en ma forteresse, cette nuit ? »

À cette question, Conor, qui se trouvait déjà sous l'influence de l'ivresse, répondit sans se souvenir du petit garçon qu'il avait invité à participer au festin.

« En vérité, non, je n'ai rien ordonné. Tu m'avais prié de ne pas amener trop de

monde, et j'ai respecté ton souhait. Au fait, pourquoi me demander cela ? – Parce que j'ai un chien de guerre aussi féroce qu'impitoyable et, chaque nuit, je le libère de ses chaînes afin qu'il garde les alentours de la forteresse. Quand il est libre, nul n'ose l'approcher, tant la peur qu'il inspire est grande. Sa seule présence me préserve des voleurs, des pillards et des criminels en tout genre. Il est en effet, je te le répète, d'une inconcevable férocité. Il ne connaît personne d'autre que moi-même, et il vaut bien une centaine d'hommes. – Dans ce cas, dit Conor, libère-le, et qu'il protège notre nuit contre tous les rôdeurs et tous les importuns. »

On ôta ses chaînes au chien de Culann qui, après un tour rapide aux alentours, gagna le tertre où il s'allongeait d'habitude pour surveiller la forteresse. Il était là, la tête entre les pattes, insolent, barbare, furieux, le poil hérissé, la gueule béante, l'allure hargneuse.

Entre-temps, les jeunes gens d'Émain Macha avaient poursuivi leurs compétitions contre le fils de Dechtiré. Lorsqu'ils furent rassasiés de jeu, ils se dispersèrent, et chacun regagna la maison de son père et de sa mère, ou de sa nourrice et de son père adoptif. Quant à Sétanta, il se mit aussitôt en route pour rejoindre le roi Conor, son oncle, chez le forgeron Culann.

Il repéra d'abord sur le sol les traces laissées par les roues des chars et le pas des chevaux, puis il les suivit. Et, pour se distraire pendant son voyage, il se mit à jouer avec sa balle, son javelot et son épieu. Une fois parvenu en vue de la forteresse de Culann, où se trouvaient le roi Conor et ses principaux guerriers, il lança tous ses jouets en l'air, ne conservant que sa balle.

Or, le chien de Culann, qui, tapi sur son tertre, guettait le moindre mouvement dans les parages, aperçut le petit garçon et aboya d'une voix si puissante, si violente et si stridente que l'Irlande entière en frémit. Et, de fait, le chien ne désirait pas tant déchiqueter l'intrus, ni en faire des parts de festin, que le gober d'un coup, pour le sentir descendre le long de sa large gorge, traverser la cage de ses côtes et emprunter le canal de son ventre. Il se rua donc, les crocs menaçants, et convaincu ne devoir faire qu'une bouchée de l'enfant qui, au surplus, n'avait plus rien pour se défendre, hormis sa balle. Mais Sétanta, sans hésiter un seul instant, jeta celle-ci contre le chien, dont elle traversa la gueule avec tant de force que, poursuivant sa course, elle expulsa les entrailles de l'animal par la porte de derrière. Et, sur ce, Sétanta saisit le chien par deux pattes et, après l'avoir fait tournoyer dans les airs, le martela contre une pierre levée jusqu'à ce que ses membres tombassent éparés au sol.

Cependant, à l'intérieur de la forteresse, le roi Conor avait entendu l'abolement du chien, et il se souvint tout à coup que Sétanta lui avait promis de le suivre à la trace.

« Misère ! s'écria-t-il, ce n'est pas pour notre chance et notre bonheur que nous sommes venus festoyer ici ! – Comment cela ? demandèrent les convives. – Un petit garçon devait nous suivre et nous rejoindre ici, le fils de ma sœur, Sétanta, fils de Sualtam. Je suis persuadé qu'il vient d'être tué par le chien. »

Alors, les Ulates qui entouraient Conor se levèrent comme un seul homme et, bien que la porte de la forteresse fût ouverte, chacun se rua à la recherche du petit garçon en sautant par-dessus les palissades^[76]. Toutefois, si vite qu'ils courussent tous, Fergus, fils de Roeg, les devança sur les lieux d'où avait jailli l'aboïement et, non sans stupeur, aperçut la bête qui gisait, disloquée, dans l'herbe et, à côté d'elle, fort paisible, le petit garçon. Alors, il le hissa sur ses épaules et retournant vers les Ulates, le présenta à Conor au moment même où Culann sortait de chez lui. En voyant Sétanta vivant, le forgeron s'empressa de gagner le tertre et y découvrit les membres épars du chien, baignant dans une mare de sang. À ce spectacle, son cœur cogna très fort dans sa poitrine ; il rentra dans la forteresse gorgé d'amertume et, s'avancant vers Conor qui tenait l'enfant dans ses bras, il dit à ce dernier : « Sois le bienvenu dans ma maison. Néanmoins, si je t'accueille par ces paroles, c'est par égard pour ton père, pour ta mère et pour le roi Conor, et non pour toi-même. – Qu'as-tu donc contre lui ? s'étonna Conor. – J'ai, roi Conor, que ce jour où tu es venu manger ma nourriture et honorer ma boisson m'est un jour néfaste. Sache-le, tout ce que je possède est en danger, maintenant que mon chien est mort par la faute du petit garçon que tes bras enserrant. »

Et il se mit à se lamenter si fort et si longuement que tous ceux qui se trouvaient là gardèrent le silence.

« Ô petit garçon ! s'écria-t-il enfin, c'est un bon serviteur que tu viens de tuer. Il veillait sur mon bétail, il veillait sur ma maison et sur tous les biens qui sont miens. Qui me protégera désormais contre mes ennemis et contre quiconque aura fantaisie de s'attaquer à moi ? – Ne sois pas fâché, je t'en prie, mon père Culann, répondit l'enfant, car je vais te donner une compensation équitable pour le dommage que je t'ai causé. – Une compensation ? demanda Conor, et laquelle ? – Eh bien, voici, dit Sétanta. S'il existe en Irlande un chiot né de la semence de ce chien, je jure de l'élever jusqu'à ce qu'il soit à même d'agir comme son père et de garder fidèlement les biens de mon père Culann. Mais je jure également que pendant tout ce temps, je serai moi-même le chien protecteur des troupeaux, des biens et de la maison de Culann. – Tu viens de prononcer là un bon jugement, mon garçon, dit Conor, et la compensation que tu proposes me semble parfaitement équitable. – Certes, intervint le druide Cavad, je n'aurais moi-même pu prononcer de meilleur jugement que celui-ci. Et voilà pourquoi je propose d'appeler désormais cet enfant *Couhoulinn*^[77], puisqu'il s'est déclaré devant tous les Ulates le fidèle *Chien de Culann*. – Non ! protesta violemment le petit garçon, je préfère mon propre nom, Sétanta, fils de Sualtam. – Ne dis pas cela, mon garçon, répliqua doucement le druide, tu as choisi toi-même ton propre nom. De sorte que, dorénavant, non seulement tous les hommes d'Ulster mais tous ceux d'Irlande t'appelleront Couhoulinn, et ce nom sera répété par les générations futures lorsqu'elles vanteront tes mérites et tes prouesses. – Dans ce cas, maugréa le petit garçon, j'y consens. Puis, peu importe le nom qu'on me donnera. »

Dès lors, on n'appela plus Sétanta, fils de Sualtam, que Couhoulinn, eu égard au

fait qu'après avoir tué le chien du forgeron, il avait juré d'être son fidèle protecteur, et ce quand il n'avait même pas six ans. L'exploit d'avoir, à un âge si tendre, vaincu le plus redoutable chien de guerre que l'Irlande eût jamais connu, un chien qu'aucune foule n'osait approcher tant sa hargne et sa violence étaient redoutées de tous, valut à l'enfant une renommée qui ne cessa de croître, car il eut ensuite d'innombrables occasions de prouver qu'il était un héros.

En ce temps-là, le druide Cavad dispensait son enseignement à ses élèves dans une clairière, au milieu de la forêt, à l'est d'Émain Macha, où il avait construit une petite forteresse à l'abri des loups et des animaux sauvages. Les druides, en effet, possédaient une grande science qu'ils transmettaient à leurs disciples. Nombre de jeunes gens venaient donc les trouver et les prier de les admettre et de les faire bénéficier de leurs connaissances. Là, ils apprenaient une multitude de vers, pendant une période qui pouvait durer jusqu'à vingt années. Les druides enseignaient leur savoir de manière orale, car ils prétendaient qu'il fallait se garder de confier à l'écriture les secrets de la nature, non seulement pour éviter de les divulguer ou les révéler à n'importe qui, mais également afin de mieux cultiver sa mémoire. Ainsi, les disciples des druides étaient-ils tenus d'apprendre par cœur l'essentiel de la doctrine et des anciennes traditions^[78]. Mais comme cet apprentissage réclamait beaucoup d'efforts et de patience, certains disciples se décourageaient et s'en allaient au bout de quelques mois, voire quelques semaines.

Ainsi donc, Cavad avait pris avec lui une centaine de jeunes gens, mais il n'en restait à l'époque que huit capables de suivre son enseignement.

Or, un jour où l'un des huit le questionnait sur ce que présageait de faste ou de néfaste un signe apparu au même instant, Cavad répondit : « Si un petit garçon prend les armes aujourd'hui, il s'attirera honneur et gloire, mais sa vie sera brève et de peu de durée^[79]. »

Or, Couhoulinn, qui non loin de là s'entraînait à des jeux d'adresse, entendit la question du disciple et la réponse du maître. Jetant aussitôt tous ses jouets, il regagna Émain Macha et pénétra droit dans la chambre du roi Conor.

« Que tous les biens qui se trouvent en Ulster soient en ta possession, roi des guerriers ! s'écria-t-il. – Oh !... tu tiens le discours de quelqu'un qui veut demander quelque chose ! dit Conor en riant. Quelle est donc ta requête, mon petit ? – Eh bien, voici : je veux revêtir les armes de tes guerriers. – Vraiment ? reprit Conor. M'est avis que ce brusque désir t'a été inspiré par quelqu'un qui savait les choses. Qui donc te l'a révélé ? – Le druide Cavad. Il a dit que le garçon qui revêtirait aujourd'hui pour la première fois ses armes de guerre en tirerait honneur et gloire, quitte à abrégé sa vie. – Il avait sans doute de bonnes raisons pour le faire, car je le sais incapable de tromper quiconque par un mauvais jugement ou une prophétie douteuse. »

Et, sur ce, il donna deux lances, une épée et un bouclier au petit Couhoulinn, qui se mit à les secouer et les manier tant et si bien qu'il les réduisit en pièces.

Alors, Conor alla quérir deux autres lances et les lui remit, ainsi qu'un autre bouclier et une autre épée. Couhoulinn les saisit, les secoua, les mania, les brandit, les éprouva, et les mit en pièces à leur tour. Et des dix-sept lots d'armes qui se trouvaient pour l'heure en la forteresse d'Émain Macha, et que Conor destinait aux jeunes gens qui se signaleraient par leur adresse et leur audace, honneur entre tous prisé, entre tous célébré, aucun des dix-sept ne convint à l'enfant qui, tour à tour, les brisa de même.

« Ces armes ne sont pas bonnes, ô mon père Conor, dit-il enfin. Assurément, elles n'étaient pas dignes de moi. »

Abasourdi de l'avoir vu rompre comme des fétus des armes aussi solides, Conor alla chercher sa propre épée, ses deux lances et son bouclier et les lui tendit. Le gamin les prit, les secoua et les mania, mais il eut beau les brandir et les éprouver, ceux-ci lui résistèrent.

« Assurément, dit-il, voilà de bonnes armes, et qui me conviennent. Heureux le roi qui dispose d'une telle panoplie, et heureux le pays sur lequel il règne. »

À ce moment, le druide Cavad entra dans la maison du roi et aperçut Couhoulinn en train de s'exercer avec les armes de Conor.

« Comment ? s'écria-t-il. Est-ce cet enfant qui a pris tes armes ? – Tu le vois, répondit Conor. – Ma foi, reprit Cavad, je ne désirais certes pas que le fils de sa mère les prît en ce jour. – Comment cela ? s'étonna Conor. Je croyais que tu lui en avais révélé le signe pour ce jour-ci... – Sûrement pas ! » protesta Cavad.

Le roi Conor devint rouge de colère.

« Qu'est-ce qui t'a pris, lutin enragé ? cria-t-il à l'adresse du garçon. Nous aurais-tu menti ? – Ne sois pas fâché, ô mon père Conor. C'est bien Cavad qui a révélé le signe, mais sans se douter que celui-ci me concernait. Il en parlait à ses disciples, et moi, j'ai entendu ce qu'il disait. On lui demandait en effet quel était le signe du jour, et il a répondu : "Si un petit garçon prend les armes pour la première fois aujourd'hui, il s'attirera honneur et gloire, mais sa vie sera brève et peu durable." – Et je le maintiens, dit Cavad. À mon avis, mon garçon, tu brilleras par ton audace et tes prouesses, mais ta vie sera courte, et nombreux seront les Ulates à déplorer ta perte. – Et moi, je n'y verrais qu'avantage, répliqua Couhoulinn. J'aimerais mieux ne vivre qu'un jour et une nuit, si le récit de mes aventures devait me survivre. – Dans ce cas, soupira Cavad, et puisque le signe que j'ai lu se rapporte à toi, monte sur un char et suis ton destin... »

Les deux hommes emmenèrent donc Couhoulinn vers la partie de la forteresse où l'on parquait les chars. Il y en avait là dix-sept, que le roi destinait aux jeunes gens qu'on élevait à Émain Macha sous sa protection. Le garçon grimpa sur l'un d'eux, le secoua et le remua tant et si bien dans tous les sens qu'il l'eut bientôt mis en pièces. Il sauta dans un deuxième et ne tarda pas davantage à le démolir, et dans un troisième qui ne lui résista pas mieux. Et, en un rien de temps, les dix-sept se retrouvèrent ainsi disloqués et démantibulés.

« Vraiment, dit-il, ces chars ne valaient rien, ô mon père Conor. Ils n'étaient assurément pas dignes de moi. »

Les Ulates s'étaient attroupés, cependant, si fort émerveillés qu'ils ne pipaient mot. Quant à Conor, il manda son propre cocher, Ibar, fils de Riagabar, le plus habile conducteur de chevaux que l'on connût à cette époque en Ulster^[80].

« Je suis ici, répondit Ibar. – Amène mes deux chevaux et attelle-les à mon char », ordonna le roi.

Ibar s'empressa d'obéir, et Couhoulinn sauta sur le char royal, le secoua comme précédemment, mais le char résista et demeura intact.

« Ce char-ci est bon, ô mon père Conor, dit le petit garçon. Il me convient parfaitement. Je veux partir immédiatement. – Attends un peu, dit le cocher. Laissons les chevaux paître, pour cette fois. – Certainement pas. Je veux leur faire faire le tour d'Émain Macha. En ce jour où je prends les armes pour la première fois, ne me faut-il pas prouver mon adresse en présence de tous les Ulates ? »

Ils firent donc trois fois le tour d'Émain Macha.

« Maintenant, dit Ibar, laisse paître les chevaux, petit garçon. – Certainement pas. Mène-moi devant les jeunes gens, qu'ils me saluent tous, en ce jour où je prends les armes pour la première fois. »

Ils gagnèrent le lieu où s'ébattaient ses anciens compagnons, et ceux-ci l'admirèrent et le saluèrent, non sans lui reprocher d'avoir pris les armes prématurément et de les abandonner.

« Je ne vous abandonne pas, répliqua Couhoulinn. Si j'ai été contraint par un signe à prendre les armes aujourd'hui, je compte bien revenir vers vous et reprendre part à vos jeux. – Eh bien, dit Ibar, maintenant, petit garçon, laisse les chevaux paître. – Certainement pas, ô Ibar, s'obstina l'enfant. Cette grande route, là, devant nous, peux-tu me dire où elle mène ? – En quoi peut-elle t'intéresser, petit garçon ? bougonna Ibar, je te crois simplement insatiable ! – Et s'il me plaît à moi, ô Ibar, de poser des questions au sujet des grandes routes du royaume de mon père Conor ? Jusqu'où va celle-ci ? – Jusqu'au Gué de la Garde, dans la montagne de Fuat. – Pourquoi l'appelle-t-on Gué de la Garde ? Le sais-tu, Ibar ? – Bien sûr que je le sais ! Un bon guerrier d'Ulster s'y tient en permanence pour le garder. Si de jeunes étrangers venaient chez les Ulates dans l'intention de les provoquer au combat, c'est lui qui les affronterait au nom de tous les Ulates. Et si des gens de la classe des poètes quittaient les Ulates et le royaume mécontents qu'on les eût mal traités^[81], c'est lui qui leur donnerait des compensations en trésors et en richesses afin que l'honneur des Ulates ne soit pas compromis. Enfin, si des poètes étrangers venaient dans le pays, c'est toujours lui qui, les prenant sous sa protection, les conduirait vers le roi Conor afin qu'ils puissent chanter leurs vers devant les Ulates, en grand triomphe, à Émain Macha. – Sais-tu qui est de garde aujourd'hui, sur ce gué ? demanda alors Couhoulinn. – Bien sûr que je le

sais ! C'est Conall Cernach, fils d'Amorgen, le champion victorieux, le roi des guerriers de l'Irlande. – Eh bien, dit Couhoulinn, mène-nous au Gué de la Garde, afin que je rencontre Conall Cernach. »

Ils arrivèrent bientôt au Gué de la Garde.

« Voilà donc l'enfant qui a pris les armes aujourd'hui ? demanda Conall Cernach. – Cela se voit, n'est-ce pas ? ricana Ibar. – Oui, grommela Conall, et bien trop tôt, selon moi. Il n'est pas de taille à lutter ni à accomplir des exploits. – J'en suis parfaitement capable ! protesta Couhoulinn. Mais dis-moi, toi, ô mon père Conall, que fais-tu donc ici sur ce gué ? – Tu le vois : je monte la garde et je veille sur le royaume. – Eh bien, retourne dans ta maison pour cette fois, ô mon père Conall, dit l'enfant. Je monterai la garde à ta place et veillerai sur le royaume. – Y penses-tu, petit garçon ! s'écria Conall. Je ne doute ni de ton courage ni de ton audace mais, reconnais-le, tu ne saurais encore affronter un guerrier expert au maniement des armes... – Dans ce cas, dit Couhoulinn avec entêtement, j'irai plus au sud pour voir si je ne trouverai pas à me rougir les mains dans le sang d'un ennemi des Ulates. – Puisque tu y tiens tant, vas-y, petit garçon, dit Conall. Mais je te suivrai afin de te protéger, car il ne serait pas bon que tu t'aventures seul en pays dangereux. – Je n'ai que faire que l'on me protège. – Que tu le veuilles ou non, je te suivrai quand même. Tous les Ulates me blâmeraient de te laisser pénétrer seul sur le territoire ennemi. »

On amena donc les chevaux de Conall Cernach, on les attela à son char, et le champion s'élança sur les traces de Couhoulinn, afin de veiller sur lui. Mais lorsqu'il l'eut rejoint et fut parvenu à sa hauteur, ce dernier se persuada que l'occasion était bonne de tenter un haut fait : il se pencha hors de son char, ramassa une pierre à pleine main sur le sol du chemin et la lança avec tant d'adresse et de force contre le joug du char de Conall qu'il le brisa en deux et que Conall, jeté à terre, se démit l'épaule.

« Que s'est-il passé, ô garçon ? demanda Conall, tout éberlué de son accident. – Rien d'extraordinaire, se rengorgea Couhoulinn. J'étais désireux de vérifier si je visais juste et si j'avais l'étoffe d'un guerrier, j'ai lancé une pierre contre ton char, et voilà ! j'ai atteint mon but. – La peste soit de ton coup ! s'écria Conall. La peste soit de toi-même, mon garçon ! Tu peux bien livrer ta tête à tes ennemis, maintenant, je n'irai pas plus loin pour te défendre ! – Ainsi feras-tu comme je t'avais demandé, conclut posément Couhoulinn. Surtout qu'il existe un interdit, chez les Ulates, celui de poursuivre sa route à bord d'un char qui n'est pas entièrement sûr. »

Conall repartit donc vers le nord, en direction du Gué de la Garde, tandis que Couhoulinn s'engageait plus au sud, tant et si bien que vint la fin du jour.

« Oserai-je t'avertir, petit garçon, dit alors le cocher, qu'il est temps de rentrer à Émain Macha ? Voilà longtemps qu'a débuté la distribution des parts du festin dans la maison du roi... Et si, toi, tu y as une place réservée entre les genoux de Conor, la mienne se trouve entre les messagers et les jongleurs. Aussi me faut-il

maintenant retourner partager leur repas. »

Mais, sans lui prêter la moindre attention, le petit garçon scrutait l'horizon, tout autour.

« Dis-moi, Ibar, demanda-t-il enfin, comment se nomme la hauteur que je vois là-bas, vers le nord ? – La montagne de Moduirn, grommela le cocher. – Et ce tertre blanc sur son faite ? – Le Tertre Blanc de la montagne de Moduirn. – Il est bien joli ! s'extasia le petit garçon. – Certes, répondit Ibar, le crépuscule l'illumine. – Mène-nous donc à ce tertre, ô Ibar, demanda Couhoulinn. – Décidément..., tu es insatiable ! Mais je te préviens, mon garçon, c'est la première fois que je t'accompagne, et ce sera la dernière, à jamais, dussé-je revenir à Émain Macha. »

Ils gagnèrent néanmoins le sommet de la montagne de Moduirn.

« Eh bien, maintenant, Ibar, dit le petit garçon, montre-moi l'Ulster tout autour de nous, car je ne me repère pas du tout dans le pays de mon père Conor. »

Tour à tour, le cocher lui désigna alors les collines, les montagnes et les vallées qui les environnaient, ainsi que les forteresses et les tertres du royaume.

« Je suis heureux de voir tout cela, dit Couhoulinn, car, auparavant, j'ignorais que le royaume de mon père Conor fût si étendu. Mais quelle est donc cette grande plaine, avec ses recoins, ses saillants et ses vallées, là-bas, beaucoup plus loin vers le sud ? – La plaine de Brega, répondit le cocher. C'est le pays des hommes de Leinster. – Montre-moi donc les bâtiments et les hauts lieux de cette plaine. »

Ibar lui indiqua donc les principaux lieux de la plaine de Brega, notamment Tara et Tailtiu, ainsi que le tertre de Cletch, celui de Cnogba et celui de Brug meic in Oc, enfin celui de Necht Scene^[82].

En entendant le dernier nom, le petit garçon ne put s'empêcher de grincer des dents.

« On m'a conté, dit-il, que les fils de Necht se targuent d'avoir tué plus d'Ulates qu'il n'en est en vie. Sont-ce ceux-là qui résident dans ce tertre ? – Ceux-là, sans conteste, répondit le cocher. Ils rentrent s'y cacher après chacune de leurs expéditions. – Dans ce cas, dit Couhoulinn, voilà où je dois aller. Mène-nous donc à la forteresse des fils de Necht. – Malheur à celui qui parle aussi inconsidérément ! s'écria Ibar. C'est grande folie que de me proposer cela. Ira qui voudra mais, je t'assure, ce ne sera pas moi. – Eh bien, moi, je t'assure que tu iras, vivant ou mort ! – Hélas ! soupira Ibar, je sais que j'y arriverai vivant, mais je sais aussi que j'en repartirai mort. »

Ainsi parvinrent-ils devant la forteresse de Necht Scene, et le petit garçon sauta du char dans la prairie. Au milieu de cette prairie se dressait une pierre levée qu'entourait un anneau de fer et qui comportait une inscription oghamique^[83] sur son arête. Et l'inscription interdisait à quiconque entrait dans la prairie de repartir sans avoir défié en combat singulier les occupants de la forteresse. Après

avoir déchiffré l'inscription, Couhoulinn entoura la pierre de ses bras, l'arracha de terre, la souleva et la jeta dans l'eau de la rivière avec tant de force que la vague en courut jusqu'à l'estuaire.

« Il me semble, dit Ibar, que cela ne change rien à la situation. Que cette pierre se dresse à sa place ou gise au fond de la rivière, il n'en demeure pas moins que tu trouveras dans cette prairie ce que tu cherches, la mort et la destruction. – En attendant, répliqua l'enfant, dispose à terre les couvertures et les housses qui sont dans le char afin que je puisse dormir un peu. – Malheur à qui parle aussi inconsidérément ! répéta le cocher. Tu ne te rends donc pas compte que tu te trouves en pays ennemi, et non dans une prairie faite pour se divertir ou s'offrir un somme ? »

Néanmoins, il arrangea les couvertures et les housses et, à peine allongé sur cette couche improvisée au beau milieu de la prairie, le petit garçon s'endormit, tandis qu'Ibar, terrorisé, demeurait sur le qui-vive. Et, de fait, survint bientôt Foill, l'un des trois fils de Necht.

« Ne dételle pas tes chevaux, ô cocher, dit-il. – Je n'en ai pas l'intention, répondit Ibar. Comme tu peux le voir, j'ai encore les rênes et les guides en main. – À qui appartiennent ces chevaux ? demanda Foill. – Au roi Conor. – En effet, je reconnais leurs têtes mouchetées. Mais qui donc a mené ces chevaux chez nous, si loin en dehors de la province d'Ulster ? – Un petit garçon qui a pris les armes pour la première fois aujourd'hui. Il n'a traversé la frontière que pour faire montre de son allure. – Eh bien, dit Foill, voilà qui lui promet bien mauvaise aventure. Si je le savais en état de combattre, il ne repartirait vers le nord, en direction d'Émain Macha, que mort. Car je n'ai jamais laissé aucun guerrier d'Ulster revenir chez lui sain et sauf. – En vérité, dit Ibar, ce petit garçon est incapable de combattre. Il ne convient pas même d'en dire un mot. À peine est-il entré dans sa septième année. »

À ces mots, Couhoulinn se réveilla, se mit debout et, portant la main à son visage qui s'empourprait, se mit en rond, telle une meule de moulin, depuis la tête jusqu'aux pieds^[84].

« En vérité, s'écria-t-il, je suis non seulement parfaitement capable de combattre mais venu ici précisément dans cette intention ! – À la bonne heure ! répondit Foill. Voilà une réponse qui me convient, et même elle me plaît mieux que le prétexte inverse... – Elle te plaira mieux encore lorsque nous nous rencontrerons sur le gué. D'ici là, va chercher tes armes, puisque je te vois venu sans elles, tel un lâche. En effet, sache que je ne tue ni les cochers, ni les messagers, ni les gens qui ne portent pas d'armes. »

Foill, fils de Necht, se précipita à l'intérieur de la forteresse et en ressortit bientôt, armé de pied en cap.

« Méfie-toi bien de celui-là, petit garçon, murmura Ibar, c'est l'un des fils de Necht. Il est redoutable et, sur lui, nulle arme ne saurait avoir de prise, ni pointe,

ni tranchant. – Ce n'est pas à moi qu'il faut conter pareilles sornettes ! s'écria Couhoulinn avec violence. Sache que j'empoignerais ma balle de fronde, qui est en fer fondu, que je la lui décocherais, et qu'elle atteindra si bien le plat de son bouclier et le plat de son front qu'elle emportera aussi gros qu'elle de cervelle, traversera les muscles de sa nuque et fera un si joli trou de part et d'autre de sa tête que l'on verra la lumière à travers ! »

Foill, fils de Necht, s'en alla sur le gué et le garçon fit comme il avait dit : il empoigna sa balle de fronde et la lança contre l'adversaire avec tant d'adresse et de force qu'elle l'atteignit au plat du bouclier et au plat du front, lui emporta aussi gros qu'elle de cervelle à travers les muscles de la nuque, et qu'on vit la lumière par l'orifice. Là-dessus, il lui trancha la tête et l'emporta jusqu'au char.

Tuachall, deuxième fils de Necht, sortit sur ces entrefaites de la forteresse et se rua dans la prairie.

« Tu ne te vanteras jamais de ce que tu viens de faire ! s'écria-t-il à l'adresse du jeune garçon. – Tu as bien raison, rétorqua Couhoulinn. Jamais je ne me vanterai de n'avoir tué qu'un seul guerrier. Va donc chercher tes armes, puisque tu es venu ici comme un lâche et que je ne saurais tuer un homme désarmé. »

Tuachall se précipita vers la forteresse et en ressortit équipé.

« Prends garde, petit garçon, souffla Ibar. Cet homme-là se nomme Tuachall, et il est redoutable. Si tu ne l'atteins du premier coup, du premier jet ou au premier contact, tu ne l'atteindras jamais, tant il apporte d'insolence et de malice à esquiver la pointe du fer. – Ce n'est pas à moi qu'il faut conter pareilles sornettes ! s'écria Couhoulinn. Sache que j'empoignerais le javelot impétueux de Conor et le darderais si bien qu'il atteindra son bouclier à la hauteur de sa poitrine, et qu'il lui brisera une côte du côté opposé après lui avoir percé le cœur. Après ce coup, nul ne pourra le guérir ni le préserver de mourir ! »

Ils se rencontrèrent sur le gué, et le petit garçon décocha si bien à Tuachall le javelot venimeux du roi qu'il lui perfora d'un trait le bouclier et la poitrine, puis il lui trancha la tête avant même qu'il n'eût touché le sol et la déposa sur le char.

Le plus jeune fils de Necht sortit à son tour de la forteresse et vint dans la prairie au-devant de Couhoulinn.

« Certes, dit-il, les deux hommes qui t'ont affronté étaient mes frères, mais je les trouve vraiment stupides. – Et pourquoi donc ? demanda Couhoulinn. – Suis-moi dans le gué et, à l'endroit où ton pied ne touchera pas le fond de la rivière, je te montrerai pourquoi. – Prends garde, petit garçon, haleta Ibar. Cet homme-là s'appelle Faindle, et son nom lui vient du fait qu'il peut parcourir la mer comme une hirondelle ou un lemming. Tous les meilleurs nageurs de la terre ne peuvent rien contre lui. – Ce n'est pas à moi qu'il faut conter pareilles sornettes, ô Ibar, fils de Riangabar ! Tu connais la rivière qui coule dans la prairie d'Émain Macha ? Lorsque le groupe de jeunes gens l'entoure pour s'exercer à des jeux et que l'eau est trop impétueuse, j'en porte un sur chacune de mes deux paumes, un autre sur

chacune de mes deux épaules, et je traverse, sous leur poids, sans même mouiller mes chevilles. »

Et, de fait, quand ils se rencontrèrent dans les eaux, au milieu du gué, le petit garçon plaqua ses avant-bras sur Faindle et l'obligea à s'incliner jusqu'à son immersion totale et, cela fait, il lui assena de face, avec l'épée de Conor, un coup si puissant qu'il lui sépara la tête des épaules. Et, laissant le corps dériver au gré des flots, il revint vers le char et y déposa le trophée.

Puis, suivi d'Ibar, il pénétra dans la forteresse et tous deux entreprirent de tout saccager sur leur passage. Ils dévastèrent entièrement la place, et incendièrent si bien les habitations que la hauteur des bâtiments ne dépassa plus celle des murailles d'enceinte. Enfin, ils retournèrent vers la montagne de Fuat, avec les têtes des trois fils de Necht.

En chemin, ils aperçurent une harde de cerfs qui courait devant eux.

« Quelles sont donc ces bêtes à l'allure si fébrile, ô Ibar ? demanda le petit garçon. S'agit-il de cerfs, ou bien d'animaux domestiques ? – Pour sûr, des cerfs, répondit le cocher. Ils dévalent les flancs de la montagne de Fuat qui leur sert de refuge et de cache en cas de danger. – Eh bien, reprit le garçon, presse tes chevaux, que, courant plus vite, ils nous permettent de capturer quelques-uns de ces animaux. »

Le cocher aiguillonna donc les chevaux, et ceux-ci se mirent à courir de toutes leurs jambes sur le chemin en direction du troupeau de cerfs. Mais, comme leur lourdeur les empêchait de rattraper les cerfs, le petit garçon sauta du char et, à la course, talonna si bien le troupeau qu'il y fit deux captifs et s'empressa de les attacher aux bras, aux anneaux et aux courroies du char.

Ils poursuivaient là-dessus leur route vers Émain Macha quand ils aperçurent une volée de cygnes blancs qui venaient vers eux.

« Quels sont donc ces oiseaux ? demanda Couhoulinn. Sont-ils sauvages ou domestiques ? – Assurément, lui répondit Ibar, ce sont des cygnes, un vol de cygnes qui, venu des falaises, des écueils et des grandes îles de la mer, va paître les grandes plaines et les plateaux d'Irlande. – Je me demande, dit Couhoulinn, ce qui serait le plus honorable pour nous : les ramener vivants à Émain Macha, ou les rapporter morts ? Le sais-tu, ô Ibar ? – Certes, répondit le cocher, il serait plus honorable qu'ils fussent vivants, car il n'appartient pas à n'importe qui de capturer vivants des oiseaux sauvages. »

Le garçon lança alors une petite pierre, et il assomma huit oiseaux qui tombèrent à terre devant le char.

« Va les chercher, Ibar, dit-il. – J'ai de bonnes raisons pour n'y pas aller, s'excusa le cocher. – Comment cela ? s'étonna le petit garçon. – Eh bien, voici : si je bouge seulement de la place que j'occupe, les roues de fer du char vont me hacher, car l'allure des chevaux est trop rapide, trop soutenue, trop vigoureuse. Et

si j'essaie d'aller trop près, les bois des cerfs me perceront, et j'en mourrai. – Tu n'es donc pas un vrai guerrier, ô Ibar ! s'écria Couhoulinn. Il suffira que je fixe les yeux sur les chevaux pour qu'ils ne dévient pas de leur chemin. Quant aux cerfs, ma seule façon de les regarder leur fera courber la tête, de peur et de crainte. Alors, tu pourras aisément te tenir sur leurs bois. »

Le cocher sauta donc, s'en fut ramasser les oiseaux et les ramena sur le char. Le petit garçon les attacha alors aux bras, aux courroies et aux câbles du char, et ce de manière qu'en se réveillant de leur endormissement, ils se mirent à voleter tout autour du char. Et c'est dans cet équipage qu'ils approchèrent d'Émain Macha.

Conor se trouvait sur les murailles de la forteresse quand les Ulates distinguèrent, au fond de la plaine, comme un tourbillon de poussière. Leborcham, la messagère du roi, qui était plus rapide que le vent et qui avait l'œil plus acéré que celui d'un aigle, scruta l'horizon et dit à ceux qui l'entouraient :

« Un chef de char vient vers nous à toute vitesse, et le spectacle a quelque chose de terrible. Auprès de lui sont accrochées les têtes de ses ennemis, rouges de sang ; de beaux oiseaux blancs se débattent au-dessus de sa tête, et des cerfs sauvages, indomptables, courent liés de chaque côté. Si l'on ne maîtrise très vite ce héros-là, si grande est sa fureur guerrière que de nombreux guerriers ulates succomberont. – Je sais qui est ce chef de char, dit Conor. Il s'agit du petit garçon, fils de ma sœur Dechtiré, à qui j'ai confié mon char et qui a dû aller jusqu'au-delà des marches du royaume. Il a rougi ses mains du sang de l'ennemi, mais il n'est pas rassasié de combat et, certes, à moins qu'on ne le maîtrise, nombreux seront les guerriers d'Émain qui tomberont sous ses coups redoutables. »

Ils imaginèrent en hâte un plan destiné à calmer la fureur guerrière de Couhoulinn. Sur le conseil de Cavad, Conor ordonna d'envoyer des femmes à la rencontre du garçon, trois fois cinquante femmes entièrement nues, sous la conduite de leur guide Scandlach, afin qu'elles lui montrassent leur nudité et leur intimité la plus profonde^[85]. Et toutes se hâtèrent alors de sortir sur la prairie, devant la forteresse, et chacune montra sa nudité et sa profonde intimité.

À son arrivée devant les murailles d'Émain Macha, le petit garçon aperçut le groupe des femmes qui venaient vers lui. Mais quand il vit qu'elles lui montraient leur profonde intimité, il se cacha le visage pour ne pas regarder. On put alors l'enlever sans peine du char, mais on dut le plonger dans trois cuves d'eau froide avant d'éteindre sa fureur guerrière, car les planches et les cercles de la première éclatèrent autour de lui comme coques de noix ; dans la seconde cuve, l'eau fit encore des bouillons gros comme le poing ; dans la troisième, enfin, elle devint seulement tiède et, une fois apaisée l'ardeur du garçon, on le retira de la cuve et on lui passa ses habits^[86].

Sa taille normale lui revint peu à peu et, telle une roue de moulin, il arrondit tout son corps, depuis la tête jusqu'aux pieds^[87]. Il avait sept doigts à chacun de ses deux pieds, sept doigts à chacune de ses deux mains, sept pupilles dans chacun

de ses deux yeux de roi et sept pierres précieuses rayonnantes dans chacune de ses pupilles^[88]. Il avait aussi quatre taches sur chacune de ses deux joues, la première bleue, la deuxième verte, la troisième pourpre et la quatrième jaune. Il avait, d'une oreille à l'autre, cinquante mèches blondes, et semblables aux dents d'un peigne de bouleau ou aux épingles d'or clair qui brillent dans le soleil. Il portait un manteau vert fermé par une broche d'argent et une chemise tissée d'or fin. Alors, on le plaça entre les genoux de Conor^[89], et le roi lui caressa les cheveux pendant tout le festin^[90].

CHAPITRE V

Les méfaits d'un poète

En ce temps-là, les poètes étaient en grand honneur auprès des rois. Dans chaque province, dans chaque tribu, les poètes étaient logés en la maison du roi ; ils y recevaient force nourriture, force boissons, force cadeaux. Leur fonction consistait à chanter les louanges du roi et à vanter les mérites des héros car, aussi habiles à versifier qu'à composer, ils connaissaient en outre les prouesses accomplies du temps des ancêtres. Et chaque roi avait à cœur d'accueillir ceux-là mêmes qui venaient de l'étranger, lorsqu'il s'en présentait : on les entendait lors du festin royal, et on répondait à tous leurs désirs et besoins.

Mais, s'ils étaient honorés par tous, grands et petits, ils étaient également craints et redoutés. Qu'ils ne fussent pas satisfaits de l'accueil qu'on leur avait réservé, qu'un roi leur eût rien refusé, ils étaient capables de lancer sur le roi et sur son pays des incantations magiques susceptibles de déchaîner sur ceux-ci le déshonneur et la ruine. C'étaient en effet des hommes fort savants que les poètes, en ce temps-là, car ils avaient appris auprès des druides tous les secrets de la nature.

Lorsqu'un poète trouvait à redire d'un roi, il le prévenait qu'il le frapperait de ses satires et satiriserait également son père, sa mère et son grand-père, qu'il chanterait si habilement contre les eaux du pays que plus jamais l'on ne pêcherait de poissons dans les estuaires, qu'il chanterait si haut et si fort contre les forêts qu'elles ne produiraient plus jamais de fruits, qu'il chanterait d'une voix si puissante contre les plaines que celles-ci deviendraient stériles et ne pourraient plus nourrir les troupeaux. Aussi les rois, non contents d'être à leurs petits soins, les priaient-ils même, parfois, d'intervenir contre leurs ennemis en prononçant le *glam dicin*^[91].

En ce cas, voici comment la coutume imposait de procéder : on commençait par jeûner dans le pays du roi pour lequel le poème devait être fait ; ensuite, il convenait que la satire fût composée d'après les conseils et les avis de trente sages ; là-dessus, le poète partait en personne escorté de six de ses pairs prononcer l'incantation et escaladait, au coucher du soleil, une colline sise à la frontière de sept pays ; une fois au sommet, chacun des participants regardait son pays, l'officiant se réservant celui du roi qu'il avait pour mission de satiriser, de sorte que tous tournaient alors le dos à un buisson d'aubépine qui devait occuper le faite ; il fallait au surplus que le vent soufflât du nord, et que chaque poète tînt à la main une pierre de fronde et une branche d'aubépine : dès lors, les uns après les autres chantaient une strophe du poème maléfique au-dessus de ces deux objets, puis allaient déposer ceux-ci sur la racine du buisson. Si leur satire était injuste, la

colline les engloutissait ; mais si, au contraire, le roi ennemi était bel et bien dans son tort, c'est lui qu'elle engloutissait, ainsi que sa femme et son fils, son cheval, ses armes, son équipement et son chien^[92].

Toutefois, il arrivait aussi qu'un poète se servît de ses redoutables pouvoirs par ambition ou par intérêt personnel. Tel fut le cas de Nédé, fils d'Adnae, qu'avait adopté son oncle Caier, roi du sud du Connaught, parce qu'il était orphelin, et qui, devenu adulte, s'instruisit auprès des druides et en apprit l'art des satires autant que celui des chants de gloire et de louange.

Or, la femme de Caier jeta les yeux sur lui, parce qu'il était jeune, beau et intelligent, et elle n'eut de cesse de l'inviter à la venir joindre en son lit. Mais comme il refusait toujours, elle offrit de lui donner une pomme merveilleuse s'il accédait à ses désirs. Il n'en dédaigna pas moins l'invite et repoussa le cadeau qu'elle lui présentait. Alors, elle lui promit le trône s'il acceptait de coucher avec elle.

« N'ayant aucun droit à la royauté dans ce pays, répliqua Nédé, je ne vois pas comment je pourrais parvenir à me l'arroger. – Ce n'est pas difficile, dit la femme. Il te suffit de prononcer une satire devant le roi. Une tare apparaîtra sur son visage, et tu sais bien qu'un homme ainsi affligé ne peut demeurer roi. – Il m'est impossible de faire une chose pareille ! protesta Nédé. Le roi me donne toujours ce que je lui demande. Ma satire n'aura donc aucun effet sur lui, puisqu'il exaucera sur-le-champ mon souhait. – Détrompe-toi, dit la femme, je sais un objet qu'il ne saurait t'accorder... Il s'agit d'un poignard qu'on lui a rapporté d'Écosse. Un interdit l'empêche de s'en dessaisir jamais. Demande-le-lui donc, et menace-le, s'il ne t'en fait don. »

Le lendemain, Nédé vint trouver le roi Caier et lui demanda le poignard qu'il tenait d'Écosse.

« Malheur sur moi ! s'écria le roi, je ne peux pas te le donner, il m'est interdit de m'en séparer. »

Nédé prononça alors contre lui un *glam dicin*, et trois furoncles lui poussèrent sur les joues. Voici quelle était la satire : « Mal, mort, courte vie à Caier ! que les épées blessent Caier dans la bataille ! que Caier soit sous terre, sous les murs, sous les pierres ! malédiction sur Caier, puisqu'il n'a pas voulu contenter ma demande ! »

Sur ce, Caier s'en fut à la fontaine afin de se laver. Et, lorsqu'il porta la main à son visage, il y découvrit les trois furoncles issus de la satire. Le premier était rouge, le deuxième vert, le troisième blanc, et ils s'appelaient respectivement Tache, Blâme et Laideur. Une fois sûr de sa disgrâce, le roi Caier fut bien malheureux et, pour que nul n'en fût témoin, il quitta sur l'heure sa forteresse et courut se réfugier à Dun Cermai, chez Cacher, fils d'Etarscele. Il y reçut bon accueil et y demeura le plus paisiblement qu'il put, sans se faire voir de personne.

Quant à Nédé, il s'empara de la royauté, partagea le lit de la femme de Caier et, de la sorte, régna un an. Mais, un jour, il alla rendre visite à Cacher, fils d'Étarscele, et, à bord de son char, pénétra dans la forteresse de celui-ci, suivi par sa meute qu'il avait emmenée. Or, ayant appartenu à Caier, les chiens flairèrent la piste du roi déchu, la reconnurent et la suivirent jusqu'à l'habitation où il se cachait. Ils trouvèrent leur maître assis sur une grosse roche mais, dès qu'il aperçut Nédé, Caier mourut subitement de honte et, au même instant, la roche s'embrasa si furieusement qu'elle éclata. Et l'un de ses fragments sauta dans l'œil de Nédé et lui ravagea la cervelle. Ainsi périt le poète Nédé, victime de la satire qu'il avait prononcée contre le roi Caier à seule fin de satisfaire son désir du trône^[93].

À la même époque se trouvait chez les Ulates un poète nommé Athirne et qui, doté de grands pouvoirs, se montrait aussi âpre qu'impitoyable et dénué de tout scrupule envers les victimes de ses demandes. Car chaque fois qu'il allait chez un roi, il demandait quelque chose et, à moins d'obtenir satisfaction, il menaçait ses hôtes des pires malheurs. Aussi l'avait-on surnommé l'importun d'Ulster.

Le roi Conor, qui ne savait comment se débarrasser d'un tel fléau, lui suggéra un jour, sur les conseils de Cavad, d'accomplir un circuit bardique à travers toute l'Irlande. Athirne s'en alla donc et fit le tour des provinces d'Irlande en commençant par la gauche. Il arriva ainsi chez le roi du milieu de l'Irlande, entre les deux gués de Hurdls, c'est-à-dire chez Éochaid, fils de Luchta, qui régnait sur la partie méridionale de la province de Connaught. Fort ennuyé de le voir fouler sa terre, Éochaid l'encouragea à franchir le Shannon et à se rendre chez les hommes de Munster, au sud.

« Certes, répliqua Athirne, j'irai volontiers chez eux, mais je te préviens, ô roi, je ne quitterai pas ton pays que je n'aie reçu faveurs et richesses de ta part et de la part des tiens. – Tu t'es toujours montré cruel et sans merci, ô Athirne, soupira Éochaid. Mais si tu vois dans nos trésors quelque chose qui soit agréable à tes yeux, prends-le. Nous te l'offrons. – Ma foi, dit Athirne, le choix n'en sera pas difficile. Tu es borgne, roi Éochaid, et, à mon avis, ton pays ne possède rien de plus précieux que l'œil qui te reste. Voilà le trésor que je réclame. – Puisqu'il m'est impossible de te le refuser, dit Éochaid, tu auras ce que tu demandes. »

Le roi s'enfonça le doigt dans l'orbite, en arracha l'œil et le déposa sur le poignet d'Athirne qui s'en empara et se retira sans ajouter un mot, laissant Éochaid au comble du désespoir.

« Prends ma main, mon garçon, dit le roi à son serviteur, et conduis-moi à la fontaine pour que je puisse laver mon visage. »

Le serviteur le mena donc jusqu'à la fontaine. Là, le roi se versa par trois fois de l'eau sur le visage.

« L'œil est-il sorti de ma tête, mon garçon ? demanda-t-il. – Malheur sur moi ! s'écria le serviteur. Rouge est l'eau de la fontaine à cause de ton sang, et rouge le

ruisseau qui descend jusqu'au lac ! – Tel sera donc le nom de ce lac, dit le roi. Désormais, on l'appellera le Lac Rouge, et chacun saura d'où lui vient cette appellation. » Et ainsi en fut-il. Mais, en compensation du courage et de la générosité du roi qui avait donné son œil unique pour sauver son honneur et l'honneur de son peuple, le dieu de bonté lui rendit plus tard l'usage de ses deux yeux^[94].

Quant à Athirne, il traversa le Shannon, parvint dans la province de Munster et se présenta chez le roi, lequel avait nom Tigernach Tetbuillech. On l'accueillit avec courtoisie et on lui offrit ce qu'il désirait en guise de cadeaux. Mais Athirne n'exigea, sous peine d'infamie, rien d'autre que de dormir en compagnie de la femme du roi dès la nuit suivante. Et il fallut en passer par-là, sans quoi l'honneur de Tigernach et l'honneur de son peuple eussent été pour jamais ternis.

Sur ce, Athirne quitta les terres de Tigernach et se dirigea vers le Leinster. Dès qu'ils eurent appris l'arrivée de l'importun d'Ulster, les hommes du pays vinrent à sa rencontre et lui offrirent tout ce qu'il désirait de bijoux et de richesses, dans l'espoir qu'il n'irait pas plus avant et leur épargnerait ses sortilèges. Car ils savaient tous que s'il ne recevait nul don, il les priverait de toute nourriture et de tous biens, et ce par pure vilenie.

Or, en s'entendant proposer toutes les richesses possibles, Athirne se mit en tête de leur demander quelque chose de si impossible que l'injure serait certaine et forcerait les Ulates à s'employer pour jamais à le venger. Aussi prétendit-il ne rien voir, en fait de trésors et de richesses, qu'il pût leur demander, hormis une broche précieuse cachée sur la colline de Brestine. Il ajouta que nul ne savait où elle se trouvait, mais que s'ils ne la lui donnaient pas, il lancerait sur eux une incantation si déshonorante qu'ils n'oseraient jamais plus lever la tête devant les Gaëls.

Les hommes de Leinster ressentirent sa requête comme un affreux outrage et un grand malheur, car ils eurent beau fouiller la colline, ils n'y découvrirent pas le bijou qu'exigeait Athirne. Alors, dans leur désespoir, ils implorèrent le Seigneur des Éléments^[95] de venir à leur secours et de les soustraire au sortilège dont le poète les menaçait.

Au même moment apparut, au sommet de la colline de Brestine, un cavalier qui conduisit son cheval au-devant des hommes de Leinster. L'animal s'ébroua longuement et, piaffant d'impatience, décocha maintes ruades qui faisaient voler la terre et l'herbe autour de lui. Mais nul n'y prit garde, avant qu'une motte ainsi arrachée n'allât souiller la poitrine du roi Fergus Fairgé. Or, en s'essuyant d'un geste agacé, celui-ci sentit sa main gênée par un objet et, à sa stupeur, il aperçut la broche.

« Ô Athirne ! s'écria-t-il. Regarde donc ce que je trouve sur ma poitrine. N'est-ce pas la broche que tu demandais ? – Certes, répondit Athirne, il s'agit bien d'elle. L'un des frères que j'ai du côté de mon père l'avait enterrée sur la colline de Brestine après une grande bataille qui opposa les Ulates aux gens d'ici. »

On lui remit donc la broche, et il s'en alla plus loin, dans la maison du roi Mesgegra. Celui-ci avait un frère, Mesroïda, et tous deux étaient issus d'un père et d'une mère sourds et muets. Quand il apprit l'arrivée du poète, le roi Mesgegra eut beau n'en être guère satisfait, néanmoins, il vint à sa rencontre et lui souhaita la bienvenue.

« J'accepte ton accueil et ta bienvenue, répartit Athirne, mais à la condition que ta femme passe la nuit avec moi. – Et pour quelle raison devrais-je te donner ma femme, cette nuit ? demanda le roi Mesgegra. – Ce n'est pas difficile : pour sauver ton honneur et celui de ton peuple. Car tu peux me tuer mais, si tu me tues, les Ulates seront obligés de me venger, et le déshonneur retombera sur toi. – Ne me parle pas des Ulates, dit Mesgegra, ce n'est pas d'eux qu'il est question. Tu auras ma femme, puisqu'il s'agit de sauver mon honneur. Tu sais cependant qu'il n'est pas dans tout l'Ulster un seul homme qui oserait la prendre. – Je te l'accorde, ricana Athirne, aucun homme de mon peuple n'aurait l'audace de te la prendre. Moi, si, et rien ne m'empêchera d'y prétendre. – Il en sera donc selon ton désir, et tu seras bienvenue dans mon pays, ô Athirne, quelles que soient les conséquences qui découleront de ton acte. »

Et, de fait, la femme du roi Mesgegra, Buan, dormit cette nuit-là avec le poète Athirne, l'importun d'Ulster.

Mais celui-ci ne se contenta pas de si peu. Car au cours du circuit bardique qu'il accomplit pendant un an en Leinster, il choisit trois fois cinquante reines d'entre les femmes des princes et des nobles de la province de Leinster, dans le but de les ramener en Ulster.

À la fin de l'année, Mesgegra appela l'un de ses serviteurs.

« Mon garçon, lui dit-il, va trouver les Ulates de ma part et délivre-leur ce message : dis-leur que j'en appelle à leur honneur des abus du poète Athirne. Dis-leur encore que je suis prêt à discuter avec eux et à leur offrir des compensations s'ils consentent à faire revenir chez nous les femmes qu'il veut emmener.

Le messenger alla trouver les Ulates, et le roi Conor envoya une troupe vers le sud discuter avec Mesgegra. Pendant ce temps, les hommes de Leinster allèrent souhaiter bon voyage à Athirne, qu'ils escortèrent jusqu'à Tolka, au nord de Dublin. Là, il prit congé d'eux sans répondre à leurs compliments et sans les remercier le moins du monde de ce qu'ils avaient fait pour lui.

Quand il fut parti, les hommes de Leinster se retrouvèrent aussi désespérés qu'ulcérés du départ forcé de cent cinquante de leurs femmes et, finalement, honteux de leur attitude, ils décidèrent de tenter l'impossible pour délivrer les captives et se lancèrent incontinent à la poursuite du ravisseur. Mais celui-ci rencontra la troupe d'Ulates qu'avait envoyée Conor et, quand il se vit menacé par les hommes de Leinster, il obligea les siens à lui porter secours.

Or, en apprenant que les hommes de Leinster méditaient d'attaquer Athirne, le roi Conor se retrouva fort ennuyé. Il prit donc conseil de ses sages et de ses

guerriers et les interrogea sur l'attitude à prendre. La discussion fut âpre et mouvementée, car les compagnons de la Branche Rouge commençaient à se scandaliser des exactions du poète Athirne, et nombre d'entre eux souhaitaient l'abandonner à la colère des gens de Leinster.

« Voilà une chose impossible, intervint le druide Cavad. Vous ne savez pas de quoi Athirne est capable. Dût-il être tué par l'un d'eux, il ne manquerait pas, avant de mourir, de lancer sur nous les pires malédictions. Honte et déshonneur, famine et grande détresse nous frapperont, si nous ne lui venons en aide de quelque façon que ce soit, car il est de notre peuple et détient de redoutables pouvoirs. »

Conor rassembla donc une troupe de guerriers et, en toute hâte, s'empressa de la conduire vers le sud. Ils retrouvèrent alors Athirne et les Ulates précédemment envoyés discuter avec Mesgegra. Mais, lors de la grande bataille qui s'ensuivit, ils furent mis en déroute et, réduits à fuir, se réfugièrent dans la forteresse de Dun Étair^[96], dont les hommes de Leinster entreprirent le siège, mettant par-là le comble à la détresse des vaincus.

Car s'ils avaient neuf troupes à l'intérieur de leur repaire, ils n'y disposaient d'aucune nourriture ni d'aucune boisson, si ce n'est l'argile du sol et l'eau salée de la mer. Certes, au centre même de la place, Athirne avait massé un grand troupeau de vaches qui donnaient force lait, mais il le réservait, ainsi que ses diverses provisions, à son seul usage et à celui des cent cinquante femmes qu'il détenait. Quant au surplus de lait, il le déversait par-dessus les murailles avec tant de malignité qu'aucun des guerriers de la Branche Rouge n'en pouvait avoir l'ombre d'une goutte. Même aux blessés qu'on lui amenait à soigner, il ne donnait rien, les laissant se vider de leur sang sans même leur fournir la moindre boisson ni le moindre remède. Et les chefs d'Ulster avaient beau venir en personne lui parler, ils avaient beau même l'implorer de donner un breuvage pour le roi Conor, il refusait de les entendre et se retranchait dans le centre de la forteresse.

Alors, Conor envoya à Émain Macha sa messagère Leborcham. Fille de deux serviteurs du roi, elle avait un aspect peu encourageant, car non contente d'être très grande et très maigre, elle avait les deux pieds et les deux genoux à l'arrière, et les deux mollets et les deux chevilles à l'avant. Elle n'en était pas moins plus rapide que le vent et capable de franchir d'un saut les plus hautes murailles. Elle avait coutume de parcourir toute l'Irlande en un seul jour afin de renseigner Conor sur le moindre événement survenu dans chaque province, et elle lui contait ce qu'elle avait vu chaque soir, à la tombée de la nuit.

Leborcham partit donc pour Émain Macha et rameuta tout ce que l'Ulster avait de guerriers, afin qu'ils vinssent au secours du roi Conor et des siens, pour lors assiégés en la forteresse de Dun Étair, où elle-même retourna au plus vite avec, sur son dos, trois vingtaines de gâteaux. Sitôt arrivée, elle partagea ceux-ci, devant le feu, entre tous les guerriers de la Branche Rouge, qui s'en trouvèrent quelque peu ragaillardis pour affronter l'adversaire, en attendant les renforts.

Car, chaque jour, les combats reprenaient de plus belle sous les murailles. Les hommes de Leinster prétendaient avoir eux-mêmes bâti Dun Étair et en connaître, par conséquent, tous les recoins et toutes les entrées. Mais les Ulates veillaient, qui avaient établi de garde à la grande entrée Messdead, fils d'Amorgen, frère de lait de Couhoulinn, alors âgé de sept ans, et qui, plus courageux qu'un loup mourant de faim, avait de sa main tué neuf hommes en un seul jour. Quant à Couhoulinn, Conor lui avait interdit de prendre part au combat tant que les secours ne seraient pas arrivés.

Cependant, les guerriers qu'avait rassemblés Leborcham survinrent enfin, par mer, à bord de bateaux, et trois cents héros débarquèrent sur le rivage, au pied des murailles de Dun Étair. En les voyant, les hommes de Leinster tentèrent un dernier effort pour s'emparer de la forteresse et se précipitant vers la grande porte, s'y heurtèrent au petit Messdead, fils d'Amorgen, qui poussa un terrible cri de guerre ; mais ils l'assaillirent avec tant de vigueur qu'il finit par succomber. Et ils lui coupèrent la tête. Or, à l'intérieur de la forteresse, Couhoulinn avait entendu le cri du fils d'Amorgen.

« Est-ce le ciel qui hurle ? s'écria-t-il en se précipitant vers la mêlée. Est-ce la mer qui monte ou la terre qui tremble ? Ou bien est-ce le cri de guerre de mon frère engagé dans une lutte par trop inégale ? »

S'ensuivit une dure bataille. Les attaques succédaient aux attaques, violentes de part et d'autre, et des plus sanglantes. Mais, d'abord scindées, les troupes ulates finirent par se rejoindre et, dès lors, les hommes de Leinster ne songèrent plus qu'à se replier, dans le plus grand désordre, et talonnés avec d'autant plus de rage. Terribles furent les prouesses que les héros accomplirent sous les murailles de Dun Étair. À la fin, les hommes de Leinster construisirent en hâte un mur rouge, car un interdit empêchait les Ulates de franchir un obstacle de cette couleur. Alors, Conor regroupa ses hommes et, sous sa conduite, tous regagnèrent leur pays.

Toutefois, s'ils se dirigeaient vers le nord, l'un d'entre eux était demeuré sur place, qui rôdait dans la campagne : Conall Cernach. Il avait en effet refusé de suivre ses compagnons, parce qu'il voulait venger la mort de son frère, le petit Messdead, et il était bien décidé à ne rentrer chez lui qu'après avoir pris une vengeance éclatante au détriment d'un héros de Leinster.

Pendant ce temps, tandis que ses guerriers se dispersaient et regagnaient leurs maisons, le roi Mesgegra poursuivait son chemin, en la seule compagnie de son cocher. Harassés l'un et l'autre, ils ne pensaient qu'à se reposer. Ils arrivèrent aux abords d'un gué, sur le chemin de Clone, et s'y arrêtaient.

« Si tu me le permits, ô roi, dit le cocher, je vais dormir maintenant, et toi, tu dormiras ensuite. – Qu'il en soit selon ton désir », acquiesça le roi.

Or, tandis que le cocher somnait dans un profond sommeil, Mesgegra regardait tristement l'eau de la rivière. Quand, tout à coup, il aperçut une noix merveilleuse qui, portée par le courant, venait droit sur lui. Abasourdi de la voir si

grosse, car elle avait la taille d'une tête d'homme, le roi se pencha, s'en saisit et l'ouvrit avec son poignard, en mangea la moitié, réservant l'autre à son cocher. Mais, comme il achevait sa part, il vit que ce dernier s'était mis debout, toujours endormi. Et il fallut à l'homme un bon moment pour se réveiller tout à fait.

« Que t'arrive-t-il, mon garçon ? demanda Mesgegra. – J'ai fait un mauvais rêve, répondit le cocher. – Eh bien, dit le roi, amène les chevaux, attelle-les, et repartons au plus vite. »

Le cocher s'empressa d'obéir mais, ce faisant, il aperçut la moitié de coquille.

« As-tu mangé cette noix ? demanda-t-il. – Oui, certes, répondit le roi. – M'en as-tu gardé une moitié ? – J'avoue l'avoir passablement entamée..., dit le roi, sans rire.

– Comment ! s'écria le cocher avec colère. Il faut qu'il soit bien ingrat, celui qui mange en tapinois la plus grosse part ! »

Le roi, qui cachait la moitié de noix dans son poing fermé, fut ulcéré par la hargne de son cocher et voulut le frapper. Mais l'homme saisit son épée et lui en assena un tel coup sur le poignet que la main, tranchée, tomba sur le sol.

« Voilà un bien grand malheur, dit Mesgegra. Si tu ouvres ma main, tu y trouveras ta moitié intacte de noix. »

Le cocher le fit et, en voyant que le roi disait vrai, il mesura l'ampleur de ses torts et, retournant son épée contre lui-même, il se la passa au travers du corps.

« Misère de ma vie ! s'écria Mesgegra. Non seulement je suis amputé d'une main, mais me voici privé d'un serviteur fidèle. »

Après s'être longuement lamenté, il acheva cependant d'atteler, vaille que vaille, puis, montant sur le char, il aiguillonna les chevaux, et il traversait le gué quand, venant de l'est, survint Conall Cernach.

« Es-tu le roi Mesgegra ? demanda Conall. – En vérité, je le suis, répondit le roi. – Dans ce cas, je vais te demander une compensation pour la mort de mon frère que tes guerriers ont tué à la grande porte de Dun Étair. – Et en quoi consiste cette compensation ? – Tu devras te battre contre moi. – Certes, dit le roi, il serait inconvenant et déshonorant pour toi d'affronter un homme qui n'a plus qu'une main. – Dans ce cas, répliqua Conall, je me lierai l'un des bras le long de mon corps et n'utiliserai contre toi qu'une seule main. »

Sans plus tarder, il attacha solidement son bras à son corps, puis le roi et lui se précipitèrent l'un contre l'autre avec tant de fureur que la rivière fut bientôt rouge du sang qu'ils répandaient tous deux. Mais le jeu d'épée de Conall finit par l'emporter, et Mesgegra tomba pesamment à terre.

« Tu es vainqueur, dit-il, et tu as obtenu ta compensation. Tranche-moi donc la tête et pose-la sur ta propre tête. Ainsi ma gloire s'ajoutera-t-elle à ta gloire. »

Ainsi Conall la lui trancha-t-il sur le chemin de Clone, avant de la déposer sur

une pierre, au bord du gué. Or, la tête de Mesgegra s'enfonça dans la pierre, la fit éclater, et déboula dans la rivière. Conall l'en retira, la plaça sur sa propre tête, mais elle roula sur son épaule et, à partir de ce moment, le héros se mit à loucher, disgrâce qui lui valut le sobriquet de Conall le Louchon^[97]. En effet, parmi les héros et champions d'Ulster, s'en trouvaient trois déparés par un défaut physique : Couhoulinn était borgne^[98], Cuscraid, fils de Conor, bègue, et Conall Cernach louchait. Et, en conséquence, les femmes d'Ulster se partageaient en trois groupes : celles qui aimaient Couhoulinn devenaient borgnes quand elles le contemplaient ; celles qui aimaient Cuscraid devenaient bègues chaque fois qu'elles lui parlaient ; et celles qui aimaient Conall louchaient en le regardant.

Sur ces entrefaites, Conall s'en alla seul sur son char, en direction du nord, tandis que son cocher conduisait le char du roi Mesgegra. Ils ne tardèrent guère à atteindre Uatach Fine, sur la rivière Liffey, où ils rencontrèrent une troupe de cinquante femmes. Il s'agissait de Buan, femme de Mesgegra, et de ses suivantes, qui venaient du sud en suivant les bords de la rivière.

« Qui es-tu, ô femme ? demanda Conall. – Je suis la femme du roi Mesgegra. – Dans ce cas, dit Conall, tu dois m'accompagner. – Comment cela ? répliqua-t-elle. Qui en a décidé ainsi ? – Mesgegra lui-même, répondit Conall. – As-tu une preuve de cette assertion ? – Certes, oui. Regarde : ne reconnais-tu pas son char et ses chevaux ? – Cela ne prouve rien, dit-elle. Le roi Mesgegra n'est pas avare de cadeaux, et il a distribué aux nobles de son royaume bien des chars et bien des chevaux qui lui appartenaient. – J'ai aussi sa tête ! » lui répliqua Conall.

La femme regarda la tête et ne la reconnut que trop.

« Hélas ! gémit-elle. Il est perdu pour moi, le roi généreux qui accomplissait de si beaux exploits. – Eh bien, dit Conall, il te faut maintenant me suivre. – Accorde-moi un délai pour que je puisse pleurer mon mari. »

Elle monta sur une roche et poussa son cri de lamentation, un cri si puissant qu'on l'entendit jusqu'à Tara, au nord, et même jusqu'au tertre d'Allen ; après quoi elle se jeta en arrière, et sa tête alla se fracasser contre une des pierres du gué. Sa tombe se trouve encore au bord du chemin de Clone, à l'endroit qu'on nomme Coll Buana, et des noisetiers poussent à travers les pierres du tertre qui la recouvre^[99].

« Mon garçon, dit Conall au cocher, prends la tête et emporte-la, que nous l'exposions dans la Branche Sanglante à Émain Macha. »

Le cocher se pencha, attrapa la tête de Mesgegra par les cheveux, mais il ne parvint pas à la soulever.

« Elle est trop lourde, dit-il, il m'est impossible de la porter. – Eh bien, dit Conall, saisis ton épée et ouvre la tête. Tu y prendras la cervelle, et tu la mélangeras à de l'argile de façon à en faire une balle de fronde, et c'est cette dernière que nous exposerons dans la Branche Sanglante, au milieu des dépouilles de nos ennemis. »

Ainsi fut fait et, abandonnant le crâne du roi sur le tertre de sa femme, Conall et le cocher repartirent vers le nord et atteignirent peu après Émain Macha. Les Ulates firent bon accueil à Conall Cernach et se réjouirent grandement de la mort du roi Mesgegra qui leur avait causé tant d'ennuis. Ils accrochèrent la balle de fronde faite avec sa cervelle dans la maison qu'on appelait la Branche Sanglante, où se trouvaient réunis tous les trophées pris sur l'ennemi. Mais il en résulta un grand malheur pour eux, car, plus tard, la cervelle de Mesgegra devait causer la perte du roi Conor. Quant à Athirne, le poète, il avait repris sa place au milieu de son peuple, et les cent cinquante femmes qu'il avait ramenées de la province de Leinster l'entouraient ^[100].

CHAPITRE VI

L'initiation de Couhoulinn

Lorsque Couhoulinn eut atteint l'âge de dix-sept ans, il accompagna son oncle, le roi Conor, chez Forgall Manach, l'un des grands nobles d'Ulster. Or, Forgall avait une fille, nommée Émer, sur qui les yeux de Couhoulinn se portèrent avec tant d'insistance qu'il en devint passionnément épris. Aussi lui dit-il qu'il l'épouserait volontiers, mais elle répondit qu'elle ne suivrait jamais un homme sans l'assentiment de son père.

Alors, Couhoulinn alla trouver Conor et lui demanda ce qu'il convenait de faire. Le roi prit Forgall à part et l'avisa que son propre neveu, le fils de sa sœur, manifestait le désir d'épouser sa fille. Mais le père prit fort mal la chose.

« Comment ? s'écria-t-il. Ce jeune blanc-bec a osé lever les yeux jusqu'à ma fille ! Sache, roi Conor, que je ne la donnerai jamais en mariage à un homme qui n'a pas encore fait ses preuves. Ton neveu est peut-être très doué pour se contorsionner devant les Ulates, mais il n'a pas reçu l'éducation guerrière qui convient à un champion. – Dans ce cas, que proposes-tu ? demanda Conor. – Voici, répondit Forgall. Que ton neveu aille suivre les enseignements des femmes-guerrières qui sont en Écosse, qu'il s'initie auprès d'elles aux tours d'adresse et aux prouesses sans lesquels il n'est de véritable guerrier. Et je donnerai ma réponse au sujet d'Émer lorsque, à son retour, il prouvera son habileté. »

Et c'est ainsi que Couhoulinn partit pour l'Écosse, emmenant avec lui deux valeureux champions, Loegairé Buadach et Conall Cernach. Aussitôt à bord du bateau de ce dernier, tous trois cinglèrent sur les flots bleus et vifs, sur la mer verte et grise, forte et rude, et ils finirent par atteindre les promontoires au sommet bleuté de l'Écosse. En ce pays vivait une femme-guerrière dont le nom était Dordmair, fille de Domnall Maeltemel, et elle accueillait dans sa forteresse les jeunes gens qui souhaitaient s'initier aux arts du combat.

À leur arrivée chez elle, ils reçurent un bel accueil, prirent un bain, firent un bon repas, et dormirent dans de bons lits. Le lendemain matin, Dordmair leur demanda ce qui les amenait ici.

« Nous sommes venus vers toi, dirent-ils, pour apprendre les arts de la guerre, les belles prouesses et les faits d'armes héroïques. »

Alors, elle les mena dans la prairie, devant la forteresse, et entreprit de leur montrer des tours d'adresse. Elle se fit apporter une épée à cinq tranchants qu'elle ficha en terre, d'un seul coup, la pointe acérée comme un rasoir vers le haut. Puis elle sauta en l'air et retomba de façon que sa poitrine et ses seins reposassent juste sur la pointe aiguë de l'épée, et ce sans trouer le moins du monde ni son vêtement

ni sa peau. Elle demeura ainsi un long moment en équilibre, puis se mit à converser avec Loegairé et Conall.

« L'un de vous, dit-elle, veut-il essayer ? »

Ils se concertèrent avec Couhoulinn pour savoir qui tenterait l'épreuve, mais sans parvenir à se départager.

« Dans ce cas, dit la femme, que le plus noble d'entre vous essaie. – Alors, dit Couhoulinn, la préséance revient à Conall, fils d'Amorgen. »

Conall Cernach tenta aussitôt l'épreuve mais, si grande que fût sa force, il se révéla incapable de se maintenir en équilibre sur la pointe de l'épée. Loegairé s'y risqua à son tour, sans plus de succès.

« Quelle honte pour nous, dirent-ils à Couhoulinn, qu'un Ulate ne puisse réussir cette épreuve ! Il faut que tu essaies toi-même. »

Couhoulinn se leva, prit son élan, bondit et, une fois en l'air, s'y balança de telle sorte qu'il plaça sa poitrine sur la pointe de l'épée sans se blesser, déclara la chose des plus faciles, assura que cette position de repos lui convenait parfaitement et qu'il y passerait volontiers toute la journée.

Dordmair, fille de Domnall, prit à part ses deux compagnons.

« Gardez-vous de votre orgueil, dit-elle. Jusqu'à présent, vous avez obtenu gloire et triomphe grâce à vos faits héroïques ; mais, sachez-le, votre sang s'est desséché, vos nerfs se sont durcis. Si vous désirez qu'on vous considère longtemps comme des champions, il faut vous exercer à bien d'autres tours d'adresse que ceux que vous connaissez déjà. Seulement, vous avez besoin d'aide et d'assistance, et vous pouvez l'obtenir de moi. – Nous n'en avons que faire, répliqua Conall. – Comme il vous plaira, dit-elle. Dans ce cas, retournez dans votre pays et laissez le jeune homme. »

Loegairé et Conall en tombèrent d'accord et, après avoir pris congé de Couhoulinn et de Dordmair, ils se rembarquèrent à destination de l'Ulster. Quant à Couhoulinn, il resta en Écosse, y apprenant d'autres tours d'adresse et manègements d'armes.

Or, un jour, à la fin de l'année, il se reposait sur le rivage quand il vit s'approcher un homme de taille gigantesque, dont le corps était noir comme du charbon, depuis ses pieds jusqu'à ses cheveux, et qui l'aborda bientôt.

« Que fais-tu dans ce pays ? demanda-t-il. – Je consacre mon temps, répondit Couhoulinn, à améliorer ma valeur et mes prouesses et, lorsque je me délasse, comme à présent, je repense à tout ce que j'ai appris au cours des douze derniers mois. – Tu me parais bien content de toi, mon garçon, reprit le colosse. Mais qui peut se vanter de tout connaître en fait de prouesses guerrières ? Celles que tu as apprises ici ne sont peut-être pas celles qui te procureront gloire et honneur. – Que veux-tu insinuer ? demanda Couhoulinn. – Simplement que nul ne devrait se contenter d'un seul maître en la matière. – Est-ce vrai ? – C'est vrai, assurément.

– Alors, dis-moi : y a-t-il dans le monde une femme qui soit meilleure et plus habile que celle auprès de laquelle je me trouve depuis près d'un an ? – Oui, répondit l'homme. J'en connais une, Scatach, fille de Buanuinne, roi de Scythie. Elle réside dans une forteresse, de l'autre côté de cette montagne. Et je te garantis qu'elle est meilleure et plus habile que celle qui t'instruit depuis près d'un an. »

Et, sur ces mots, le géant noir^[101] quitta Couhoulinn sans prendre congé, s'éloigna le long du rivage et disparut derrière un gros rocher.

Après avoir fait ses adieux à Dordmair, fille de Domnall Maeltemel, Couhoulinn s'enquit de la forteresse de Scatach et partit sur la montagne. Il avait déjà accompli un long chemin quand il aperçut des jeunes gens qui, dans une prairie bordée d'une rivière, se livraient à des jeux de lancer. Bien qu'il fût fatigué par des heures de marche à travers la montagne, il s'approcha d'eux et s'arrangea pour attraper leurs balles chaque fois qu'ils en lançaient une. De sorte qu'étonnés de son adresse, ils finirent par l'aborder et par s'enquérir de lui.

Or, à peine eut-il répondu qu'il venait d'Ulster, qu'aussitôt quatre Irlandais qui faisaient partie du groupe s'en détachèrent et le saluèrent avec respect. Il s'enquit donc également d'eux.

« Eh bien, jeunes gens, dit-il enfin, quelle sorte d'éducation avez-vous reçue au cours de cette année ? Quelles prouesses avez-vous apprises ? – Nous avons réussi l'épreuve du Pont des Sauts, répondirent-ils. – Combien de temps vous a-t-il fallu pour y parvenir ? demanda Couhoulinn. – Une année, un mois, trois jours et trois nuits. – Très bien, jeunes gens. Maintenant, voulez-vous me guider vers le Pont des Sauts ? Je serais curieux de savoir en quoi consiste sa difficulté. »

On le conduisit donc le long de la rivière jusqu'à un pont autour duquel étaient rassemblés maints autres jeunes gens, tous des élèves que Scatach éduquait dans les arts guerriers et les tours d'adresse. Et voici comment était ce pont : pour peu qu'on sautât dessus, il se rétrécissait jusqu'à devenir aussi mince qu'un cheveu, aussi dur qu'un clou et aussi glissant que le fil d'une épée. D'autres fois, lorsque quelqu'un bondissait au-dessus de lui, il se levait tellement haut qu'on eût dit un mât de navire. Et voilà pourquoi on l'appelait le Pont des Sauts.

Couhoulinn regarda plusieurs jeunes gens sauter sur le pont. Invariablement, ils retombaient à terre, vaincus. Après avoir bien observé la scène, il sauta lui-même sur le pont, mais celui-ci devint si glissant que, n'y pouvant tenir, il chut à la renverse.

Or, Scatach, depuis sa maison, regardait ce qui se passait près du pont. Sa maison était très vaste : elle avait sept portes énormes, sept fenêtres entre chaque porte, et sept chambres d'une fenêtre à la suivante. Trois fois cinquante filles occupaient chacune de ces chambres, toutes vêtues de manteaux pourpres ou bleus.

Et Scatach distingua très bien la tentative et l'échec de Couhoulinn. À ses côtés

se tenait sa fille Uatach, belle à ravir, avec de longs doigts blancs et des sourcils noirs. Quand elle vit Couhoulinn sur le dos, près du pont, elle lui donna, en l'espace d'un éclair, tout l'amour de son âme et se jura de l'aimer plus qu'aucun autre homme.

« Regarde bien ce jeune homme, lui dit sa mère, il en vaut la peine. Il m'a été dès longtemps prédit qu'un jeune homme, à peine sorti de l'enfance, viendrait de l'ouest, des terres d'Irlande, et mettrait moins d'une heure à remporter l'épreuve du Pont des Sauts. Nous saurons vite si c'est celui-ci... »

Cependant, Couhoulinn s'était relevé et, après avoir pris son élan, il sauta de nouveau au-dessus du pont, mais une nouvelle glissade l'étendit au sol. Les jeunes gens qui l'entouraient poussèrent des cris moqueurs pour stigmatiser sa folie, puisqu'il tentait l'épreuve du Pont des Sauts sans avoir reçu les enseignements de Scatach. En s'entendant railler de la sorte, Couhoulinn, pris de rage, sauta une troisième fois au-dessus du pont en faisant balancer son corps, comme s'il flottait dans le vent, et, de cette façon, il parvint à se poser sur le plancher du pont, à la hauteur exactement du pilier central. Et le pont ne se rétrécit ni ne s'amincit, tel un fil, ni ne leva. Devant un pareil exploit, l'assistance ne put réprimer des cris d'étonnement et d'admiration.

« Eh bien, ma fille, dit Scatach, mon pressentiment ne me trompait pas. Il s'agit bel et bien de celui dont on m'a prédit l'arrivée. Va à sa rencontre, souhaite-lui la bienvenue, et guide-le à travers la forteresse jusqu'à la maison des barbiers : il y logera cette nuit. »

Trop heureuse d'obéir, Uatach alla donc trouver Couhoulinn, l'invita à pénétrer dans la forteresse, le mena jusqu'à la maison des barbiers et le pria de s'y installer pour la nuit. Puis elle revint vers sa mère, mûrissant dans son cœur tout l'amour qu'elle éprouvait pour lui.

On servit à manger et à boire à Couhoulinn. Mais les barbiers commencèrent à se divertir aux dépens de sa jeunesse et de ses allures un peu frustes. Après les avoir un moment laissés parler sans répondre, il ne put davantage réprimer sa rage et, saisissant ses armes, il entreprit si bien de les frapper les uns après les autres qu'ils se ruèrent au-dehors en hurlant. Loin de se calmer, il les poursuivit dans la cour et en massacra quelques-uns, coupa la tête de ses victimes et alla placer ces sanglants trophées sur la grande porte de la forteresse, inspirant à tous, par là même, une terreur extrême. Ainsi, aucun des barbiers n'osa reparaitre dans la maison, et Couhoulinn y dormit tout seul jusqu'au matin. Alors, il se leva, s'en fut à la porte de la maison où demeurerait Scatach et demanda si elle était là. Elle apparut à sa fenêtre.

« Qu'y a-t-il, mon garçon ? demanda-t-elle. – Je viens te demander les bijoux et les trésors que t'ont donnés en paiement les jeunes gens que tu instruis, répondit-il. À mon avis, tu leur as pris bien plus que ne valent les conseils que tu as daigné leur fournir. – Ton impudence et ton audace passent les bornes ! s'écria-t-elle. Sache que j'ai autour de moi bien des guerriers plus dignes de faire cette demande

que tu ne l'es toi-même. – Ils ont essayé de me tenir tête et n'en ont même pas été capables ! répliqua Couhoulinn. Je te le répète donc, je suis parfaitement à la hauteur de ma demande, et j'irai jusqu'au bout de ma résolution. – Que prétends-tu donc que je fasse ? – Sors de ta maison et viens me combattre. – Assurément, je le ferai », grommela Scatach.

Elle revêtit ses armes et sortit pour se présenter devant Couhoulinn ; mais, à ce moment, ses deux fils, deux guerriers solides et fortement bâtis, s'interposèrent.

« Avant de combattre notre mère, tu devras avoir raison de nous deux, dirent-ils. – Je ne vous crains pas, répondit-il tranquillement. Attaquez-moi tous deux, je saurai bien vous faire face. – Il n'est pas question que vous le combattiez, intervint Scatach, car il s'agit d'une querelle entre lui et moi. Mais, s'il le désire, et surtout s'il se soucie de respecter une femme, je lui propose d'affronter mon champion, Cuar, que jamais personne n'a réussi à vaincre. – S'il s'agit là d'une provocation, s'écria Couhoulinn, elle est la bienvenue ! Je soutiendrai le combat contre ton champion. »

On le fit donc venir. Cuar était un homme horrible, monstrueux, d'une laideur et d'une taille impressionnantes. Il se précipita sur Couhoulinn en poussant un terrible cri de guerre, pensant ainsi l'effrayer et le réduire à merci en quelques instants ; mais le jeune homme soutint son assaut sans faiblir et lui rendit si bien coup pour coup que leur duel se poursuivit longtemps, tandis que le sang éclaboussait l'herbe verte de la prairie. À bout de souffle, enfin, le champion de Scatach ne put éviter un dernier assaut ; l'épée de Couhoulinn lui perça la poitrine, et il s'effondra bruyamment. Alors, Couhoulinn lui trancha la tête et vint présenter celle-ci à Scatach.

« Mon garçon, dit-elle, tu as accompli là un bel exploit. Je ne déplore pas outre mesure la perte de mon champion, car tu viens de donner la preuve qu'il n'était pas capable de vaincre un guerrier plein de courage et d'audace. Mais tu es blessé, ce me semble ; viens te reposer chez moi. Je vais t'y faire préparer un lit, de sorte que l'on te soigne et guérisses tes plaies dans les meilleures conditions possibles. Tu seras mon hôte aussi longtemps qu'il le faudra pour te remettre. »

On le mena donc à l'intérieur de la maison, et on lui prépara un lit dans une chambre où il serait seul. On lava ses plaies, on les pansa, on lui apporta des breuvages qui apaisèrent ses douleurs. Et il s'endormit, sitôt la nuit, quand fut venue l'heure pour chacun d'aller se coucher.

Cependant, au milieu de la nuit, Uatach, fille de Scatach, se glissa dans la chambre où Couhoulinn dormait. Il se réveilla brusquement et la vit devant lui.

« Qu'est-ce qui t'amène à cette heure ? demanda-t-il. – Une armée qui attaque ne risque pas d'être attaquée, répondit-elle, et voilà pourquoi je prends les devants. Sache que je te désire et que rien ne pourra m'empêcher de faire ce que j'ai décidé. – Mais ne sais-tu pas, ô fille, qu'il est interdit à un homme blessé de coucher avec une femme ? »

Uatach sortit donc de la chambre et s'en retourna dans la sienne. Mais, ne pouvant dormir, tant le désir du jeune homme la tourmentait, elle se défit de tous ses vêtements, s'empressa de revenir auprès de Couhoulinn et, toute nue, se glissa dans le lit. Ce dont Couhoulinn fut on ne peut plus contrarié. Il étendit sa main valide et, à tâtons, rencontra par hasard l'un des doigts d'Uatach, s'en saisit et le tordit violemment pour la chasser du lit mais, ce faisant, il la blessa et la marqua rudement.

« Sois maudit pour ta faute et le mal que tu m'as causé, spectre honteux, fantôme ratatiné ! s'écria-t-elle. Tu viens de commettre une bien vilaine action en me blessant, quand tu pouvais me renvoyer sans me faire de mal. – Je préfère te renvoyer ainsi pour que tu saches que je ne suis pas disposé à me soumettre à tes caprices, répliqua-t-il. Car tu risques disgrâce et mépris, maintenant que te voici blessée. – Je consens à te pardonner, insista-t-elle, sous réserve que tu me permettes de rester toute la nuit à tes côtés. – Tu es opiniâtre, ô fille, et beaucoup trop sûre de toi. Je te le répète, tu ne resteras pas cette nuit dans mon lit. – Écoute-moi, beau chien^[102]. Si je ne me sépare pas de toi cette nuit, je saurai t'obtenir de belles récompenses. Je ferai en sorte que ma mère t'enseigne les trois prouesses secrètes qu'elle est seule à connaître et qu'elle n'a jamais révélées à personne. »

Couhoulinn le lui fit jurer et, cette nuit-là, elle obtint tout ce qu'elle avait désiré, tant en esprit que dans son corps. Au matin, il lui demanda :

« Maintenant, il te faut me dire comment j'obtiendrai les récompenses que tu m'as promises. – Ce n'est pas difficile, répondit-elle. Sache que Scatach ira tout à l'heure dans un bois converser avec les dieux. Elle sera sans armes mais aura sous elle un panier rempli de prouesses. Si tu vas la rejoindre, avec tes armes, et si tu la menaces, elle ne pourra rien te refuser. Tu obtiendras les trois prouesses dont je t'ai parlé et que ma mère n'a jamais révélées à quiconque. N'hésite pas, brandis ton épée au-dessus d'elle et dis-lui que sa tête est le gage de ta satisfaction. »

Dans la matinée, Couhoulinn se promenait vers le Pont des Sauts quand il aperçut Scatach qui pénétrait dans la forêt. Il la suivit discrètement et, lorsqu'elle eut atteint une clairière, il se précipita sur elle l'épée au poing. En voyant la lame briller dans la lumière, elle demanda : « Qu'y a-t-il donc, petit chien ? – Je désire t'infliger mort et destruction ! s'écria-t-il. – Tu ferais mieux de m'épargner, répliqua posément Scatach. Si tu m'épargnes, tu obtiendras de belles récompenses. – Et quelles sont ces récompenses ? – Celles que tu voudras me demander. – Eh bien, voici, dit Couhoulinn. Je désire les trois prouesses secrètes que tu n'as jamais révélées à personne, ainsi que l'amitié de tes cuisses^[103] et ta fille Uatach. »

Scatach jura tout ce qu'il voulut, lui révéla les trois prouesses, et, la nuit suivante, Couhoulinn eut la fête de la main et du lit avec la fille, et, en plus, l'amitié des cuisses de la mère. Puis il demeura une année entière en leur

compagnie.

À la fin de l'année, il se prépara au départ, car il voulait aller jusqu'à la forteresse d'une autre femme-guerrière, Aifé, fille d'un roi de la Grande-Grèce. Il prit congé de Scatach et de Uatach et, cheminant seul à travers la montagne, arriva bientôt devant la porte de la demeure où résidait Aifé.

Celle-ci l'accueillit aimablement et amoureusement, car il était beau et plaisait à toutes les femmes. Et, cette nuit-là, il eut la fête de la main et du lit avec elle et resta en sa compagnie pendant une année entière^[104], au terme de laquelle il s'apprêta à partir.

« En vérité, dit Aifé, c'est grande folie et grande maladresse à toi que de t'éloigner avant d'être complètement formé en prouesses de valeur et de bravoure. – N'en sais-je pas assez ? demanda Couhoulinn. Est-il donc des prouesses que je ne connaisse ? – Certes, oui, répondit-elle. Je possède le secret de trois prouesses que je n'ai jamais révélées à quiconque, et notamment celui du *gai bolga*^[105] qui est la meilleure prouesse du monde. Seulement, pour les apprendre, il faut s'exercer pendant au moins un an. Reste donc avec moi cette année encore, et, si tu les apprends, tu surpasseras tous les guerriers, jeunes et vieux, qui se distinguent dans les batailles. – Je resterai donc », dit Couhoulinn.

Il demeura donc chez elle une année encore et, celle-ci révolue, s'apprêta derechef à partir.

« Il n'est pas juste que tu t'en ailles, lui dit Aifé, car je suis enceinte, et il serait convenable que tu saches quel enfant j'aurai. – Si c'est une fille, répondit Couhoulinn, puisque toute mère a pouvoir sur sa fille, élève-la et donne-la à l'homme que tu lui auras choisi. Mais si c'est un fils que tu portes, nourris-le bien et enseigne-lui les prouesses de valeur et de bravoure. Apprends-lui toutes les prouesses que tu connais, sauf le *gai bolga*, car, celui-là, je désire le lui enseigner moi-même lorsqu'il viendra en Irlande me retrouver. »

Là-dessus, il prit congé d'elle, la laissant triste et affligée de le voir s'éloigner. Quant à lui, malgré sa marche à travers la montagne, il sentit son esprit angoissé pendant tout le jour. Il chemina longuement, tout pensif, avant d'atteindre le Pont des Sauts, non loin de la forteresse de Scatach.

Or, il aperçut soudain quelque chose d'inimaginable, de merveilleux, d'étrange, d'horrible, de monstrueux, à savoir une femme fort laide, fort grande, fort vieille, qui, debout de l'autre côté du pont, tenait en sa main un récipient de métal tout rempli de boules de fer hérissées de pointes acérées. Alors, il reconnut en elle une sorcière nommée Ess Enchenn dont, se souvint-il, il avait tué les trois fils au cours d'un combat périlleux.

« Couhoulinn ! s'écria-t-elle en le voyant, laisse-moi la route et va-t'en loin d'ici ! – Ce que tu me demandes est impossible, répliqua-t-il. Ce pont ne peut être franchi que par une seule personne, et cette personne ne peut être que moi. Il est

si mince et si glissant que nul ne s'y peut tenir s'il n'en a appris l'art et la manière. Aussi est-ce à toi de passer ton chemin, sorcière noire ! – Malédiction sur toi si tu ne me laisses la route ! cria Ess Enchenn. – Voilà qui est bien fâcheux, commenta Couhoulinn. Je te la laisserai certainement, mais tu n'y gagneras que mort et destruction. »

Alors il enserra le pont de ses bras et de ses jambes et s'y étendit sur le dos, en travers. Mais la sorcière, par un coup dont elle avait le secret, bondit sur lui, le saisit brutalement et le blessa. Il se vit perdu s'il ne réagissait au plus vite et, sautant en l'air, il se balançait au-dessus du pont comme s'il flottait dans le vent puis, fondant sur la sorcière, il tira son épée et, d'un seul coup, lui en trancha la tête. Ainsi périt Ess Enchenn, la maudite, pour avoir osé défier Couhoulinn.

Il reprit sa route vers la maison de Scatach, où de nombreux jeunes gens étaient venus s'instruire, pendant les deux années que lui-même avait passées chez Aifé, fille du roi de la Grande-Grèce. Parmi ces jeunes gens, se trouvaient Ferdéad^[106], fils de Damann, et Noisé^[107], fils d'Usnech, ainsi que Fergus, fils de Lua à la Longue Chevelure, et plusieurs autres guerriers d'Irlande. Or, le jour même où Couhoulinn parut en ces lieux, tous ces jeunes gens se préparaient à repartir, mais il leur suffit de reconnaître en lui le fils de Dechtiré pour décider de demeurer là une année de plus afin de s'initier, en sa compagnie, à tous les tours d'adresse et prouesses. Et ils apprirent ainsi de Scatach et de lui tout ce qui pouvait être enseigné, hormis le *gai bolga*, que Couhoulinn se réservait jalousement^[108].

Au bout de l'année, Couhoulinn et les jeunes gens d'Irlande allèrent prendre congé de Scatach et de Uatach.

« Il est temps pour moi, dit Couhoulinn, d'accompagner ces jeunes gens et de revenir en Irlande. – Certes, acquiesça Scatach, mais vous ne vous en irez pas tant que je ne vous aie tous liés par un serment d'honneur et d'amitié mutuels, afin que les hommes de ce monde se voient dans l'incapacité de dresser aucun d'entre vous contre un autre. En effet, vous ne serez jamais en danger devant quiconque, sauf devant quelqu'un d'entre vous. Et voici les obligations auxquelles je vous soumetts : si le meilleur d'entre vous cherche querelle au pire, c'est lui qui sera vaincu ; mais la défaite accablera le pire s'il cherche querelle au meilleur. Aucun d'entre vous ne devra jamais transgresser cet interdit^[109]. »

Les jeunes gens d'Irlande se donnèrent alors la main, tous ensemble, et ils jurèrent d'observer fidèlement les conditions imposées par Scatach. Puis ils dirent adieu à celle-ci et à sa fille et se dirigèrent vers l'ouest. Sur le soir, ils arrivèrent en un pays qui s'étendait le long du rivage de la mer et virent devant eux les murailles d'une imposante forteresse.

« Nous voici dans le royaume d'Aed le Rouge, dit Noisé, fils d'Usnech. La coutume veut, chez lui, que personne n'y puisse être hébergé la nuit sans avoir d'abord accompli quelque prodige en sa présence. – Puisqu'il en est ainsi, dit

Couhoulinn, je vais prendre les devants pour voir si, sur le rivage, il ne me serait pas possible de capturer quelques oiseaux. Ceux de la forteresse le verraient alors et seraient émerveillés que j'aie pu les prendre vivants. – Soit, acquiescèrent les jeunes gens. Nous te suivrons de loin et nous réjouirons si tu réussis. »

Sur ce, ils se séparèrent, et Couhoulinn suivit le rivage. Or, comme il scrutait le ciel en quête d'oiseaux, son attention fut attirée par une grande assemblée d'hommes et de femmes qui se tenait au bord de l'eau. Il s'approcha et les vit assis à même le sable dans une attitude d'extrême tristesse. Au milieu d'eux se tenait une jeune fille charmante, aimable et très belle, la plus distinguée de toutes les femmes du monde. Et, tout autour d'elle, les gens pleuraient et se lamentaient. Couhoulinn les salua.

« Quel chagrin vous afflige donc ? demanda-t-il. – Hélas ! répondit la jeune fille, voici le jour où les Fomoré^[110] viennent chercher, tous les sept ans, leur tribut dans ce royaume : l'un des enfants du roi Aed le Rouge. Et, cette fois-ci, je suis la victime qu'a désignée le sort, moi, la fille préférée du roi. Voilà pourquoi tous ces gens se lamentent. Les Fomoré ne tarderont plus guère à venir me prendre... – Quels sont ceux qui viennent réclamer le tribut ? Sont-ils nombreux ? – Ils sont trois, les trois fils d'Alatrom des Fomoré. Leurs noms sont Dub, Mell et Dubros. Et ces êtres horribles et sanguinaires n'hésiteraient pas à massacrer tous ceux qui m'accompagnent si je n'acceptais de les suivre. »

Ils n'avaient en effet guère eu le temps de converser lorsqu'ils virent un bateau à l'horizon qui s'approchait à toute vitesse. Il aborda bientôt, non loin de l'endroit où ils se tenaient et, sur-le-champ, tous ceux qui escortaient la jeune fille prirent la fuite, sans que personne, excepté Couhoulinn, demeurât près d'elle. À la poupe du bateau se dressait un guerrier farouche, hostile, diabolique, sombre, et qui riait à gorge si cruellement déployée que l'on voyait, tout au fond, ses noires entrailles.

« Pourquoi ce monstre manifeste-t-il tant d'allégresse ? questionna Couhoulinn. – C'est ta présence, répondit la fille, qui le fait jubiler. Il voit en toi un excellent complément au tribut qu'il vient réclamer. – Par ma conscience ! s'écria Couhoulinn, quelle impudence ! Il serait moins faraud s'il se doutait de ce qui l'attend. »

Le géant quitta le navire, sauta sur le rivage et foula le sable dans leur direction, puis tendit son long bras noueux et hideux vers Couhoulinn. Mais, déjà, celui-ci brandissait son épée et lui en assenait un tel coup qu'il lui décolla la tête.

Quand les deux autres fils d'Alatrom des Fomoré virent que leur frère avait été tué, ils débarquèrent à leur tour et s'avancèrent sur Couhoulinn, ivres de haine et de fureur. Mais lui sauta avec agilité par-dessus ses assaillants comme il le faisait sur le Pont des Sauts, et, ayant de la sorte esquivé leurs coups, il tira son épée et leur trancha la tête à tous deux comme au précédent. Après quoi, les abandonnant sur le sable, il quitta la jeune fille et reprit sa marche le long du rivage.

Il aperçut alors un vol d'oiseaux qui venait droit vers lui et, une nouvelle fois, il

sauta en l'air et, s'y balançant, se maintint dans le vent si fort au-dessus du sol qu'il réussit à attraper des oiseaux dans chaque main. Sur ce, il alla paisiblement rejoindre ses compagnons, sans même songer à leur dire un mot des Fomoré qu'il avait vaincus, et, tous ensemble, ils se dirigèrent vers la porte de la forteresse, lui, tenant toujours ses oiseaux captifs de ses deux mains.

Le portier leur demanda qui ils étaient, et ils répondirent aimablement. On leur ouvrit la porte, et ils furent reçus par Aed le Rouge en personne qui, malgré la tristesse et le désespoir où le plongeait la perte de sa fille, leur fit bon accueil et les invita à passer la nuit dans sa maison. Or, ils étaient à peine entrés que l'on vit survenir la captive des Fomoré.

« Eh bien, ma fille, dit le roi, ceux qui t'accompagnaient t'auraient-ils causé chagrin ou déshonneur ? Ou bien la crainte t'a-t-elle poussée à t'enfuir ? – Détrompe-toi, ô mon père, répondit-elle, il ne s'est rien passé de tel. Un jeune homme est venu vers moi, qui m'a tenu compagnie, tandis que mon escorte s'enfuyait, terrorisée par les Fomoré. Puis il a si bien vaincu les trois fils d'Alatrom qu'il leur a coupé la tête : les voici, je te les apporte. Et si cette proie ne te suffit pas, envoie tes gens s'emparer du bateau qui amenait les Fomoré : il se trouve encore sur le rivage. »

Ensuite, elle désigna le jeune homme qui l'avait sauvée, et le roi Aed, tout heureux, ordonna aux femmes de sa maison de prendre soin des jeunes gens et de leur toilette. Or, pendant qu'ils se trouvaient au bain, la main de Couhoulinn rencontra celle de la fille d'Aed le Rouge.

« Certes, dit la jeune fille, grande est la part de valeur et de bravoure que recèle cette main-là. »

Et elle le conduisit, toujours le tenant par la main, jusqu'à la chambre où se tenait son père.

« Mon père, dit-elle, voici l'homme à qui doit revenir le butin laissé par les Fomoré. Il serait ingrat à nous de ne rien lui laisser car, si je suis sauvée, nous en sommes bien redevables à sa bravoure et à sa valeur. – Voilà qui est bien parlé, ma fille, répondit Aed le Rouge. Et m'est avis que ce jeune homme a non seulement gagné le butin des Fomoré, mais aussi toi-même. »

Le butin pris sur les Fomoré fut donc remis à Couhoulinn, mais il n'en garda rien pour lui. Il le divisa en trois parts. La première, il la donna aux hommes qui se trouvaient dans la maison d'Aed le Rouge, la deuxième aux jeunes gens d'Irlande, et la troisième en dot à la fille. Mais, cette nuit-là, il eut la fille du roi au jeu du lit.

Couhoulinn et les jeunes gens d'Irlande demeurèrent quelques jours dans la maison du roi Aed le Rouge, puis ils prirent congé de leur hôte. On leur procura un bateau pour leur permettre de regagner leur pays. Ils s'en allèrent donc sur la mer et abordèrent au rivage d'Ulster. De là, ils regagnèrent Émain Macha où on leur fit bon accueil.

Cependant, lorsque Couhoulinn demanda des nouvelles d'Émer, il apprit que, déjà informé de son retour d'Écosse, le père de celle-ci, Forgall Manach, était moins que jamais décidé à la lui donner. Aussi l'avait-il enfermée dans sa forteresse et entourée de gardes pour l'empêcher de s'enfuir. Couhoulinn devint rouge de colère et, rassemblant les jeunes gens avec lesquels il avait appris les tours d'adresse et les prouesses de valeur et de bravoure chez les femmes-guerrières d'Écosse, il les emmena avec lui sur les terres de Forgall Manach.

Ils assiégèrent la forteresse et finirent par s'y introduire, saccageant tout sur leur passage. Après quoi, Couhoulinn revint chez lui en compagnie d'Émer, fille de Forgall Manach, et il vécut désormais avec elle ^[111].

CHAPITRE VII

L'étrange voyage de Couhoulinn

Après son retour d'Écosse, où il avait appris des prouesses que nul autre ne connaissait, Couhoulinn s'établit dans la terre de son père Sualtam, mais il séjournait très souvent à Émain Macha auprès de son oncle, le roi Conor. Il avait à présent un cocher nommé Loeg, fils de Riangabar, qui passait pour l'un des plus habiles et des plus courageux qui fussent en ce temps-là. Et, en vertu de sa grande valeur, on lui avait donné un fils adoptif^[112] en la personne d'un jeune guerrier qu'on appelait Lugaid aux Ceintures rouges.

Il existait une coutume, en Ulster, que tous respectaient, à savoir que si chaque héros devait recevoir des Ulates et les nourrir pendant une nuit chaque année, le roi, quant à lui, devait les recevoir trois jours et trois nuits au commencement de chaque saison^[113] et les nourrir et les abreuver pendant ce temps. Or, voici qu'arriva le tour de Bricriu à la Langue empoisonnée d'accueillir le roi et son peuple.

Bricriu fit donc apporter chez lui tout ce qui était nécessaire au festin. Les femmes des Ulates recevaient à cette occasion, de la part de la femme de celui qui donnait la fête, sept bœufs et sept porcs, sept tonneaux de bière, sept pots, sept coupes, sept verres à bière, sept services de poissons, d'oiseaux et de légumes variés. Et l'on remplissait, à l'intention du roi, un grand tonneau, muni de deux échelles, l'une à l'extérieur, l'autre à l'intérieur, dont on se servait pour aller y puiser la bière.

Or, quand il vit le roi Conor et les Ulates, une fois réunis en sa maison, s'apprêter à faire honneur au festin, Bricriu, qui les observait, ne put s'empêcher de dire tout haut : « Ils seront célèbres dans l'avenir, les exploits qui vont être accomplis dans l'espoir d'une bière pour rire et d'un repas pour rire. »

Tout le monde entendit la remarque et se demanda où Bricriu voulait en venir, mais chacun garda le silence, car on savait qu'il ne manquait jamais une occasion de susciter des querelles intestines dans les assemblées. Quant à Conor, il heurta de sa verge d'argent la colonne de bronze qui s'élevait au milieu de la salle avec tant d'énergie qu'on entendit le bruit résonner dans toute la forteresse.

« Quel malin plaisir prends-tu donc, s'écria-t-il, à provoquer ces braves Ulates, le jour où tu les invites ? – Mon cher et vénéré Conor, répondit Bricriu, je ne manque de rien, chacun le sait ici. J'ai tout mon content de boire et de manger, et je puis offrir à mes hôtes de quoi leur complaire et les rassasier. Cependant, il serait à mes yeux injuste que les Ulates jouissent de mon festin sans avoir accompli quelque action d'éclat pour le mériter. »

À ces mots, douze champions se levèrent, dont les moins distingués n'étaient pas Fergus, fils de Roeg, Conall Cernach, fils d'Amorgen, Celtchar, fils d'Uthecar, et Couhoulinn, fils de Sualtam, qui, se précipitant au-dehors comme un seul homme, saisirent leurs armes et quittèrent la forteresse de Bricriu pour aller chercher mort d'homme dans chacune des provinces d'Irlande, non sans jurer qu'ils ne reviendraient pas qu'ils n'eussent au moins un exploit à raconter.

Escorté de cinquante compagnons, Couhoulinn se rendit dans la province de Connaught, et, une fois parvenu sur les bords du lac Melvin, divisa sa troupe en deux groupes : l'une qui s'en alla le long de la rivière Drowes vers l'est, l'autre qui la suivit vers l'ouest. Parmi les gens demeurés avec Couhoulinn, se trouvaient Lugaid aux Ceintures rouges et Loeg, fils de Riangabar, son cocher. Et, de conserve, ils avancèrent dans la région connue de nos jours sous le nom de comté de Mayo et parvinrent au gué qui se trouve en face de Ferthan, au nord de Corrasur-Achad, dans ce qui est maintenant le comté de Roscommon. Ce territoire appartenait aux fils de Mané, lui-même fils de Cêt, fils de Maga, l'un des ennemis les plus acharnés des Ulates.

Or, Mané se trouvait précisément en cet endroit, entouré de cent compagnons qui s'ébattaient autour de l'eau noire du gué de Ferthan. Des leurs était également Finnchoem, fille d'Éochaid Rond, au milieu de ses suivantes ; et Loeg et Lugaid tombèrent sur elles alors qu'elles essayaient d'escalader le tertre de Duma Tetach.

« Accordez-moi grâce ! s'écria Finnchoem en les apercevant. – Pourquoi devrions-nous te faire grâce ? demanda Lugaid. – Parce que je suis destinée à un homme que je recherche, répondit-elle. – Et qui donc recherches-tu ? demanda Loeg. – Couhoulinn, fils de Sualtam, répondit-elle. Il m'a suffi d'entendre conter ses grandes prouesses pour l'aimer. – Cela te vaudra son estime et sa bienveillance. Sache, ô jeune fille, qu'il se trouve non loin d'ici, en direction du couchant. »

Pendant ce temps, Couhoulinn s'était arrêté devant les jeunes gens qui accompagnaient Mané et les avait pris sous sa protection. Après cela, il fit un saut de proue et, repartant vers l'est, alla rejoindre Loeg et Lugaid. C'est alors que la jeune fille l'aperçut. Elle se leva au-devant de lui, lui jeta ses deux bras autour du cou et lui donna un baiser.

« Et maintenant ? Que faisons-nous ? dirent ensemble Lugaid et Loeg. – Maintenant ? répondit Couhoulinn, nous avons suffisamment accompli de hauts faits ! Il nous faut protéger trois cents jeunes gens et ramener cette fille à Émain Macha. »

Ils prirent donc le chemin du nord, emmenant Finnchoem. La nuit était venue, et il faisait très sombre. Comme ils atteignaient le bois de Manach, ils aperçurent la lumière de trois feux qui brillaient devant eux, à travers les arbres, et qu'entouraient chacun neuf guerriers. Couhoulinn se précipita sur eux et en tua trois de chaque foyer. Les autres s'enfuirent dans l'obscurité et disparurent sans demander leur reste. De là, Couhoulinn et ses compagnons, après avoir franchi le

gué de Mog, se dirigèrent vers la forteresse de Cruachan^[114] en traversant la plaine d'Aé. Et là, ils poussèrent de grands cris de victoire.

En entendant leurs clameurs, le guetteur de Cruachan monta sur les remparts pour savoir qui les avait poussées ; puis il alla trouver Maeve, et lui décrivit la stature, l'aspect et la manière des gens qu'il avait examinés.

« Je ne les reconnais pas, dit Maeve. À moins qu'il ne s'agisse de Couhoulinn, fils de Sualtam, en compagnie de son élève Lugaid aux Ceintures rouges et de Loeg, son cocher. Quant à la fille, elle pourrait être Finnchoem, la fille d'Éochaid Rond, de la tribu de Mané. Heureux qui la possédera, si du moins il a obtenu le consentement de son père et de sa mère ! Car malheur à lui s'il l'a prise malgré eux. Ils auront à cœur de le poursuivre et de lui faire payer très cher son impudence et sa témérité. »

Là-dessus, Couhoulinn et ses compagnons, qui étaient arrivés près de la porte de la forteresse, poussèrent un nouveau cri de victoire.

« Que quelqu'un sorte, ordonna Maeve, et qu'il s'informe des hauts faits qu'ont pu accomplir ces guerriers. »

Des serviteurs vinrent donc demander à Couhoulinn, de la part d'Ailill et de Maeve, ce qui motivait leur cri de victoire. On leur montra les neuf têtes des hommes tués dans le bois de Manach, et les serviteurs les emportèrent pour les faire voir aux souverains.

« Savez-vous à qui appartenaient ces têtes ? demandèrent ces derniers. – Nous ne les reconnaissons pas, répondirent leurs gens. – Ah ! s'écria soudain Maeve, je les reconnais, maintenant. Ce sont celles des brigands qui venaient nous assaillir et nous piller sans cesse. Qu'on porte ces têtes au-dehors et qu'on les place sur la palissade. »

Cela fait, on vint conter la chose à Couhoulinn.

« Par le dieu que jure ma tribu ! s'écria-t-il, je ferai danser la palissade sur tous les habitants de la forteresse si l'on ne me rend ces trophées qui sont le signe de ma prouesse ! »

On lui rapporta donc ce qu'il réclamait, puis lui et ses compagnons furent introduits dans la maison des hôtes, où on leur procura de doux breuvages, une nourriture abondante et de bons lits pour se reposer.

Le lendemain matin, Couhoulinn se leva le premier, prit toutes ses armes et alla s'adosser contre une grosse pierre, non loin des remparts. Or, le guetteur qui occupait son poste depuis le lever du soleil entendit tout à coup retentir dans la campagne, vers le sud, un bruit sourd comparable au roulement du tonnerre, et il s'empressa d'en informer la reine Maeve.

« De quoi s'agit-il donc ? demanda-t-elle. – Dis-le toi-même, répondirent les jeunes gens qui l'entouraient, car tu le sais mieux que personne. – J'en serais fort

incapable, se défendit-elle, à moins que ce ne soient les hommes de la tribu de Mané qui viennent, depuis le sud, sur les traces de la fille. Regarde une autre fois. »

Le guetteur se pencha par-dessus la muraille de la forteresse.

« Eh bien, dit-il, j'aperçois en effet sur la plaine, vers le sud, un nuage si épais qu'on ne saurait distinguer les uns des autres les gens qui viennent. – Certes, reprit Maeve, je sais de quoi il retourne. Ce nuage est le souffle des chevaux des hommes de Mané lancés sur les traces de Finnchoem. Regarde encore et dis-moi ce que tu vois. »

À nouveau, le guetteur se haussa jusqu'au sommet de la muraille et scruta longuement l'horizon.

« Je distingue des flamboiements qui, dans la plaine, courent depuis le gué de Mog jusqu'à la montagne de Badgné. Mais il t'appartient d'expliquer cela, ô reine Maeve. – Ce n'est pas difficile, dit-elle. Ces flamboiements sont l'éclat des armes et des yeux des hommes de Mané parcourant la plaine en quête de la fille. »

À ce moment, ils aperçurent plus nettement une troupe qui se rapprochait. À sa tête se distinguait un héros. Dans son sillage flottait un manteau de pourpre à quatre franges d'or. Sur son dos étincelait un bouclier orné de huit cercles de laiton. Et il était vêtu d'une ample tunique rehaussée de broderies d'argent depuis les épaules jusqu'aux genoux. Sa chevelure, de la couleur du cuivre rouge, ondoyait jusqu'aux flancs de sa monture, et la chaîne d'or qui lui enserrait la tête lui avait valu son nom d'Éochaid Rond^[115]. Sous lui piaffait un cheval fringant moucheté de jaune et muni d'un frein d'or. Dans sa main, il tenait deux javelots niellés de clous de laiton. À sa ceinture, pendait une épée à poignée d'or incrustée de pierres précieuses. Enfin, à son côté, il portait une lance façonnée par un enchanteur.

Or, à peine le cavalier eut-il aperçu Couhoulinn qu'il jeta sa lance contre lui. Mais Couhoulinn, qui se souvenait des enseignements de Scatach, interposa un charme si puissant entre sa personne et la lance que celle-ci se retourna contre Éochaid et traversa le cou de son cheval, qui se cabra, le jetant à terre. Et, aussitôt, Couhoulinn se rua sur lui, le jeta sur son épaule et l'emporta dans la forteresse, au grand dam des hommes de Mané. Toutefois, Ailill et Maeve refusèrent de laisser partir Couhoulinn et Éochaid sans qu'ils eussent conclu la paix, ce qui n'empêcha pas ce dernier de s'écrier, au moment de la séparation :

« Ô Couhoulinn ! puisses-tu n'avoir de repos ni assis ni couché, tant que tu ne sauras pour quelle cause les trois fils de Doel l'Oublié quittèrent leur pays ! – Je la saurai donc », répliqua simplement Couhoulinn.

Là-dessus, il quitta la forteresse de Cruachan et, en compagnie de ses deux fidèles, s'en retourna déposer à Émain Macha les têtes des neuf hommes qu'il avait tués dans le bois de Manach. Et ce furent donc ses compagnons qui

racontèrent aux hôtes de Bricriu les aventures qui leur étaient arrivées et les exploits qu'il avait accomplis.

Quant à lui, il était allé s'asseoir à sa place, dans la maison de la Branche Rouge, et avait commencé à boire quand, tout à coup, il se sentit mal. Il lui sembla que ses vêtements le brûlaient par tout le corps, que la maison brûlait tout autour de lui, que le sol brûlait sous ses pieds.

« Je crois bien, jeunes gens, dit-il à ceux qui l'entouraient, que je ressens les effets de la malédiction lancée par Éochaid Rond^[116]. Je vais mourir si je sors d'ici sur l'heure. »

Il se leva donc et, après avoir pris ses armes, gagna la cour où Loeg et Lugaid le suivirent. Or, à la porte de la forteresse, il se heurta à un groupe de neuf ouvriers bronziers qui, n'ayant pas reçu leur part de viande et de bière, car on les avait oubliés, l'apostrophèrent en ces termes :

« Tout de même ! il serait à propos que l'on vînt nous apporter à boire et à manger de la part du roi ! – Me prenez-vous pour un intendant ? » s'écria-t-il avec fureur.

Et, sans réfléchir davantage, il se précipita sur eux, l'épée levée, et, en un tournemain, les décapita tous. Après quoi, il s'éloigna vers l'est et gagna la colline où s'élève aujourd'hui Armagh, mais qui, à l'époque, était recouverte par une épaisse forêt. Le hasard voulut que s'y trouvassent, ce jour-là, des forgerons à qui Conor avait commandé un certain travail. Mais vu leur isolement, ils s'attendaient à passer la nuit sans boire ni manger. Aussi, lorsqu'ils virent s'approcher les trois guerriers, ils dirent :

« Vraiment, il est à propos qu'on pense à nous apporter notre part de bière et de viande de la part du roi. – Me prenez-vous pour un intendant ? » s'exclama Couhoulinn, de nouveau en proie à une grande fureur.

Et il s'élança sur eux, l'épée à la main, et, en un tournemain, les décapita tous. Après quoi il s'éloigna, toujours suivi de Loeg et de Lugaid, et toujours vers l'est, en direction des rivages de la mer, de sorte qu'il parvint au port de Dundalk.

Or, le fils du roi d'Écosse venait précisément d'aborder là, escorté d'une troupe de matelots, avec un grand bateau qui apportait du satin, de la soie et des cornes à boire pour le roi Conor. Averti de leur arrivée, celui-ci avait envoyé vers eux des serviteurs qu'on attendait incessamment. Aussi l'équipage, en voyant s'approcher Couhoulinn, Loeg et Lugaid, crut-il qu'il s'agissait des envoyés du roi.

« Vraiment, dirent les matelots, il est à propos que l'on vienne enfin prendre en charge notre cargaison, car les vagues et les brisants nous ont grandement éprouvés. – Me prenez-vous pour un intendant ? » s'emporta Couhoulinn, une fois de plus aveuglé par une fureur meurtrière.

Et, l'épée brandie, il se précipita sur eux, coupant des têtes à tort et à travers, les poursuivit jusqu'à leur bord et fit si bien qu'il parvint enfin devant le fils du roi.

« Grâce, ô Couhoulinn ! s'écria celui-ci, tout cela est de notre faute, nous ne t'avions pas reconnu. – Fort bien, répondit Couhoulinn, mais, dis-moi : sais-tu pour quelle raison les fils de Doel l'Oublié durent s'expatrier ? – Quoique je l'ignore, dit le fils du roi, je puis néanmoins t'aider. Je vais te donner mon bateau et t'apprendre un charme secret grâce auquel il peut affronter les mers les plus rudes. Ainsi pourras-tu t'informer dans les îles qui entourent l'Irlande. »

Alors, Couhoulinn lui donna sa lance, après y avoir gravé une inscription en *ogham*, et lui dit : « Pars toi-même et prends cette lance. Tu iras trouver le roi Conor à Émain Macha et tu t'assiéras à ma place dans la maison de la Branche Rouge jusqu'à mon retour. D'ici là, je saurai pour quelle raison les fils de Doel l'Oublié furent contraints de quitter leur pays. »

Le fils du roi d'Écosse fit donc rassembler ses bagages et il s'avança dans les terres en direction d'Émain Macha. Il rencontra alors les serviteurs que Conor avait envoyés vers lui, et ceux-ci le guidèrent jusqu'à la forteresse royale où il reçut bon accueil de la part du roi et de tous les Ulates, avant de s'asseoir à la place de Couhoulinn dans la maison de la Branche Rouge.

Quant à Couhoulinn, il s'installa dans le bateau, en compagnie de Loeg et de Lugaid, fit déployer les voiles et se mit à cingler la mer, fendait comme par enchantement vagues et courants. Il voyagea ainsi pendant un jour et une nuit, puis il jeta l'ancre près d'une grande île.

Cette île était très belle et d'un aspect imposant : un rempart d'argent l'entourait, que surmontait une palissade d'airain. À l'intérieur, se voyaient des maisons dont le toit était soutenu par des poutres en laiton. Couhoulinn mit pied à terre et, après avoir marché quelque temps, pénétra dans une grande forteresse où il aperçut une maison à colonnes de laiton dans laquelle se trouvaient cent cinquante lits, tous flanqués d'un damier, d'un échiquier et d'une harpe. Il vit également dans cette demeure un homme et une femme à cheveux blancs dont les manteaux de pourpre étaient fermés par des épingles d'un or rouge extrêmement sombre, ainsi que trois jeunes femmes, toutes trois du même âge et d'égale beauté, dont chacune avait devant elle une dentelle d'or à trame de laiton.

« Sois le bienvenu parmi nous, ô Couhoulinn, dit l'homme aux cheveux blancs, ainsi que Lugaid, ton fils adoptif, et Loeg, ton valeureux cocher. »

Les trois jeunes femmes leur adressèrent la même salutation.

« Grand merci, répondit Couhoulinn, car jamais jusqu'à présent nous n'avons trouvé d'accueil aussi aimable et chaleureux. Mais, dis-moi, sais-tu pour quelle raison les fils de Doel l'Oublié durent quitter leur pays ? – Je l'ignore, répondit l'homme aux cheveux blancs, mais je le saurai. Leur oncle et leur tante vivent dans l'île qui se trouve là-bas, plus au sud. Ils nous diront ce qu'il en est. »

Devant le feu gisaient trois morceaux de fer. On les y jeta, et ils devinrent rouges. Alors, les trois jeunes femmes se levèrent, et chacune d'elles plongea l'un d'eux dans une cuve emplie d'eau. Puis Couhoulinn, Loeg et Lugaid entrèrent tous

trois dans la cuve et s'y baignèrent. Enfin, on leur apporta trois cornes à boire emplies d'hydromel et on leur donna à chacun un lit muni d'une couverture et un plaid bigarré.

Or, à peine s'y étaient-ils étendus qu'ils entendirent retentir le fracas des armes, le son d'une trompe et le tumulte des jongleurs. Et, là-dessus, ils virent s'avancer vers la maison cinquante guerriers qui menaient vingt-cinq cochons et vingt-cinq bœufs, tout en tenant chacun une coupe d'hydromel parfumé à la noisette. Et, en les examinant plus attentivement, ils s'aperçurent que chacun portait aussi sur son dos une charge de bois à brûler. Seul, celui qui marchait à leur tête ne portait rien. Drapé dans un manteau de pourpre qui lui faisait cinq fois le tour de la poitrine et que retenait une agrafe d'or, vêtu encore d'une tunique à capuchon d'une blancheur éclatante et bordée de rouge, il tenait une lance et un javelot, ainsi qu'une épée à poignée d'or. Il entra dans la maison et souhaita la bienvenue à Couhoulinn et à ses deux compagnons.

Les cinquante guerriers l'y suivirent, qui adressèrent aux étrangers la même salutation de bienvenue. Puis on apporta les cochons et les bœufs, et on les mit à bouillir dans les chaudrons jusqu'à ce qu'ils fussent cuits. Un repas de cent personnes fut servi à Couhoulinn, à Loeg et à Lugaid, et le reste fut distribué aux autres guerriers. On leur apporta de la bière, et ils en burent jusqu'à s'enivrer. Enfin, quand fut venue l'heure d'aller se coucher, l'homme au manteau de pourpre se leva.

« Comment dormira Couhoulinn ? demanda-t-il. – Ai-je le choix ? s'étonna celui-ci. – Certainement, reprit l'homme au manteau de pourpre. Les trois jeunes femmes que tu as vues tout à l'heure en arrivant s'appellent Éithné, Étan et Étaine^[117]. Il t'appartient de désigner celle avec laquelle tu désires passer la nuit. »

Alors, Couhoulinn se leva à son tour et chanta ces deux vers :

*Je ne sais pas auprès de qui se couchera Étan,
mais je sais que la blanche Étan ne dormira pas seule.*

Étan dormit donc cette nuit-là aux côtés de Couhoulinn et, au matin, celui-ci lui donna une bague en or qui pesait la moitié d'une once. Puis tous allèrent l'accompagner en mer jusqu'à ce qu'ils fussent en vue de l'île où résidait Condlé le Mince avec sa femme Achtlann, sœur de Doel l'Oublié.

Au même moment, Condlé le Mince se reposait, la tête appuyée contre une haute pierre à l'ouest de l'île, les pieds contre une autre pierre du côté de l'est, et sa femme lui lavait les cheveux. Au bruit de l'accostage, il bondit et souffla devant lui avec tant de force qu'une vague s'éleva sur la mer. Mais son souffle revint contre lui. Alors, depuis le bateau, Couhoulinn le salua.

« Sois le bienvenu, Couhoulinn, répondit Condlé. Si grande que puisse être ta célèbre fureur guerrière, héros qui vient d'Irlande, nous ne te craignons pas, car les devins n'ont pas annoncé que tu dusses ravager cette île. Aborde donc, tu seras bien reçu. »

Or, comme Couhoulinn posait le pied sur le rivage, la femme de Condlé lui souhaita la bienvenue et lui adressa un clin d'œil.

« Sais-tu, demanda Couhoulinn, pour quelle raison les fils de Doel l'Oublié durent quitter leur pays ? – Je le sais, répondit Achtlann, et j'irai avec toi pour que tu les rencontres, car il a été prédit dès longtemps qu'ils devraient être sauvés par toi. »

Après avoir prononcé ces paroles, Achtlann se leva, gagna le rivage et monta dans le bateau. Alors, son mari chanta ce quatrain :

*Que signifie ce voyage insensé, ô femme ?
Que prétends-tu accomplir sur la mer ?
Il n'est pas du tout assuré
que ce navire t'emmène agréablement au port...*

Et Achtlann répondit par cet autre quatrain :

*Ô Condlé ! mon but est au-delà des mers.
Un ardent désir embrase mon cœur :
je veux sauver les fils de Doel
car ils ont été trop longtemps oubliés...*

Achtlann demeura donc à bord et, après un nouveau clin d'œil, mit Couhoulinn et ses deux compagnons au courant de ce qu'il convenait de faire. Et ils reprirent la mer jusqu'au moment où ils parvinrent en vue d'une île.

« Regarde le rempart blanc qui se dresse là-bas, dit Achtlann à Couhoulinn. Derrière se trouve Coirpré le Beau, frère de Doel l'Oublié. »

Couhoulinn débarqua dans l'île et y trouva des femmes occupées à couper des joncs. Il s'approcha d'elles et leur demanda : « Quel est le nom de ce pays où je viens d'aborder ? »

L'une des femmes se redressa et se mit à chanter :

*Le pays où tu viens d'aborder,
de nombreux coursiers y paissent dans les plaines.
Sept rois y sont à l'aise en leur domaine,
sept victoires planent sur chacun d'eux.*

En entendant ce chant, Couhoulinn, embrasé de fureur guerrière, s'élança sur la femme et lui donna un tel coup de poing sur la tête que la cervelle en jaillit au-dessus des oreilles.

« Tu viens d'accomplir là une bien mauvaise action, lui dit alors une autre femme. Mais cela ne me surprend pas, car il était prédit que tu viendrais ici pour y faire du mal. Il est fâcheux que je n'aie pas été celle à qui tu as adressé la parole, car je t'aurais répondu en te menant auprès des sept rois qui sont parmi nous et, en particulier, auprès de Coirpré le Beau, puisque c'est lui que tu désires voir et entendre. – Eh bien, femme, dit Couhoulinn, puisqu'il en est ainsi, conduis-moi auprès de Coirpré le Beau. J'ai hâte de le voir et de lui demander pour quelle raison ses neveux, les fils de Doel l'Oublié, durent quitter leur pays. »

La femme les guida tous trois jusqu'à la forteresse et, une fois devant la grande porte, les pria d'attendre et disparut à l'intérieur. Elle se présenta devant Coirpré le Beau et lui raconta tout ce qui s'était passé.

« Il n'a pas mal agi, prononça Coirpré. N'importe quel étranger se serait comporté de même. Il m'incombe cependant de m'opposer à lui pour mesurer sa valeur. »

Il prit donc ses armes, sortit de la forteresse et, dès qu'il l'aperçut, Couhoulinn se précipita sur lui. Mais ils eurent beau lutter depuis le matin jusqu'à la tombée de la nuit, aucun d'eux n'obtint sur l'autre le moindre avantage. L'une après l'autre, leurs épées frappaient sans occasionner de blessure, quoique, l'un après l'autre, leurs boucliers fussent brisés. Et Couhoulinn, forcé d'admettre qu'il affrontait un adversaire des plus habiles, finit par comprendre qu'il ne pouvait vaincre sans faire usage du *gai bolga*. Il s'appretait donc à décocher le coup mortel quand Coirpré le Beau s'écria : « Grâce ! ô Couhoulinn ! »

Et il rejeta ses armes très loin de lui. Couhoulinn s'arrêta net dans son élan meurtrier et, à son tour, abandonna ses armes. Alors, Coirpré le Beau lui prit le bras pour l'emmener dans la forteresse. Là, il lui fit préparer un bain et, celui-ci pris, lui donna nourriture et boisson. Puis, lorsque fut venue l'heure d'aller se coucher, il lui accorda sa fille pour dormir avec lui.

Le lendemain matin, Couhoulinn demanda à Coirpré le Beau :

« Sais-tu pour quelle raison les fils de Doel l'Oublié durent quitter leur pays ? – Je le sais, répondit Coirpré. Mes neveux, les fils de Doel l'Oublié, furent capturés par Éochaid Glass, un guerrier redoutable venu nous infliger autant de pertes que

d'injures. Depuis qu'il se trouve sur nos terres, il exige de nous nourriture et boisson et, si nous ne lui donnons satisfaction, il ravage le pays et tue tous les gens qu'il croise sur son chemin. Il ne tolère pas qu'un étranger aborde sur ce rivage : aussi, sitôt averti de ton arrivée, viendra-t-il devant la forteresse te provoquer au combat. Et sache qu'il est habile et rusé, car il a été si bien instruit par les Fomoré dans les arts de la sorcellerie qu'aucun d'entre nous n'a jamais pu le vaincre. Mais il a été dit par nos devins qu'un homme viendrait de l'ouest nous libérer de ce fléau. Alors, tout rentrera dans l'ordre, et mes neveux, les fils de Doel l'Oublié, pourront rentrer dans leur pays où les attendent leur père et leur mère. »

Vers le milieu du jour, des messagers vinrent informer Coirpré le Beau qu'Éochaid Glass, furieux qu'un étranger fût arrivé la veille, viendrait sous peu le défier. Escorté de son hôte, Couhoulinn s'en fut donc à la rencontre du redoutable guerrier qui avait si longtemps tyrannisé ce malheureux pays. Ils longèrent ainsi le rivage de la mer jusqu'à un endroit où s'ouvrait une large vallée entre deux montagnes, et ils aperçurent Éochaid qui venait vers eux avec ses lances pointues, ses javelots bien aiguisés, son épée tranchante et son bouclier de bronze. Or, une fois parvenu à peu de distance d'eux, il s'immobilisa et fit tournoyer son épée au-dessus de sa tête.

« Quelqu'un est-il venu d'au-delà des mers pour me rencontrer ? demanda-t-il avec arrogance. – Certainement, répondit Couhoulinn en s'avançant. Je suis celui qui est venu pour débarrasser ce pays de ta présence. »

Éochaid Glass éclata d'un rire mauvais.

« Tu sembles bien présomptueux, misérable blanc-bec ! s'écria-t-il. Sache que jamais aucun homme n'a été capable de me résister. – Il en va de même pour moi, répliqua Couhoulinn. Dans toute l'Irlande, personne n'ose me provoquer parce qu'on me sait invincible. – Qui es-tu donc pour me parler sur ce ton ? – Les gens de mon pays me nomment Couhoulinn. Je suis fils de Sualtam et de Dechtiré, la sœur du roi Conor qui a autorité sur l'Ulster. – Eh bien, Couhoulinn, puisque c'est toi, que te serviront tes grimaces et tes contorsions contre ma force et ma valeur ? – Tu le sauras en m'affrontant, si toutefois tu en as le courage ! – Il est bien désagréable, en vérité, l'aboiement du Chien du Forgeron ! s'écria encore Éochaid Glass avec mépris. Je ne veux plus l'entendre ! »

Ils se précipitèrent alors l'un sur l'autre avec rage et frénésie. Couhoulinn sauta en l'air, comme il l'avait fait au Pont des Sauts, et, balançant son corps comme un oiseau dans le vent, se percha sur le bord du bouclier d'Éochaid. Mais celui-ci, d'un souffle puissant, le repoussa au loin, de telle sorte qu'il tomba dans la mer. Couhoulinn se releva et bondit à nouveau, de manière à se jucher, cette fois, sur la bosse du bouclier. Toutefois, Éochaid l'envoya, d'un souffle encore plus fort, retomber dans la mer. À peine relevé, Couhoulinn bondit une troisième fois, mais son vol le mena sur le corps même de son adversaire. Seulement, le souffle de celui-ci était si puissant qu'il le rejeta plus loin encore dans la mer.

« Malheur à moi ! s'écria Couhoulinn, il ne me reste plus qu'une seule ressource

si je veux en venir à bout ! »

Alors, il sortit de l'eau, courut vers Éochaid et, sitôt en face de lui, il lança le *gai bolga* avec une telle violence qu'il lui fracassa le heaume, lui éparpilla le crâne et la cervelle et le fit s'écrouler pesamment dans un torrent de sang. Alors, il se pencha sur lui et, de son épée, lui coupa la tête au ras du cou.

Aussitôt, des cris de joie et d'enthousiasme retentirent de part et d'autre de la vallée. De la montagne descendirent une foule de gens qui vinrent étourdir Couhoulinn, qui vantant ses mérites, qui le remerciant pour l'exploit. Les fils de Doel l'Oublié ne furent pas les derniers à se manifester, et c'est en pleurant qu'ils accolèrent le vainqueur. Et tous voulurent se baigner dans le sang d'Éochaid Glass pour y laver les outrages qu'il leur avait fait subir.

Ensuite, Couhoulinn revint en compagnie de Coirpré dans la forteresse. On le baigna, on lui donna à boire et à manger en abondance, et il se reposa toute la nuit. Au matin, il prit congé de Coirpré le Beau et des fils de Doel l'Oublié et reprit la mer avec Achtlann, Loeg et Lugaid, alourdi des grands et magnifiques présents qu'il avait reçus, en direction de l'île où les attendait Condlé le Mince, à qui il conta ses aventures et la délivrance des fils de Doel. Puis, se dirigeant vers le nord, il atteignit l'île où résidaient l'homme et la femme aux cheveux blancs, leur conta également ses aventures et sa victoire sur Éochaid Glass. Enfin, le matin suivant, lui et ses deux compagnons montèrent dans leur bateau, mirent à la voile et eurent tôt fait d'aborder sur le rivage d'Ulster.

Alors, Couhoulinn se rendit à Émain Macha où le fils du roi d'Écosse était toujours assis à sa place dans la maison de la Branche Rouge. On lui fit bon accueil, et le fils du roi d'Écosse se leva pour lui restituer sa place. On lui avait gardé sa part de bière et de nourriture. Puis il conta ses aventures, depuis son départ jusqu'à son retour, au roi Conor et à tous les nobles d'Ulster dans la maison de la Branche Rouge à Émain Macha.

Le lendemain, il s'en alla et se rendit à la forteresse de Cruachan chez Ailill et Maeve à qui il conta également tout ce qui lui était arrivé pendant son étrange voyage. Ailill et Maeve firent venir Éochaid Rond, et celui-ci accepta enfin une bonne et franche réconciliation. Enfin, après avoir festoyé pendant trois jours et trois nuits, Couhoulinn prit congé de ses hôtes et revint à Émain Macha en compagnie de Finnchoem qui demeura avec lui pendant une année ^[118].

CHAPITRE VIII

La grande ivresse des Ulates

Après que les tribus de Dana, vaincues à la bataille de Tailtiu par les Fils de Milé, c'est-à-dire les Gaëls, eurent conclu un accord de paix avec eux, elles se réfugièrent, on le sait, dans les collines et les tertres magiques. Tous les *sidh* leur étaient ainsi soumis, mais rares étaient les gens qui en voyaient les membres, car ceux-ci, doués d'invisibilité, passaient inaperçus, lorsqu'ils se mêlaient à leurs anciens vainqueurs, à moins qu'ils n'entendissent entretenir des relations précises avec tel ou tel d'entre eux. Il advenait en effet que certains de leurs chefs servissent de pères nourriciers aux jeunes nobles des Gaëls et leur apprirent la magie, le druidisme et les arts de la guerre. Mais il arrivait également que leurs peuples, désireux de venger leur ancienne défaite, vinssent se mêler aux hommes d'Irlande et prissent un malin plaisir à en exciter les querelles et à les faire s'entre-tuer.

Toujours est-il qu'une fois ils décidèrent d'envoyer cinq des leurs dans chacune des provinces d'Irlande, de sorte que celle d'Ulster, qui était la plus importante, la plus riche et la plus étendue, ne fut certes pas oubliée. Cela se passait au temps du roi Conor qui, pour respecter la coutume, devait, pendant une année, partager la royauté avec deux de ses fils adoptifs, à savoir Fintan, fils de Niall, et Couhoulinn, fils de Sualtam, son neveu.

En prévision de la nuit de *Samain*, le roi fit donc apprêter un grand festin auquel il convia les nobles d'Ulster. Et, surtout, il envoya sa messagère Leborcham prier Couhoulinn, à Dun Dealga, de venir à Émain Macha, tandis que son intendant Finnchad allait à Dun Da Bend transmettre à Fintan la même invitation.

Or, le jour où Leborcham se présenta à Dun Dealga pour le convier à venir s'entretenir avec son cher tuteur à Émain Macha, Couhoulinn donnait un grand festin à ses propres vassaux. Aussi répondit-il par une fin de non-recevoir qui indigna son épouse Émer, fille de Forgall Manach, tant et si bien qu'elle intervint et se répandit en vifs reproches, avant de conclure : « Tu ne peux pas refuser l'invitation de Conor ! Il est de ton devoir d'assister à la fête de *Samain* à Émain Macha parmi tous les autres chefs et champions d'Ulster. – Bien, maugréa Couhoulinn, j'irai donc. Qu'on aille chercher mes chevaux et qu'on attelle mon char. – Tes chevaux sont attelés et ton char est prêt, dit Loeg, son cocher, car, certes, Conor ne t'invite pas pour te causer déshonneur. Partons le plus tôt possible et n'attendons pas une heure néfaste. »

Toujours grommelant, Couhoulinn prit son équipement guerrier et sauta dans le char qui, empruntant les routes les plus rapides et les chemins les plus directs, le mena jusqu'à Émain Macha. Et à peine eut-il atteint la grande prairie devant la

forteresse que le druide Sencha vint lui souhaiter la bienvenue.

« Bénie soit ton arrivée, toi le meilleur guerrier de tous les Ulates, toi dont la valeur et le courage sont reconnus par tous les hommes d'Irlande, fils chéri à la main rouge, aux troupes nombreuses, de la belle Dechtiré. – M'est avis, dit en souriant Couhoulinn, qu'une pareille bienvenue présage quelque demande ! – Il est vrai, dit Sencha. – Et à quel don aspires-tu, ô sage Sencha ? – Je n'en dirai mot que tu n'aies d'abord accepté mes garants. – Qui sont tes garants ? – Conall Cernach et Loegairé. – Je les accepte, acquiesça Couhoulinn. Mais je veux que, toi aussi, tu acceptes mes garants. – Qui sont-ils ? – Deux jeunes gens nobles et courageux, répondit Couhoulinn, Cormac Conloges, fils de Conor, et Éochaid Cenngard, fils de Celtchar. – Je les accepte, dit Sencha. Voici donc ma demande : consens à laisser à Conor le tiers du royaume qu'il te remettra. Ainsi son pouvoir sera-t-il plus fort et le royaume d'autant plus prospère. Pour le bien de tous, il convient qu'il demeure roi suprême incontesté d'Ulster. »

Cependant, Fintan, fils de Niall, venait d'arriver à Émain Macha, et le druide Cavad, venu à sa rencontre, lui souhaita la bienvenue et lui adressa la même demande que Sencha à Couhoulinn, à savoir de renoncer au profit du roi au tiers du royaume, et ce pour que Conor exerçât un pouvoir indiscutable sur tous les Ulates. Après avoir à leur tour échangé des garants, les deux hommes rejoignirent tous leurs compagnons à la maison de la Branche Rouge.

« Voici donc Conor roi suprême d'Ulster, dit Cavad, puisque Couhoulinn et Fintan lui ont abandonné chacun le tiers auquel ils avaient droit. – Certes, dit Couhoulinn, mais, puisqu'il en est ainsi, j'entends en retour formuler ma propre demande. Que Conor vienne chez moi boire à mon festin. – Ah ! non ! s'écria Fintan, rouge de colère. Moi aussi, je prétends demander en retour qu'il vienne boire à mon festin. »

Là-dessus, chacun d'eux prit ses garants à témoin, et la querelle s'envenima d'autant plus gravement que tels compagnons de la Branche Rouge prenaient parti pour Couhoulinn, tels pour Fintan, tant et si bien que, d'injure en injure, on en vint aux mains. Et l'empoignade fut si furieuse et violente qu'il fallut déplorer de nombreux blessés et, finalement, plusieurs morts. Mais ce que les Ulates ignoraient, faute de les voir, c'est que les envoyés des tribus de Dana s'étaient glissés parmi eux pour mieux semer la zizanie. À la fin, le druide Sencha brandit son rameau de paix entre les combattants et, aussitôt, ceux-ci s'immobilisèrent et demeurèrent silencieux.

« Votre dispute est démesurée par rapport à ce qui l'a prétextée, prononça Sencha. Puisque Conor est notre roi suprême pour toute l'année à venir, laissons-le régner en paix. – Tu dis juste, admirent les garants de Fintan. Nous ne parlerons plus de cela jusqu'à la fin de l'année, mais à une condition : que Couhoulinn reste chez lui et ne se présente pas à Émain Macha. – Nous acceptons, acquiescèrent les garants de Couhoulinn, mais à une condition : que Fintan aussi reste chez lui et ne se présente pas à Émain Macha. »

Ils s'engagèrent tous à respecter la trêve et, durant trois jours et trois nuits, festoyèrent chez le roi Conor. Enfin, après avoir mangé et bu jusqu'à satiété, ils se séparèrent, et chacun s'en retourna qui dans sa maison, qui dans sa forteresse, qui dans sa ferme.

Et, cette année-là, la province d'Ulster connut un bonheur et une prospérité sans pareils. Jamais ne furent si abondantes les récoltes d'orge et de fourrage, jamais les vaches ne donnèrent tant de lait. Grâce à Conor, le royaume fut une fontaine d'abondance et de justice, et l'on n'y vit plus de terres en friche ni de fermes abandonnées.

Au bout de ce temps, Émer dit à Couhoulinn, en la forteresse de Dun Dealga : « Voici un an que Conor est roi suprême de cette province ; le temps est venu, selon moi, que tu lui prépares un festin royal. – Ton conseil est juste, répondit-il. Qu'il en soit ainsi. »

Il ordonna donc à ses intendants et à ses serviteurs d'apprêter tout ce qu'il fallait pour le festin. Mais, au même moment, Fintan, fils de Niall, décidait aussi de convier chez lui le roi Conor et ordonnait à ses intendants et à ses serviteurs de tout apprêter pour accueillir le roi. De sorte que, le même jour, les deux hommes se présentèrent devant Conor, à Émain Macha, pour l'inviter à venir boire et manger chez eux.

Et, bien entendu, après avoir tous deux réitéré leur demande, aucun d'eux n'en voulut démordre, et l'appel aux garants raviva si bien la discorde que chaque parti se rua sur l'autre avec tant de furie que le druide Sencha prôna vainement la paix. Quant à Conor, ulcéré de voir ses vassaux se battre avec une pareille férocité, il sortit de la maison de la Branche Rouge, leur laissant le champ libre pour s'entre-tuer.

Il alla toutefois trouver son fils Furbaide, qui, quoique son dernier-né et encore un enfant, avait été élevé dans la maison de Couhoulinn, sous la protection de celui-ci.

« Mon fils, lui dit-il, si tu en avais le désir, les Ulates viendraient tous vers toi pour faire leur paix. – Comment cela ? demanda l'enfant. – Ce n'est pas difficile. Il te suffirait d'aller dans la maison où ils se battent et de te mettre à pleurer et à te lamenter devant Couhoulinn. Il ne t'en tiendra nullement rigueur, puisqu'il te doit protection. Et il finira par comprendre la vanité d'un combat qui te chagrine et te contrarie. »

Aussitôt dit, Furbaide entra dans la maison de la Branche Rouge et se mit à gémir et sangloter si fort en présence de Couhoulinn, son père adoptif, que celui-ci lui en demanda la raison.

« Ô mon père Couhoulinn, répondit l'enfant, alors que la province est une fontaine d'abondance et de prospérité, voici que tu détruis et tu ravages tout pour un motif aussi futile que détestable ! – J'ai engagé ma parole, répliqua Couhoulinn, et je ne la reprendrai pas. – Et moi, je jure, par le dieu que jure ma

tribu ! s'écria Fintan, que je ne tolérerai pas que les Ulates ne viennent pas boire et manger chez moi cette nuit ! »

Les Ulates avaient, cependant, cessé de se battre, émus qu'ils étaient par les pleurs et les lamentations du petit garçon. Alors intervint le druide Sencha.

« Je vais vous donner un bon conseil, dit-il. La première partie de la nuit, vous irez chez Fintan participer au festin qu'il vous a préparé. Mais la seconde appartiendra à Couhoulinn, et vous irez boire et manger chez lui. Ainsi cet enfant n'aura-t-il plus aucune raison de pleurer. – J'y consens, dit Couhoulinn. – Dans ces conditions, ajouta Fintan, je me rendrai moi-même au festin de Couhoulinn s'il vient d'abord chez moi. »

Alors, les Ulates se rassemblèrent autour de Conor, et le roi envoya des messagers par toute la province informer les habitants d'avoir à prendre part au festin de Fintan. Puis lui-même, escorté des compagnons de la Branche Rouge, donna l'exemple en prenant le chemin de Dun Da Bend.

Il n'y eut de la sorte pas un homme qui, vécût-il dans l'endroit le plus isolé d'Ulster, ne vînt ce soir-là au festin donné par Fintan. Tous arrivèrent tour à tour, chaque aubergiste avec son épouse, chaque roi avec sa reine, chaque musicien avec sa compagne, chaque noble avec sa femme. Car la forteresse de Dun Da Bend contenait assez de maisons confortables, très bien ornées et de pierre très fine pour les abriter tous. Les logements étaient splendides, hauts et longs, qu'on avait préparés pour contenir une foule énorme. Les maisons étaient vastes, les cuisines spacieuses et aussi bien équipées en vaisselle qu'approvisionnées. La maison des hôtes, immense, avait de larges portes, et là prirent place les Ulates pour boire et manger. On leur servit à foison mets et boissons, et chacun en eut plus que sa part.

Dans la maison destinée à Conor et qu'on avait spécialement aménagée, musiciens et jongleurs vinrent distraire les convives. On ne leur prodigua pas seulement nourritures et breuvages, mais également bijoux et objets précieux, et avec une telle générosité que chacun devait repartir satisfait et plein de gratitude envers Fintan.

« Lève-toi, ô mon père Loeg, dit Couhoulinn à son cocher, et va regarder les étoiles du ciel, je te sais habile à les observer. Aussi te prierai-je de m'avertir lorsque arrivera la minuit. »

Loeg sortit donc et observa le ciel. Quand le milieu de la nuit fut venu, il retourna dans la maison et gagna la place où se tenait Couhoulinn.

« C'est le moment, ô beau chien, dit-il. »

Alors, Couhoulinn s'approcha de Conor et, à voix basse, l'avisa que l'heure avait sonné de partir pour Dun Dealga. Le roi se leva, prit sa corne tachetée et brillante et, rien qu'à le voir debout, les Ulates observèrent un si grand silence qu'on aurait pu entendre la pointe d'une aiguille toucher le sol. Et ils attendirent patiemment, car s'il était interdit aux Ulates de parler avant le roi, il était aussi interdit au roi

d'ouvrir la bouche avant ses druides. Alors se leva Cavad.

« Qu'y a-t-il, ô roi ? demanda-t-il. – Il est temps, répondit Conor, de partir et de nous rendre au festin de Couhoulinn. »

Aussitôt, les Ulates abandonnèrent la maison et se rassemblèrent sur le terre-plein de la forteresse. On alla chercher les chevaux et les chars, chacun prit sa place et, après que Loeg, cocher de Couhoulinn, eut fait exécuter un tour d'adresse à ses chevaux, le cortège s'ébranla, quitta la forteresse de Dun Da Bend à destination de Dun Dealga. Mais chacun des convives se trouvait déjà si fort sous l'emprise de la boisson qu'il en oubliait la route et les distances, de sorte que tous s'enfoncèrent dans la nuit sans trop savoir où ils allaient. Toutes les collines sur lesquelles ils passaient se trouvaient rasées, en raison de la fougue de leurs montures. Toutes les forêts qu'ils traversaient se trouvaient bouleversées par le fait que les roues en fer des chars arrachaient les racines et faisaient choir les arbres. Tous les gués qu'ils franchissaient se trouvaient asséchés, tant à mont qu'à val, parce que l'eau qu'avait soulevée leur passage s'était répandue sur les prés d'alentour. Et ils errèrent ainsi, à une allure folle, à travers les plaines et vallées d'Irlande.

Cependant, comme ils se trouvaient dans une grande plaine marécageuse, le roi Conor fit arrêter son char et, d'une voix stridente, ordonna aux Ulates d'interrompre leur course.

« Qu'y a-t-il, ô Conor ? demanda le druide Sencha. – Je ne reconnais pas ce chemin, répondit Conor. Tout ce que je sais, c'est qu'il ne mène assurément pas de Dun Dealga à Dun Da Bend. – En vérité, s'écria Bricriu à la Langue empoisonnée, nous nous sommes égarés ! Nous ne sommes pas du tout dans notre pays, et j'ai l'impression que notre guide lui-même ne sait même plus où il va ! – Quelqu'un pourrait-il dire où nous nous trouvons ? demanda Conor. – Qu'en pense Couhoulinn ? insinua Bricriu. – Je pense que ta méchanceté est plus forte que ton courage, ô Bricriu. Mais, puisque tu me rends responsable de notre égarement, je suis prêt à partir en éclaireur pour tâcher de savoir en quel pays nous sommes. »

Couhoulinn et Loeg quittèrent donc la troupe des Ulates et s'en allèrent plus au sud, sortirent des marécages et se retrouvèrent sur une colline. Là, ils s'arrêtèrent et examinèrent l'horizon.

« Oh ! mon père Loeg ! s'écria Couhoulinn. Reconnais-tu cet endroit ? – Je le reconnais, répondit le cocher. Voilà bien longtemps que nous avons quitté le territoire des Ulates. Si je ne me trompe, nous sommes en Munster, dans le pays de Cûroi mac Daéré. »

Or, pendant qu'ils devisaient de la sorte sur la colline, la neige s'était mise à tomber, si lourde et si drue qu'elle atteignait déjà le moyeu du char. Aussi n'est-ce pas sans peine qu'ils parvinrent à rallier les leurs.

« Eh bien, questionna Sencha, dans quel pays nous trouvons-nous ? – Dans celui de Cûroi mac Daéré, répondit Couhoulinn. – Malheur à nous ! s'écria Bricriu.

Et malheur à celui qui nous a conduits dans ces régions, car il sera tenu pour responsable de tout ce qui nous arrivera de fâcheux. – Ne dis pas cela, ô Bricriu, répliqua Couhoulinn. Je m'engage à faire retrouver aux Ulates le chemin de leurs terres avant qu'il ne fasse jour. Pour l'instant, il convient de revenir en arrière et de fuir le territoire de nos ennemis. »

Ils rebroussèrent donc chemin, mais la neige était désormais si épaisse qu'on ne voyait plus trace des sentiers. Et ils eurent beau aller vers le nord, loin de retrouver le moindre indice de leur passage, ils parvinrent enfin aux environs de Temair Luachra, une forteresse de Cûroi mac Daéré. Celui-ci s'y trouvait, en compagnie du roi Ailill et de la reine Maeve qu'il avait conviés à festoyer dans son palais. Et l'on avait posté des gardes sur les remparts, qui, en entendant du fracas dans la plaine, se demandèrent ce qui se passait. Or, comme, au même moment, les deux druides d'Ailill et de Maeve, Crom Deroil et Crom Derail, sortaient de la maison, ils les alertèrent sur ce tapage dont la nuit empêchait de déterminer l'origine. Les druides scrutèrent attentivement l'horizon.

« Vois-tu ce que je vois ? demanda Crom Deroil à Crom Derail. – Que vois-tu donc ? questionna Crom Derail. – Je pense que je vois des troupes nombreuses. Il s'agit d'hommes qui portent des manteaux rouges, qui viennent de l'est et qui vont et viennent en tous sens comme s'ils étaient égarés. – Ta bouche est puante pour alléguer pareille chose ! Ce n'est certes pas une armée qui bouge dans la plaine, mais seulement les grands chênes auprès desquels nous sommes passés hier en venant. – Si c'est la forêt de grands chênes, alors peux-tu me dire pourquoi y étincellent tant de boucliers blancs ? – Ce ne sont certes pas des boucliers, mais des piliers de pierre qui brillent auprès d'une forteresse au milieu de la forêt ! répliqua dédaigneusement Crom Derail. – Si ce sont des piliers de pierre aux portes d'une forteresse royale, s'obstina Crom Deroil, alors peux-tu m'expliquer pourquoi se discerne une telle multitude de pointes rouges, probablement des lances ou des javelots, par-dessus la masse de guerriers qui viennent droit sur nous ? – Ce ne sont pas des pointes de lances ou de javelots, assurément, mais les daims et les grands troupeaux de cerfs de la province, avec leurs bois et leurs andouillers. Ils s'agitent dans la forêt parce que le jour est sur le point de poindre et qu'il leur tarde d'aller brouter. – Si ce sont des daims et des cerfs, alors peux-tu m'expliquer pourquoi ces troupeaux projettent tant de mottes de terre avec leurs sabots qu'au-dessus de leurs têtes ils obscurcissent jusqu'au ciel ? Il n'y a pas de doute : ce ne sont pas des troupeaux de daims et de cerfs, mais des chevaux attelés qui se sont lancés dans une course folle vers la forteresse. – Ce ne sont certainement pas des chevaux attelés à des chars, répondit Crom Derail, mais du bétail, des troupeaux de vaches et de bœufs, de moutons et de chèvres qui se précipitent hors de leurs abris pour mieux profiter de la pâture qui les attend lorsque la neige aura fondu dans les grandes prairies. D'ailleurs, une troupe d'oiseaux plane au-dessus d'eux. – Si ce sont des oiseaux, alors pourrais-tu m'expliquer pourquoi leur plumage est fait de tissu et de laine et non de duvet harmonieux et multicolore ? »

À ce moment, Cûroi au beau visage sortit à son tour de la maison, et la dispute des deux druides sur les remparts de Temair Luachra éveilla sa curiosité.

« Certes, se dit-il, ces deux-là ne semblent pas d'accord sur ce qu'ils voient au loin. Que vont-ils dire, maintenant ? »

Au même instant, Crom Deroil se mettait à chanter :

*Ô Crom Derail, que vois-tu
à travers le brouillard ?
N'y a-t-il pas un sanglant présage
dans la blancheur des flocons de neige ?
Si c'étaient des buissons,
ils seraient au repos,
ils ne bougeraient pas, ils ne se lèveraient pas.
Si c'étaient des chênes ou des aulnes,
si c'étaient des arbres sur un tertre,
ils n'avanceraient pas sur le chemin,
ils seraient inertes.
Comme ils ne sont pas inertes,
c'est qu'ils préparent un combat sanglant,
ils sont vivants sur la plaine,
et leurs couleurs sont rudes et violentes.
Ce ne sont pas des arbres, le sais-tu ?
Ils poussent d'horribles clameurs,
car ce sont des hommes emportés par leur fureur
et dont les armes sont déjà rouges.*

Comme il finissait de prononcer ces paroles, le soleil dépassa les collines qui cernaient la plaine.

« Eh bien ! s'écria le druide, tu la vois, maintenant, l'armée qui s'avance vers nous ? Leurs armes étincellent-elles assez dans la lumière du matin ? »

La troupe des Ulates accourait en effet avec tant de rapidité et tant de sauvagerie que le sol en tremblait tout autour et que, quand elle fut parvenue sous les murailles de Temair Luachra, il ne fut d'arme ni de bouclier pendu au mur à

l'intérieur de la forteresse qui ne tombât sur le sol. Les maisons vacillèrent, des piliers se fendirent, et il semblait qu'une mer déchaînée déferlât sur Temair Luachra. Les druides basculèrent, ainsi que les gardes, pardessus le mur et se retrouvèrent dans la prairie. Crom Deroil s'empessa de se relever et de regagner l'abri des remparts tandis que les Ulates, d'un bond furieux, franchissaient la palissade, envahissant le terre-plein. Et leur ardeur était si forte qu'en quelques instants la neige fondit à trente pieds d'eux, comme si le soleil lui-même s'était effondré dans la cour de la forteresse.

Crom Deroil fit irruption dans la maison où Cûroi avait rejoint Ailill et Maeve.

« Que se passe-t-il ? demande Maeve. Quel est ce tapage, au-dehors ? Est-ce la mer qui déborde tout à coup, ou bien le fracas d'une armée qui se précipite à l'assaut de la forteresse ? Il semble que l'air tout entier soit empli du bruit des armes et du vacarme des combats. – C'est une ruée qui vient de toute l'Irlande, répondit Crom Deroil. Des armées féroces et sauvages approchent, et je ne sais s'il s'agit là d'irlandais ou de gens venus d'au-delà des mers. Mais si ce sont des Irlandais, ce ne peuvent être que des Ulates. »

Ils se précipitèrent tous à la porte et, d'un coup d'œil, découvrirent les guerriers assis sur l'herbe de la cour, où la neige achevait de fondre.

« Ce sont vraiment des Ulates, reprit Crom Deroil. Je reconnais leur roi, Conor, fils de Ness, et aussi Conall Cernach et Loegairé, et encore les fils de Conor, et Couhoulinn, fils de Sualtam et de Dechtiré, le redoutable champion. Je vois même parmi eux Angus, fils de Dagda, des tribus de Dana, ainsi que Dagda lui-même. C'est pour attiser l'ardeur au combat que ces deux-là se sont glissés parmi les précédents, mais, hormis moi, nul n'est capable de les voir. Pourtant, Dagda porte sur la tête sept capuches sombres qui le protègent du froid et de la neige. Neuf hommes le flanquent de chaque côté. Il tient dans sa main sa monstrueuse massue de fer, dont l'un des bouts est bénéfique et l'autre maléfique. Et voici comment il se sert de cette massue dans ses jeux d'adresse et ses tours guerriers : il en assène le bout maléfique à ses neuf compagnons et les tue, puis, sur-le-champ, récidive avec le bout bénéfique et les ressuscite en un clin d'œil. Tel est le redoutable Dagda, le grand champion des tribus de Dana. – Cependant, dit Maeve, les guerriers ulates sont aussi redoutables que Dagda et son fils Angus, le Mac Oc. En reconnais-tu d'autres que ceux que tu nous as nommés ? – Certainement, répondit Crom Deroil. Je vois là Dubtach Doel. La grande lance acérée qu'il porte à hauteur d'épaule est magique^[119] : lorsque la saisit la fureur guerrière de qui la brandit, elle projette autour d'elle autant d'étincelles qu'il y a d'étoiles dans le ciel et elle brûle tout ce qu'elle approche. Et l'on ne peut l'apaiser qu'en plongeant sa pointe dans un chaudron rempli d'un horrible liquide qui, obtenu par magie avec du sang de chien, de chat et de druide, s'évapore à son seul contact. – Tout cela est fort inquiétant ! s'écria Maeve. Existe-t-il une prédiction concernant la venue des Ulates dans la province de Munster ? – Seul Fennglinn, fils de Déda, peut nous le dire », répondit Crom Deroil.

Tous quatre s'en furent donc trouver le devin Fennglinn, et ils le questionnèrent quant aux Ulates.

« Oui, répondit-il, une prophétie les concerne. Voilà longtemps qu'est prédite leur venue dans ce pays par une nuit où tomberait la neige. Et voici ce qu'elle conseille : il faut construire une maison de fer, flanquée de deux maisons de bois, sur une maison dans la terre ; ensuite, y placer une plaque de fer très solide pour empêcher quiconque de s'en échapper, et entasser des fagots de bois à brûler ainsi que du charbon dans la maison souterraine. Il a été dit en effet que les nobles et les champions d'Ulster se rassembleraient dans cette maison en fer une nuit où il neigerait. Il faudrait aussi que sept chaînes de fer entourant la maison soient scellées aux sept piliers qui se trouvent à l'extérieur sur le terre-plein. – Cette maison a été bâtie comme tu le dis, observa Cûroi, et sa partie souterraine est pleine de bois à brûler, ainsi que de charbon. Quant aux chaînes, elles ne seront pas difficiles à trouver. – Que quelqu'un, l'un des tiens, ô Cûroi, ou bien l'un des nôtres, aille donc souhaiter la bienvenue aux Ulates », dit Maeve.

Crom Deroil s'en alla trouver les Ulates qui se tenaient sur le terre-plein.

« Bienvenue à vous tous, leur dit-il. Bienvenue à toi, Conor, ô roi suprême, noble et valeureux des Ulates, de la part d'Ailill et de Maeve, ainsi que des nobles de la province de Connaught, et de la part de Cûroi mac Daeré et de tous les nobles de Munster qui séjournent dans la forteresse. – Voilà qui est agréable pour nous et pour le roi, répondit Sencha. Sache-le, ce n'est pas l'intention de vous nuire qui nous a menés jusqu'ici. Pris d'une joyeuse ivresse, nous nous sommes égarés entre Dun Da Bend et Dun Dealga. Et si nous avons pénétré dans cette forteresse, c'est qu'il n'est pas agréable de passer une nuit sans trouver de quoi se restaurer et se chauffer. – Soyez sans crainte, dit Crom Deroil, vous serez nourris et abreuvés autant que vous voudrez, et l'on vous donnera une maison où régnera une douce chaleur. »

Puis, on conduisit les Ulates dans la maison où se tenaient Maeve, Ailill et Cûroi, en compagnie des nobles de Connaught et de Munster. Et, pendant qu'on leur servait à boire et à manger et que les divertissaient des artistes, des musiciens et des jongleurs, on s'activait à préparer tout ce qu'il fallait pour la maison de fer^[120]. Et, le soir venu, on leur demanda de choisir parmi les maisons de la forteresse celle qui leur paraissait la plus confortable.

« C'est au plus valeureux d'entre vous, précisèrent les serviteurs, qu'il en doit revenir le choix. »

Aussitôt s'éleva parmi les Ulates une violente contestation, chacun revendiquant cet honneur. Et comme ils étaient échauffés par les boissons dont on les avait abreuvés, ils se querellèrent avec une violence extrême avant d'en venir aux mains. Mais Sencha brandit entre eux son rameau de paix en criant avec force : « Silence ! Si nous sommes ici, c'est à cause de Couhoulinn qui voulait nous mener dans sa maison pour nous y servir le festin qu'il avait fait préparer. Aussi

nous trouvons-nous sous sa caution et sa protection ; à lui donc d'aller voir quelle maison nous convient le mieux et d'en décider en personne. »

Les Ulates acceptèrent sans rechigner cet arbitrage, et Couhoulinn s'en alla examiner une à une chacune des maisons qu'on lui proposait dans l'enceinte de la forteresse, tandis que ses compagnons le suivaient à distance. Prenant sa tâche très au sérieux, il mit tant de soin à choisir pour les siens des aîtres qui leur offrissent le plus d'espace et de confort qu'il finit par jeter son dévolu sur la maison de fer flanquée des deux maisons en bois. Et tous les Ulates s'y engouffrèrent à sa suite.

On vint encore s'y occuper d'eux, leur apporter de quoi boire et de quoi manger, cependant que, dans la maison souterraine, des gens du roi mettaient le feu à l'énorme bûcher. Et, quand la nuit devint très sombre, les serviteurs, informés du plan conçu contre les Ulates, s'esquivèrent sans dire un mot, et le dernier à s'en aller referma soigneusement la porte derrière lui. On fixa alors les sept chaînes de fer autour de la maison, on les scella aux sept piliers qui se dressaient dehors, au milieu de la cour. Ensuite, on amena trois cinquantaines de forgerons munis de leurs soufflets que l'on chargea d'activer le feu^[121]. On fit trois cercles autour de la maison. On alluma le feu au-dessous de la maison de fer, et également au-dessus, si bien que la chaleur traversa bientôt la cloison. Les Ulates, en sentant cette chaleur augmenter, commencèrent à s'inquiéter et observèrent un profond silence.

« Que se passe-t-il ? demanda Bricriu. Quelle est la cause de l'intense chaleur qui nous vient tant du sol que du toit ? M'est avis qu'il faudrait le savoir. Ne serait-ce pas que l'on veut nous brûler par-dessous comme par-dessus ? Cette maison me paraît, en plus, hermétiquement close... – Voici qui nous renseignera ! » s'écria Triscoth, l'un des champions ulates.

Il se leva, se dirigea vers l'un des murs et y donna un coup de pied d'une puissance à ébranler n'importe quelle cloison de pierre, mais le mur n'en frémit même pas, et Triscoth n'y gagna qu'une violente douleur au pied.

« Du fer..., s'ébahit-il, et brûlant ! À l'évidence, on nous a enfermés là pour nous faire périr de chaleur. – Ah ! ce n'est vraiment pas pour notre bien que tu nous as invités à ton festin, ô Couhoulinn ! s'écria Bricriu à la Langue empoisonnée. Tu peux te vanter de nous avoir menés droit dans la gueule de nos plus cruels ennemis. – Ne parle pas ainsi, Bricriu ! s'emporta Couhoulinn. Je suis responsable de vous tous, je vous tirerai de ce piège. Avec mon épée, je vais pratiquer une brèche qui vous permettra de sortir, vous verrez ! »

Il brandit son épée mais eut beau l'enfoncer profondément dans le mur, celui-ci n'en fut même pas ébranlé.

« Ma foi, reprit-il, nous nous trouvons dans une maison bâtie entièrement en fer. Et les maisons de bois contiguës risquent de prendre feu si l'on n'y prend garde. Voilà qui nous mettrait en grand danger... – Ce serait pire que tout !

s'exclama Bricriu. Quelle bonne inspiration a eue Couhoulinn de nous inviter chez lui ! Chez Fintan, à Dun Da Ben, nous serions en sécurité, nous aurions tout loisir de laisser se dissiper notre ivresse... – Que ce bavard de Bricriu se taise ! ordonna Sencha. C'est bien le moment de se perdre en regrets oiseux et d'accuser n'importe qui ! Il nous faut coûte que coûte sortir d'ici et, pour ce faire, choisir lequel d'entre nous saurait se frayer un passage à travers ces murs brûlants. »

Comme ils se regardaient tous les uns les autres, Dagda se rendit visible et s'excusa de ne pouvoir rien faire car, à heurter le mur, sa massue rebondirait sur les prisonniers et en tuerait bon nombre. Triscoth prit la parole à son tour et prétendit ne pouvoir rien tenter, car son simple regard était capable de tuer trois neuvaines de guerriers. D'autres, en revanche, s'avouèrent, en dépit de leur force, impuissants à détruire les murs qui les entouraient.

« Puisqu'il en est ainsi, déclara Sencha, je suis d'avis qu'incombe au plus valeureux d'entre nous de tenter quelque chose. Or, vous savez très bien, vous tous, que le plus valeureux d'entre nous se nomme Couhoulinn. Il lui revient donc d'accomplir une action d'éclat pour nous tirer de ce mauvais pas, et ce d'autant plus qu'il est notre protecteur, pour nous avoir conduits ici. »

Alors, Couhoulinn fit un bond en l'air, ainsi qu'il l'avait appris chez Scatach, mais, au lieu de le suspendre et de planer comme au milieu des vents, il le prolongea et, heurtant la toiture, la projeta d'un coup vers l'extérieur, avant de retomber lui-même devant l'une des maisons de bois. Et le fracas qu'il provoqua en touchant terre fut tel que la forteresse entière en trembla et que les armes suspendues aux murs des maisons se décrochèrent en grand tapage.

Lorsque Cûroi mac Daéré, Maeve et Ailill virent que les Ulates pouvaient sortir de la maison en fer par l'emplacement béant du toit, ils allèrent leur ouvrir les portes et les firent sortir. On les conduisit pour lors dans une maison en chêne, dont les portes en bois d'if très solide avaient trois pieds d'épaisseur, et où se trouvaient deux crochets de fer munis chacun d'une broche en fer. Et après qu'on leur eut fourni des couvre-pieds et des couvertures, le druide Crom Deroil leur fit envoyer leurs armes pour qu'ils se sentissent en sécurité. Ils s'assirent donc dans cette maison de chêne, non sans avoir constaté que les armes de Couhoulinn se trouvaient suspendues au-dessus de leurs têtes.

« Qu'on fasse chauffer de l'eau, pour leur permettre de se laver », ordonna le roi Ailill, extrêmement gêné que l'on eût infligé aux Ulates, alors qu'ils étaient ses hôtes et ceux de Cûroi mac Daéré, un pareil affront.

On apporta donc de l'eau chaude, et ils se lavèrent, de la nourriture, et ils mangèrent, de la boisson, et ils burent de si bonne grâce que l'ivresse ne leur faillit point. Et Crom Deroil vint leur rendre visite, sous couleur de s'enquérir de leurs désirs éventuels, au vrai pour les espionner et savoir au juste de quoi ils parlaient entre eux. Au bout d'un moment, le druide Sencha frappa le sol de sa baguette et, aussitôt, les Ulates, malgré leur ivresse qui était grande, firent silence et l'entourèrent.

« Rendez grâces à nos hôtes et à leur générosité ! s'écria Sencha. Ils vous ont procuré force bière et force nourriture, il convient de le reconnaître et de manifester votre gratitude. – Tu parles d'or ! cria Doeltenga, l'un des champions des Ulates, sous l'emprise de la boisson. Je jure par le dieu que jure ma tribu que je ne quitterai pas ce pays sans en emporter de riches trésors et autant de femmes qu'il m'en faut, à seule fin de prouver ma reconnaissance envers la prodigalité de nos bienfaiteurs ! Et si les habitants de Munster trouvent excessif le prix à payer, je ne partirai pas avant que quelques têtes n'ornent ma ceinture. – En attendant, dit Bricriu, je crois bien que nous voici tombés dans une autre prison dont il ne nous sera pas si aisé de sortir... – Il n'a pas tort, dit Dubthach. Regardez la solidité de la maison et l'épaisseur des fortifications qui l'entourent. Il est impossible de sortir d'ici, à moins que le meilleur des guerriers ulates ne nous donne une nouvelle preuve de sa supériorité... »

Alors, Couhoulinn bondit et exécuta si bien le saut du saumon que, dans son élan, il emporta le toit, se retrouva perché sur celui de la maison voisine et, de là, vit, en bas, la troupe des guerriers de Connaught et de Munster qui se formaient en ligne de bataille pour les assaillir. Or, tandis que, quittant son perchoir, il rentrait dans la maison de chêne, Ailill, scandalisé de voir les siens attaquer des hôtes, s'adossa à la porte des Ulates pour les protéger, et ses sept fils se prirent par la main pour lui faire un rempart de leur corps. Mais Couhoulinn donna un si violent coup de pied dans la porte que sa jambe la traversa jusqu'au genou et, la porte une fois disloquée, il se retourna vers ses compagnons et les avertit : « Nos ennemis vont nous attaquer. Il faut nous attendre à lutter. – Quel est ton avis, ô Couhoulinn ? demanda Sencha. – Mettez-vous tous le dos contre le mur. Que chacun garde ses armes à la main. En cas de besoin, nous pousserons la maison mais, d'ici là, qu'on envoie quelqu'un parlementer avec nos assaillants. »

Ainsi fit-on, et l'on désigna Triscoth pour les négociations. Les ennemis lui opposèrent Fer Caille^[122], qui s'avança en compagnie de neuf hommes.

« Regarde-moi, lui dit Triscoth. Ai-je l'allure de quelqu'un qui va mourir ? »

Pour toute réponse, Fer Caille le saisit par la jambe et le fit si bien tourner qu'il tua les neuf hommes. Et, sur ce, les gens de Connaught et de Munster cernèrent la maison pour y donner l'assaut, mais les Ulates la poussèrent, avec leurs dos et leurs nuques, de telle sorte que nombre d'agresseurs périrent écrasés. Le combat néanmoins se prolongea jusqu'au milieu du jour suivant, et les Ulates ne plièrent finalement que devant le nombre.

Depuis la muraille de la forteresse, Ailill observait, désolé, ce qui se passait.

« Hélas ! gémissait-il, je vois trop que ceux de Connaught et de Munster ne commettent que trahison aujourd'hui. Il est honteux d'attaquer ainsi des gens à qui l'on avait accordé l'hospitalité. Voilà qui viole mon honneur, et si j'en souffre grandement, je sais que je n'ai nul pouvoir sur les miens : il me faut seulement être là puisque, à en croire le proverbe, on ne saurait gagner de bataille en

l'absence du roi. »

Il en était là de ses réflexions moroses quand Couhoulinn, saisi de fureur guerrière, bondit à travers la troupe des ennemis et, frappant tous ceux qu'il rencontrait sur son passage, les étendit à terre. Furbaide Fer Bend, fils de Conor, le suivit dans cette sanglante contre-offensive, tournant autour de ses adversaires et les meurtrissant durement, mais sans qu'ils osassent eux-mêmes s'en prendre à lui, tant sa beauté était éclatante.

« Qu'est cela ? s'écria toutefois l'un des guerriers de Connaught. Pourquoi personne ne s'attaque-t-il à ce beau guerrier ? Sa beauté est insolente et maléfique. Je jure par le dieu que jure ma tribu de venger sur lui, en ce jour, la mort de mes parents ! »

Il s'élança sur Furbaide, brandit son épée, mais Couhoulinn le traversa de sa lance et, à ce spectacle de mort, les hommes de Connaught et de Munster se débandèrent d'un seul coup, abandonnant la forteresse. Maeve s'enfuit sur son char, en compagnie de Cûroi mac Daéré, tandis qu'Ailill demeurait sur place avec ses sept fils ; mais les Ulates les respectèrent pour n'avoir pris aucune part à la bataille menée contre eux.

Ensuite, les gens de Conor détruisirent la forteresse, l'incendièrent et, depuis lors, Temair Luachra n'a jamais été habitée.

Crimthann Niath Nair, un des guerriers de Connaught qui avaient échappé au massacre, traversait tristement la plaine en direction de sa demeure quand il rencontra Richis, femme satiriste qui était aussi sa mère nourricière. Elle lui demanda des nouvelles.

« Mon fils est-il sauf ? dit-elle. – Hélas ! non, répondit Crimthann. Il a été tué par Couhoulinn, le chien du Forgeron, ce cruel d'entre les cruels. – Viens avec moi pour le venger, dit Richis. Tu frapperas Couhoulinn et tu le tueras en pensant à ton frère de lait. – Il est presque impossible de s'attaquer à lui. Il ne me laissera même pas le temps de m'approcher. – Il faut le prendre par surprise et lui poser sur les épaules tes deux mains. Telle est la seule façon de le vaincre. »

Ils suivirent donc les traces des Ulates et rejoignirent Couhoulinn à un gué où Loeg abreuvait ses chevaux tandis que son maître se reposait dans l'herbe. Richis s'avança vers eux et se dépouilla de tous ses vêtements. Couhoulinn se tourna, visage au sol, afin de ne pas voir sa nudité.

« Attaque-le maintenant, ô Crimthann », dit Richis.

Crimthann s'approcha en silence, et il s'apprêtait à lui poser ses deux mains sur les épaules quand Loeg cria : « Attention ! L'homme est juste derrière toi ! – Je ne me relèverai pas, répliqua Couhoulinn, tant que cette femme n'aura pas changé de posture. »

Alors, Loeg prit une pierre de fronde dans le char et la décocha si bien contre la femme qu'elle lui traversa le dos et la tua net. Couhoulinn se releva, et il eut tôt

fait de tuer Crimthann, dont il emporta la tête et les dépouilles.

Là-dessus, Loeg et Couhoulinn rejoignirent le gros des Ulates et les emmenèrent tous à Dun Dealga, où leur fut enfin servi le festin préparé pour eux. Et ils mangèrent, burent et firent la fête pendant trois jours et trois nuits. Enfin, chacun prit congé de Couhoulinn et retourna chez lui.

Quant à Ailill, il vint du sud avec ses sept fils et fut reçu en hôte par Conor à Émain Macha. On lui donna la largeur de son visage en or et en argent, ainsi que sept femmes esclaves à chacun de ses fils, puis il retourna dans son pays après avoir conclu paix et amitié avec les Ulates. Et, pendant quelque temps, Conor n'eut à déplorer aucune expédition des gens de Connaught contre son royaume^[123].

CHAPITRE IX

La tragique histoire de Déirdré des Douleurs

Déirdré, fille de Fédelmid, conteur du roi Conor, était élevée à l'écart du monde, dans une forteresse isolée où nul homme, excepté les serviteurs et les intendants choisis par Conor lui-même, ne pouvait pénétrer, en raison de la prophétie qui la vouait à susciter le malheur et le meurtre chez les Ulates. Aussi le roi prétendait-il la tenir à l'abri de tous les regards, jusqu'à l'heure où il comptait en faire son épouse.

Elle allait à présent sur ses dix-sept ans et Conor, qui se tenait informé de ses moindres faits et gestes par sa messagère Leborcham, voyait approcher le jour où il pourrait enfin l'amener à Émain Macha et, par là même, montrer aux Ulates qu'il prenait sur lui la malédiction évoquée par le druide Cavad alors qu'elle se trouvait encore dans le sein de sa mère. Et il entendait aussi prouver, ce faisant, qu'il était, en tant que roi, seul capable de faire dévier le cours d'une destinée, fût-elle annoncée comme la plus tragique et la plus néfaste.

Or, un jour d'hiver, alors que la neige était tombée en abondance la nuit précédente, l'un des serviteurs de Déirdré se trouvait dans la cour, occupé à écorcher un veau qu'il venait de tuer et qu'il destinait au repas du soir. La jeune fille s'était levée de bonne heure et, depuis la fenêtre de la maison, contemplait le paysage, dont la blancheur si pure et si intense l'émerveillait, quand elle aperçut un corbeau qui s'abreuvait de sang de veau. Et comme Leborcham se trouvait à ses côtés dans la chambre, elle lui dit :

« Vois-tu ? Le seul homme que j'aimerai sera doté des trois couleurs présentes en ce moment dans la cour : sa chevelure devra être comme le plumage du corbeau, sa joue aussi rouge que le sang, son corps aussi blanc que la neige. – Mon enfant, répliqua Leborcham, il est beau de rêver, mais je te rappelle que le seul homme que tu devras aimer est le roi Conor à qui tu es destinée depuis ta naissance. Mais, rassure-toi, Conor est un bel homme, un fier guerrier et un père très bon et très juste pour tous les gens de son peuple. – Qu'est-ce que cela peut me faire ! s'écria Déirdré, je t'assure, je n'aimerai qu'un seul homme en ma vie : celui qui aura des cheveux de jais, des joues rouges et un corps immaculé. Connais-tu, parmi les jeunes d'Ulster, quelqu'un qui soit fait de la sorte ? – Hélas ! répondit Leborcham, je ne les connais pas tous, mais j'en sais au moins un qui a la chevelure plus noire que le plumage du corbeau, les joues plus rouges que le sang et le corps plus blanc que la neige... – Ô Leborcham ! s'exclama la jeune fille, combien tu réjouis mon cœur ! Quel est le nom de ce jeune homme ? Dis-le-moi, je t'en prie. – À quoi bon te le dire ? S'il te rencontrait, il ne jetterait même pas les yeux sur toi... L'interdit de Conor est formel, et nul des Ulates ne peut s'y

soustraire. – Dans ce cas, insista Déirdré, tu ne risques rien à me dire son nom. Je voudrais savoir seulement s'il est digne d'être aimé. – Certes, il l'est, répondit Leborcham. C'est Noisé, l'un des fils d'Usnech, l'un des plus valeureux des compagnons de la Branche Rouge. – Ah ! je ne serai ni bien portante ni heureuse avant de l'avoir rencontré, soupira Déirdré. – Par le dieu que jure ma tribu, je ne le souhaite pas car, assurément, il en résulterait de grands malheurs. »

Peu de jours après, Conor fit venir Déirdré à Émain Macha mais, désireux de cacher encore sa présence, il l'obligea à demeurer à l'écart, dans une maison de la forteresse où la surveillait sa nourrice et la protégeaient quelques gardes absolument sûrs. Il voulait que le jour où il paraîtrait en sa compagnie fût célébrée une grande fête, car il tenait beaucoup à ce que cette union apportât la preuve qu'un grand roi peut toujours défier le destin et imposer sa propre loi.

Or, un matin, Noisé, fils d'Usnech, qui s'était levé dès les premières lueurs du soleil, se promenait en chantant sur les murailles d'Émain Macha. Et elle était si harmonieuse, sa voix, comme celle de ses frères, que toute vache qui l'entendait donnait deux tiers de lait supplémentaires, et que tout homme qui l'entendait en éprouvait un sentiment de paix et de joie profondes. Mais si la voix des fils d'Usnech était admirable, leur valeur ne l'était pas moins, surtout celle de Noisé, qui avait été l'élève de Scatach en compagnie de Couhoulinn, et leur adresse aux armes les avait rendus également célèbres. Tous les guerriers d'Ulster auraient eu beau s'assembler contre eux, ceux-ci, adossés les uns aux autres, fussent demeurés invincibles, en raison de la supériorité de leur riposte et de l'habileté de leur défense. Et, quand ils allaient à la chasse, ils étaient aussi rapides que des limiers pour traquer le gibier et s'emparer des daims à la course.

Ce matin-là, Déirdré s'était éveillée très tôt car, pendant la nuit, elle avait vu en songe une grande ombre se profiler sur les murailles d'Émain Macha, et cette ombre avait pris peu à peu la forme d'un jeune homme à la chevelure noire, aux joues rouges, au corps plus blanc que neige. Se glissant hors de la maison sans que personne s'en aperçût, elle s'approcha des remparts de la forteresse et entendit le chant de Noisé. Elle se hâta dans la direction de la voix et le vit.

Au seul aspect de la chevelure noire, des joues rouges et du corps très blanc du jeune guerrier, elle fut aussitôt envahie dans tout son être d'un violent amour. Elle s'avança encore et, quoique Noisé ne l'eût jamais rencontrée, il devina instantanément qui elle était et que Conor l'avait fait venir en cachette à Émain Macha.

« Elle est belle, la génisse qui passe près de moi, dit-il. – Il faut de grandes génisses là où les taureaux ne sont pas, repartit-elle. – Tu as pourtant, reprit Noisé, le grand taureau de la province, à savoir le roi d'Ulster. – Je voudrais pouvoir choisir entre vous deux, répliqua-t-elle, et, en vérité, je lui préférerais le jeune taurillon. – Mais moi, je te refuserais », dit-il.

À ce mot, Déirdré poussa un grand cri et, se précipitant sur Noisé, le saisit par les deux oreilles.

« Par le dieu que jure ma tribu ! dit-elle, voici deux oreilles de honte et de moquerie. Mort et destruction sur toi si tu ne m'emmènes immédiatement, quand bien même tous les Ulates voudraient t'en empêcher^[124]. – Éloigne-toi de moi, ô fille ! s'écria-t-il. – Il est trop tard, maintenant, répondit-elle. Je serai à toi comme tu seras à moi, pour toute la vie ! »

Alors Noisé poussa un grand cri de lamentation que tous les Ulates entendirent, et ils en furent tellement bouleversés que, se jetant les uns contre les autres, ils commencèrent à se battre.

Les fils d'Usnech étaient sortis, eux aussi, car ils avaient reconnu la voix de leur frère. Ils se précipitèrent vers lui.

« Que t'arrive-t-il donc ? lui demandèrent-ils. Il ne faut pas que les Ulates s'entre-tuent à cause de toi. »

Il leur raconta ce qui s'était passé.

« Voilà une mauvaise aventure, dirent-ils, et nous savons qu'elle tournera très mal. Mais, quoi qu'il en soit, tu ne seras pas exposé à la honte et au déshonneur tant que nous serons en vie. Nous allons rassembler nos gens et emmener la fille loin de ce pays. Il ne manquera pas en Irlande de rois généreux pour nous accueillir et pour accepter nos services. – Qu'il en soit ainsi, dit Noisé, puisque nous ne pouvons agir autrement. »

Après avoir tenu conseil avec les membres de leur famille, les fils d'Usnech partirent dès la nuit suivante, avec trois cinquantaines de jeunes guerriers, trois cinquantaines de femmes, trois cinquantaines de valets, trois cinquantaines de chiens, et ils emmenèrent Déirdré. En apprenant leur fuite, Conor entra dans une violente colère et jura qu'il se vengerait de l'affront qu'on lui avait fait. Le druide Cavad tenta de le calmer en lui rappelant que Déirdré devait porter malheur à tous ceux qui l'approcheraient et que, par conséquent, mieux valait qu'elle ne fût plus dans le royaume d'Ulster. Peine perdue, car le roi Conor était bien décidé à se défaire tôt ou tard de Noisé pour reprendre celle sur laquelle il avait jeté son dévolu.

Quant aux fils d'Usnech, ils passèrent un long temps au service des rois d'alentour, d'Esruaid au sud-ouest à Ben Étair au nord-est. Mais, quelque bon accueil qu'on leur réservât, la mort ne cessait de les y talonner, car Conor, par malice et par ruse, soudoyait des assassins à cette fin. De sorte qu'ils finirent par admettre qu'ils ne trouveraient jamais de repos ni de paix en Irlande et décidèrent de franchir la mer pour se rendre en Écosse.

Ils s'établirent dans un lieu désertique, sis à la rencontre de deux vallées, et y vécurent d'abord de chasse et de pêche ; puis, quand le gibier de la montagne vint à leur manquer, ils s'en prirent aux bestiaux des hommes d'Écosse et ceux-ci, voulant mettre un terme à leurs pillages, se réunirent dans l'intention de les exterminer. Alors, les fils d'Usnech allèrent trouver le roi d'Écosse et lui

exposèrent la situation dans laquelle ils se trouvaient, et le roi d'Écosse, ému de leur détresse, les prit à son service. Ils construisirent donc leurs maisons dans une grande prairie, non loin de la forteresse royale mais, en les édifiant, ils avaient surtout songé à y cacher Déirdré, car ils craignaient qu'elle ne causât leur perte.

Or, un matin, l'intendant du roi vint, de bonne heure, les visiter et faire le tour des maisons qu'ils habitaient. Dans l'une de celles-ci, il aperçut Déirdré et Noisé qui dormaient encore et émerveillé de la beauté de la jeune femme, il regagna aussitôt la forteresse et s'en fut réveiller le roi.

« Ô roi, dit-il, jusqu'à présent, nous n'avons pas trouvé de femme digne de toi. Mais j'en sais une qui ferait une compagne idéale pour un grand roi d'Occident. Auprès de Noisé, l'aîné des fils d'Usnech, se trouve en effet une femme de toute beauté qui te conviendrait à la perfection. Si tu ordonnes que l'on tue Noisé et ses frères, la femme pourra dormir avec toi. – Non pas ! protesta le roi d'Écosse. Il serait indigne de moi que l'on tue cet homme que j'ai pris à mon service et qui a toute confiance en moi. Contente-toi d'aller faire ma cour, en secret, tous les jours, à cette femme, en lui promettant de nombreux cadeaux. »

L'intendant suivit en tous points les ordres du roi. Tous les jours, il vint visiter les fils d'Usnech et s'arrangea pour parler sans témoins à Déirdré, lui démontrant l'intérêt qu'elle aurait à accepter les demandes du roi d'Écosse. Mais Déirdré, tous les soirs, contait ponctuellement la chose à Noisé.

Mais l'intendant, aussi mécontent de ne pouvoir rien obtenir d'elle qu'anxieux de mécontenter son maître, conseilla à celui-ci d'envoyer les fils d'Usnech dans des expéditions périlleuses et de les exposer à de durs combats. Ils finiraient bien par s'y faire tuer, et Déirdré, demeurée seule, n'aurait pas d'autre solution que de répondre aux sollicitations du roi. Mais les fils d'Usnech étaient si courageux et valeureux qu'à quelques difficultés et périls qu'on les exposât, ils se sortaient toujours d'affaire. Ils revinrent toujours vainqueurs des guerres qu'ils menèrent, et leur réputation ne cessa de grandir.

Cependant, de peur de perdre la confiance du roi d'Écosse, l'intendant imagina une bonne trahison envers les fils d'Usnech. Il persuada les guerriers d'Écosse que les émigrés d'Ulster voulaient s'emparer du pouvoir et tramaient d'assassiner le roi. Ayant réussi à les convaincre, il les rassembla et prépara un plan d'attaque. Mais Déirdré, qui savait très bien comment faire parler l'intendant, eut vent du complot.

« Vous êtes en danger, dit-elle aux fils d'Usnech. Il vous faut partir au plus vite, car les hommes d'Écosse viendront cette nuit vous tuer pendant votre sommeil. »

Les fils d'Usnech rassemblèrent donc en hâte les membres de leur famille et leurs serviteurs et, après avoir réuni ce qu'ils avaient de biens, ils s'embarquèrent dès la nuit venue à bord de bateaux qu'ils avaient construits. Et ils s'installèrent dans une île sise à mi-distance de l'Irlande et de l'Écosse.

Cette aventure fut contée aux Ulates, à Émain Macha, et elle parvint aux oreilles

du roi Conor qui tenait son assemblée dans la maison de la Branche Rouge.

« Il est vraiment malheureux, ô roi, dirent les Ulates, que les fils d'Usnech soient menacés par les hommes d'Écosse et qu'ils risquent de tomber en pays étranger par la faute d'une femme qui porte toutes les malédictions du monde. Si les hommes d'Écosse les tuent, nous serons déshonorés. Mieux vaudrait tout de même que nous en fassions justice nous-mêmes. Seulement, pour cela, il conviendrait que les fils d'Usnech revinssent en leur pays. – Votre conseil est bon, acquiesça Conor, et je vais le suivre. Envoyez-leur des messagers, et faites-leur dire qu'ils seront les bienvenus en Ulster. Et qu'on leur fournisse toutes les cautions qu'ils demanderont. »

On envoya donc des hommes de confiance inviter les fils d'Usnech, de la part du roi Conor, à revenir dans le pays de leurs pères.

« Nous reviendrons volontiers, répondirent-ils, trop heureux de faire la paix avec le roi Conor. Mais nous ne partirons d'ici que nous n'ayons obtenu des garanties quant à notre sécurité. Nous exigeons des garants. – Quels sont ceux que vous désirez désigner ? leur demanda-t-on. – Trois hommes qui sont bien considérés chez les Ulates, à savoir Fergus, fils de Roeg, Dubthach à la Langue paresseuse, et Cormac Conlonges, fils aîné du roi Conor. »

Aussitôt avisés qu'ils avaient été choisis pour garants, ces derniers acceptèrent tous trois et se rendirent dans l'île où se trouvaient les fils d'Usnech, leur prirent les mains, et un serment solennel scella les engagements mutuels.

Cependant, à Émain Macha, Conor, méditant plus que jamais sa vengeance à rencontre des proscrits, prit conseil de quelques-uns de ses fidèles.

« Les fils d'Usnech, lui dit-on, ont fait savoir qu'ils n'accepteraient aucune nourriture en Irlande tant qu'ils ne seraient pas admis à un festin à la Branche Rouge, et ce en ta présence. Mande-les donc à Émain Macha en t'arrangeant pour en éloigner leurs garants... »

En conséquence, Conor pria l'un de ses vassaux, nommé Borrach, de convier à dîner Fergus, fils de Roeg, sur qui pesaient deux interdits : celui de refuser aucune invitation de ce genre, et celui de quitter aucun festin avant que celui-ci ne fût entièrement terminé et que tous les autres convives n'eussent pris congé.

Là-dessus arriva à Émain Macha Éogan, fils du roi de Fernmag qui, brouillé avec Conor depuis plusieurs années, avait exprimé son intention de se réconcilier avec lui. Conor l'accueillit avec beaucoup de bienveillance et, au cours de la conversation, lui demanda de prouver son bon vouloir en attaquant les fils d'Usnech quand ceux-ci se trouveraient dans la prairie, sous les remparts d'Émain Macha. Éogan promit de n'y point manquer.

Les fils d'Usnech, cependant, quittèrent l'île où ils avaient trouvé refuge et, en compagnie de Déirdré, abordèrent aux rivages d'Ulster et, de là, cheminèrent si bien qu'ils atteignirent peu après la grande prairie qui s'étendait sous les remparts

d'Émain Macha et y attendirent, debout, qu'on les priât d'entrer dans la forteresse.

Or, pendant que toutes les femmes d'Émain Macha se massaient sur les murailles afin de contempler le retour de Déirdré et des fils d'Usnech, Éogan, fils du roi de Fernmag, sortit à leur rencontre mais, au lieu de souhaiter la bienvenue à Noisé, lui décocha sa lance.

En voyant cela, l'un des fils de Fergus s'interposa dans l'espoir de protéger Noisé, mais la lance d'Éogan lui traversa la poitrine et, ressortant par le dos, atteignit aussi celle de Noisé. Et ainsi périt le fils aîné d'Usnech, par le même coup et au même instant que le fils de Fergus, tué, lui, pour avoir voulu honorer le serment par lequel son père s'était porté garant de la sauvegarde des fils d'Usnech.

Cependant, Conor, debout sur les remparts d'Émain Macha, exhortait Éogan à poursuivre son œuvre de destruction : « Qu'on les tue tous les uns après les autres ! s'écria-t-il, au comble de la fureur. Qu'on débarrasse l'Ulster de la maudite engeance des fils d'Usnech ! »

Alors, Éogan et les siens se ruèrent sur eux et sur tous les gens de leur famille, sans que leurs lances perfides, leurs javelots acérés et leurs épées tranchantes en épargnent aucun. Et, une fois perpétré cet affreux massacre, ils menèrent Déirdré, mains liées derrière le dos, devant le roi Conor.

Mais, lorsqu'on conta ce qui s'était passé dans la prairie, sous les remparts d'Émain Macha, à Fergus, dès son retour du festin où il avait été invité, ainsi qu'à Dubthach et à Cormac Conlonges, fils aîné de Conor, ils furent atterrés que l'on eût de la sorte bafoué leur parole et que Conor eût lâchement profité de leur absence pour renier sa propre parole et faire assassiner ceux dont ils s'étaient portés garants. Aussi, après s'être concertés, décidèrent-ils de venger les fils d'Usnech tout en lavant leur honneur personnel. Ils montèrent donc une expédition contre Conor et les Ulates et leur causèrent de grands dommages. Au cours du terrible combat qui dura un jour entier, trois cents Ulates succombèrent sous les coups conjugués de Fergus, Dubthach et Cormac et, le matin suivant, Fergus incendia la forteresse d'Émain Macha. Après quoi, suivis des gens de leurs familles et de leurs serviteurs, tous trois quittèrent l'Ulster pour le Connaught où la reine Maeve et le roi Ailill les accueillirent avec joie dans leur forteresse de Cruachan. Trois centaines, tel était le nombre des exilés qui, pendant nombre d'années, n'eurent de cesse d'infliger aux Ulates peine et terreur, en expiation de la fin déplorable des fils d'Usnech. Ainsi, chaque nuit, les Ulates craignaient-ils que Fergus et ses hommes ne vinssent semer le désordre et la mort en leur sein.

Quant à Déirdré, de toute l'année qu'elle passa auprès de Conor, elle n'ouvrit la bouche que pour manger et boire tout juste de quoi survivre et pour se lamenter, sans seulement lever la tête de dessus ses genoux. Et, quand on lui amenait des jongleurs pour essayer de la distraire de son chagrin, elle chantait ceci :

Quelque beaux que soient à vos yeux les héros

*qui marchent dans la plaine vers Émain,
ils marchaient plus noblement vers leur maison,
les trois fils héroïques d'Usnech...
Quelque doux que soit pour vous l'hydromel exquis
que distribue pour vous le fils de Ness,
j'avais auparavant, sur le rivage de la mer,
breuvage plus abondant et plus doux...
Quelque harmonieux que soient pour vous
les flûtistes et les cornistes du roi,
je peux bien avouer aujourd'hui
que j'ai entendu une plus belle musique...
Harmonieux sont pour le roi Conor
les flûtistes et les cornistes,
mais plus belle encore était pour moi
la tendre voix des fils d'Usnech...
Maintenant, je ne dors plus,
mes ongles ne sont plus empourprés,
la joie ne me vient plus quand je songe,
depuis que ne sont plus les beaux fils d'Usnech...
Aujourd'hui, je ne dors plus,
la moitié de la nuit, dans mon lit,
car mon esprit s'élance vers les deux
et je ne sais plus où je suis...
De joie, aujourd'hui, je n'en ai plus,
à l'assemblée d'Émain où vont les nobles,
ni paix, ni plaisir, ni repos,
ni grande maison, ni beaux ornements...*

Et elle se lamentait ainsi interminablement sans que personne pût parvenir à diminuer son chagrin. Et, lorsque Couhoulinn, qui était absent lors du meurtre des fils d'Usnech, vint la trouver, elle put seulement lui répéter ce qu'elle chantait aux jongleurs. Aussi, Couhoulinn reprocha-t-il vivement à Conor son attitude, ce

dont le roi fut extrêmement affecté. Quant au druide Cavad, il lui disait souvent :
« Ô mon fils, pourquoi n'avoir pas écouté ce que j'avais prédit dès avant la naissance de cette fille ? Cela eût épargné bien des souffrances et bien des blessures parmi les Ulates. Sache qu'il n'est pas bon de défier le destin comme tu l'as fait... »

Néanmoins, Conor se rendait parfois dans le lieu où Déirdré se tenait prostrée, et il tentait de calmer sa douleur et son chagrin. Mais elle, sans même relever la tête, se contentait de lui chanter cette autre lamentation :

Ô Conor, que veux-tu ?

Tu m'as causé chagrin et larmes.

*Pour moi, tant que je serai en vie,
ton amour me fera fuir...*

*Celui qui fut pour moi le plus beau,
celui qui fut si cher à mon cœur,
tu me l'as enlevé cruellement
et tu l'as conduit à la mort...*

Il a disparu maintenant, hélas !

*l'aspect sous lequel paraissait le fils d'Usnech,
tertre noir de jais sur un corps blanc,
que toutes les femmes admiraient...*

*Deux joues de pourpre plus belles que le feu,
des lèvres rouges, des cils noirs comme un scarabée,
des dents couleur de perle,
comme la noble teinte de la neige...*

*Il m'était bien connu, son clair vêtement,
parmi les guerriers d'Écosse.*

*Son manteau de belle pourpre pour l'assemblée
était tout brodé d'or rouge...*

*Sa tunique de satin, grand trésor,
que cent mains avaient façonnée,
il avait fallu pour la broder
cinquante onces de laiton...*

*Une épée à poignée d'or dans sa main,
deux javelots gris à la terrible pointe,
un bouclier bordé d'or jaune,
avec une bosse d'argent...
Ne brise pas aujourd'hui mon cœur,
car bientôt j'irai vers ma tombe.
Le chagrin est plus fort que la mer,
le sais-tu, ô Conor ?*

Or, un jour, lassé d'entendre une nouvelle fois la complainte de Déirdré, Conor s'emporta jusqu'à demander :

« De tous ceux qui t'entourent, quel est donc l'homme que tu hais le plus ? – Je ne te cacherai rien, répondit Déirdré. En vérité, après toi-même, c'est Éogan, fils du roi de Fernmag, que je hais le plus, pour avoir tué celui que j'aimais. – Eh bien, s'écria méchamment Conor, tu seras sa compagne pendant une année entière ! »

Et, sur ce, il manda Éogan et lui remit Déirdré. Le lendemain, quand les Ulates quittèrent Émain Macha pour se rendre à l'assemblée de Tara, Déirdré se trouvait dans un char, derrière Éogan, et le char de Conor se porta à sa hauteur.

« Eh bien, Déirdré, lui dit le roi, te voici comme une brebis entre deux béliers, ce me semble ! – Malédiction sur toi, Conor ! s'écria Déirdré. Tu ne te contentes pas de faire souffrir tes victimes, tu les insultes. Mais sache que le destin se vengera grandement sur toi des maux que tu as causés. Malédiction sur toi, roi des Ulates ! »

Puis, comme un grand rocher se dressait au bord du chemin, devant le char, Déirdré sauta et se jeta si bien contre le rocher, tête la première, qu'elle se fracassa le crâne et mourut ainsi, par désespoir d'avoir perdu Noisé, le fils d'Usnech à la chevelure plus noire que le plumage du corbeau, aux joues plus rouges que le sang, au corps plus blanc que la neige d'hiver^[125].

CHAPITRE X

Le temps des vengeances

Après le meurtre des fils d'Usnech et la fin tragique de la belle Déirdré, Conor, fils de Ness, sombra dans le chagrin et la tristesse, et ce autant parce qu'il se sentait responsable de tout ce qui était arrivé que parce qu'il avait perdu une femme qu'il avait désirée plus que de raison. Pendant des semaines et des semaines, il demeura plongé dans une si profonde mélancolie, un si profond dégoût, qu'aucune musique ne parvenait à le séduire, aucune fête à le distraire, aucun plaisir à apaiser son esprit tourmenté.

Quand ils virent leur roi dans cet état, les Ulates, pris de compassion, lui conseillèrent de chercher dans les provinces d'Irlande une fille de chef ou de roi capable de dissiper le chagrin qu'il éprouvait. Après avoir longtemps soupiré, il se rangea à leur avis, et il envoya Leborcham, sa messagère, parcourir toute l'Irlande et tâcher de découvrir une femme aussi belle et aussi désirable que Déirdré.

Leborcham parcourut toutes les provinces les unes après les autres, visitant les rois et les chefs, s'arrêtant dans toutes les forteresses et jusque dans les demeures des fermiers, mais sans trouver aucune fille non mariée qui pût convenir à Conor.

Elle regagnait donc, fort découragée, l'Ulster, quand, sur le chemin du retour, elle fut hébergée dans la demeure de Domanchenn, fils de Dega, qui appartenait aux tribus de Dana, et y aperçut une jeune fille qui avait une allure gracieuse, la peau blanche, les cheveux bouclés et un charme qui surpassait assurément celui de toutes les autres femmes d'Irlande. Ignorant qui elle était, Leborcham interrogea les gens de son hôte.

« C'est Luaine, fille de Domanchenn », lui répondit-on.

Elle alla donc trouver le père et lui révéla qu'ayant été envoyée par le roi Conor en quête d'une femme qui fût non seulement digne de lui mais aussi belle et aussi attirante que la malheureuse Déirdré, elle avait trouvé en Luaine l'épouse idéale, car elle avait, avec les manières de Déirdré, le même aspect, la même habileté, le même esprit.

« C'est bien, répondit Domanchenn. Si le roi Conor est prêt à payer un prix convenable, je lui accorderai volontiers ma fille. »

Après avoir pris congé de lui, Leborcham s'empressa de retourner à Émain Macha conter au roi Conor ses vaines recherches à travers les provinces d'Irlande. Puis elle lui parla de Luaine qu'elle lui dépeignit comme la plus belle fille du monde, son charme n'ayant d'égal que son intelligence, et son doux sourire que ses magnifiques cheveux bouclés.

En s'entendant ainsi louer la beauté et les mérites de Luaine, Conor sentit naître en lui une grande impatience de la connaître. Il fit atteler son char et, guidé par Leborcham, il se rendit à la demeure de Domanchenn. Là, il aperçut Luaine et, aussitôt, tout son être s'embrasa pour elle d'un violent amour. Il la demanda à son père et, après que le prix eut été convenu, il se la vit promettre. Alors, tout joyeux, il s'en retourna à Émain Macha.

Mais, à peine de retour dans sa forteresse, il apprit que Mananann, le roi de Man et des Îles étrangères, venait d'aborder en Irlande sur un grand navire et, suivi d'une nombreuse troupe, se proposait de ravager l'Ulster afin de venger les fils d'Usnech dont il avait été l'ami, tout en tenant lieu de père adoptif aux deux enfants de Déirdré et de Noisé, à savoir un fils du nom de Gaiar, et une fille nommée Aibgrene.

À ces détails près, qui était donc ce Mananann ? Il n'est pas facile de le savoir, car on raconte qu'il y avait, à l'époque, quatre Mananann. Le premier, fils d'Allot, célèbre druide des tribus de Dana, s'appelait Orbsen, de son véritable nom, et l'on prétend qu'il était le protecteur d'Émain Ablach, l'île des Femmes où règne un éternel printemps. Le deuxième était fils de Cerp, roi des Îles Lointaines. Le troisième était fils de Lîr, à savoir un fameux marchand qui, non content de commercer entre l'Irlande et l'île de Bretagne, était aussi un druide et le meilleur pilote qui fréquentât la mer d'Irlande. On assure qu'il possédait de grands pouvoirs sur les choses de la nature et qu'il savait prédire l'avenir en examinant les nuages dans le ciel. Quant au quatrième, il était fils d'Athgno, et d'aucuns voient en lui l'homme qui, lié aux fils d'Usnech pendant leur séjour en Écosse, aurait débarqué en Irlande avec une armée pour venger leur mort. Mais la chose n'est pas établie, et d'autres lui préférèrent le troisième Mananann, fils de Lîr, l'un des grands chefs parmi les tribus de Dana^[126]. Quel qu'il fût, ce Mananann n'en commença pas moins à ravager si durement les terres de la province d'Ulster que les Ulates s'assemblèrent en hâte pour s'opposer à ses exactions et lui livrer bataille. Mais, parmi eux, il s'en trouva beaucoup pour murmurer que Conor avait tort, en cette affaire, et que Mananann venant défendre une juste cause, mieux valait, dans ces conditions, trouver un compromis avec l'agresseur et lui consentir des compensations pour le meurtre des fils d'Usnech.

Aussi Conor, fort mal à son aise, dépêcha-t-il le druide Sencha négocier un accord et, dans ce but, celui-ci rencontra le poète Bobaran, qui était le père nourricier de Gaiar, fils de Noisé. Tant et si bien qu'au terme de leurs discussions, un traité fut conclu entre Mananann et Conor. Ce dernier consentit à donner des compensations à Gaiar pour la mort de son père, en l'occurrence le canton de Liathmaire, en Ulster, c'est-à-dire la terre de Dubthach à la Langue paresseuse qui, parti avec Fergus, guerroyait depuis contre les Ulates. Aussi, après avoir échangé des serments de paix et d'amitié, l'on se sépara et, tandis que Mananann et ses gens remontaient dans leur navire et reprenaient la mer pour rentrer chez eux, toute la pensée de Conor put se reporter sur la belle Luaine.

Or, Athirne, le poète satiriste qu'on appelait l'importun d'Ulster, venait d'apprendre que le roi se proposait d'épouser Luaine et, de connivence avec ses deux fils Cuinngedach et Apartach, il imagina un plan pour l'en empêcher. Tous trois quittèrent donc leur demeure de Ben Athirne pour celle de Domanchenn et, là, s'arrangèrent pour rencontrer la jeune fille alors qu'elle revenait seule de la fontaine. Or, dès qu'ils la virent, les deux garçons et le père lui-même furent saisis d'un tel désir d'elle qu'à moins de le satisfaire ils n'y survivraient.

Aussi, abordant Luaine, lui dirent-ils brutalement qu'il lui fallait coûte que coûte coucher avec eux, faute de quoi ils succomberaient à la brûlure de leur désir. Et ils ajoutèrent qu'en cas de refus, ils prononceraient chacun un *glam dicin*^[127] sur elle, et qu'elle ne manquerait pas d'en mourir de honte et de désespoir.

« Ce que vous me dites n'est pas convenable, répliqua la jeune fille. Vous savez bien que je suis promise au roi Conor. – Nous ne saurions rester en vie, s'écrièrent-ils, à moins que nous n'allions en toi et que tu ne nous accueilles en ton corps. »

Mais ils eurent beau insister, Luaine refusa de coucher avec eux. Alors, ils firent trois satires contre elle et, aussitôt, trois taches apparurent sur les joues de Luaine, trois taches dont l'une était rouge, la deuxième blanche et la troisième noire, à savoir Malédiction, Honte et Disgrâce.

En se voyant ainsi défigurée, Luaine mourut sur-le-champ, de honte et de désespoir. Alors, Athirne et ses fils s'enfuirent précipitamment et allèrent s'enfermer dans leur forteresse de Ben Athirne, du côté de la vallée de la Boyne, car ils craignaient que Conor et les Ulates ne vengeassent sur leurs personnes, comme de juste, la mort de Luaine.

Cependant, Conor, de plus en plus impatient de toucher au moment de dormir avec Luaine, se disposait à partir pour la demeure de Domanchenn et, ses préparatifs terminés, il emmena les principaux champions de la Branche Rouge, Couhoulinn, Conall Cernach, Loegairé, Celtchar, fils d'Uthecar, Blai Brugaid, ainsi qu'Éogan, fils du roi de Fernmag, Cavad et Sencha. Mais, à leur arrivée, ils découvrirent la fille morte et trouvèrent les gens de la forteresse en grand deuil d'elle. Alors, un grand silence tomba sur Conor, et le chagrin qu'il eut de cette perte vint s'ajouter à celui qu'il éprouvait de celle de Déirdré.

« Nous ne pouvons tolérer cette injustice, intervint alors Couhoulinn. Comment accomplir notre vengeance ? »

Les chefs des Ulates délibérèrent entre eux, et ils en étaient venus à la conclusion que le châtiment le plus juste et le plus convenable était de tuer Athirne, ses fils et tous les siens, quand la mère de Luaine, qui avait nom Beguba, vint dans la prairie et s'effondra sur le corps de sa fille. Et, après s'être lamentée grandement, triste et désespérée, devant Conor et les Ulates, elle s'écria : « Ô roi d'Ulster ! Ce n'est pas la mort d'une seule personne que tu dois déplorer, mais celle de trois, car je sais bien que son père et moi-même, nous mourrons du

chagrin que nous cause la disparition de notre fille bien-aimée. La mort qui nous emportera a été fixée par le destin et selon la prophétie des druides... – Ô femme, lui dit Conor, combien je comprends ton chagrin ! Le mien n'est pas moins immense. Mais, par le dieu que jure ma tribu, j'en fais le serment, nous tuerons Athirne et ses fils de nos propres mains pour venger la mort de ta fille ! – Prenez garde, intervint Cavad, Athirne est redoutable. Il enverra contre vous des bêtes de proie qui ont pour noms Satire, Disgrâce, Honte, Malédiction, Parole amère et Feu dévorant. Et, comme il anime tous les fils de Déshonneur et les propage à travers la terre, soyez certains qu'il vous faudra les combattre ! »

Mais, là-dessus, Domanchenn, prenant la parole à son tour, blâma les Ulates de tant balancer à poursuivre les meurtriers de Luaine.

« Une question ! s'écria Conor. Que convient-il donc de faire, ô hommes d'Ulster, puisque nous sommes tenus d'accomplir une vengeance ? »

Alors, Couhoulinn conseilla la destruction d'Athirne le Cruel, et Conall Cernach, le juste guerrier, l'approuva.

Puis Celtchar, fils d'Uthecar, le violent guerrier, en élaborait le projet, et Muremar, le fameux champion, le mit au point. Enfin, Cuscraid, le Bègue de Macha, en prit la décision. Et, d'une seule voix, tous les héroïques compagnons de la Branche Rouge et les courageux jeunes gens d'Ulster acquiescèrent : ils iraient détruire la forteresse d'Athirne et le tuer, lui et les siens, en compensation de la mort de Luaine, et pour châtier le poète de tous ses forfaits passés.

On éleva un tertre de pierres pour Luaine, fille de Domanchenn, des tribus de Dana, puis on prononça sa lamentation funèbre, et l'on chanta son chant de mort. Tristes et chagrinés étaient son père et sa mère, ainsi que tous ceux qui assistaient à la lamentation. Et, une fois que les jeux funèbres eurent été dûment célébrés, Conor exhorta les Ulates à partir accomplir au plus tôt l'œuvre de vengeance.

Après s'être portés contre la forteresse d'Athirne, sur les bords de la Boyne, ils la cernèrent puis donnèrent l'assaut. Leur fureur et leur rage n'épargnèrent ni Athirne ni ses fils ni quiconque, parmi les gens qui se trouvaient là et, lorsque la forteresse ne fut plus que décombres fumants, les Ulates reprirent le chemin d'Émain Macha, satisfaits, malgré leur tristesse et leur chagrin, d'avoir vengé la mort de l'innocente jeune fille ^[128].

En ce temps-là, était célèbre, parmi les compagnons de la Branche Rouge, Blai Briuga, l'hospitalier des Ulates, qui, chargé de recevoir et de nourrir, au nom du roi, au moins une fois l'an les nobles et les fermiers d'Ulster, s'acquittait de sa charge à la satisfaction de tous. Il possédait sept troupeaux, sept vingtaines de vaches donnant force lait, et un attelage en bronze pour chacune d'elles. Il possédait aussi un hôtel où il recevait les Ulates pour les nourrir et les abreuver. Mais un interdit pesait également sur lui, qui le contraignait, au cas où une femme, quelle qu'elle fût, se trouvait le soir dans sa demeure, à dormir avec elle, excepté lorsqu'elle était accompagnée de son époux.

Or, un soir, une femme se présenta chez lui, en qui il reconnut Findmor, l'épouse de Celtchar, fils d'Uthecar, sans autre escorte que son cocher et quelques serviteurs.

« Tu ne commets certes pas là une bonne action, ô femme, lui dit-il. Tu n'ignores pourtant pas qu'un interdit m'oblige à dormir avec toute femme qui vient chez moi sans son mari. – Si tu crois que c'est de gaieté de cœur ! répliqua Findmor. Si je n'avais été surprise par la tombée de la nuit, je me serais volontiers dispensée de te demander l'hospitalité. – Cela n'en est pas moins malvenu, je le répète ! insista Blai Briuga. Je suis un vieillard, et je n'ai plus la force d'un jeune homme. – Comment ? s'écria-t-elle. Serais-je en présence d'un homme qui ne craint pas de transgresser ses interdits ? ^[129] – Je n'y songe assurément pas, répliqua Blai Briuga, mais, je te le répète, tu commets là une mauvaise action. »

Néanmoins, cette nuit-là, il dormit avec Findmor, femme de Celtchar, fils d'Uthecar. Mais, plus tard, averti de la chose, Celtchar se rendit à Émain Macha et, dans la maison royale, trouva Conor en train de jouer aux échecs avec Couhoulinn. Blai Briuga leur tenait compagnie et, penché sur l'échiquier, suivait attentivement les progrès de la partie. Sans un mot, Celtchar l'aborda et lui perça la poitrine d'un si violent coup de son javelot que la pointe s'en alla fichée dans la cloison de la salle, tandis qu'une goutte de sang souillait l'échiquier. Après quoi, comme toute l'assistance demeurait coite et pétrifiée, il se rua vers l'extérieur et s'enfuit, laissant Blai Briuga bel et bien mort.

« À la vérité, Couhoulinn, dit enfin Conor, je ne sais que penser ! – Et j'en suis au même point que toi, ô Conor », répondit Couhoulinn.

Or le druide Sencha s'approcha et vit la goutte de sang sur l'échiquier.

« Assurément, dit-il, Celtchar a commis là une lourde faute, en ne respectant pas le droit d'asile de la maison royale, et il serait juste que Conor lui en demande réparation. Seulement, comme le meurtre de Blai ne constitue pas en lui-même le crime, il convient donc de déterminer qui, de Conor ou de Couhoulinn, se trouvait le plus près de la victime quand elle a été atteinte ^[130]. »

Or, après avoir mesuré la distance qui séparait la goutte de sang des places respectives de Couhoulinn et de Conor, on s'aperçut qu'au roi incombait la tâche de réclamer justice.

« Nous verrons cela en temps utile », dit Conor.

En attendant, on fit des lamentations et des jeux funèbres pour Blai Briuga ; on lui bâtit un tertre de pierres et on érigea un pilier dont l'inscription en *ogham* disait qui il était et par qui il avait été tué. Puis on apprit que Celtchar, fils d'Uthecar, était allé se réfugier chez les *Daisi*, c'est-à-dire chez les gens de Munster, auprès de Cûroi, fils de Daéré.

« Il n'est pas convenable, dirent les Ulates, qu'il se soit rendu en pays étranger. Après avoir perdu un guerrier de valeur en la personne de Blai Briuga, allons-nous

encore nous priver d'un champion tel que Celtchar ? Il serait souhaitable qu'on le fit revenir parmi nous, quitte à lui demander des compensations pour le crime qu'il a commis. – C'est juste, opina Conor. Qu'on envoie quelqu'un le prier de revenir parmi nous et qu'on lui accorde des garanties. »

Les Ulates délibérèrent et décidèrent de lui mander son propre fils et de le lui donner pour garant. Car, à l'époque, les Ulates ne faisaient pas retomber la faute du père sur le fils, ni la faute du fils sur le père. Le fils de Celtchar partit donc au plus vite dans le sud retrouver son père et l'inviter à regagner l'Ulster.

« Pourquoi es-tu venu, mon fils ? demanda Celtchar. – Pour te permettre de rentrer dans ton pays et sur tes terres, sous ma sauvegarde et ma protection, répondit le jeune homme. – Serais-tu, à la vérité, mon garant ? – Certes, je le suis. Le roi Conor et tous les Ulates en sont unanimement tombés d'accord. – Ténue est la ruse qu'emploient les Ulates à mon égard, dit Celtchar, et, il faut l'avouer, fort habile : me faire revenir sous la caution de mon propre fils ! »

Or, un druide de Munster qui assistait à l'entretien s'écria : « Puisqu'il en est ainsi, Tenu sera le nom de ce jeune homme et le nom de sa descendance. – Fort bien, dit Celtchar. Laisse-moi, mon garçon, le temps de me préparer, et je t'accompagne. »

Dès l'arrivée des deux hommes à Émain Macha, les Ulates se réunirent dans la maison de la Branche Rouge autour du roi Conor. Et voici à quelle compensation Celtchar se vit condamner pour le meurtre de Blai Briuga : il devrait débarrasser l'Ulster des trois calamités qui l'affligeaient en ce temps-là, à savoir de Conganges, fils de Deda, qui le ravageait en y tuant tous ceux qu'il y rencontrait, de la Souris Brune, un chien ravageur qui en décimait les troupeaux et du Chien Noir qui déchiquetait et massacrait tous les êtres vivants qu'il y rencontrait.

« C'est bon, dit Celtchar, je ferai ce que vous me dites. »

Conganges, fils de Deda, des tribus de Dana, était non seulement cruel et impitoyable mais, au surplus, invincible car, au lieu de le blesser, les lances et les épées rebondissaient sur sa peau comme sur de la corne.

« Voilà la première calamité que tu dois éliminer, prononça Conor. – Je vais m'y employer », promit Celtchar.

Or, Celtchar avait une fille qui avait pour nom Niam^[131]. Il alla la trouver et, de concert avec elle, échafauda un plan pour atteindre son but. Après quoi, il se rendit dans la demeure de Conganges et, posément, tendit son piège.

« Je sais que tu n'as pas d'épouse, lui dit-il. Aussi, comme je désire établir paix et amitié entre nous, te donnerais-je volontiers ma fille, Niam, ainsi qu'un festin pour cent personnes, servi chaque soir, pendant la fête de *Samain*. »

Enchanté de l'offre, Conganges accepta et, lors des noces qui s'ensuivirent sans retard, accompagnées de grandes réjouissances, Celtchar ne négligea pas de combler son gendre de présents splendides. Mais, une fois seule avec son mari,

Niam n'hésita pas à suivre le plan concerté avec son père.

« Je serais curieuse de savoir, murmura-t-elle un soir, d'où te vient ton invincibilité dans les combats. Les javelots et les lances n'ont aucune prise sur toi, et tu ne peux être tué par aucun de tes adversaires. – Il est vrai, se rengorgea Conganges, je suis invincible dans toute bataille, et les pointes rebondissent sur mon corps sans y pouvoir pénétrer. – Ainsi, s'extasia Niam, tu ne saurais être tué ? – Hélas ! si, je peux l'être, mais dans certaines conditions que ne connaîtront jamais mes ennemis. – Lesquelles ? demanda-t-elle d'un air innocent. – Je t'en ai trop dit, grommela Conganges. Il est préférable que personne ne les connaisse, sans quoi je me sentirais en danger. »

Mais Niam sut si bien insister durant les nuits suivantes, elle y déploya tant de patience et tant de rouerie que Conganges finit par lui révéler son secret.

« Il serait très difficile de me tuer, dit-il, car, pour ce faire, il faudrait m'enfoncer des pointes rouges dans la plante des pieds et dans les tibias. Et cela ne serait possible que si j'étais profondément endormi, car je suis toujours en alerte, et le moindre bruit me réveille^[132]. »

Ayant de la sorte appris tout ce qu'elle voulait, Niam s'empressa d'aller trouver son père et lui raconta tout. Celtchar fit alors fabriquer deux grandes pointes et demanda à un druide de prononcer un charme de sommeil sur Conganges, tandis que lui-même rassemblait une troupe d'hommes en armes. Ceux-ci s'approchèrent de Conganges en rampant sur le sol et, dès qu'ils l'eurent cerné, lui enfoncèrent si profondément les pointes dans la plante des pieds, à travers les os, à l'aide de marteaux, qu'il en mourut. Et Celtchar lui coupa la tête, sur laquelle on amassa un tertre de pierres. Et chaque homme qui passait par là y ajoutait sa pierre^[133].

« Tu as satisfait à ta première obligation, dit alors Conor à Celtchar. Il te faut maintenant éliminer la deuxième calamité qui désole l'Ulster. »

Cette deuxième calamité était la Souris Brune. On avait donné ce nom à un jeune chien que le Fils de la Veuve^[134] avait trouvé dans le creux d'un chêne^[135] et que la Veuve avait élevé jusqu'à ce qu'il fût devenu adulte. Mais cet animal destructeur s'en prit aux moutons de la Veuve et les massacra tous les uns après les autres, avant d'attaquer toutes ses vaches et, pour finir, de la tuer elle-même. Ce dernier forfait accompli, il se rendit dans la vallée de la Grande Truie^[136] et, là, chaque nuit, il y détruisait une habitation des Ulates, tandis que, le jour, il se réfugiait dans son antre et y dormait.

« Délivre-nous, ô Celtchar, dit encore Conor, de ce fléau. »

Celtchar partit seul à travers la forêt, muni d'une branche d'aulne, et il y creusa une fosse aussi profonde que la longueur de son bras. Puis il fit bouillir, dans de l'eau où il avait mêlé des plantes aromatiques et du miel, la branche d'aulne, jusqu'à ce qu'elle devînt tendre tout en demeurant résistante^[137]. Cela fait, il se

rendit à l'ancre où la Souris Brune dormait pendant la journée et y pénétra peu avant qu'elle ne fût de retour. Or, quand elle arriva, son museau se mit à frémir, tout ému par l'odeur du bois. Alors, Celtchar aventura le rameau hors du trou, et le chien se précipita dessus, gueule béante, et planta si bien ses crocs dans la chair tendre et serrée du bois qu'il lui devint impossible de les dégager. Celtchar en profita pour pousser la branche vers l'animal, et ce dernier résista en repoussant la branche contre Celtchar. Mais celui-ci lui introduisit la main si prestement dans la gueule qu'il lui atteignit le cœur et, d'un coup, l'arracha. Après quoi, il coupa la tête de la Souris Brune et l'emporta.

« Voilà qui est très bien, ô Celtchar, dit Conor en le voyant reparaître avec son trophée. Maintenant, il faut que tu t'occupes du troisième fléau. »

Bien des années auparavant, des pâtres qui se trouvaient à côté d'un tertre furent alertés par un bruit qui en provenait. Intrigués, ils voulurent savoir ce qui le causait. Ils ôtèrent les pierres du tertre et, dedans, découvrirent trois petits chiens, l'un brun, l'autre parsemé de petites taches et le troisième noir^[138]. Le chien tout tacheté, donné à Mac Dathô, un noble du Leinster, fut cause qu'en la maison de celui-ci tombèrent tant d'hommes d'Irlande. On sait qu'Ailbé était son nom. Le brun, donné à Culann, forgeron des Ulates, devint le gardien redoutable que tua Couhoulinn quand, tout enfant encore, il se rendit au festin donné en l'honneur de Conor. Quant au chien noir, qui avait nom Doelchu, c'est-à-dire « chien-bousier », il échut à Celtchar lui-même. Mais, excepté son maître, ce monstre-là ne laissait personne en paix. Et, profitant un jour de l'absence de Celtchar, il s'était échappé, sans que les serviteurs de celui-ci parvinssent à le rattraper. Depuis lors, après s'être quelque temps contenté d'attaquer les troupeaux, il avait pris l'habitude de tuer un homme, chaque nuit, d'entre les Ulates.

« Délivre-nous de cette calamité, ô Celtchar, dit Conor, et tu seras quitte du meurtre que tu as commis sur la personne de Blai Briuga. »

Celtchar se rendit donc dans la vallée où, durant son sommeil, se terrait le chien, et il emmena pour escorte cent guerriers en armes. Il appela la bête par trois fois, et celle-ci, reconnaissant sa voix, vint droit à lui et lui lécha les pieds.

« Ce chien est un monstre, dirent les Ulates à Celtchar. Tu ne dois lui manifester aucune pitié. – Je ne supporterai pas plus longtemps les reproches qu'il me vaut ! » s'écria Celtchar.

Et, d'un coup de sa lance, il lui perça le cœur.

« Malheur ! dirent les Ulates. – Oui, c'est un grand malheur^[139] », répondit Celtchar.

Et, ce disant, il retira la lance du corps du chien. Or, une goutte de sang perlait à la pointe, qui roula le long de la hampe, lorsqu'il brandit l'arme, et finit par l'atteindre au bras. Et cette goutte lui traversa le corps si bien qu'il en mourut^[140]. Et les Ulates firent la lamentation funèbre de Celtchar, fils d'Uthecar, et ils

élevèrent un tertre sur lui^[141].

Émain Macha déplora fort la mort de Celtchar qui, après celle de Blai Briuga, privait les Ulates d'un de leurs meilleurs champions. Mais trois autres guerriers demeuraient en Ulster, qui s'étaient rendus non moins célèbres par leur courage, leur audace et leur habileté, à savoir Couhoulinn, fils de Sualtam, Conall Cernach et Loegairé le Valeureux. Et, ces trois-là, pour peu que s'assemblaient les Ulates, ne manquaient jamais de se disputer la primauté.

Ainsi advint-il notamment un jour que les Ulates, réunis dans la maison de la Branche Rouge, entouraient le roi Conor. Tous pris de boisson, ils se vantaient, les uns après les autres, de leurs prouesses et de leurs triomphes sur leurs ennemis quand, tout à coup, Conall Cernach éleva la voix.

« Aucun d'entre vous ne saurait en tout cas me disputer la première place parmi les compagnons de la Branche Rouge ! s'écria-t-il. Et je vais vous dire pourquoi : je puis disposer à ma guise de la pierre de fronde que j'ai fait faire avec la cervelle du roi Mesgegra. Comme c'est moi qui ai tué Mesgegra, moi qui lui ai tranché la tête et moi qui ai rapporté celle-ci à Émain Macha, moi seul ai le droit de l'utiliser. »

Et, sortant sur ces mots, il alla dans la maison de la Branche Sanglante où étaient exposées les dépouilles des ennemis vaincus, et bientôt en revint, brandissant la *cervelle de Mesgegra*.

« Voyez ! dit-il aux Ulates. Je défie quiconque de nier que je suis le meilleur des guerriers d'Ulster. »

Quand les hommes assemblés dans la maison virent son attitude et qu'ils eurent entendu ses paroles pleines de morgue, ils se gardèrent d'insister et affirmèrent à qui mieux mieux voir en lui le meilleur guerrier non seulement de la province, mais de l'Irlande entière. Alors Conall, satisfait d'une si flatteuse louange, retourna mettre la *cervelle de Mesgegra* à la place qu'elle occupait dans la maison de la Branche Sanglante.

Or, ce jour-là, Cêt, fils de Maga, le redoutable champion de Connaught qui ne se couchait jamais sans avoir d'abord tranché la tête d'un Ulate, s'était introduit subrepticement dans la forteresse d'Émain Macha. Et il s'y tenait à l'affût d'une proie digne de lui, quand il vit Conall Cernach déposer la *cervelle de Mesgegra* dans la Branche Sanglante. Il se souvint alors de la prophétie faite par Mesgegra lui-même et affirmant que sa mort serait vengée de façon éclatante sur le roi Conor. Cêt s'empara donc de la *cervelle de Mesgegra*, se glissa hors de la forteresse et, s'étant dissimulé de son mieux, se mit à épier tout ce qui se passait, de manière à saisir l'occasion favorable à ses agissements.

Peu après, on vint avertir Conor que les hommes de Connaught venaient de razzier de grands troupeaux sur les frontières de la province. Aussitôt, il rassembla ses guerriers, fit atteler les chars et, en personne, les conduisit vers le sud. Ils eurent tôt fait de rejoindre les pillards et une mêlée confuse s'ensuivit, où Cêt, qui

avait suivi les Ulates, se garda bien d'intervenir, car il ne méditait rien moins que de tuer le roi Conor lui-même.

Or, depuis une colline, un groupe de femmes de Connaught regardait le combat. Et comme elles s'extasiaient sur la prestance et la beauté du roi, elles le prièrent de daigner sortir de la mêlée et venir les trouver pour leur permettre de l'admirer à loisir. Intimement flatté, Conor sortit donc des rangs et s'en fut vers elles ; mais Cêt, fils de Maga, s'était caché dans leur groupe et, dès qu'il aperçut le roi, il banda sa fronde et lui décocha si bien la *cervelle de Mesgegra* qu'elle pénétra aux deux tiers de sa tête.

Alors, tandis que la bataille se poursuivait, des serviteurs emmenèrent au triple galop de son char le blessé jusqu'à Émain Macha. Là, on appela Fingen, habile médecin capable d'identifier la maladie dont un homme était affligé rien qu'en observant la fumée qui sortait du toit de sa maison. Fingen examina donc la blessure et dit à Conor :

« Si l'on ôte la pierre de fronde, tu mourras. Mais, si on ne l'ôte pas, je me fais fort de te guérir. Néanmoins elle te gênera beaucoup jusqu'à ton dernier souffle, et il te faudra ménager tes efforts. »

Avec l'accord de son patient, Fingen referma la blessure et lui entourra la tête avec du fil d'or si semblable à la couleur de ses cheveux que Conor conserva son aspect normal et que, grâce aux onguents répandus sur la plaie, il n'éprouva plus aucune douleur.

« Je dois t'avertir, roi Conor, reprit néanmoins Fingen, que, faute de suivre en tous points mes recommandations, tu risques de mourir. Écoute-moi bien : tu dois éviter coûte que coûte de te mettre en colère, ou bien la pierre sortira de ta tête ; il te faut éviter coûte que coûte de monter à cheval, ou bien les secousses rouvriront ta blessure. De plus, tu ne devras ni trop manger, ni t'abandonner à des ébats trop passionnés avec une femme, ni te mettre à courir. À condition d'observer scrupuleusement ces préceptes, tu es assuré de vivre longtemps^[142]. »

Cependant, lorsqu'il eut appris l'accident survenu au roi Conor et qu'on lui eut affirmé que Cêt, fils de Maga, avait utilisé la balle de fronde qu'il avait façonnée avec la *cervelle de Mesgegra*, Conall Cernach entra dans une grande colère qui le résolut à venger le roi et à tuer Cêt, contre lequel il nourrissait un grand ressentiment depuis que celui-ci l'avait, à peine né, piétiné. Et il se lança aux trousses du fils de Maga pour le défier en combat singulier.

Il venait de neiger. Ainsi fut-il facile à Conall de suivre les traces du char et des chevaux de Cêt. Il parvint ainsi à Brefné, en Connaught, où Cêt se reposait dans une maison abandonnée, tandis que son cocher s'affairait à cuire la nourriture. Tant et si bien que ni l'un ni l'autre ne s'aperçurent de la présence de leur poursuivant.

« Certes, dit Conall, je sais que Cêt se trouve là, entièrement à ma merci. Mais je

ne puis le tuer durant son sommeil. Or, si je le réveille, je connais sa fourberie, il est capable de me réserver quelque mauvais coup. Et, vu sa sauvagerie, il n'est pas homme à épargner aucun de ses adversaires... – Malheur ! s'écria le cocher. Honte sur toi, Conall Cernach ! Serais-tu devenu plus lâche qu'un lièvre ? Les paroles que tu viens de prononcer sont mauvaises. Tu te trouves devant le fléau qui ravage toute la province d'Ulster, et tu hésites à le combattre ? Serait-il donc honteux d'engager le combat contre lui ? – Mon garçon, répondit Conall, le moment ne me paraît pas favorable pour l'attaquer, voilà tout. Mais, pour lui signifier que j'étais prêt à l'affronter, je laisserai des traces si claires qu'il ne pourra méconnaître ma présence ici. »

Là-dessus, Conall arracha une touffe de la crinière de chacun des chevaux de Cêt et, prélevant une motte de terre, la plaça à l'avant du char. Puis, il s'en retourna vers l'est, en direction de l'Ulster.

Quand le cocher de Cêt sortit de la maison, il remarqua sur-le-champ qu'il manquait une touffe de crin à chacun des chevaux et que l'on avait déposé une motte de terre à l'avant du char. Aussi retourna-t-il bien vite auprès de Cêt et le réveilla-t-il.

« Malheur ! s'écria-t-il. Conall Cernach est venu, et il a laissé ces marques pour nous prouver sa présence en ces lieux. – Le grand malheur que c'est là, mon garçon ! répliqua Cêt. Il aurait pu tuer les chevaux, il les a épargnés, et c'est bien. S'il a fait cela, c'est peut-être qu'il recherche mon amitié. – Honte sur toi ! repartit le cocher. As-tu donc oublié que Conall Cernach a tué presque autant d'hommes de Connaught que toi-même d'hommes de son peuple ? Maudit seras-tu si tu n'engages le combat contre lui afin de le tuer, car la honte en retombera sur toi jusqu'à la fin des temps ! – Tu as raison, dit Cêt. Je serais déshonoré si je ne le provoquais avant que la journée ne soit terminée. »

Ils attelèrent les chevaux, s'élancèrent sur les traces de Conall Cernach et le rejoignirent à un endroit qu'on appelle maintenant le Gué de Cêt.

« À nous deux, Conall ! s'écria Cêt. – Qu'y a-t-il donc, ô Cêt, fils de Maga ? répliqua Conall. – Tu ne pourras échapper à ton sort, homme maudit. Honte sur toi si tu refuses de me combattre ! – Puisque tu le veux, qu'il en soit ainsi ! »

Ils s'affrontèrent tous deux sur le gué, se frappant l'un l'autre avec tant de rage que leurs cris, leurs souffles, le hennissement des chevaux et les injures de leurs cochers qui les excitaient au combat s'entendaient par tout le pays. Enfin, le soir venu, tous deux s'effondrèrent. Cêt était mort, et Conall gisait évanoui, tant ses innombrables blessures l'avaient vidé de son sang.

Quand il eut repris conscience, il tenta bien de se soulever, mais en vain, car il était à bout de forces.

« Mon garçon, dit-il à son cocher, porte-moi jusqu'au char. »

Le cocher le prit par les épaules, mais il ne parvint pas même à le traîner sur le

sol jusqu'au char.

« Écoute, mon garçon, reprit Conall. Laisse-moi ici, prends les chevaux et va rejoindre les Ulates. Tu leur raconteras ce qui s'est passé et tu leur demanderas de venir avant que surviennent les gens de Connaught. »

Le cocher bondit sur le char, dit au revoir à Conall et partit en hâte vers l'est alerter la troupe des Ulates. Mais, peu après, survint Belchu, de Brefné, un homme de Connaught, qui, en voyant les deux hommes étendus au sol, demeura songeur.

« Assurément, se dit-il, il y a eu ici une terrible bataille. Voici Cêt et voici Conall. Je suis persuadé que l'Irlande entière se réjouira de la mort de ces deux chiens de meurtre. L'un et l'autre ont commis suffisamment de méfaits pour n'être regrettés de personne ! »

Sur ces entrefaites, il toucha de la pointe de son épée la poitrine de Conall.

« Éloigne ton épée de moi ! s'écria celui-ci. – Tu es donc vivant ! hurla Belchu. – Ce n'est certes pas toi que j'en dois remercier, répondit Conall, mais je suis vivant. – Je m'en aperçois, mais je me demande si c'est un bien ou un mal. – Tu as voulu me tuer. J'ai senti ton épée me piquer la poitrine. – Je ne l'aurais pas fait, car je te croyais mort, et l'on ne frappe pas un homme que l'on considère comme un cadavre. – C'est parce que tu avais peur de moi ! reprit Conall. Tu n'oserais sans doute pas, même maintenant, enfoncer ton épée dans mon vêtement. – Voilà qui te trompe ! rétorqua Belchu. Je ne te tuerai pas maintenant, parce que tu es blessé et affaibli. Mais je te propose une chose : je vais t'emporter dans ma maison, je t'y soignerai, et, lorsque tu seras complètement guéri, je t'obligerai à me combattre. »

Alors Belchu chargea Conall Cernach sur son dos et, tout en le traînant à demi derrière lui, car le blessé était trop lourd, parvint à le mener chez lui et y fit venir des médecins pour le soigner. Et ceux-ci s'y employèrent avec tant d'adresse et tant d'art que Conall fut bientôt guéri. Mais plus il se rétablissait, plus Belchu déplorait sa propre témérité.

« Voici ce que nous allons faire, dit-il un jour à ses trois fils. Cet homme est redoutable et n'épargne personne quand il est en colère. Il serait bon que vous veniez cette nuit, pendant qu'il dort, le percer de vos poignards. Ainsi en serons-nous débarrassés. Je laisserai la porte ouverte, et vous n'aurez qu'à le frapper. »

Mais Conall Cernach avait entendu la conversation.

« Va donc fermer la maison, dit-il à Belchu quand fut venu le moment de dormir. – Certainement, répondit Belchu. Pour que tu reposes à loisir, il convient que la porte soit fermée. »

Il alla vers le seuil et, après avoir fait semblant de fermer la porte, retourna vers Conall et lui souhaita une bonne nuit.

« Bien ! dit Conall. Maintenant, je veux que tu prennes mon lit, j'irai dans le tien. Il me semble que j'y dormirai mieux. – Non ! s'écria Belchu. Le lit que je t'ai préparé est meilleur et tu y seras bien pour te reposer. – Je t'ai dit de changer de

lit ! reprit Conall en saisissant son épée. Ta tête te manquera si tu n'obéis pas. – Puisque tu m'y obliges, je t'obéirai », dit Belchu, pris de tremblement.

Mais, avant d'aller s'étendre sur le lit qu'il avait apprêté pour Conall, il s'en alla fermer la porte de la maison pour empêcher ses fils d'entrer et, cela fait, s'endormit bientôt. Mais Conall, lui, se leva silencieusement, alla rouvrir la porte et vint se recoucher.

Les trois fils de Belchu trouvèrent donc la porte ouverte. Ils entrèrent dans la maison, se dirigèrent droit vers le lit où ils croyaient que dormait Conall et, de la sorte, tuèrent leur propre père à coups de poignard. Alors, Conall se leva et, saisissant son épée, les en frappa tous trois de telle sorte qu'ils moururent. Puis il coupa la tête des quatre hommes et, au petit matin, repartit vers Émain Macha où il reçut l'accueil enthousiaste de Conor et des compagnons de la Branche Rouge^[143].

CHAPITRE XI

Les aventures incertaines

Conor, fils de Ness, dormait une nuit dans la maison royale d'Émain Macha quand, en songe, il vit venir à lui une femme dans la fleur de sa jeunesse, aux belles formes harmonieuses, à la longue chevelure blonde et aux lèvres vermeilles qui, l'abondant, lui dit :

« Mon apparition te sera bénéfique, roi Conor. Ne sois pas inquiet, car seul le soin de ton bien m'amène. – Es-tu vraiment une bonne apparition ? répondit Conor dans son sommeil. Je voudrais bien savoir ce que signifie la vision que j'ai de toi. – Honneur et bonne fortune, voilà ce qui t'attend, dit-elle. – L'avenir me sera donc favorable ? – Il va se passer des événements faits pour te surprendre, roi Conor. D'abord, tu seras terrifié, car tes femmes, tes filles, tes fils, ainsi que tout ton bétail, Ailill et Maeve les emmèneront, sur les conseils pernicieux de Fergus, fils de Roeg, que tu as gravement offensé lorsqu'il était le garant des fils d'Usnech. – Quand donc cela arrivera-t-il ? – Une nuit, répondit la femme, la nuit où, dans sept ans, surgira le taureau surnommé le Beau Cornu d'Aé : il viendra dévaster ton pays et se battre contre un autre taureau connu comme le Brun de Cualngé. C'est pour la possession de ce dernier qu'Ailill et Maeve rassembleront les hommes d'Irlande, et ils t'infligeront grand dommage et grandes pertes, tant en ce qui concerne tes biens propres que ceux des habitants de ta province. – Ce n'est donc pas pour mon bien que tu es venue ! s'écria Conor, mais pour mon malheur, assurément. Je ne le vois que trop, mes ennemis t'envoient me troubler l'esprit par de mauvais présages. – Détrompe-toi, roi Conor. Une fois passés ces événements fâcheux, ton peuple sortira vainqueur de l'épreuve. D'ailleurs, nous n'en sommes pas là. Pour l'heure, il t'appartient d'accomplir de hauts faits. – Je ne puis plus guère en accomplir depuis ma blessure, objecta Conor. Elle m'oblige à me contenter d'être roi. – N'est-ce pas cependant ton rôle d'envoyer tes champions se couvrir de gloire ? Il ne t'en manque pas, et qui ne demandent qu'à te servir. – Il est vrai. Que dois-je faire, selon toi ? – Je vais te le dire. Sur les marches de ton royaume, vers l'endroit où le soleil se couche, habite, en sa forteresse de Glen Geirg, un roi très riche qui s'appelle Gerg. Lui et sa femme, Buan, ont eu une fille très belle, du nom de Ferb, mais qui ne demeure pas avec eux. Elle réside sur une île, dans une forteresse malaisée d'accès, où elle garde maints trésors, et en particulier un chaudron merveilleux dont la vertu est d'être inépuisable : on peut y verser le lait de cinquante vaches et y puiser ensuite à satiété sans qu'il soit besoin de l'emplir à nouveau. Ainsi, constamment plein, peut-il rassasier quiconque s'en approche. Or, sache-le, il sera donné à l'homme qui épousera la fille de Gerg. Et il se trouve que, demain, à la neuvième heure, celui-ci donnera un grand festin dans sa forteresse en l'honneur de Mani Morgor, fils d'Ailill, qui compte lui demander

Ferb en mariage. C'est un bon combattant que ce Mani Morgor, et le nombre de ses guerriers est de trois cinquantaines, tous hommes de grande audace et de grand courage qui l'escorteront à Glen Geirg. Aussi obtiendra-t-il le chaudron si tu n'interviens. – Certes, dit Conor, je ne voudrais pas que cette merveille tombe entre les mains d'un ennemi. Combien de guerriers me faut-il emmener ? – Rassembles-en trois cents autour de Couhoulinn », répondit la femme.

Et, après avoir prononcé ces paroles, elle disparut.

Conor s'éveilla au moment où apparaissait le soleil, et il conta à la femme qui dormait à ses côtés le songe qui l'avait visité.

« Si tu voulais m'écouter, dit-elle, tu n'irais pas, car il n'y a déjà eu que trop de disputes entre les hommes de Connaught et les Ulates. – Je ne saurais laisser les hommes de Connaught s'emparer d'un tel chaudron ! protesta Conor, mon devoir est de les en empêcher ! »

Il se leva donc, rassembla trois cents guerriers, parmi lesquels se distinguaient Conall Cernach et Couhoulinn, et les emmena en direction de l'ouest.

Quand ils atteignirent les abords de la forteresse de Gerg, ils perçurent des flots de musique au-delà des murailles. Belle était la demeure dont Gerg occupait le milieu, avec son épouse Buan, ses guerriers et ses serviteurs. S'y trouvait aussi Mani Morgor, fils d'Ailill, avec ses trois cinquantaines d'hommes qui, munis de boucliers de cuivre, avaient des anneaux d'or dans leurs cheveux. On leur avait en outre donné à chacun un boisseau d'or et des épées serties de pierres précieuses, et ils menaient grand tapage autour de cent tables de bronze. Un chaudron, de bronze également, était posé à même le plancher, rempli d'hydromel. Et, depuis trois jours et trois nuits, le festin s'était si bien prolongé que chacun des convives était ivre.

Là-dessus, Conor et les Ulates arrivèrent à la porte de la forteresse qu'ils trouvèrent ouverte et sans défense, de sorte qu'ils aperçurent Gerg, Buan, Mani Morgor et les autres en train de boire et de manger.

« On aurait tout de même pu nous inviter ! » grommela Conor.

Et il envoya Broth, l'un de ses guerriers, en éclaireur dans la maison. Broth s'avancait au milieu de la salle quand un druide qui se trouvait là poussa un cri de lamentation en l'apercevant. Puis il chanta un chant que tous entendirent :

À qui la coupe d'hydromel ?

Bientôt, elle sera dans la main d'un étranger...

Des troupes seront provoquées,

des héros périront,

des maisons seront détruites,

*des batailles feront rage,
des prouesses seront accomplies,
cela sera comme j'ai dit...*

Or, comme, au même moment, Gerg tenait à la main une coupe d'hydromel, Broth brandit son épée et, sans que quiconque pût s'interposer, la lui passa au travers du corps. Gerg s'effondra en lâchant la coupe que Broth ramassa aussitôt, avant de l'élever au-dessus de sa tête.

« Broth a la coupe ! s'écria Conor. Jeunes gens, secouez votre torpeur et entrez dans la maison. »

Alors, trente d'entre eux se ruèrent dans la salle et s'y battirent si furieusement qu'en un rien de temps ils eurent tranché les têtes de Mani Morgor, fils d'Ailill, et de cent guerriers qui banquettaient là. Puis leurs compagnons entrèrent à leur tour et, après avoir chassé les gens de Gerg et ceux de Connaught, ils s'assirent et festoyèrent durant trois jours et trois nuits.

Cependant, une femme avait pu s'échapper de la forteresse et elle se rendit en toute hâte à Cruachan, où elle se présenta devant Ailill et Maeve.

« Ton fils a été tué à Glen Geirg, dit-elle à Maeve. – Qui l'a tué ? demanda celle-ci. – Couhoulinn. Il est venu avec Conor et les Ulates, et ils ont pris la forteresse. »

Maeve saisit aussitôt ses armes et rassembla six cents de ses plus jeunes guerriers, non sans leur adjoindre Fergus, fils de Roeg, et les exilés d'Ulster. Et, tous ensemble, ils s'élancèrent vers Glen Geirg et, parvenus là, attaquèrent les Ulates avec tant de rage et de frénésie que Maeve en tua seize de sa propre main. Cependant, si cent hommes d'Ulster succombèrent ce jour-là, le Connaught pleura quatre cents des siens, et Maeve dut enfin s'enfuir avec Fergus et les exilés d'Ulster, laissant la forteresse aux mains de Conor et de ses gens^[144].

Alors, le roi, hanté par le songe au cours duquel la femme aux cheveux blonds lui avait révélé l'existence du chaudron inépuisable, obligea Buan, veuve de Gerg, à lui dire où se dressait la forteresse dans laquelle Ferb le gardait. Et, une fois qu'elle lui eut indiqué le chemin, il prit la route avec ses Ulates.

Ils arrivèrent bientôt sur le rivage et virent, à peu de distance, une île rocheuse que surmontait une forteresse à l'aspect des plus redoutables : quatre murailles la ceignaient, dans lesquelles ne se discernait nulle porte. Et, de plus, il était très difficile d'y aborder, tant étaient violents, dans le détroit, les courants de la mer.

« Qu'on construise des barques, ordonna Conor. Il nous faut coûte que coûte atteindre cette île et nous emparer de la fille et du chaudron. »

Ils se mirent aussitôt à l'ouvrage et bientôt eurent assez de bateaux pour transporter une cinquantaine d'hommes que Couhoulinn se chargea de conduire,

après avoir choisi ceux qui lui paraissaient les plus robustes. Or, parmi ceux qui embarquèrent, se trouvait un homme revêtu d'un grand manteau gris dont nul ne savait le nom et qu'on appelait en conséquence l'Homme au grand Manteau gris. C'était en effet à leur insu que Cûroi mac Daeré, roi du sud Munster, s'était glissé dans leurs rangs^[145], avec le secret espoir d'être le bénéficiaire de l'expédition. Venu à Glen Geirg en compagnie de Maeve, il l'avait laissée s'enfuir seule et s'était dissimulé dans un coin de la forteresse pour attendre une occasion favorable.

Or, après avoir réussi à atteindre le rivage opposé, les Ulates s'aperçurent qu'une palissade en fer surmontait la première muraille, et que des têtes humaines s'y trouvaient fichées. Faisant alors le tour de l'île, ils découvrirent une porte entièrement bardée de fer. Mais Couhoulinn y donna un si violent coup de pied qu'il la disloqua, permettant à ses hommes d'entrer et de découvrir la deuxième enceinte : celle-ci était protégée par une fosse très profonde où grouillaient de hideux serpents^[146].

« Que faire, ô Couhoulinn ? » demandèrent les Ulates.

Sans se démonter, il saisit son épée et se mit à en frapper les serpents avec tant de rapidité qu'il les eut bientôt tous tronçonnés. Alors, les Ulates cherchèrent une porte pour franchir la muraille, en découvrirent une aussi bardée de fer que la précédente, et que Couhoulinn, d'un simple coup de pied, disloqua à son tour. Les Ulates se ruèrent donc à l'intérieur mais, une fois sous la troisième enceinte, ils se virent assaillis par de monstrueux crapauds à tête pointue qui, pleuvant sur eux, leur collaient même au visage et les renversaient à terre tant leur nombre était grand. Alors, Couhoulinn fit le saut du saumon et, retombant sur ses pieds, écrasa nombre des hideuses bêtes et s'y reprit si bien, autant de fois qu'il le fallut, que l'espace compris entre la deuxième et la troisième muraille s'en retrouva bientôt débarrassé. Restait toutefois à franchir l'avant-dernière enceinte.

Ils en firent le tour et la découvrirent percée d'une porte basse en bronze contre laquelle, cette fois, Couhoulinn donna vainement du pied. Aussi fallut-il que Conall Cernach et quelques autres vinssent l'aider pour que la porte de bronze finît par céder à leur furieux assaut. Tous franchirent alors la troisième enceinte et se retrouvèrent dans un vaste espace clos où ils se virent attaqués par des hommes en armes qu'ils affrontèrent avec tant d'énergie qu'ils eurent bientôt le champ libre, tous leurs adversaires gisant sur l'herbe verte, morts ou blessés.

Comme ils cherchaient par où franchir la quatrième muraille, ils découvrirent une porte basse de cuivre et d'argent, munie de serrures en fer. Couhoulinn y porta la main, et ces dernières se brisèrent. Alors, se ruant à l'intérieur, ils virent une grande maison dont la porte était ouverte, et autour de laquelle s'étendait une vaste prairie où, dans l'herbe abondante, paissait un troupeau de vaches blanches.

Ils pénétrèrent dans la maison, et le spectacle les émerveilla. Au milieu de la grande salle, se trouvait en effet un chaudron d'argent dont les bords cerclés d'or étaient incrustés de pierres précieuses qui jetaient mille feux diaprés et

multicolores. Au-dessus tournoyaient trois oiseaux qui chantaient un chant si suave qu'à l'entendre on oubliait instantanément toutes ses fatigues et tous ses chagrins. Le plumage de l'un des oiseaux était blanc, le plumage du deuxième rouge, le plumage du troisième noir. Et, près du chaudron, se tenait, très droite dans sa longue robe d'or, une jeune fille d'une merveilleuse beauté, à la peau blanche comme une neige d'hiver, aux sourcils et aux cheveux noirs comme le plumage de l'oiseau qui voletait au-dessus d'elle, et aux lèvres plus rouges que le sang. Couhoulinn, en la voyant, se sentit pris d'un désir fou pour elle, tant elle était belle et harmonieuse, tant son allure avait de grâce et son sourire de pureté.

« Ô fille, dit Couhoulinn, qui es-tu ? – Je suis la fille de Gerg et de Buan, répondit-elle d'une voix douce. On m'a donné le nom de Ferb, fille de Gerg. – Eh bien, reprit Couhoulinn, voilà un nom qui ne te sied pas. Ta beauté et ta fraîcheur sont telles que tu sembles être *née des fleurs*. Aussi t'appellerai-je désormais Blathnait^[147].

Et tous les gens présents dans la maison à ce moment-là s'écrièrent, éblouis par la beauté et la douceur de la jeune fille, que Couhoulinn avait trouvé là le seul nom qui fût digne d'elle. Aussi, dès lors, n'appela-t-on plus la fille de Gerg que Blathnait.

« Ô fille, reprit Couhoulinn, consens-tu à nous accompagner ? – Oui, répondit-elle, car il a été prédit dès longtemps que je quitterais cette île avec un homme que j'aimerais et que je lui donnerais ce chaudron en témoignage de mon amour pour lui. »

Les Ulates rassemblèrent alors les trésors qu'ils avaient trouvés dans la forteresse et, avec Blathnait et le troupeau des vaches, ainsi qu'avec le chaudron d'argent, ils regagnèrent le rivage où Conor et leurs compagnons les attendaient. Quand ils eurent tout transporté, ils se partagèrent le butin. Mais ils ne donnèrent rien à l'Homme au grand Manteau gris, c'est-à-dire à Cûroi, fils de Daéré, commettant là une grande injustice qui fut cause de bien des malheurs. Car, en se voyant outragé de la sorte, il courut vers les vaches, les rassembla devant lui, s'empara aussi des oiseaux qu'il attacha à sa ceinture puis, emportant la fille sous son aisselle, quitta les Ulates sans que ceux-ci réagissent le moins du monde, tant ils avaient peur de l'Homme au grand Manteau gris. Le seul qui eut l'audace de lui disputer sa prise fut Couhoulinn. Il se précipita, mais Cûroi, se retournant, l'aplatit au sol avec ses bras. Après quoi, il lui coupa les cheveux avec son épée et lui frotta la tête avec de la bouse de vache. Enfin, il s'en alla et disparut dans la brume qui commençait à se lever sur le rivage^[148].

Néanmoins, les Ulates chargèrent leurs chars des trésors qu'ils avaient découverts dans l'île, ainsi que du chaudron d'argent cerclé d'or et de pierres précieuses. Ils transportèrent le tout à Émain Macha où Conor fut reçu en grand vainqueur. Le chaudron fut placé à l'entrée de la maison de la Branche Rouge, mais l'on eut beau s'efforcer de le maintenir plein du lait donné par cinquante

vaches, celles-ci n'étaient pas les vaches blanches qu'avait emmenées Cûroi mac Daeré. Aussi fallait-il le remplir à nouveau chaque jour. Cependant, son contenu suffisait à nourrir l'assemblée des Ulates quand ceux-ci se réunissaient autour du roi Conor, dans la maison de la Branche Rouge, pour discuter des affaires de la province^[149].

Quant à Couhoulinn, la honte de l'humiliation que lui avait infligée Cûroi l'empêcha une année entière de reparaître au milieu des Ulates. Il demeura pendant tout ce temps dans sa forteresse de Dun Dealgan ; il n'en sortait que pour aller tuer des oiseaux dans les plaines et sur les collines d'Irlande. Il s'était cependant promis de se venger cruellement de l'affront qu'il avait supporté en se laissant ravir Blathnait par l'Homme au grand Manteau gris et couper les cheveux puis barbouiller de bouse de vache^[150].

Or, en ce temps-là, le roi de Lochlann avait une fille nommée Derbforgaille qui s'était éprise de Couhoulinn à force d'entendre les belles histoires que l'on contait sur lui et vanter les hauts faits qu'il avait accomplis. Elle décida donc de quitter le royaume de son père et de se rendre en Irlande auprès de son bien-aimé et, pour ce faire, elle emprunta, ainsi que sa servante, la forme d'un cygne. Alors, volant de conserve vers l'est, toutes deux parvinrent bientôt sur les bords du lac de Cuan, reliées entre elles par une chaîne d'or^[151].

Or, ce jour-là, Couhoulinn était allé, en compagnie de son fils adoptif Lugaid^[152], au bord du lac pour chasser des oiseaux. En voyant les deux cygnes approcher, Lugaid dit à Couhoulinn : « Tirons sur eux, puisque nous ne saurions les attraper. »

Couhoulinn prit sa fronde et lança une pierre qui, transperçant coup sur coup les oiseaux, demeura dans la poitrine de l'un d'eux. Tous deux tombèrent sur le rivage, mais à peine eurent-ils touché le sol qu'ils reprirent forme humaine et se métamorphosèrent en deux belles jeunes filles qui, allongées au bord de l'eau, se lamentaient grandement.

« Tu as été bien cruel, dit celle qui avait encore la pierre dans sa poitrine, car c'est vers toi que je venais, pour l'amour de toi, et en raison des prouesses que tu as accomplies. – Il est vrai que j'ai été cruel et imprudent, répondit Couhoulinn. Aussi vais-je faire en sorte que tu guérisses de ta blessure. »

Alors, il se pencha, plaça sa bouche sur le flanc de Derbforgaille et, à force de sucer la plaie, parvint à en extraire la pierre et la recracha, mêlée à un caillot de sang.

« Sois remercié de ta sollicitude, dit-elle. Mais n'oublie pas que je venais ici uniquement pour toi. – Hélas ! répondit Couhoulinn, rien n'est plus possible entre nous maintenant. Je ne puis m'unir à un flanc que j'ai sucé^[153]. – C'est vrai, pour mon malheur, dit Derbforgaille. Mais, dans ce cas, donne-moi au moins à

l'homme que tu choisiras^[154]. – Eh bien, répondit Couhoulinn, j'aimerais te voir suivre en Lugaid aux ceintures rouges l'un des hommes les plus nobles de toute l'Irlande. – Qu'il en soit ainsi, pourvu que je puisse toujours te voir », dit Derbforgaille.

Elle alla donc avec Lugaid et vécut avec lui dans sa maison. Or, un jour qu'à la fin de l'hiver il avait neigé d'abondance, les jeunes gens en profitèrent pour éprouver leur adresse et, amassant la neige, en édifièrent de grands piliers dans la prairie. Ceux qui avaient réussi les plus hauts furent grandement félicités.

Quand les femmes virent cela, elles se dirent qu'elles pourraient elles aussi jouer, et voici le jeu qu'elles imaginèrent :

« Montons chacune au sommet d'un pilier et faisons-y notre eau pour savoir laquelle pénétrera le plus loin. Celle-là dont l'eau ira le plus loin sera déclarée la meilleure d'entre nous et la plus digne d'être aimée^[155]. »

Elles escaladèrent donc les piliers et firent leur eau sur la neige, mais aucune d'entre elles ne réussit à y faire pénétrer la sienne. Dépitées, elles hélèrent Derbforgaille qui était restée dans sa maison et la prièrent d'essayer à son tour.

Derbforgaille les rejoignit et, bien qu'elle trouvât leur jeu stupide, l'obligation de relever le défi la fit monter sur un pilier et y décharger son eau. Or, celle-ci pénétra si bien la neige durcie qu'elle finit par se répandre jusqu'au sol. Mais, au lieu de se réjouir et de la féliciter, les autres femmes furent mordues d'une profonde jalousie.

« Eh bien, si les hommes apprennent cela, dirent-elles, aucune d'entre nous ne sera aimée et recherchée autant que celle-ci ! Occupons-nous donc de ses yeux, de son nez, de ses oreilles et de ses cheveux de telle manière qu'elle ne soit plus du tout désirable... »

Et, joignant le geste à la parole, elles entraînèrent la malheureuse et ne cessèrent de la torturer qu'elles ne l'eussent défigurée. Puis elles la reconduisirent dans sa maison où elle s'enferma.

Pendant ce temps, sur un tertre voisin d'Émain Macha, les hommes d'Ulster étaient rassemblés. Parmi eux se trouvaient Lugaid et Couhoulinn, et ce dernier scrutait la plaine qui s'étendait autour d'eux.

« Ô Lugaid, dit-il tout à coup, n'est-il pas étrange que tant de neige se soit accumulée sur la demeure de Derbforgaille ? – Si, répondit Lugaid, c'est signe de mort. »

Alors, ils coururent tous deux d'un même pas jusque chez la jeune femme. Mais elle, en les entendant, se garda bien de répondre à leurs appels, de peur que quiconque vît son état.

« Ouvre la porte ! lui cria Couhoulinn. – Charmante était la fleur qui poussait dans la prairie lorsque nous nous rencontrâmes », répondit-elle.

Et elle chanta un chant si triste que Couhoulinn se rua sur la porte et la fit voler en éclats. Lugaid et lui entrèrent dans la maison, et l'on dit que l'âme de Derbforgaille la quitta au même moment. On raconte aussi qu'au seul aspect de sa femme, Lugaid mourut de douleur et de chagrin.

Mais Couhoulinn, lui, se précipita vers la maison des femmes et, saisi d'une fureur meurtrière, fit si bien s'effondrer le toit sur elles que personne ne put en réchapper. Il y avait trois fois cinquante reines dans cette maison, mais il les tua toutes pour venger l'injustice qu'elles avaient commise envers Derbforgaille. Puis il creusa une tombe pour Lugaid et Derbforgaille, rassembla des pierres pour former un tertre et éleva un pilier sur lequel il grava une inscription afin de perpétuer leur mémoire ^[156].

Après cela, Couhoulinn quitta les Ulates et, navré d'avoir perdu Lugaid aux ceintures rouges, son fils adoptif, se retira dans sa forteresse d'Imrith et ne parla plus à personne de plusieurs semaines. Or, une nuit qu'il dormait, il entendit un cri qui le réveilla, un cri qui venait du nord, un cri horrible, terrifiant, et il sauta si brutalement à bas de son lit qu'il tomba sur le sol comme une masse.

« As-tu entendu ce cri ? demanda-t-il à Loeg, son cocher. – Oui, petit chien, répondit Loeg. C'était un cri qui venait de bien loin, du côté du nord, mais j'ignore ce qu'il signifiait. – Partons à la recherche de celui qui a crié », dit Couhoulinn.

Une fois attelés au char ses deux chevaux, le Gris de Macha et le Noir de la Vallée sans pareille, les deux hommes s'élancèrent donc en direction du nord et arrivés près du gué de Ferta, ils perçurent le fracas d'un char roulant sur des cailloux.

Poursuivant dès lors leur quête en longeant la rivière, ils virent bientôt devant eux un char attelé à un seul cheval, de couleur rouge, qui n'avait qu'une patte, et que la flèche du char traversait de part en part, si bien que sa pointe de bois lui ressortait par la base du front. Et une femme tenait les rênes, qui, vêtue d'un manteau rouge, avait des sourcils rouges. Quant au manteau, il était si long qu'il traînait entre les roues et balayait le sol, à l'arrière. À côté marchait un homme de haute taille qui, vêtu d'une tunique écarlate, brandissait une fourche de coudrier et poussait devant lui une vache brune.

« Qui es-tu ? » demanda Couhoulinn à la femme.

Elle ne répondit rien, mais elle le regarda d'un air si cruel qu'il en fut presque terrifié.

« Que veux-tu faire de cette vache, et d'où vient-elle ? insista-t-il néanmoins. – Tu te mêles de ce qui ne te regarde pas, répondit la femme. Passe ton chemin et laisse-moi suivre le mien comme je l'entends. – Le pays où nous sommes est sous ma protection, dit Couhoulinn. Je dois savoir à qui appartient cette vache. – Tu ne le sauras pas, et je n'ai que faire de la protection que tu prétends exercer sur le pays. »

Couhoulinn, de plus en plus furieux, s'approcha de la femme et brandit sa lance contre elle comme pour l'en frapper. Alors, elle poussa un cri, un cri encore plus violent et plus horrible que celui qui avait retenti jusqu'à la forteresse d'Imrith, et aussitôt, le cheval, le char, l'homme et sa vache disparurent. Seule demeura, drapée dans son long manteau rouge, la femme, devant Couhoulinn et Loeg médusés. Mais elle poussa un nouveau cri et, brusquement, disparut à son tour, tandis qu'un grand oiseau noir s'envolait, qui se mit à tourner dans le ciel au-dessus du char.

« Morrigan ! s'écria Couhoulinn. J'aurais dû reconnaître les cris de la fille d'Ernmas. Ah, femelle redoutable, si j'avais su que c'était toi, je ne t'aurais sûrement pas menacée comme je l'ai fait... ! »

À ces mots, l'oiseau noir se posa au sol, et Morrigan reprit instantanément son aspect de femme, s'enveloppa dans son manteau rouge et toisa fièrement Couhoulinn.

« Tu as beau te repentir de m'avoir menacée, dit-elle, tu paieras très cher ton geste, je te l'assure, quoi que tu fasses, et quelques prouesses que tu accomplisses. – Comment cela ? demanda Couhoulinn. – Une guerre surviendra entre les Ulates et les hommes d'Irlande, répondit Morrigan d'une voix rauque, une guerre au cours de laquelle périront nombre de héros, et cette guerre éclatera par la faute de deux taureaux. Quant à toi, ne manque pas d'y voir le signe de ta mort prochaine, car les exploits que tu accompliras au cours des batailles se retourneront contre toi par la suite. – Ma renommée en sortira renforcée ! riposta Couhoulinn. J'abattraï les champions d'Irlande, j'écraserai leurs bataillons, et je survivrai à toutes les luttes que j'aurai engagées. – Et comment feras-tu, petit chien ? dit Morrigan en riant, quand, lorsqu'il faudra affronter un homme aussi fort, aussi vaillant, aussi adroit, aussi terrible, aussi résistant, aussi noble, aussi brave et aussi grand que toi, je me ferai anguille dans la rivière et, me glissant entre les pierres du gué, je m'enroulerai si bien autour de tes jambes que tu ne pourras plus bouger ni pied ni patte ? – Par le dieu que jure ma tribu ! s'écria Couhoulinn, si tu fais cela, je t'écraserai la tête contre les pierres grises du gué. Et, je te préviens, je me montrerai sans pitié ! – Tu ne m'atteindras pas, ô Couhoulinn, car je me ferai louve grise. Alors, je te saisirai la main droite et je l'avalerais jusqu'au bras gauche. – Si tu fais cela, dès l'instant où tu surgiras devant moi, je te passerai ma lance au travers de la tête et te crèverai un œil, le gauche ou le droit, peu importe, et ce sans pitié de ma part. – Tu ne m'atteindras pas, petit chien, car je me changerai en vache blanche avec des oreilles rouges, et il me suffira d'entrer dans l'eau du gué où tu livreras ton combat pour qu'aussitôt cent vaches blanches aux oreilles rouges me suivent et se précipitent à leur tour dans le gué. Ainsi seras-tu renversé et piétiné, et c'est ta tête qu'on écrasera contre les pierres grises du gué. – Si tu fais cela, ô Morrigan, fille d'Ernmas, je jure que je te lancerai une balle de fronde qui te brisera la jambe, la gauche ou la droite, peu importe, et ce sans pitié de ma part. – Tu ne m'atteindras pas, fils de Dechtiré, car avant que tu n'aies lancé ta balle de fronde, je me serai envolée sous la forme d'un oiseau noir, et je rôderai au-dessus

de ta tête afin de te distraire de ton combat. Ainsi seras-tu faible et désemparé. Alors, je savourerai ma vengeance en te voyant tomber devant tes ennemis, toi, le champion le plus aimé des femmes, toi, le protecteur des Ulates, toi, le chien du forgeron. »

Et, après avoir prononcé ces paroles, Morrigane poussa un grand cri et disparut de la vue de Couhoulinn et de Loeg. Alors, ceux-ci, après être remontés dans leur char, reprirent tristement le chemin de la forteresse, tant les accablait ce qu'ils avaient vu et entendu de Morrigane, fille d'Ernmas, des tribus de Dana^[157].

CHAPITRE XII

Couhoulinn à la Terre de Promesse

Si, chaque année, rien au monde n'eût empêché les Ulates d'assister à la grande assemblée qui, à l'occasion de la fête de *Samain*, durait sept jours, c'est certes en raison des joyeux festins qui leur permettaient de manger et boire à satiété, mais aussi parce qu'en cette occasion, chacun d'eux pouvait conter ses prouesses et ses hauts faits de l'année écoulée. Des langues d'hommes attestaient la véracité des récits, car il n'était pas toujours possible d'emporter la tête des vaincus, mais il arrivait, bien sûr, que tel ou tel vantard joignît à son lot personnel des langues d'animaux pour grossir le nombre de ses exploits. Chacun parlait à son tour devant l'assemblée, et il le faisait l'épée placée le long de sa cuisse car, en ce temps-là, les épées se retournaient spontanément contre les menteurs. Telle était la coutume, qui servait de garantie aux guerriers de bonne foi.

Or, cette année-là, l'assemblée se tint dans la plaine de Murthemné. Les Ulates s'y trouvaient déjà tous, à l'exception de Conall Cernach et de Loegairé qui, pour avoir été retardés, n'avaient pas pour autant l'intention de s'abstenir.

« Que la fête commence ! dirent les Ulates. – Non pas ! s'écria Couhoulinn. Elle ne commencera pas avant que ne soient arrivés Conall et Loegairé. Il ne serait pas convenable de nous réjouir sans eux. – En attendant, dit alors le druide Sencha, qu'on nous apporte donc les jeux d'échecs et que l'on chante des poèmes, tandis que les jongleurs exécuteront leurs tours d'adresse. »

Il en fut ainsi. Mais, pendant qu'ils disputaient des parties d'échecs et qu'ils écoutaient les poètes, une troupe d'oiseaux parut dans le ciel et, après avoir tourné un instant au-dessus de la plaine, se posa sur le lac. Et, tandis que les Ulates les contemplaient avec ravissement, car ils n'en avaient jamais vu d'aussi beaux sur toute la terre d'Irlande, leurs femmes brûlèrent d'envie d'en posséder au moins un chacune.

Mais, entre elles, la discussion ne tarda pas à s'envenimer. La femme de Conor voulant en avoir un sur chaque épaule, les autres répliquèrent avec aigreur qu'il n'y avait aucune raison pour qu'elle seule en possédât deux, et elles en exigèrent autant. Quant à Émer, femme de Couhoulinn, elle prétendit que s'il y avait une épouse de guerrier qui en méritât une paire, assurément, c'était bien elle. Tant et si bien que, les voyant sur le point d'en venir aux mains, le druide Sencha dut s'interposer. Leur désir n'en persista pas moins.

« Que faire ? se demandaient-elles les unes et les autres. – Ce n'est pas difficile, trancha finalement Leborcham, la messagère de Conor. Je vais demander à Couhoulinn de se mettre en chasse. Il n'a pas son pareil pour attraper les oiseaux

vivants. Ainsi en aurez-vous autant que vous voudrez. »

Elle se rendit auprès de Couhoulinn qui, à l'écart, demeurerait plongé dans ses pensées mélancoliques.

« Beau chien, lui dit-elle en l'abordant, ces femmes m'envoient vers toi pour te demander de leur capturer des oiseaux. »

Couhoulinn, plein de colère, bondit sur ses pieds.

« Comment ? s'écria-t-il, les putains d'Ulster n'ont rien trouvé de mieux que de m'envoyer chasser des oiseaux, aujourd'hui ! – Il n'est pas convenable, répondit Leborcham, de t'emporter de la sorte contre elles. Aurais-tu oublié qu'elles se trouvent, à cause de toi, affligées d'une imperfection, et que celles qui te regardent n'y voient plus que d'un seul œil ? »

À vrai dire, Couhoulinn avait généralement ses deux yeux. Il ne se faisait borgne^[158] qu'à la faveur de ses transes de fureur guerrière, car, alors, il pouvait s'enfoncer l'un des yeux dans sa tête, si profondément qu'un héron même n'eût pu l'atteindre de son bec, et, en même temps, il pouvait faire saillir l'autre hors de l'orbite et le gonfler si prodigieusement qu'il finissait par lui donner les proportions d'un chaudron destiné à cuire un veau d'un an.

« Soit, maugréa Couhoulinn, les femmes d'Ulster auront leurs oiseaux, puisque tel est leur bon plaisir. »

Il alla trouver Loeg, son cocher, et, après quelques mots d'explication, le pria d'atteler.

« Tu as tort, petit chien, objecta Loeg. Oublies-tu qu'une malédiction pèse invariablement sur toi quand tu chasses des oiseaux^[159] ? – Hélas, non, ô mon père Loeg, mais qu'y puis-je ? Les femmes d'Ulster m'ont provoqué, et me voici dans l'obligation de leur en capturer, dût-il m'en advenir malheur. »

Loeg attela donc le Gris de Macha et le Noir de la Vallée sans pareille, puis il amena Couhoulinn jusqu'au lac. Une fois là, ce dernier sauta dans l'eau et, brandissant son épée en assena un tel coup à la troupe des oiseaux que leurs pattes et leurs ailes formèrent comme un tapis à la surface des flots. Il n'eut dès lors plus qu'à s'emparer d'eux et à les rapporter tous aux femmes d'Ulster. Et il les leur distribua si bien qu'il n'en fut aucune qui, exceptée Émer, n'en obtint deux. Et, tandis qu'elles allaient se pavaner triomphalement, un oiseau sur chaque épaule, Couhoulinn dut affronter sa propre épouse.

« Je conçois que tu sois de méchante humeur, lui dit-il. Elles ont toutes leur paire d'oiseaux, et toi, tu n'en as aucun... – Tu te trompes, répondit-elle. Je n'ai pas lieu d'être mécontente, puisque c'est grâce à toi qu'elles les ont obtenus. Tu as fait une juste répartition de ta capture. Quant à moi, quitte à me retrouver les mains vides, il m'est toujours possible de me flatter que mon mari a d'autant mieux servi et comblé les autres femmes qu'il n'en est aucune qui ne l'aime ou ne

lui réserve une part d'amour. Tandis que moi, mon cœur, n'est-ce pas ? ne bat que pour toi... – Cesse donc de te tourmenter, reprit Couhoulinn. S'il vient d'autres oiseaux, dans la plaine de Murthemné ou sur les hauteurs de la vallée de la Boyne, les plus beaux seront pour toi, je te le promets. »

Or, peu après, on vit apparaître au-dessus du lac deux grands oiseaux qui, d'une blancheur et d'une grâce incomparables, volaient en décrivant de larges cercles au-dessus de la plaine de Murthemné. On remarqua ensuite qu'une chaîne d'or rouge les reliait l'un à l'autre. Et ils chantaient une si douce chanson qu'en l'entendant, tous les Ulates s'endormirent, à l'exception d'Émer, de Couhoulinn et de Loeg. D'un bond, Couhoulinn gagna l'endroit que survolaient les deux grands oiseaux, dans l'intention de les attraper ou de les blesser.

« Si tu consentais à m'écouter, protesta Émer, tu ne t'en prendrais pas à eux, car ils me semblent sous l'emprise d'un charme magique. – Elle dit vrai, petit chien, reprit Loeg. Je te répète ce que je t'ai déjà dit : il est mauvais pour toi de t'attaquer à des oiseaux, surtout s'ils sont liés par une chaîne d'or rouge. Tout cela te portera malheur, j'en ai peur. – Qu'avez-vous donc contre moi ? s'écria Couhoulinn. Chaque fois que je prétends accomplir une action d'éclat, vous essayez de m'en empêcher. Sachez-le, mon honneur est en jeu. J'ai donné aux femmes d'Ulster les oiseaux qu'elles désiraient. La seule à n'en avoir pas eu est ma propre femme. Je me dois de lui offrir ceux-ci, et peu m'importe ce qui arrivera. – Tais-toi, beau chien, insista Émer. Je sais que tu es le plus brave et le plus habile de tous les guerriers d'Ulster. Je sais aussi que j'aurai des oiseaux, tôt ou tard, qui me permettront d'affirmer que je suis l'épouse du plus grand champion de toute l'Irlande. – Trêve de bavardages ! répliqua-t-il. Père Loeg, va me chercher une pierre et mets-la dans ma fronde. »

Loeg alla donc prendre une balle et la tendit à son maître, ainsi que la fronde, et Couhoulinn ajusta les grands oiseaux blancs, mais il manqua son coup, et la pierre tomba dans les flots.

« Malheur à moi ! s'écria-t-il, voilà que vos remontrances à tous deux me troublent et m'empêchent d'atteindre mon but. Ô père Loeg, donne-moi une autre pierre, que j'abatte enfin ces oiseaux. »

Loeg lui tendit une autre balle, et il ne la décocha qu'après avoir, posément, visé au plus juste. Et, néanmoins, elle dépassa les oiseaux et tomba dans le lac.

« Malheur à moi ! s'écria-t-il encore. C'en est fait de ma prouesse et de ma valeur ! Jamais, jusqu'à présent, je n'avais manqué un coup depuis que j'ai pris les armes. Il est certain que le mauvais sort s'acharne sur moi ! »

Alors, de dépit, il jeta sa fronde, prit son javelot et, d'un coup très sec, le lança avec tant d'adresse contre les oiseaux qu'il traversa l'une des ailes de chacun. Si bien que tous deux s'abattirent immédiatement sur le lac qui les engloutit.

Alors, Couhoulinn se sentit mal et, pris de faiblesse, faillit tomber sur les rochers qui surplombaient les eaux. En titubant, il revint en arrière et s'assit

auprès d'un pilier auquel il s'adossa, en proie à mille pensées affligeantes. Mais, bientôt, le sommeil s'empara de lui.

Cependant, son esprit agitaient tant de sombres pensées que, pendant son sommeil, maints songes vinrent l'envahir, et tous ces songes lui démontraient qu'il avait mal agi en attaquant les grands oiseaux blancs qui, après avoir survolé le lac, s'y étaient engloutis. Au cours d'un de ces songes, il vit deux femmes venir à lui, l'une vêtue d'un manteau vert, l'autre d'un manteau plus long, de couleur pourpre et à cinq plis. La femme au manteau vert l'aborda et, avec un large sourire aux lèvres, se mit à le frapper sauvagement d'une cravache dont la morsure était cuisante. Quand elle eut fini, elle donna la cravache à sa compagne au manteau pourpre, et cette dernière, à son tour, le fouetta de si belle manière qu'il se sentit, dans tout son corps, blessé et meurtri. Ensuite, la première recommença, puis la seconde la relaya. Et elles le fustigèrent, chacune à son tour, d'une manière si douloureuse qu'il ne réprimait qu'à grand-peine ses hurlements.

Enfin, les deux femmes, sur un grand éclat de rire, s'évanouirent. Et Couhoulinn demeura immobile à la même place, les yeux fermés.

En le voyant dans cet état, les Ulates vinrent l'entourer, fort alarmés qu'il demeurât dans cette posture plus proche de la mort que de la vie.

« Il faut le réveiller, dirent-ils, car, s'il reste ainsi, il va perdre toute valeur et toute force. – Non pas ! s'écria le druide Sencha. Gardons-nous de déranger les visions qu'il peut avoir dans son sommeil. »

Ils le laissèrent donc ainsi pendant un jour et une nuit. À la fin du deuxième jour, enfin, ils constatèrent qu'il s'agitait.

« Que t'est-il arrivé, ô Couhoulinn ? » lui demandèrent-ils.

Mais il se montra d'abord incapable de répondre et ce n'est qu'au terme d'un long silence qu'il parvint toutefois à articuler :

« Qu'on me porte jusqu'à mon lit de malade, mais à Teté Brecé, dans la forteresse d'Émain Macha, près de la maison de la Branche Rouge. Je ne veux pas que l'on m'amène à la forteresse d'Imrith, où se trouvent Amorgen et Delbchaem, mes parents adoptifs. Je ne veux pas non plus que l'on me transporte à Dun Dealgan, car, dans mon état, je ne supporterais pas de me retrouver chez moi. – Sois sans crainte, lui répondit-on. Nous ne te conduirons pas plus chez tes parents adoptifs qu'à ta forteresse de Dun Dealgan, chez Émer, fille de Forgall le Rusé. Nous t'escorterons à Émain Macha, près de la maison royale de Conor, et nous te préparerons un lit de malade là où tu as choisi d'aller. »

Alors, les Ulates l'emportèrent sur un char jusqu'à la maison de Teté Brecé où ils lui préparèrent un lit pour lui permettre de se reposer et de guérir de sa langueur.

Et, de fait, il y demeura une année entière, sans adresser la moindre parole à quiconque.

Or, à la fin de l'année, quelques jours avant la fête de *Samain*, les Ulates se trouvaient à son chevet, Loegairé entre lui et la cloison, Conall Cernach entre lui et le bois du lit, Lugaid le Blond, un de ses fils adoptifs, entre lui et l'oreiller, et Émer à ses pieds, lorsqu'un homme entra dans la maison et, venant vers eux, les dévisagea tous avant de s'asseoir en face du lit où gisait Couhoulinn.

« Qu'est-ce qui t'amène ici ? lui demanda Conall Cernach. – Ce n'est pas difficile, répondit le nouveau venu. Si l'homme qui repose sur ce lit était en bonne santé, il protégerait tous les Ulates. Mais il est faible et malade. Que devient donc la protection qu'il vous doit ? Je suis venu ici, sans craindre que l'on m'agresse, dans le seul but de parler à cet homme. – Tu n'as rien à redouter de nous, dit Conall. Sois donc le bienvenu. »

Alors l'inconnu se leva et, debout devant le lit, chanta les stances que voici à l'intention de Couhoulinn :

*Ô Couhoulinn ! de ta maladie,
la durée ne serait guère longue
si les filles d'Aed Abrat
étaient avec toi pour te guérir...
Li Ban^[160], dans la plaine de Cruach^[161],
elle qui est à la droite de Labraid le Rapide^[162],
dit que Fond la Belle^[163] serait amoureuse
et voudrait s'étendre aux côtés de Couhoulinn...
En vérité, précieux serait le jour
où Couhoulinn viendrait dans mon pays :
il aurait de l'or et de l'argent,
et beaucoup de vin à boire...
Si tu croyais mes paroles,
Couhoulinn, fils de Sualtam,
peut-être obtiendrais-tu sans difficulté
ce que tu as vu pendant ton sommeil.
Dans la plaine de Murthemné, là-bas, au sud,
va passer la nuit de Samain :
Li Ban viendra de ma part, sans faute,
ô Couhoulinn, pour guérir ta maladie...*

Les Ulates avaient écouté en silence, mais les paroles de l'inconnu mirent le comble à leur stupeur :

« Qui es-tu, étranger ? demandèrent-ils, une fois remis. – Je suis Angus, fils d'Aed Abrat », répondit l'homme.

Et, sur ce, il s'éloigna et disparut sans qu'aucun des Ulates sût ni comment il était venu ni comment il était parti.

Mais, alors, Couhoulinn se souleva, s'assit, regarda ceux qui l'entouraient et leur demanda de leurs nouvelles. Ils furent tout joyeux de l'entendre parler à nouveau.

« Voilà qui est fort à propos, ô Couhoulinn ! s'écrièrent-ils. Conte-nous donc ce qui t'est arrivé... – Je me souviens, dit-il. C'était l'année dernière, le soir de *Samain*. Je m'étais endormi au pied d'un pilier et j'ai rêvé pendant mon sommeil, rêvé que des femmes venaient me frapper. C'est de cet instant-là que date ma faiblesse. » Alors, il leur décrivit tout ce qu'il avait vu, entendu et subi et, une fois terminé son récit, il se tourna vers le roi.

« Ô mon père Conor, dit-il, que te semble de tout cela ? As-tu une idée de ce que je dois faire ? – M'est avis, répondit le roi, que tu dois retourner, le soir de *Samain*, t'adosser au même pilier que l'année dernière. C'est sûrement là que tu sauras la signification de ton aventure. »

Le soir de *Samain*, on transporta donc Couhoulinn au pied du pilier de pierre et, à peine assoupi, il vit venir à lui la femme au manteau vert.

« Tu as bien fait de reprendre la place que tu occupais l'année dernière, lui dit-elle en souriant. – Mais, répondit Couhoulinn, je n'ai pas l'impression que la femme au manteau pourpre et toi-même fussiez venues pour mon bien. Depuis que je vous ai vues, je suis brisé, faible et malade. – Tu te trompes, ô Beau Chien. Nous sommes venues non pour te nuire mais pour obtenir ton amitié. Et si, aujourd'hui, je suis seule, c'est que je dois t'entretenir de la part de Fand, fille d'Aed Abrat. Sache qu'elle est l'épouse de Mananann, fils de Lîr, mais que, délaissée par lui, elle a jeté les yeux sur toi, et que son cœur s'est empli d'amour. Voilà ce qu'elle m'a chargée de te dire, ô Couhoulinn, fils de Sualtam. Il me faut en outre te délivrer un autre message, celui-ci de la part de mon mari, Labraid à la main rapide sur son épée. Il te fera obtenir la femme, c'est-à-dire Fand, si tu acceptes de venir chez lui combattre en un seul jour ses trois ennemis, Senach Siaborth, Éochaid Iul et Éogan Imbir. Ils ont perpétré tant de forfaits et désolent si bien le pays tout entier que Labraid a décidé de l'en débarrasser une fois pour toutes afin que ses sujets vivent enfin en paix^[164]. – Il ne me réussirait guère, soupira Couhoulinn, de combattre quiconque aujourd'hui, tant je suis faible et incapable de bouger... – Rassure-toi, reprit la femme au manteau vert, ta faiblesse ne durera pas, tu retrouveras bientôt toute ton énergie. Je t'en prie, Beau Chien,

suis-moi dans mon pays. Tu dois le faire pour Labraid à la main rapide sur son épée, car il est le roi le plus juste et le plus généreux qui soit en notre monde. – Et où se trouve le pays dont tu me parles ? – Dans la plaine de Mag Mell^[165]. – Mieux me vaudrait un autre endroit, repartit Couhoulinn, je me sens décidément trop faible. Que Loeg, fils de Riangabar, mon cocher, t'accompagne et aille reconnaître le pays d'où tu viens. Il me dira ensuite de quoi il retourne, et je te donnerai alors ma réponse. – Qu'il en soit ainsi », dit la femme.

Les Ulates ramenèrent alors Couhoulinn à Émain Macha, dans la maison où il avait passé l'année, pour qu'il achevât de s'y rétablir. Quant à Li Ban et Loeg, ils partirent ensemble pour le pays où les attendaient Fand et Labraid. Or, comme ils arrivaient près d'un lac, Li Ban prit Loeg par l'épaule et guida sa marche.

« Que fais-tu, ô femme ? s'étonna-t-il. – Tu ne reviendrais pas vivant du pays où nous allons si je ne te tenais ainsi, répondit-elle, mais sois sans crainte, te voici sous ma protection. – Dans mon pays, dit Loeg, il n'est pas coutume de confier la protection d'un homme à une femme. – Nos coutumes diffèrent des vôtres, Loeg. Ah..., soupira-t-elle ensuite, que n'est-ce Couhoulinn qui m'accompagne et dont je tiens ainsi l'épaule ! – Je ne le déplore pas moins que toi, grommela Loeg. Moi aussi, je préférerais qu'il soit à ma place ! »

Tout en devisant, elle le conduisit néanmoins jusqu'au bord du lac et ils y découvrirent une barque de bronze à demi échouée. Ils y montèrent tous deux, et la barque se mit à dériver sur les eaux jusqu'à une île où ils accostèrent, non loin d'une maison sur le seuil de laquelle se tenait un homme, et Li Ban lui demanda :

« Où se trouve donc Labraid à la main rapide sur son épée, celui qui conduit ses troupes à la victoire, celui dont les javelots sont rougis par le sang de ses ennemis ? – Il est près d'ici, Labraid, l'impétueux guerrier, répondit l'homme. Il se prépare à la bataille, en compagnie de ses guerriers les plus fidèles. Mais en ces lieux se trouve également Fand la Belle, celle que le sort destine au plus noble des hommes d'Irlande. »

Pénétrant alors dans la maison, ils y virent trois cinquantaines de lits qu'occupaient trois cinquantaines de femmes qui, se levant aussitôt, souhaitèrent la bienvenue à Loeg.

« Nous nous réjouissons de ta venue, ô Loeg, dirent-elles, en l'honneur de celle qui t'a guidé dans ton voyage, en l'honneur de celui qui t'a envoyé vers nous, et aussi pour t'honorer toi-même, fils de Riangabar. – Que comptes-tu faire maintenant, ô Loeg ? demanda Li Ban. Préfères-tu parler tout de suite à Labraid, ou bien souhaites-tu d'abord t'entretenir avec Fand ? – J'irai parler avec Fand dès que je saurai où elle se trouve. – Ce n'est pas difficile : elle occupe une chambre à part, juste à côté de cette salle. »

Ils se rendirent donc dans la pièce contiguë, où Fand commença par leur souhaiter la bienvenue dans les mêmes termes que ses trois cinquantaines de compagnes de la grande salle. Mais, de la fille d'Aed Abrat, on disait qu'elle avait

« le feu à l'œil », parce que la prunelle est le feu de l'œil, et son nom signifiait du reste « larme »^[166]. Et, de fait, la pureté et la beauté de son regard lui avaient à juste titre valu son nom, car aucune femme au monde n'approchait d'elle à cet égard.

Or, ils étaient à converser depuis un moment quand ils entendirent le fracas du char de Labraid qui approchait de l'île^[167] après avoir rassemblé ses guerriers pour le combat et dressé avec eux un plan de bataille.

« Labraid est de méchante humeur, aujourd'hui, dit Li Ban, cela s'entend au bruit que fait son char. Allons lui parler. »

Ils sortirent de la maison et s'avancèrent sur le rivage où venait d'aborder Labraid. Il descendait de son char et paraissait en colère. Li Ban lui souhaita la bienvenue mais, comme il ne répondait pas, elle insista :

« Je te salue, Labraid à la main rapide sur son épée ! dit-elle. Nous savons que tu es le plus généreux de tous les rois, le plus brave de tous les guerriers, celui qui détruit les ennemis de la paix, celui qui élève les faibles et abaisse les puissants. Je te salue, ô Labraid ! – Ce que tu dis n'est pas convenable, grommela Labraid. Il n'y a aucune arrogance, aucun orgueil en moi. Je ne suis pas le plus brave de tous les guerriers ni le plus généreux de tous les rois. Je sais que je m'apprête à un combat dont l'issue est douteuse, car il nous manque un guerrier à l'âme bien trempée pour nous conduire à la victoire. – Eh bien, Labraid, réjouis-toi ! s'écria Li Ban. Voici Loeg, fils de Riangabar, cocher de Couhoulinn. Il est venu t'apporter un message de la part de son maître. Si tu y consens, Couhoulinn viendra et conduira ton armée à la victoire. »

Labraid souhaita alors la bienvenue à Loeg en lui disant :

« Je te salue, ô Loeg, sage fils du noble Riangabar, je te salue en l'honneur de la femme qui t'a guidé dans ton voyage et en l'honneur de celui qui t'a envoyé vers moi. Retourne dans ton pays, ô Loeg, et raconte à Couhoulinn ce que tu as vu ici. Dis-lui aussi qu'il aura la femme qui lui a voué son cœur et sa pensée, dis-lui que Fand la Belle soupire de désir en l'attendant. Pars tout de suite. Li Ban t'accompagnera. »

Alors, sans plus tarder, Loeg et Li Ban se hâtèrent vers Émain Macha.

Pendant ce temps, Couhoulinn était retombé dans sa torpeur, sur son lit, mais Émer était repartie pour Dun Dealgan, car, en apprenant que Fand était amoureuse de son mari, elle avait conçu une grande colère et une grande jalousie. Et Lugaid le Blond demeurait seul à veiller son père adoptif.

Au même moment, se tenait à Tara une assemblée des quatre provinces d'Irlande^[168], réunie pour tâcher de trouver un homme digne d'être choisi comme roi suprême. Car il déplaisait fort aux hommes venus là que les tribus d'Irlande ne fussent pas soumises au pouvoir d'un roi placé au-dessus de tous les autres^[169], et

que cette vacance du trône de Tara durât depuis sept ans.

Voici les rois qui participaient à cette assemblée de Tara, dans la maison royale sise au centre de la forteresse : il y avait Ailill et Maeve, qui régnaient sur le Connaught, Cûroi, fils de Daéré, qui régnait sur l'ouest du Munster, Tigernach, fils de Luchte, qui avait autorité sur l'est du Munster, et Finn, fils de Ross, qui était roi de Leinster. Aucun n'avait jugé bon de requérir les avis de Conor, parce que ni les uns ni les autres n'étaient les alliés des Ulates^[170]. Et, une fois réunis là, avec les gens de leurs provinces, ils procédèrent au Festin du Taureau, de manière à s'accorder sur l'homme auquel conférer la royauté suprême d'Irlande.

Le Festin du Taureau se pratiquait selon une coutume établie depuis les origines. On commençait par tuer un taureau blanc et, après l'avoir dépecé, on le mettait à bouillir dans un grand chaudron^[171]. Lorsqu'il était cuit, on demandait à un homme, choisi au hasard parmi l'assemblée, de consommer à satiété viande et bouillon et lorsque, repu, il s'endormait contre un pilier de pierre, quatre druides venaient alors chanter sur lui une incantation de vérité. Du coup, il se mettait à rêver et, dans son sommeil, il voyait l'aspect et la position de celui qu'il fallait élever à la dignité de roi de Tara^[172].

Or, ce jour-là, sur la colline de Tara, quand l'homme qui s'était gavé de la chair et du bouillon du taureau se réveilla, il décrivit avec précision l'homme qui lui était apparu en songe : très jeune, il avait des cheveux blonds, portait trois bracelets d'or rouge à son poignet, et il veillait un héros alité dans la forteresse d'Émain Macha. Aussitôt, on envoya des messagers vers le nord.

Quand ceux-ci arrivèrent à Émain Macha, ils trouvèrent les Ulates réunis autour de Couhoulinn et le roi Conor parmi eux. Après qu'ils eurent expliqué ce qui les amenait, Conor leur désigna le guerrier qui se tenait au chevet du malade et, frappés d'emblée par sa jeunesse, par la blondeur de sa chevelure et par les trois bracelets d'or rouge qui lui encerclaient le poignet, ils demandèrent qui il était.

« Il s'agit de Lugaid le Blond, fils de Finn d'Émain, répondit le roi. Mais comme il est aussi le fils adoptif de Couhoulinn, et que celui-ci est actuellement faible et malade, c'est lui qui s'active à le soigner. »

Or, là-dessus, Couhoulinn se souleva de sa couche et, se mettant sur son séant, prononça ces paroles :

« Mon fils, tu es celui qui résidera à Tara pour le plus grand bien des peuples d'Irlande. Ma satisfaction est grande de t'avoir nourri et gardé auprès de moi, grande ma fierté d'avoir fait de toi un jeune homme digne d'être non seulement roi mais homme de cœur et de raison. Cependant, il faut que je te parle, et il faut que tu écoutes mes conseils avant de t'en aller vers ton destin, vers Tara des rois. »

Avec déférence, Lugaid le Blond se leva, s'inclina, et Couhoulinn lui prodigua les conseils que voici :

« Mon fils, ne t'égare pas dans des querelles violentes et de peu d'intérêt, car elles sont vulgaires et ne mènent à rien. Ne sois pas orgueilleux, rude et hautain envers ceux qui te sollicitent, car tu pourrais t'en repentir, le jour où tu aurais besoin de ceux que tu aurais humiliés. Ne sois pas craintif, car le propre d'un roi est d'être toujours le modèle du courage. Ne sois pas âpre au gain, car la richesse enivre celui qui la prend au sérieux, et elle finit par le mener à sa perte. Ne t'égare pas sur les frontières, car les étrangers n'aiment pas qu'on vienne les surveiller de trop près. Ne te laisse pas subjuguier par des hommes qui passent leur temps à se vanter de prouesses qu'ils n'ont pas accomplies. Ne te laisse pas aller à juger sans savoir la cause d'une querelle, car celui qui émet des sentences injustes s'expose à en être à son tour victime. Ne néglige pas l'avis des chroniqueurs qui ont gardé le souvenir des hauts faits d'autrefois, car ils savent souvent ce que nous ignorons.

« Ô mon fils, prends garde de jamais te lancer dans des discussions sans objet, car tu y perdrais, outre ton temps, ton autorité sur les autres. Lorsque tu parles, veille à respecter l'avis de ceux qui te font face, car ce serait faire le bouffon que de prononcer des paroles dépourvues de signification. Ne sois pas mal disposé envers ceux qui viennent te déranger quand tu dors, car ils ont sûrement de bonnes raisons pour le faire. Ne renvoie personne sans lui accorder la requête qu'il t'a présentée, car un roi n'est roi que s'il accorde aux autres ce qui est en son pouvoir. Observe les prescriptions des anciens, car ils savent ce qu'est la vie et, bien souvent, leur sagesse dépassera ta propre force. Observe les lois de nos ancêtres, car tu dois en être le gardien fidèle. N'aie pas le cœur froid envers tes amis, car tes amis te seront toujours précieux, mais sois dur et impitoyable envers tes ennemis, car ceux-ci seront toujours à l'affût de tes faiblesses.

« Oui, mon fils, garde-toi d'être jamais en colère lorsque tu te présentes devant une assemblée. N'injurie pas ceux qui ne sont pas de ton avis, car la vérité n'est pas chose facile à discerner. Ne garde rien de plus que ce qui te revient de droit dans un butin, ou tu commettrais alors une grande injustice envers ceux qui t'ont fidèlement soutenu. Ne sois pas paresseux, car le paresseux passe toujours pour être un faible. Ne protège pas ceux qui commettent des injustices, ou ton royaume ne sera plus qu'une terre livrée au pillage. Voilà ce que j'avais à te dire, mon fils, Lugaid le Blond. Maintenant, tu peux suivre les messagers et t'en aller à Tara, pour le plus grand bien des peuples de cette île. »

Ainsi parla Couhoulinn, assis sur son lit, à Lugaid le Blond, en présence des Ulates et du roi Conor.

« Ô mon père Couhoulinn, répondit Lugaid, les préceptes que tu m'as demandé de suivre sont bons et honnêtes. Il sera fait en sorte que chacun les connaisse, et je jure qu'ils ne seront négligés en rien tant que je vivrai. »

Et, sur ce, il prit congé de son père adoptif Couhoulinn, du roi Conor et de tous les Ulates qui se trouvaient rassemblés à Émain Macha. Il suivit les messagers jusqu'à Tara, et là il fut proclamé roi suprême d'Irlande par les quatre provinces. Et il dormit cette nuit-là à Tara ^[173]. Ensuite, chacun s'en retourna chez soi.

Or, après le départ de Lugaid, Couhoulinn jeta un regard circulaire et finit par s'étonner :

« Où est donc Émer ? demanda-t-il. – À Dun Dealgan, répondit Loegairé. Elle est partie furieuse à cause de Fand que l'on dit amoureuse de toi. Ô Couhoulinn, ton attitude est décevante. C'est par grande paresse que tu restes couché sur ce lit depuis un an. Est-il digne d'un grand guerrier de se reposer dans le sommeil de la maladie ? Cela prouve au moins que les démons qui hantent la plaine de feu de Trogaige^[174] ont tout mis en œuvre pour te bafouer et te ridiculiser aux yeux de tous les peuples d'Irlande ! Ils t'ont réduit en esclavage, ils t'ont plongé dans la peine et la souffrance, ils t'ont soumis à l'influence des femmes, et voilà comment tu as perdu tes forces. Réveille-toi, ô Couhoulinn, et brise les liens dont ces démons t'ont enserré les chevilles. Reviens parmi les guerriers et les champions. Ainsi rétabliras-tu tes forces et ta valeur. Montre-nous ce que tu es capable d'accomplir ! »

Mais Couhoulinn n'écoutait pas Loegairé. Il appela un de ses serviteurs et lui dit :

« Va-t'en à l'endroit où se trouve Émer, et dis-lui que ce sont les femmes du *Sidh* qui, venues à moi, m'ont fait du mal. Dis-lui encore que je vais beaucoup mieux, et demande-lui de venir me rendre visite et m'encourager de sa présence. »

Le serviteur partit aussitôt pour Dun Dealgan et, se présentant devant Émer, lui donna des nouvelles de Couhoulinn avant de lui transmettre, en propres termes, le vœu de son mari. Or, elle se mit en colère et menaça le messager.

« Tu fais là un vilain métier, mon garçon, s'écria-t-elle. Si Couhoulinn est en rapport avec les femmes du *Sidh*, que ne leur demande-t-il maintenant de le guérir ? Et les Ulates, ne peuvent-ils rien faire de mieux que de le veiller dans la maison d'Émain Macha ? Malheur à eux, puisqu'ils se montrent incapables d'apporter le moindre secours au fils de Dechtiré ! Si Fergus, fils de Roeg, se trouvait encore parmi eux, il aurait trouvé le moyen, lui, de rendre la santé à Couhoulinn..., mais la félonie des Ulates l'a contraint à s'expatrier ! L'ingratitude et le parjure sont donc leur lot quotidien ? Oh !... si Loegairé avait couru le moindre danger, nul doute, Couhoulinn se serait précipité pour le sauver, eût-il dû pour ce faire parcourir toutes les prairies d'Irlande. Si Conall Cernach était couvert de blessures, je sais bien, moi, que le Beau Chien chercherait partout des herbes pour le guérir et lui rendre ses forces. S'il était arrivé à Celtchar, fils d'Uthecar, pourtant si fertile en ruses et en expédients, de tomber dans un sommeil léthargique, certes, Couhoulinn, mon cher Sétanta, aurait parcouru toutes les plaines et toutes les vallées de l'Irlande en quête d'un médecin ou d'un magicien susceptible de le réveiller. Hélas ! je ne le vois que trop, les Ulates sont des ingrats. Ils ont oublié jusqu'aux prouesses accomplies pour eux par le meilleur des guerriers de ce temps, le protecteur du royaume, le plus fidèle gardien de leurs biens et de leurs troupeaux ! – Tu es injuste ! protesta le serviteur, voilà une année entière qu'ils veillent à son chevet, faute de savoir quelle maladie l'a frappé. Ne te

trouvais-tu pas toi-même à ses côtés ? Et pourtant, tu n’as rien pu faire non plus pour lui rendre force et vigueur. – C’est que nous ignorions son mal ! Aujourd’hui, nous le savons : il est atteint de langueur parce qu’une femme a jeté sur lui un charme d’amour pour lui ôter sa vigueur avec son courage. – Eh bien ! Émer, fille de Forgall, n’est-ce pas à toi que revient de lever ce charme ? Couhoulinn lui-même te le demande en t’appelant ! – Tu as raison, admit Émer, et je ne tolérerai pas qu’une autre détruise l’homme à qui j’ai donné mon amour ! »

Alors, elle expédia ses préparatifs, se fit conduire à Émain Macha. Sitôt arrivée, elle pénétra dans la maison où reposait Couhoulinn et s’assit près de l’oreiller.

« N’as-tu pas honte, ô noble fils de Dechtiré, murmura-t-elle, de rester si longtemps couché à cause d’une femme que tu n’as jamais vue... ? »

Voyant que Couhoulinn demeurerait sans répondre ni bouger, elle se releva brusquement et se mit à chanter ces stances :

*Lève-toi, ô guerrier ulate,
réveille-toi de ton sommeil, sain et heureux !
Regarde le roi d’Émain qui se lève très tôt !
C’est indigne pour toi de rester endormi...
Regarde les épaules de Conor :
elles supportent le poids du royaume.
Et toi, que supportent tes épaules,
sinon la lourdeur du sommeil ?
Regarde les chars du roi roulant dans les vallées,
regarde la beauté de son échiquier,
regarde ses coupes emplies d’hydromel,
regarde les jeunes gens qu’il élève dans son palais.
Le sommeil lourd est un défaut qui n’est pas bon,
c’est une faiblesse sans pareille.
Lève-toi, ô guerrier ulate,
réveille-toi de ta torpeur, sain et heureux...* ^[175]

Or, dès qu’elle eut achevé, Couhoulinn se redressa, sauta à bas du lit et, comme il se massait le visage, à l’instar d’un homme qui se réveille d’un long sommeil, il se sentit subitement aussi vigoureux que s’il n’avait jamais été malade.

« Ô femme ! dit-il, où est donc Loeg ? – Je l'ignore, répondit Émer. Tu l'as envoyé dans un pays qu'il ne connaissait pas et d'où il n'est pas revenu. »

Sans plus d'ambages, il saisit ses armes et, quittant la forteresse d'Émain Macha, partit d'un si bon pas à travers prés qu'il finit par atteindre le gué de Roir où, soudain, lui apparut Li Ban, vêtue de son manteau vert, sans qu'il sût ni comment elle se trouvait là ni d'où elle venait.

« Salut à toi, Beau Chien, dit-elle. Je suis heureuse de te rencontrer. – Tais-toi, femme maudite ! s'écria-t-il. Je ne sais ce qui me retient de te passer mon épée au travers du corps ! – La colère t'égare, ô Couhoulinn. Tu ne voudrais tout de même pas faire de mal à une femme que préoccupe uniquement ton bien. – Mensonges que tout cela ! rétorqua-t-il, au comble de la fureur. Pendant une année, la malédiction que tu avais jetée sur moi m'a réduit à un pitoyable état de langueur ! – Tu l'avais mérité, fils de Sualtam. Souviens-toi du jour où tu dardas ton javelot contre les oiseaux blancs qui croisaient au-dessus de toi. Sais-tu qui ils étaient ? Fand la Belle et moi-même. Nous venions te prier de nous suivre en Terre de Promesse afin d'aider le roi Labraid à la main agile sur son épée. En récompense, on t'aurait couvert d'or et d'argent, et tu aurais également obtenu Fand, l'épouse délaissée de Mananann. – Qu'ai-je à faire d'elle ? s'écria-t-il avec dédain. – Elle a jeté son regard sur toi en raison des grandes prouesses que tu as accomplies. Au surplus, ton javelot l'a blessée à l'aile, c'est-à-dire au bras, et elle en porte encore la trace. Or, cette plaie d'amour ne saurait se cicatriser que tu ne t'étendes aux côtés de ma sœur, sache-le. – Et en quoi puis-je aider Labraid à la main rapide sur son épée ? demanda-t-il, déjà radouci. – En abattant trois de ses ennemis qu'il ne peut atteindre lui-même. Allons, Couhoulinn, accompagne-moi jusqu'à sa demeure, je t'en prie. – Et où se trouve sa demeure ? – Je vais te le dire, répondit Li Ban. Sur les bords d'une mer très pure où le soleil joue avec les vagues en y déversant des milliers de rayons d'or. Son pays ruisselle de pierreries et de cristal ; des milliers de femmes, toutes plus belles les unes que les autres, s'y ébattent dans la tendre lumière du matin, et c'est au sein de tribus heureuses que réside Labraid, mon époux. Il est le plus merveilleux des hommes quand il s'avance en tête d'une armée, et si son ardeur le rend impitoyable à l'encontre de ceux qui l'attaquent, il sait se montrer la générosité même envers ceux qui lui sont fidèles. Par toute la Terre de Promesse, ce n'est qu'un cri pour vanter ses hauts faits. Ses chevaux sont sellés d'argent et bridés d'or rouge. La maison où il réside est comme une forêt de piliers d'argent ou de bronze, et les coupes d'hydromel débordent lorsqu'il y reçoit des hôtes. Oui, Couhoulinn, Labraid se trouve sur le rivage, près d'une mer pure où les vagues jouent avec le soleil. Et, sitôt qu'il saura ton arrivée, il accourra en personne pour t'accueillir et te souhaiter la bienvenue. – Par le dieu que jure ma tribu ! s'écria Couhoulinn, je n'ai pas pour habitude d'accepter l'invitation d'une femme à me rendre dans son pays. – Eh bien ! dit Li Ban, viens dans mon pays sur l'invitation d'un homme. Ne te souviens-tu pas d'avoir demandé à Loeg, fils de Riagabar, ton cocher, de partir avec moi et de revenir te conter ce qu'il aurait vu et entendu ? – Certes, dit Couhoulinn, mais où est Loeg, à présent ? – Je vais te

conduire vers lui, et il te dira tout ce qu'il sait de la Terre de Promesse. »

Couhoulinn la suivit donc, et elle le mena jusqu'aux bords du lac où elle s'était embarquée avec Loeg. Ils l'y trouvèrent assis sur un rocher que baignaient les flots. En l'apercevant, tout joyeux qu'il était, Couhoulinn préféra ne rien montrer de son contentement.

« Comment était-ce, ô mon père Loeg ? demanda-t-il d'un ton brusque. – J'ai vu un pays merveilleux, répondit le cocher. Je t'affirme, petit chien, que si rien n'est plus beau que lui, nulle femme n'est plus charmante ni plus digne d'être aimée que Fand, fille d'Aed Abrat, celle que le sort te destine. Mais comme, aujourd'hui même, doit se dérouler une grande bataille, et que cette bataille ne saurait être gagnée si tu n'y participes, il est bon que tu m'accompagnes là-bas. – Je n'irai pas avec toi, ô Loeg, tant que tu ne m'auras pas raconté ce que tu y as vu et entendu ! s'écria Couhoulinn. – Très bien. Je ferai comme tu veux, petit chien. Sache qu'après avoir atteint sans effort ce pays tout empli de merveilles, j'ai rejoint Labraid et l'ai d'emblée distingué des guerriers qui l'entouraient en raison de sa longue chevelure d'un blond éclatant. Il m'a accueilli avec bienveillance et convié à l'accompagner dans la maison de Failbé le Beau. – Qui est ce Failbé le Beau ? interrompit Couhoulinn. – Son frère, répondit Li Ban. Tous deux règnent sur mon pays, tous deux y maintiennent la paix et l'harmonie pour le plus grand bonheur de leurs moindres sujets. – Ensuite, ô mon père Loeg, dit Couhoulinn, qu'as-tu vu ? – Failbé le Beau se trouvait en sa maison, entouré de trois fois cinquante hommes, et, chez lui, j'ai vu cinquante lits du côté gauche, sur lesquels étaient étendus cinquante chefs et, du côté droit, cinquante autres lits et cinquante chefs. Magnifiques étaient ces lits, en bois de couleur rouge, avec des colonnes dorées, et la lumière qui les éclairait provenait d'un étonnant joyau fixé au plafond. Deux portes donnaient dans cette salle, l'une à l'est, l'autre vers le soleil couchant, et des oiseaux y chantaient de merveilleuses musiques. Au-dehors se dressaient trois vingtaines d'arbres à la ramure abondante et dont les fruits parfumés et savoureux pouvaient nourrir trois cents hommes. J'ai également vu une fontaine où l'on puisait une boisson délicieuse que l'on distribuait à toute l'assistance sans qu'elle se tarît jamais en aucune saison. – Et la femme qu'on nomme Fand la Belle ? L'as-tu vue, ô Loeg ? – Sois patient, petit chien, noble fils de Sualtam. Dans la maison dont je te parle, j'ai vu une femme d'une éclatante jeunesse, plus distinguée que toutes les femmes d'Irlande, et sa chevelure blonde flottait autour d'elle comme un parfum d'amour et de bonheur. Sais-tu ce que m'a dit cette femme ? Elle a demandé qui j'étais et, quand elle a su que j'étais ton serviteur, elle a prononcé ces paroles : "Il est fâcheux que l'homme de Murthemné ne t'ait pas accompagné, car il est attendu avec impatience." Oh ! Couhoulinn ! si l'Irlande tout entière m'appartenait, si j'en étais le roi tout-puissant, sache-le, j'y renoncerais sans regret pour habiter le pays où je suis allé... – C'est bien, ô mon père Loeg, dit Couhoulinn. Je pense que le pays que tu me décris peut me convenir. – Mieux encore que tu ne penses, reprit Loeg. En cette terre brillante et noble, où ne fut jamais proféré un seul mensonge, réside un roi juste et sans

défaut, Labraid à la main rapide sur son épée, et c'est lui qui t'invite à le venir trouver. Sache que j'ai également vu là des guerriers armés d'armes de toutes les couleurs, et braves et prêts à se battre. Sache encore que j'ai vu là des femmes admirablement belles servir l'hydromel au cours des festins. Sache enfin que j'ai entendu des musiciens jouer de leurs instruments pour la femme qui t'attend, Fand la Belle, fille d'Aed Abrat. Ô Couhoulinn, sans doute Émer, fille de Forgall, est-elle la plus belle de toutes les femmes d'Irlande, mais la femme que j'ai vue là-bas ferait perdre la tête à toutes les armées du monde. – C'est bon, dit Couhoulinn, j'irai donc dans la Terre de Promesse. Conduis-moi, puisque tu en connais le chemin, et que Li Ban vienne avec nous. »

Ils montèrent donc tous trois dans la barque de bronze, et celle-ci, traversant le lac, vint accoster à l'île où Li Ban avait déjà mené Loeg. Ils y abordèrent et, de la maison qui leur faisait face, s'échappaient des musiques délicieuses et charmantes à leurs oreilles. Comme ils approchaient, Labraid à la main rapide sur son épée vint à leur rencontre et leur souhaita la bienvenue. Puis ce fut au tour des femmes de s'empressement autour de Couhoulinn. Mais, bientôt, Fand lui prit le bras l'entraîna à part, et leur entrevue fut aussi tendre que passionnée.

« Ô Beau Chien, dit-elle, béni soit entre tous ce jour, puisqu'il t'amène près de moi ! Tu seras à jamais celui que j'aurai le plus aimé... »

Si bouleversé qu'il fût par cet accueil, Couhoulinn n'oubliait pas néanmoins qu'il lui fallait combattre les ennemis de Labraid. Aussi revint-il vers celui-ci pour s'enquérir de la situation.

« Elle tient en peu de mots, répondit Labraid. Dans ce pays se trouvent trois chefs, aussi durs qu'impitoyables, et qui sont de la race des Fomoré : ils se souviennent que, jadis, les leurs imposaient tribut à tous les habitants, qu'ils appartenissent aux tribus de Dana ou fussent Fils de Milé. Aussi ont-ils projeté de nous assujettir à leur pouvoir et de nous soumettre à leur tyrannie et, après avoir fait venir de puissantes armées du pays des Fomoré, s'apprêtent-ils à nous attaquer. Hélas, quel que soit notre courage, que peuvent nos faibles troupes contre la multitude de guerriers dont disposent nos oppresseurs ? – Il me semble, dit Couhoulinn, que tu es un chef aussi redoutable que ces trois-là. Pourquoi crains-tu d'être vaincu ? – Tu vas le savoir : un interdit m'empêche de combattre en personne un homme des Fomoré, et ce parce que ma mère nourricière était de leur race. Je puis seulement mener mes hommes au combat. Comprends-tu, dès lors, mon embarras ? – Certes, acquiesça Couhoulinn. Aussi mènerai-je tes troupes dans la bataille. Conduis-moi au-devant d'elles. » Labraid l'emmena donc au lieu où se trouvaient assemblées ses troupes. Couhoulinn les observa attentivement.

« C'est bien, dit-il à Labraid, pars maintenant et laisse-moi diriger le combat. »

Labraid se retira, et Couhoulinn demeura seul avec l'armée. Soudain, un grand corbeau se mit à tournoyer au-dessus des guerriers. Et ceux-ci se mirent à rire, d'abord, car ils reconnurent en lui Morigane, venue tout exprès pour les exciter.

« Cependant, ajoutèrent-ils, comme elle compte empêcher le contorsionniste d'Émain de mener son combat à bien, chassons-la ! »

Et ils se mirent, là-dessus, à pousser de telles clameurs que le corbeau féérique s'éloigna, mais sans pouvoir trouver un seul endroit où se poser. Alors, Couhoulinn fit avancer l'armée et lui fit prendre position face à celle des Fomoré, et ainsi s'écoula la nuit.

Or, le lendemain matin, de bonne heure, Éochaid Iuil vint se laver à la source, mais Couhoulinn l'aperçut et, s'approchant, lui lança un javelot qui le transperça puis, à lui seul, massacra trente hommes de son escorte. Après quoi, il se porta au-devant de Senach Siabortha, le provoqua et, au terme d'un rude combat, finit par le tuer. Mais, désireux de venger les victimes de Couhoulinn, Éogan Inbir rassembla ce qui restait de son armée et lança une violente attaque si bien groupée que Couhoulinn se retrouva seul devant des nuées d'ennemis. Cependant, à force de tourner et retourner autour d'eux, il finit par en abattre trois cents et trancha la tête de leur chef. Mais, alors, emporté par sa fureur guerrière, il entreprit de massacrer tous ceux qui se trouvaient sur son passage.

« Attention ! s'écria Loeg. Si nous ne faisons rien, sa fureur va se retourner contre nous. Qu'on prépare trois cuves d'eau froide afin de l'y plonger et qu'il y calme son ardeur. »

On s'empressa donc d'apprêter trois cuves. Dans la première où il se plongea, l'ébullition fut telle et si instantanée, que l'eau s'évapora entièrement. Dans la seconde, elle atteignit une chaleur si insupportable qu'elle s'évapora de même. Dans la troisième, elle s'attéridit seulement et Couhoulinn en ressortit pleinement maître de lui-même^[176]. Alors Labraid vint le prendre et l'emmena vers la maison royale.

Les femmes en étaient sorties pour mieux accueillir Couhoulinn et le féliciter de sa victoire. Quant à Fand, elle s'avança vers lui en chantant ces stances :

Un héros majestueux s'avance sur le chemin...

Bien qu'il soit jeune et encore imberbe,

il parcourt rapidement la plaine,

ce soir, après le grand combat.

Il jongle avec cinquante pommes d'or.

Elles rebondissent sur son souffle.

On ne trouverait pas son égal chez les rois,

et il est aussi tendre que rude...

Il y a sur chacune de ses joues

*des fossettes rouges comme le sang,
des fossettes vertes, des fossettes bleues,
des fossettes pourpres à la nuance légère...
Il y a sept rayons de lumière dans son œil,
mais il ne se laisse pas aveugler.
L'ornement de son œil noble,
ce sont des cils noirs comme le scarabée...
Il a, sur sa tête – c'est bien le guerrier
qu'on a célébré dans toute l'Irlande ! –,
trois chevelures de couleurs différentes,
ce garçon intrépide encore jeune et sans barbe...
Il marche rapidement dans la plaine,
il parcourt le combat dans le danger,
il n'y a pas un de nos héros
qui soit semblable à Couhoulinn...
Couhoulinn est venu ici,
le jeune héros de Murthemné :
celles qui l'ont fait venir de si loin,
ce sont les filles d'Aed Abrat...*

Quant à Li Ban, elle le salua en ces termes :

*Sois le bienvenu, ô Couhoulinn,
sanglier qui poursuit sa proie,
prince de la plaine de Murthemné,
noble caractère,
cœur de héros,
puissante pierre de sagesse,
rouge de colère,
ardent contre les ennemis,
valeur champion des Ulates,*

sois le bienvenu, ô Couhoulinn...

Cette nuit-là, Couhoulinn dormit avec Fand, fille d'Aed Abrat, et il demeura un mois auprès d'elle. Au bout de ce temps, il voulut revenir chez les Ulates et prit congé d'elle.

« Pars, ô mon bien-aimé, lui dit-elle, mais sache que j'irai, quoi qu'il advienne, à l'endroit où tu me donneras rendez-vous. »

Après être convenus de se retrouver le mois suivant auprès de l'If qu'on appelait de Cenn Tracha, c'est-à-dire de la Pointe du Rivage, ils se séparèrent donc, et Couhoulinn partit sans plus tarder. En compagnie de Loeg, il regagna Émain Macha où les Ulates leur firent à tous deux bon accueil.

Mais, quand le délai d'un mois fut presque écoulé, Morrigan vint de la Terre de Promesse trouver Émer, fille de Forgall, à qui elle apparut sous la forme d'une belle femme aux cheveux noirs, vêtue d'un grand manteau rouge qui la recouvrait jusqu'aux pieds. Et elle lui conta comment Fand, fille d'Aed Abrat, et son mari Couhoulinn s'étaient donné rendez-vous à l'If de la Pointe du Rivage. Puis elle s'en alla, laissant Émer si bien remâcher sa colère et son désespoir que lui vint l'idée de tuer la fille d'Aed Abrat. Alors, munie de poignards acérés qu'elle avait commandés tout exprès, elle s'approcha du lieu de rendez-vous en compagnie de cinquante femmes, toutes revêtues d'une capuche sombre. Absorbés dans une partie d'échecs, Couhoulinn et Loeg ne s'avisèrent pas même de leur présence ; mais, dès son arrivée, Fand, elle, les aperçut.

« Regarde derrière toi, ô Loeg, dit-elle, regarde ce que je vois. »

Loeg, détournant la tête, vit les femmes qui s'approchaient.

« Regarde bien, ô Loeg, reprit Fand. Voici des femmes qui ne veulent pas qu'on les reconnaisse. Elles sont habiles et rusées, mais je vois bien qu'elles tiennent en leurs mains des poignards destinés à me percer le cœur. Et les insignes d'or qu'arbore leur poitrine ne visent qu'à mieux nous tromper sur leurs intentions. Certes, il n'est pas facile de distinguer parmi elles la fille de Forgall puisqu'elle a changé d'aspect, mais moi, je sais bien qui elle est. »

À ces mots, Couhoulinn regarda à son tour et, parmi les femmes qui les cernaient peu à peu, reconnut Émer, dont le visage se dissimulait sous une capuche de couleur grise.

« Ne crains rien, dit-il à Fand. Je te défendrai contre toutes les femmes d'Irlande. Assieds-toi dans mon char et garde ton calme. Certes, la fille de Forgall se fait menaçante, et elle médite de se jeter sur toi pour te percer de son poignard, mais elle n'osera rien contre toi tant que je serai là. »

Après quoi, il s'avança vers Émer.

« Ô femme ! s'écria-t-il, je t'éviterai comme chacun évite le joug qui l'asservirait.

Tu sais, toi, que je ne te frapperai pas, mais je sais, moi, que tu ne tireras pas ton poignard pour me blesser ou me tuer. Je conçois ta colère, mais je ne te crains pas, car, fussé-je en danger, je ne saurais guère céder devant la force d'une femme. – Une question, ô Couhoulinn, répondit Émer. Pour quelle raison, ô Couhoulinn, as-tu décidé de me déshonorer aux yeux des femmes de la province et aux yeux de tous les gens d'honneur qui sont en Irlande ? Si je suis venue ici en me dissimulant pour éviter que tu ne me reconnaises, je n'en demeure pas moins sous ta protection, ne l'oublie pas, et la honte en retomberait sur toi, s'il m'arrivait malheur. Bien qu'il te soit loisible de te vanter partout de tes prouesses, mon garçon, je te préviens : tu ne réussiras pas à m'abandonner, et ce quoi que tu tentes pour me détourner de toi. – À mon tour, une question pour toi, ô Émer, répliqua Couhoulinn. Pourquoi ne me laisserais-tu pas quelque temps en compagnie de cette femme ? En vérité, cette femme est pure, chaste^[177], aussi plaisante à l'œil qu'intelligente, digne d'un roi. Elle est gracieuse et charmante, la fille des vagues, la fille venue sur les flots d'une mer tumultueuse. Douée de beauté, elle est experte en l'art de plaire et en l'art de broder, elle est habile de ses mains, vive de l'esprit, elle possède de riches demeures, des troupeaux abondants, et il n'est rien qu'elle ne puisse dispenser à celui qui partage sa couche. Ô Émer, est-ce au dernier venu qu'une pareille femme s'abandonne ? Tu ne trouveras pas de héros aux belles cicatrices qui me soit comparable en vertu et en valeur... – En vérité, reprit Émer, elle n'est ni meilleure ni plus belle que moi, la femme à laquelle tu t'es attaché. Tout ce qui est d'un rouge éclatant paraît beau, tout ce qui est haut paraît surprenant, tout ce qui est nouveau paraît passionnant, tandis que tout ce qui est habituel semble amer, insipide ou dépourvu d'intérêt. On pense que ce qui n'a pas un goût habituel est meilleur, et le désir trouble mieux que la satisfaction. Quant à moi, mon garçon, il me suffisait d'être avec toi pour me sentir pleinement heureuse. »

Et, là-dessus, elle versa d'abondantes larmes.

« Sur ma parole, ô Couhoulinn, ajouta-t-elle, c'est toi qui me plais, toi qui me plairas tant que je serai en vie... »

Alors, Fand s'avança entre eux.

« Abandonne-moi, ô Beau Chien d'Ulster, dit-elle. – Non, répliqua Émer, c'est moi qu'il doit abandonner, puisque son esprit et son corps sont emplis de toi. – Cela ne serait pas juste ! s'écria Fand. C'est moi qui serai abandonnée, car je n'ai aucun droit sur lui, et je me savais menacée de le perdre. »

Cependant, une grande tristesse et une grande mélancolie l'envahirent, et elle se sentit humiliée de devoir, abandonnée par Couhoulinn, retourner sur-le-champ dans son pays. Et le grand amour qu'elle portait au fils de Sualtam l'accabla si soudainement qu'elle se mit à sangloter si fort, en présence d'Émer et des femmes d'Irlande, que celles-ci furent prises de compassion. Or, quand elle eut fini de pleurer, Fand chanta ces stances :

*C'est moi qui vais partir en voyage,
mais ce sera par grande nécessité
et, quel que soit le jugement de chacun,
je préférerais rester...
Ô Émer, c'est à toi qu'est l'homme
qui me fuit, noble femme.
Mais sache que ce que je n'atteins pas de ma main,
je ne peux m'empêcher de le désirer...
Beaucoup de héros m'ont recherchée,
tant dans la plaine que dans ma demeure,
je ne suis pas allée à leur rencontre,
car je ne les aimais pas.
C'est grand malheur que de donner son amour
à un homme qui n'y prête pas attention.
Il vaut mieux s'en aller
quand on n'est pas aimée comme on aime...*

Cependant, Mananann, fils de Lîr, fut averti de ce qui se passait près de l'If de la Pointe du Rivage. On lui dit que Fand se trouvait en face des femmes d'Irlande et que celles-ci voulaient la tuer parce qu'elle avait osé porter son regard sur Couhoulinn. Alors, il vint en personne, de la Terre de Promesse, et se rendit sur les lieux de la rencontre. Mais personne, hormis Fand et Loeg, ne le voyait, car il avait le don d'invisibilité.

En l'apercevant, Fand comprit qu'il venait la chercher pour la ramener dans la Terre de Promesse. En proie à un grand trouble et à un grand découragement, elle se reprit à pleurer puis chanta ces stances :

*Voici le temps des lamentations :
ce n'est pourtant pas ce que je souhaite,
mais l'amour ne se commande pas,
il va son chemin sans détour.
Quand j'étais avec le fils de Lîr,*

*dans la belle Terre de Promesse,
il nous semblait que le temps n'aurait pas de terme
et que nous ne serions jamais séparés...*

*Quand le superbe Mananann m'emmena,
je fus une épouse digne de lui.*

*Il m'a donné un collier d'or,
et je le porte encore aujourd'hui.*

*J'ai vu ici, sur les flots écumeux de la mer,
ce qu'aucun de vous ne peut voir,
un cavalier bondir sur les vagues,
qui se déplaçait sans navire.*

*Il est venu jusqu'à nous,
mais aucun de vous ne peut le voir,
il est venu de bien loin pour me chercher,
parce que je suis abandonnée...*

*Pour moi, c'était une chose naturelle,
même si l'intelligence d'une femme est faible,
que d'aimer un homme que j'ai choisi
parmi la multitude des héros.*

*Adieu à toi, Beau Chien,
ce n'est pas par plaisir que je me sépare de toi,
et si l'on n'obtient pas ce que l'on désire,
il est toujours possible de s'enfuir...*

Après avoir chanté de la sorte, Fand, fille d'Aed Abrat, se leva, s'en alla vers Mananann, et Mananann lui fit bon accueil.

« Eh bien, femme, lui dit-il, demeureras-tu auprès de Couhoulinn, ou bien te raccompagnerai-je jusqu'à la Terre de Promesse ? – En vérité, répondit-elle, et sur ma parole, il en est un, de vous deux, que je préférerais suivre comme époux. Mais c'est avec toi que j'irai, car Couhoulinn m'a abandonnée, et je n'attends plus rien de lui. D'ailleurs, je sais qu'il n'est pas, en dehors de moi, de reine digne de son rang dans toute la Terre de Promesse, tandis que, chez les Ulates, il y a une femme comparable à Couhoulinn. »

Couhoulinn vit la jeune femme s'éloigner, mais il ignorait qu'elle suivît Mananann, puisque celui-ci était invisible.

« Que fait-elle et où va-t-elle ? demanda-t-il à Loeg. – Ce n'est pas difficile, répondit le cocher. Elle s'en va avec Mananann, fils de Lîr, parce qu'elle n'a plus aucun espoir de te plaire. »

À ces mots, Couhoulinn poussa un grand cri qui fut entendu dans toute l'Irlande, puis il fit trois sauts vers le sud qui le conduisirent sur la colline de Luachair où il demeura très longtemps sans boire ni manger. Il dormait chaque nuit entre deux collines, à même le chemin, la tête appuyée sur des pierres.

Ce que voyant, Émer alla trouver Conor à Émain Macha et lui conta comment se comportait Couhoulinn. Le roi, fort affligé de constater que la maladie de Couhoulinn n'était pas guérie, lui envoya des poètes, des musiciens et des druides pour le charmer, pour le saisir et le ramener à Émain Macha. Mais, lorsque les poètes et les musiciens s'approchèrent, il devint furieux et tenta de les tuer. Alors, les druides chantèrent sur lui des incantations magiques, et il se calma. On en profita pour lui entraver si étroitement les mains et les pieds qu'il lui devint impossible de bouger, et on le ramena dans la maison royale. Là, la raison sembla lui revenir ; il demanda à boire, et les druides lui firent absorber un breuvage d'oubli.

Après qu'il eut bu ce breuvage, Couhoulinn n'eut plus aucun souvenir de Fand, ni de l'amour qu'il avait éprouvé pour elle, ni de sa maladie, ni des exploits qu'il avait accomplis en Terre de Promesse.

Quant à Émer, les druides lui avaient également administré le breuvage d'oubli, car la jalousie la rongait autant que son mari l'amour de Fand.

Au même moment pénétrait à Émain Macha, dans la maison de Conor, Mananann, accompagné de Fand. Mais comme ils étaient invisibles, personne ne s'en avisa. Et Mananann secoua son manteau entre Fand et Couhoulinn afin qu'ils ne se rencontrassent plus jamais. Cela fait, tous deux repartirent vers la Terre de Promesse mais, en voyant Fand toujours aussi affligée d'une grande tristesse et d'une grande angoisse, Mananann lui dit : « Il le fallait. Il fallait qu'il en fût ainsi, car on ne saurait contrarier la destinée d'un héros qui doit accomplir encore tant de prouesses. »

Alors, du sommet d'une colline, un grand oiseau noir prit son essor vers le ciel et, en tournoyant dans le vent, fit trois fois le tour d'Émain Macha^[178].

^[1] Voir dans la même collection, chez le même éditeur, le premier épisode de **La Grande Épopée des Celtes**, *Les Conquérants de l'Île Verte*.

^[2] Voir « La chevauchée du prince Kilourh » dans la deuxième époque du **Cycle du Graal**, *Les Chevaliers de la Table Ronde*, Pygmalion, Paris, 1993.

[3] Voir *Les Conquérants de l'Île Verte*, op. cit.

[4] Voir le conte « Le Corps sans Âme », dans J. Markale, *Contes populaires de toutes les Bretagne*, Ouest-France, Rennes, 1977-1997, pp. 101-108, ainsi que, du même auteur, *L'Énigme des Vampires*, Pygmalion, Paris, 1991, pp. 239-257.

[5] Les historiographes grecs ont toujours accusé les Celtes de pratiquer ce qu'ils appellent *l'amour viril*. On sait que Vercingétorix, ce grand héros national français (!), avait fait ses classes comme cavalier dans l'armée romaine et avait été déclaré officiellement ami de César, ce qui veut tout simplement dire qu'il avait partagé sa couche (voir J. Markale, *Vercingétorix*, éd. du Rocher, Paris-Monaco, 1996). La « fraternité d'armes » a été liée, de tous temps, à certaines formes d'homosexualité censées développer les qualités viriles du combattant. On verra que *l'amitié* de Couhoulinn pour son condisciple Ferdéadh recouvre bien autre chose. Quant à l'équivalent de Couhoulinn dans les romans arthuriens, le fameux Lancelot du Lac, son amitié passionnée pour Galehot, seigneur des Îles Lointaines, est pour le moins ambiguë, si on lit entre les lignes du texte médiéval, pourtant écrit sous inspiration cistercienne au XIII^e siècle (voir le troisième épisode du **Cycle du Graal**, *Lancelot du Lac*, Pygmalion, Paris, 1993).

[6] Ce point faible est d'ordre magique, lié à l'appellation du héros, comme on le verra plus loin.

[7] Voir J. Markale, *Siegfried ou l'Or du Rhin*, éd. Retz, Paris, 1984.

[8] *Les Conquérants de l'Île Verte*, op. cit.

[9] Voir J. Markale, *Lancelot et la chevalerie arthurienne*, Imago, Paris, 1985.

[10] Voir *Romans de Scythie et d'alentour*, Payot, Paris, 1978, et *Le Livre des Héros*, Gallimard-Unesco, Paris, 1989.

[11] *Le Livre des Héros*, op. cit., p. 189.

[12] *Le Livre des Héros*, op. cit., pp. 179-180.

[13] Voir la sixième époque du **Cycle du Graal**, *Perceval le Gallois*.

[14] Voir J. Markale, *La Femme celte*, Payot, Paris, 1972, nouv. éd. revue et corrigée, 1992, ainsi que *La Grande Déesse*, Albin Michel, Paris, 1997.

[15] Il est important, à ce sujet, de souligner l'attitude ambiguë qu'éprouvent les hommes devant les femmes, selon les récits de la tradition populaire. De cette incontestable attirance/répulsion témoignent assez les plaisanteries douteuses et les histoires « qu'on se raconte entre hommes ». Voir J. Markale, *Contes populaires grivois des pays de France*, éd. du Rocher, Paris-Monaco, 1997.

[16] La *fidélité*, au sens actuel, à la fois morale, religieuse et légale, est inconnue des récits épiques irlandais. Il est vrai que la législation – même à l'époque chrétienne – admettait aussi aisément le divorce et le remariage que la pratique d'un concubinat garanti par une sorte de contrat à l'année. Voir à ce sujet le chapitre sur « le cadre juridique » dans *La Femme celte*, op. cit., pp. 43-58.

[17] Voir *La Femme celte*, op. cit., éd. 1992, chapitre « Notre-Dame de la Nuit », notamment le paragraphe intitulé « la Reine des Chevaux », pp. 111-121. Voir également l'histoire de Rhiannon dans le quatrième épisode du **Cycle du Graal**, op. cit., *La Fée Morgane*.

[18] G. Dumézil, *Romans de Scythie et d'alentour*, p. 217.

[19] Joël Grisward, *Romania*, n° 90, 1969, p. 308.

[20]

Dans le comté d'Armagh (Royaume-Uni), à l'ouest de la ville d'Armagh, en direction d'Enniskillen. On notera que, non loin de Clogher, se trouvent les vestiges d'une chambre funéraire mégalithique (ou de l'Âge du Bronze ?), comportant de mystérieux signes géométriques gravés de-ci de-là et semblables à ceux qui représentent la Grande Déesse dans les grands cairns de la vallée de la Boyne.

[21]

Morrigan est également fille d'Ernmas: il est évident que Macha est un autre aspect de la déesse primitive, nommée également Brigit, Boann, ou encore Bobdh ou Ethné-Étaine. Mais elle apparaît ici dans son rôle de « pourvoyeuse », caractéristique de la troisième fonction indo-européenne, tandis que sous le nom de Morrigan, elle représente plutôt la deuxième fonction, celle des guerriers.

[22]

Il s'agit de la plaine d'Armagh. Premier siège épiscopal d'Irlande, fondé, selon la tradition, par saint Patrick, la ville demeure actuellement celui des archevêques primats d'Irlande, tant catholique qu'anglican. Le nom d'Armagh a été souvent traduit par « la haute (ou puissante) Macha » (*Ard Macha*), par référence à l'héroïne de cette histoire. Mais il est plus vraisemblable de traduire le second terme *macha* par le sens qu'il a aujourd'hui en gaélique, « plaine, pâturage » : Armagh serait donc simplement « la haute plaine ».

[23]

Pour hautement contestable que soit cette étymologie populaire et traditionnelle, elle est bien dans le ton des légendes étiologiques si abondantes en Irlande où tout lieu se voit plus ou moins relié à un événement mythologique ou fabuleux. En fait, le nom d'*Émain* (dont on ignore le sens exact) est des plus courants : il désigne en particulier la mystérieuse *Émain Ablach*, la « Terre des Fées », analogue à l'île d'Avalon de la légende arthurienne (voir « La Navigation de Bran, fils de Fébal » dans la première époque de *La Grande Épopée des Celtes*). Mais si *Émain Ablach* est « Émain des Pommiers », *Émain Macha* est en fait « Émain des Pâturages » (ou de la Plaine), conformément au sens du terme *macha*. De toute façon, il s'agit du site celtique d'Émania, ou Navan Fort, au sud-ouest d'Armagh, site des mieux repérés et scientifiquement inventorié, capitale des anciens Ulates.

[24]

D'après un texte contenu dans le Livre de Leinster et le manuscrit Harleian 5280, édité par E. Windisch dans *Irische Texte*. Trad. française dans d'Arbois de Jubainville, *L'Épopée celtique en Irlande*, pp. 320 et sqq, Paris, 1907.

[25]

En principe – principe corroboré par Jules César –, les druides n'étaient pas assujettis au service militaire, mais rien ne leur interdisait de participer à une guerre ou à une quelconque expédition. Cavad (Cathbad) signifie « qui tue en combat ».

[26]

Les Celtes comptaient volontiers par neuvaines (habitude qui imprègne toujours certaines pratiques chrétiennes) et par vingtaines (en subsiste la trace dans le français « quatre-vingts » et dans l'anglais *score*, littéralement « vingtaine », dont le sens s'est ensuite altéré).

[27]

Il s'agit là d'un croisement de sens, probablement lié à un vague souvenir totémique, car si *nessa* signifie bien « non facile », *ness* désigne la belette, animal fort cruel, comme on sait.

[28]

Ce cas de fécondation par voie buccale est loin d'être unique dans le légendaire celtique, ainsi que l'attestent les contes populaires bretons-armoricains, l'histoire d'Étaine (voir *La Grande Épopée des Celtes*, première époque), ou celle de Taliesin (voir *Le Cycle du Graal*, première époque, « Le chef des bardes »).

En ce qui concerne l'union de Ness et de Cavad, existent deux autres versions. Selon la première, Ness se trouve sur son trône, à Émain Macha, quand passe le druide. Elle lui demande à quoi est bon le moment présent, et il répond : « A faire un roi avec une reine. » Sans plus de cérémonie, elle l'invite à s'approcher. « Alors Ness devint grosse, et l'enfant fut dans son sein trois ans et trois mois » (Georges Dottin, *L'Épopée irlandaise*, nouv. éd., Paris, 1980, p. 50). La seconde version reprend le thème des vers mais prétend que Ness avait pour amant le roi Fachtna Fathach, fils du druide Sencha. Il s'agit là d'une rationalisation tardive destinée à démontrer l'ascendance royale de Conor.

[29]

Entre Dundalk et la vallée de la Boyne, c'est-à-dire dans le Leinster.

[30]

Divers manuscrits comportent une interpolation chrétienne dans le discours prophétique de Cavad : « Il naîtra cette nuit dans l'est de la terre un enfant qui sera au-dessus des hommes du monde, Jésus-Christ. »

(*Livre Jaune de Lecan*) ; « Belle en vérité fut la dignité qui naquit avec Conor, puisqu'il naquit au moment où le Christ naquit. Sept devins avaient prédit, sept ans avant sa naissance, qu'il y aurait une naissance illustre en même temps que la naissance du Christ sur la pierre où naquit Conor, et que son nom serait illustre en Irlande ». (*Livre de Leinster*.) Cette interpolation prépare les poèmes dits un peu plus loin par Cavad, et surtout le récit de la mort de Conor : il avait une pierre de fronde dans la tête et, pour survivre, devait éviter de se mettre en colère ; or, sa colère éclata lorsqu'il apprit les souffrances de Jésus-Christ sur la croix, la balle de fronde sortit de sa tête, et il en mourut. Il ne faut pas négliger le fait que le manuscrit dit *Livre de Leinster*, qui contient la version la plus complète de la *Compert Conchobuir*, c'est-à-dire la « conception de Conor », fut rédigé par des moines de Glendalough (comté de Wicklow en Leinster), et que ceux-ci s'efforçaient de rattacher le plus possible les traditions païennes à des éléments bibliques.

[31] Mag Inis, littéralement « plaine-île », nom donné parfois à la plaine de Murthemné.

[32] Il se peut que le nom de Conor, transcription phonétique de la graphie gaélique *Conchobar*, signifie « chien puissant » ou « chien secourable », allusion évidente à son rôle de protecteur de son peuple. De même, le héros Couhoulinn (*Cù Chulainn*) sera le chien protecteur du forgeron Culann.

[33] Interpolation chrétienne destinée à préparer le récit de la mort de Conor, succombant à la colère que lui inspire la nouvelle des souffrances de Jésus-Christ.

[34] Le roi de type celtique n'est pas seulement un guerrier protecteur de sa tribu, il est aussi nécessairement lettré et doit distribuer largement ses dons à ses vassaux. C'est d'ailleurs en vertu de cette « puissance de don » que Conor obtiendra, grâce aux ruses de Ness, la royauté sur les Ulates.

[35] Synthèse des trois versions de la *Compert Conchobuir* que l'on trouve dans divers manuscrits, dans le *Livre Jaune de Lecan* et le *Livre de Leinster*. Trad. anglaise par Kuno Meyer dans *Revue celtique*, tome VI, et par Withley Stokes, dans *Ériu*, vol. IV. Traductions françaises de d'Arbois de Jubainville dans *L'Épopée celtique en Irlande*, de Georges Dottin dans *L'Épopée irlandaise* et de Ch.-J. Guyonvarc'h dans *Ogam*, XI.

[36] Il serait, on l'a vu, d'après l'une des versions de la *Compert Conchobuir*, le véritable père de Conor, en tant qu'amant de Ness.

[37] Rite magique d'intronisation du haut-roi (*ard ri*) d'Irlande sur la colline sacrée de Tara. La célèbre Pierre de Fâl est toujours en place au milieu du site.

[38] Éochaid, ancien génitif d'*Éochu* devenu nominatif par suite de son emploi fréquent, est le nom royal par excellence, le surnom du dieu Dagda, le nom du père de Ness. D'innombrables héros s'appellent ainsi, que l'on ne distingue que par leur surnom. Le nom, fort ancien, remonte à une forme celtique *ivo-catos*, « qui combat par l'if », allusion au matériau des armes, boucliers et fûts de lance notamment.

[39] Personnage considérable du cycle de la Branche Rouge, Fergus mac Roeg est mêlé à tous les événements qui surviennent au temps de Conor et du héros Couhoulinn. Son nom, qui évoque la fureur guerrière, l'énergie, la puissance, provient de la racine indo-européenne *Werg* qui a donné le grec *ergon*, « travail », « action » (d'où le français « énergie »), les latins *vir*, « homme mâle », et *vis*, « force » (d'où violence, virulence, virago, etc.) et « vierge » (du latin *virgo*) en son sens le plus primitif.

[40] Le plus valeureux de tous les champions d'Ulster après Couhoulinn. Ses aventures sont innombrables.

[41] Aujourd'hui, Rathcroghan. Là, résidaient le roi Ailill et la reine Maeve ; mais ce récit ne fait nulle mention d'eux, comme si ces éternels ennemis des Ulates s'étaient tenus à l'écart de la querelle pour la royauté suprême.

[42] Aux frontières des quatre provinces d'Irlande, localisation qui met en valeur la lutte pour la royauté suprême – parfaitement symbolique – dans l'île.

[43] D'après *La bataille de Leithir Ruidhé*, récit contenu dans le *Livre Jaune de Lecan*, texte et traduction française de Margaret Dobbs, dans *Revue celtique*, XXX.

[44] Dans les épopées mythologiques et même pseudo-historiques de l'ancienne Irlande, le mariage n'a pas la valeur qu'on lui reconnaît actuellement. C'est un contrat temporaire, généralement valable un an jour pour jour, renouvelable en cas d'accord des deux parties, et, de toute façon, assorti de garanties pour la femme. Il serait plus juste de parler ici de concubinage légal et réglementé. Dans le cas de Ness et de Fergus, on peut constater qu'ils ont déjà été « mariés » plusieurs fois, ce qui ne les empêche d'ailleurs nullement de prendre à temps d'autres partenaires. Le mariage de type celtique est un simple contrat d'association provisoire constamment remis en question et susceptible d'être rompu pour une raison ou pour une autre, dans le cadre d'une polygamie qui n'ose dire son nom. Voir à ce sujet *La Femme celte*, *op. cit.*

[45] Il y a, dans le droit irlandais ancien, trois types de contrats matrimoniaux – et, par conséquent, familiaux. Le premier concerne le cas où le mari, possédant plus que l'épouse, se retrouve nécessairement le chef de famille. Le deuxième concerne le cas où les partenaires, étant d'égale richesse, se retrouvent tous deux chefs de famille. Le troisième, en revanche, stipule qu'en cas de fortune supérieure, c'est la femme qui est chef de famille et qui prend les décisions nécessaires. Or, dans la société irlandaise marquée par les tendances patriarcales indo-européennes, il est insupportable pour des guerriers d'être considérés comme « bien de femme ». Ce point de droit coutumier, d'où résulte une querelle d'autorité entre le roi Ailill et la reine Maeve, est à l'origine de la grande épopée dite « Razzia des bœufs de Cualngé ».

[46] En fait, étant donné que la fonction primordiale du roi de type celtique est d'être distributeur, c'est-à-dire répartiteur des richesses de la tribu, il faut constater que, par suite de la ruse de Ness, distribuant largement le patrimoine royal au nom de son fils Conor, le malheureux Fergus n'a plus rien à donner. Il se retrouve incapable d'assurer la prospérité de son peuple dès lors qu'il a perdu le *pouvoir du don*, infirmité aussi rédhibitoire pour un roi qu'une impossibilité physique. Il est donc obligé de céder la place à quelqu'un en mesure de *donner*, en l'occurrence Conor, dût l'exercice de cette fonction ressortir à l'usurpation par la ruse. Fergus se trouve ici dans la même posture que les derniers Mérovingiens, taxés stupidement par les manuels scolaires de « fainéantise » : de fait, n'ayant plus rien à distribuer, ils furent supplantés par ceux qui pouvaient le faire, à savoir les maires du palais carolingiens. L'histoire est singulièrement conforme non seulement au mythe mais à l'idéologie primitive qui veut que le roi soit au service de ses sujets, non l'inverse, comme cela s'est produit au XVII^e siècle en France avec la monarchie de droit divin codifiée par l'évêque Bossuet à propos de Louis XIV, aberration qui a conduit à la Révolution.

[47] D'après la *Compert Conchobuir*, version du *Livre de Leinster*.

[48] Tertre d'Angus, « jeune fils » de Dagda. C'est le cairn de Brug-na-Boyne, autrement dit Newgrange.

[49] Cette colline servait de lieu de rencontre aux trois rois Mac Cuill, Mac Cecht et Mac Greine, des tribus de la déesse Dana, qui se partageaient le pouvoir sur l'Irlande avant l'arrivée des Gaëls. Voir la première époque, *Les Conquérants de l'Île Verte*.

[50] Dundalk, dans le comté de Louth, près de l'actuelle frontière de l'Ulster.

[51] Colline sacrée qui se trouve dans l'actuel comté de Westmeath.

[52] Il s'agit du tertre mégalithique de Knowth qui, non loin de Newgrange, domine la Boyne.

[53] La Blackwater, qui passe non loin d'Émain Macha (et d'Armagh) et se jette dans le Lough Neagh.

[54] D'après le *Cogadh Ferghusa agus Chonchubair*, récit contenu dans le mss. 23 K 37 de la Royal Academy de Dublin, publié avec trad, française par Margaret Dobbs, *Revue celtique*, XXXI.

[55] Il s'agit là de ce qu'on appelle « droit de cuissage » sans en comprendre la signification réelle : dans les sociétés anciennes, le fait de répandre le sang virginal est un acte magique susceptible de conséquences

néfastes pour celui qui accomplit la défloration ; aussi est-ce le roi (ou le druide, ou le prêtre) qui, la plupart du temps de manière symbolique, assume la charge magique négative dont sa puissance et sa fonction lui permettent d'éliminer les miasmes désastreux. De plus, tout enfant des Ulates peut ainsi se prétendre fils ou fille de roi, d'un point de vue symbolique, bien entendu, quand n'intervient pas de fécondation réelle.

[56]

En principe, le roi de type celtique ne combat pas en personne, mais sa présence est indispensable sur le champ de bataille pour remporter la victoire. Conor est l'exemple même du roi pacifique, équilibrateur de son peuple et distributeur intègre des richesses communes. En ce sens, il est l'antithèse de Fergus, roi violent qu'anime la fureur guerrière. Voilà pourquoi les Ulates le préfèrent à ce dernier, qu'ils sont du reste fort aises de récupérer dans leurs rangs.

[57]

La plus importante du calendrier celtique. Elle a lieu vers le 1^{er} novembre, date symbolique de la « fin de l'été » (c'est le sens de *Samain*) et du début des « mois noirs », c'est-à-dire de l'hiver.

[58]

D'après la *Comperi Conchobuir*, version du *Livre de Leinster*.

[59]

L'hospitalier exerçait la fonction officielle de recevoir, de nourrir et d'abreuver les hôtes du roi dans sa propre demeure.

[60]

Cette remarque, qui ne se trouve que dans la version du *Leabhar na hUidré* (*Livre de la Vache brune*), manuscrit colligé à Clonmacnoise, prouve l'ancienneté du récit et fait remonter les événements décrits à un stade uniquement pastoral de la civilisation celtique, soit fort antérieur à l'ère chrétienne, ce qui peut paraître en contradiction avec les allégations selon lesquelles le roi Conor serait né au même moment que Jésus-Christ.

[61]

Dans de nombreux récits mythologiques, les oiseaux féeriques (qui sont en réalité des femmes de l'Autre Monde) sont très souvent reliés deux à deux par une chaîne d'or et d'argent. Voir l'histoire d'Étaine et du roi des Ombres dans la première époque de *La Grande Épopée des Celtes*. De toute évidence, il s'agit ici de Dechtiré et de ses cinquante compagnes, métamorphosées par magie, le texte ne précise pas si c'est en cygnes ou en corneilles, mais il est plus vraisemblable en corneilles, la chasse aux cygnes, animaux sacrés, ayant été interdite dès le fond des âges.

[62]

La maison est évidemment un *brug*, c'est-à-dire un palais de l'Autre Monde. Quant au jeune homme beau et resplendissant, on comprendra plus tard qu'il s'agit de l'illustre Lug au Long Bras, le dieu multifonctionnel dont le nom évoque la lumière.

[63]

On les retrouvera plus tard attelés au char de combat de Couhoulinn.

[64]

Synthèse de deux versions de la *Compert ConCulaind*, la première contenue dans le *Leabhar na hUidré* (XI^e siècle), ainsi que dans le manuscrit Egerton 1782 (XV^e siècle), qui contient également la seconde. Textes publiés par Best et Bergin, par Windisch et par Van Hamel. Trad. française par Ch.-J. Guyonvarc'h dans *Ogam*, XVII. Certains détails, enfin, sont empruntés à une troisième version, intitulée *Feis Tighe Becfolthaig* (Festin de la maison à la petite richesse) que recèle le manuscrit Stowe D.4.2. (fin du XIII^e siècle)

[65]

D'après le début de *L'Exil des fils d'Usnech*, récit contenu dans le *Livre de Leinster*. Texte et traduction anglaise dans O'Curry, *Atlantis*, III. Traduction française de G. Dottin dans *L'Épopée irlandaise*.

[66]

D'après la *Compert ConCulaind*, version du *Leabhar na hUidré*, qui comporte un autre détail : Dechtiré a honte « d'aller à un homme dans une chambre, étant enceinte. Quand elle alla au lit, elle rejeta une seconde fois ce qui était dans son sein et elle fut vierge. Elle alla alors à son mari. Elle fut enceinte de nouveau ». Apparemment incohérente, cette anecdote peut être la réminiscence d'un état primitif de la légende ; mais elle n'ajoute rien à la signification de l'étrange naissance du héros : par son père divin, Lug au Long Bras, par son père royal et guerrier, Conor, et par son père putatif, nourricier, Sualtam, Sétanta-Couhoulinn participe des trois fonctions essentielles de la société indo-européenne de type celtique.

[67]

Les foyers se trouvent au centre de la salle, la fumée étant évacuée par un trou pratiqué dans la

toiture. Les convives font cercle autour du foyer, assis en tailleur à même le sol jonché de paille et de joncs. La nourriture est presque toujours cuite dans un chaudron, et donc bouillie, habitude des plus celtiques qui s'est maintenue dans l'ensemble des îles Britanniques.

[68] En fait, un bâton fourchu ou muni d'un croc, la fourchette proprement dite n'ayant été inventée qu'à la fin du XVI^e siècle. On déposait les morceaux de viande sur des tranches de pain, à moins de manger directement avec les doigts.

[69] En principe, dans une société de type celtique, le roi n'intervient dans les querelles ou les combats qu'en cas très exceptionnel : sa présence est nécessaire, mais son rôle se borne là. Voilà pourquoi, ici, ni Conor ni Ailill ne se proposent, l'épreuve ne concernant que les champions.

[70] Conall Cernach (« le Victorieux ») est le neveu de Conor, puisqu'il est le fils d'Amorgen, le druide-poète d'Ulster, et de Finnchoem, elle-même fille de Ness, ce qui fait que, Ness étant la sœur de Cêt, celui-ci est le grand-oncle de Conall. Il faut noter que Conall, bancal, pourrait être à son tour récusé par Cêt, et ce d'autant plus qu'il est responsable de l'infirmité de son petit-neveu. Mais il semble que la difformité de Conall, comme celle de Couhoulinn, plus tard, soit la marque symbolique d'un état supérieur.

[71] D'après un récit collecté dans le *Livre de Leinster* (XII^e siècle). Traduction anglaise par K. Meyer dans *Hibernica minora*. Traduction française par G. Dottin dans L'Épopée irlandaise.

[72] Traduction approximative du mot gaélique *fidchell*, qui désigne un jeu plus ou moins comparable aux échecs.

[73] Conformément à son nom, puisque Sétanta signifie « cheminant ».

[74] C'est le jeu dans lequel Sétanta, dès son arrivée à Émain, s'est brillamment opposé aux autres enfants. On peut reconnaître là une sorte d'ancêtre du *hurling*, qui, actuellement pratiqué en Irlande, tient le milieu entre le rugby et le base-ball américain.

[75] Une espèce de forme primitive du golf.

[76] Faut-il rappeler que les forteresses celtiques sont des « enclos » comportant diverses maisons ? Les fortifications consistent généralement en un fossé et en un talus de pierres et de terre dans lequel sont fichés des pieux formant palissade.

[77] Prononciation phonétique du gaélique *Cù Chulainn*.

[78] Détails empruntés à Jules César, *De Bello Gallico*.

[79] Compte tenu du rôle immense que joue et va jouer plus tard Couhoulinn dans l'*Épopée de la Branche Rouge*, une telle prédiction peut surprendre. Mais la carrière du héros commence dès son enfance et ne se prolongera guère au-delà de 25 ans. De plus, si l'on replace les aventures de Couhoulinn dans leur contexte épique, sa vie sera brève en comparaison des autres compagnons de la Branche Rouge. Conall Cernach, qui a au moins 20 ans de plus que lui, lui survivra et sera son vengeur. Le roi Conor lui-même, son oncle, bien qu'atteint d'une dangereuse blessure, mourra beaucoup plus tard. Dans le Cycle d'Ulster, l'accent est mis sur la brièveté de la vie de Couhoulinn pour mieux illustrer sa valeur, sa prouesse et sa gloire.

[80] Dans tout le cycle épique d'Ulster, les guerriers ne combattent pas en tant que cavaliers, mais sur un char tiré par deux chevaux et conduit par un cocher. Au cours de la bataille, le guerrier, depuis son char, tente d'atteindre ses adversaires en jetant contre eux lances, javelots ou balles de fronde, mais il peut bondir à terre et utiliser son épée contre un homme à pied. Pendant ce temps, le cocher fait demi-tour et vient le reprendre pour l'emmener plus loin vers un autre ennemi. Maintes représentations de scènes de bataille ou de chasse comportant des chars ornent le socle de certaines croix celtiques, notamment celui de la Croix des Écritures, dans l'enclos monastique de Clonmacnoise où fut d'ailleurs copié le « Livre de la Vache Brune » où figure notre récit.

[81]

Les poètes – bardes ou satiristes – appartiennent à la classe sacerdotale druidique et passent pour posséder de redoutables pouvoirs magiques. S'ils ne sont satisfaits de l'accueil qu'on leur a réservé, ils peuvent lancer des satires, c'est-à-dire des incantations, des sortilèges, sur la communauté dont ils ont à se plaindre.

[82]

Necht Scene ne saurait être localisé puisqu'il s'agit d'un lieu mythique, mais le nom féminin de Necht (« blanche ») peut désigner un tertre mégalithique composé de pierres blanches et brillantes. Tara est le centre religieux et politique symbolique de l'Irlande. Tailtiu, aujourd'hui Teltown dans le comté de Meath, est l'un des noms de la mère de Lug au Long Bras, également symbole de l'Irlande. La colline de Cletch est située sur la rive sud de la Boyne. Cnogba est le tertre mégalithique de Knowth, et Brug meic in Oc (« palais du Jeune Fils », c'est-à-dire Angus, fils de Dagda) est le célèbre monument de Newgrange, toujours sur la Boyne, fleuve qui porte précisément le nom de la mère d'Angus (Boann). Voir la première époque de *La Grande Épopée des Celtes*.

[83]

Écriture verticale en usage sur les piliers de pierre (ou de bois). Simple transcription de l'alphabet latin, elle ne remonte pas au-delà du premier siècle de notre ère. Ses lettres sont composées de traits horizontaux et obliques répartis de part et d'autre d'un axe vertical, généralement défini par l'arête du monument. On ne rencontre cette écriture qu'en Irlande et dans certaines régions de Grande-Bretagne.

[84]

Il s'agit d'une des célèbres « contorsions » – magiques ou rituelles ? – de Couhoulinn, lequel, plus tard, sera volontiers surnommé par ses ennemis « le contorsionniste d'Émain » En fait, saisi par une intense fureur guerrière, *il se met en boule*.

[85]

Cette anecdote semble en rapport avec les étranges figurations féminines dites *Sheela-na-Gig*, sortes de petits bas-reliefs qu'on trouve fréquemment sur le mur des églises ou des cimetières, mais seulement en Irlande et dans l'ouest de la Grande-Bretagne, qui exhibent, outre des cuisses largement écartées, une vulve exagérément ouverte de leurs propres mains. Symbolisant la *re-naissance*, elles invitent les défunts à réintégrer la matrice pour y retrouver une nouvelle existence : c'est l'équivalent des grands tertres mégalithiques où les ossements des défunts étaient recueillis dans la chambre funéraire, elle-même équivalent de la matrice divine, pour y recevoir, à certains moments, les rayons du soleil levant. Ces *Sheela-na-Gig*, d'origine nettement pré-chrétienne, ont été récupérées curieusement – et intentionnellement – dans les sanctuaires ultérieurs. Il est également probable qu'on a continué d'en faire, sur le même modèle, jusqu'au XII^e siècle. Voir à ce sujet *La Grande Déesse*, *op. cit.* Dans le cas présent, le plan de Conor et de Cavad est une véritable thérapie d'ordre psychanalytique : en effet, la fureur guerrière va de pair avec la tension sexuelle, et l'on peut espérer calmer cette tension par la vision des parties sexuelles de la femme. De plus, et c'est ce qui se passe ici, la vision d'un « gouffre béant », c'est-à-dire un véritable *regressus ad uterum* considéré comme anéantissant, doit mettre un frein à l'ardeur de Couhoulinn. Cette terreur du « gouffre » sexuel se retrouve dans de nombreux contes de la tradition orale. Voir *Contes populaires grivois des pays de France*, *op. cit.*

[86]

Cet épisode n'est pas sans rappeler le récit ossète consacré à la naissance du narte Batraz qui, à peine surgi au monde, tombe dans la mer et fait évaporer celle-ci. Voir G. Dumézil, *Romans de Scythie et d'alentour*, *op. cit.*

[87]

Cette fois, il ne se met pas en boule, il fait la roue, comme un paon.

[88]

Et il a sept ans. Il s'agit évidemment d'un nombre symbolique.

[89]

Marque d'honneur suprême pour un enfant.

[90]

D'après un épisode de la *Tain Bô Cualngé*, récit contenu dans le manuscrit *Leabhar na hUidré* de la fin du XI^e siècle, et dans le *Livre de Leinster*. Ce dernier texte a été publié et traduit en allemand en 1905 par Ernst Windisch dans le tome V des *Irische Texte*. Traduction française dans d'Arbois de Jubainville, *L'enlèvement des vaches de Cooley*, Paris, 1907. Autre édition du texte du *Livre de Leinster* par Cécile O'Rahilly, Dublin, 1967. Autre version dans le manuscrit dit Stowe D.4.2, édité par Cécile O'Rahilly, Dublin, 1961. Traduction française partielle dans G. Dottin, *L'Épopée irlandaise*. Traduction française intégrale par Alain Deniel, *La Rafle des Vaches de Cooley*, Paris, 1997.

[91]

L'incantation magique suprême et sans appel. La victime du *glam dicin* est marquée à jamais, non seulement moralement, psychologiquement, mais physiquement : sur son visage apparaissent en effet trois furoncles de honte et de déshonneur qui l'excluent à tout jamais de la communauté, la transforment littéralement en hors-la-loi, voire très souvent en condamné à mort. À l'analyse, l'efficacité du *glam dicin* s'explique aisément hors de tout contexte magique : la malédiction prononcée par le satiriste est si violente, si solennelle, si publique, qu'elle déclenche chez son objet un phénomène d'autosuggestion, une véritable crise d'hystérie capables de provoquer une maladie ou une manifestation physique morbide. Les anathèmes et autres excommunications ressortissent au même type de procédé.

[92]

D'après un fragment du manuscrit dit *Livre de Ballymore*, édité et traduit en anglais par Whitley Stokes, *Revue celtique*, XII.

[93]

D'après un récit archaïque publié et traduit en anglais par Whitley Stokes dans *Three Irish Glossaries*.

[94]

Interpolation chrétienne ultérieure.

[95]

Dans ce contexte essentiellement païen, la formulation paraît d'inspiration chrétienne.

[96]

La colline de Howth, au nord-est de la baie de Dublin.

[97]

On a vu plus haut que d'autres le présentent comme contrefait, par la faute de Cêt, fils de Maga, son grand-oncle maternel.

[98]

Cette tare est l'indication du caractère *cyclopéen* dont il donne maintes preuves au cours de ses aventures.

[99]

Coll signifie « noisetiers ».

[100]

D'après un récit contenu dans le *Livre de Leinster* et dans le manuscrit Harleian 5280, édité avec traduction anglaise par Whitley Stokes dans *Revue celtique*, VIII.

[101]

Il s'agit certainement de Forgall Manach (« Forgall le Rusé »), qui a tout intérêt à ce que Couhoulinn reste le plus longtemps possible éloigné d'Irlande, car il espère le voir ainsi finir par oublier Émer qu'il ne veut pas lui donner. Peut-être compte-t-il aussi que Couhoulinn sera tué au cours de ses aventures.

[102]

Cette appellation familière de Couhoulinn, qui figure dans de nombreux récits, dérive de la signification de son nom, « Chien de Culann ».

[103]

Expression qui revient souvent dans les récits gaéliques pour désigner des relations sexuelles ponctuelles et non amoureuses.

[104]

Il existe, dans les lois irlandaises, une sorte de concubinage légal, ou plutôt de mariage temporaire, d'une durée d'un an jour pour jour, en vertu d'un véritable contrat renouvelable ou non. Voir à ce sujet *La Femme celte*, *op. cit.*

[105]

Il s'agit d'une sorte de « botte secrète », d'un coup imparable qui confère à l'initié une quasi-invincibilité. Le terme a été autrefois traduit par « javelot dans le sac », ce qui ne veut rien dire. En réalité, le mot *bolga* provient de la racine indo-européenne qui a donné le latin *fulgur*, « foudre ». Il faut donc traduire *gai bolga* par « jet de foudre », ou « javelot de foudre ». Cet aspect fulgurant de l'arme affecte également l'épée de Nuada et d'Arthur, *Caladbolg*, devenue *Caledfwlch* en gallois, *Kaledvoulc'h* en breton, et *Excalibur* en français et en anglais, dont le nom signifie littéralement « dure foudre ».

[106]

Plus tard opposé à Couhoulinn dans un duel tragique.

[107] Héros de l'histoire de Déirdré des Douleurs, voir chap. IX.

[108] Cette exclusivité entraînera la mort de Ferdéad, ainsi que celle du fils d'Aifé et de Couhoulinn.

[109] Cet interdit a beau être absolu, le jeu des autres interdits peut permettre de le transgresser : c'est ce qui arrivera à Ferdéad et à Couhoulinn.

[110] Peuple mystérieux de géants qui résident dans des îles autour de l'Irlande, et qui symbolisent les forces des ténèbres et de la destruction face aux êtres de lumière que sont les différents conquérants de l'Irlande. Les Fomoré ont été vaincus par les tribus de la déesse Dana au cours de la seconde bataille de Mag Tured ; mais les rescapés sont toujours prêts à déferler sur l'Irlande et les pays soumis aux Gaëls. Voir *Les Conquérants de l'Île Verte*, première époque de *La Grande Épopée des Celtes*.

[111] D'après un récit collecté dans un manuscrit moderne (XVIII^e siècle) classé Egerton 106, récit intitulé *L'éducation de Cúchulainn*, édité avec traduction anglaise par Whitley Stokes dans *Revue celtique*, XXXI, avec des emprunts à une version plus archaïque, *La courtise d'Émer*, contenue dans les manuscrits Rawlinson B 512 et Harleian 32, éditée et traduite en anglais par Kuno Meyer dans *Revue celtique*, XI, traduction française par Ch.-J. Guyonvarc'h dans *Ogam*, XI.

[112] Il s'agit ici d'une coutume qui, connue sous le nom anglais de *fosterage*, consistait à faire élever les enfants d'une famille dans une autre, « adoption » qui créait des liens entre celles-ci, tout en suscitant une véritable fraternité entre leurs enfants respectifs. En l'occurrence, cependant, Couhoulinn devient plutôt l'initiateur et le protecteur de Lugaid.

[113] C'est-à-dire au début de chaque saison du calendrier celtique, au premier novembre (*Samain*), au premier février (*Imbolc*), au premier mai (*Beltaine*) et au premier août (*Lugnasad*).

[114] Résidence de la reine Maeve et du roi Ailill de Connaught. Aujourd'hui, Rath-Croghan, dans le comté de Roscommon.

[115] *Rond*, signifie « chaîne ».

[116] Victime en effet d'un *geis*, c'est-à-dire d'une incantation magique, il ne saurait d'aucune façon s'y soustraire.

[117] Ces trois noms d'héroïnes désignent en fait l'Irlande. Couhoulinn se trouve dans un domaine féérique où se déroule une sorte de rituel d'intronisation : on lui demande de choisir entre trois aspects de l'Irlande celui qu'il préfère.

[118] En concubinage légal. D'après un récit du *Livre de Leinster*, publié par Ernst Windisch dans *Irische Texte*. Traduction française – très maladroite – par Maurice Grammont dans *L'Épopée celtique en Irlande* de d'Arbois de Jubainville, sous le titre de « L'exil des fils de Doël l'Oublié ».

[119] Il s'agit de la « Lance d'Assal », dite aussi « Lance de Lug », incontestable prototype de la mystérieuse Lance qui saigne du cortège du Graal.

[120] Le même détail se retrouve dans la seconde branche du *Mabinogi* gallois (voir *La Naissance du Roi Arthur*, deuxième époque du **Cycle du Graal**, chez le même éditeur, pp. 230-231). Il s'agit en fait d'un antique rituel de purification par le feu opéré lors de la fête de *Samain*, c'est-à-dire aux alentours du 1^{er} novembre, la grande fête celtique par excellence. Ce peut être également une sorte de rite d'initiation druidique. Sur les rituels du feu, voir J. Markale, *Le Druidisme*, Paris, Payot, 1985-1994, pp. 185-193.

[121] Tous ces détails incitent à voir là la description d'un antique rituel de *Samain* censé susciter une sorte de renaissance par la chaleur dans une maison métallique où l'on laissait les « adeptes » jusqu'à la limite de l'étouffement. La deuxième branche du *Mabinogi* gallois, « Branwen, fille de Llyr », décrit de même

l'enfermement de deux personnages fantastiques détenteurs d'un chaudron de résurrection – autre prototype du Graal christianisé – dans une maison de fer que l'on chauffe au rouge, puis au blanc, et dont ils s'échappent avec une force et une puissance magique accrues. Mais le rituel de *Samain*, dont le but est incontestablement une régénération de l'être, ne nous est connu que par des allusions de ce genre. Il semble en outre que Jules César, dans son *De Bello Gallico*, ait mal compris ses informations lorsqu'il fait de ce rituel un sacrifice humain (les prisonniers et les malfaiteurs brûlés vifs dans un énorme mannequin d'osier). Les choses ne sont pas si simples : il s'agit essentiellement de mort symbolique et de résurrection – d'accès à un autre état de conscience.

[122] Ce personnage, dont le nom signifie « homme des bois », apparaît dans plusieurs récits épiques qui le décrivent unanimement comme un rustre, une sorte de sauvage à la massue redoutable. Il semble être un doublet de Dagda.

[123] D'après *Mesca Ulad*, récit contenu dans le *Leabhar na hUidré* et le *Livre de Leinster*, publié par W. M. Hennessy (Dublin, 1889) et par J. Carmichael Watson (Dublin, 1941). Traduction française intégrale par Ch.-J. Guyonvarc'h dans *Ogam*, XII.

[124] Il s'agit, une fois de plus, d'un *geis*, redoutable incantation magique qui oblige Noisé, sous peine de déshonneur et même de mort, à exaucer Déirdré

[125] D'après *L'Exil des fils d'Usnech*, récit contenu dans le *Livre de Leinster*. Texte et traduction anglaise par O'Curry dans *Atlantis*, III. Traduction française par Georges Dottin dans *L'Épopée irlandaise*, nouv. éd., Paris, 1980.

[126] Le copiste du manuscrit, en l'occurrence le *Livre Jaune de Lecan*, semble avoir été quelque peu effrayé par l'irruption d'un personnage mythologique aussi encombrant dans une histoire censée se dérouler au début de l'ère chrétienne et avoir tenté d'occulter le dieu primitif en inventant les trois autres et en leur donnant un aspect strictement humain.

[127] La plus redoutable des incantations magiques, capable de faire apparaître des abcès sur le visage de la personne qui en est victime.

[128] D'après « La Courtise de Luaine », récit contenu dans le *Livre Jaune de Lecan*, manuscrit du XIV^e siècle, ainsi que dans le *Livre de Ballymote* (XV^e siècle), publié avec traduction anglaise par Whitley Stokes dans *Revue celtique*, XXIV.

[129] Il s'agit à nouveau là d'un authentique *geis*, puisque Findmor met en doute la virilité de Blai Briuga. Lequel, de toute évidence, prévoyant les ennuis que lui vaudra l'aventure, cherche seulement à se dérober.

[130] La vindicte publique n'existe pas dans le droit celtique. Tout crime a beau appeler une compensation – ou un châtiment –, celle-ci doit être réclamée par un parent ou un garant, sous la surveillance de la collectivité. Mais, dans le cas présent, au plus proche témoin du meurtre incombent les éventuelles demandes de compensation.

[131] *Niam* signifie « ciel », au sens religieux (gallois *nef*, breton-armoricain *nenv*, d'où le celtique *nemeton*, « sanctuaire », à comparer avec le latin *nemus*, « bois sacré »).

[132] Si le procédé paraît peu digne de l'esprit chevaleresque qui anime généralement les épopées, il s'agit en fait d'un mythe universel très archaïque : tout guerrier invulnérable a son point faible, car nul n'est immortel, et il revient toujours à une femme de dévoiler le secret de sa vulnérabilité. Voir Samson et Dalila dans la Bible. Voir Achille, dans *l'Iliade*, ou Sigurd-Siegfried dans la geste germano-scandinave. Un héros ne saurait être vaincu que par trahison, parce que son héroïsme et son invincibilité sont, par définition, d'origine magique. Voilà pourquoi Couhoulinn va s'initier aux arts de la guerre *et de la magie* auprès des mystérieuses femmes-guerrières d'Écosse qui lui enseignent des « prouesses » secrètes. Voilà pourquoi, dans la version galloise de la *Quête du Graal*, Peredur l'est à son tour par les non moins mystérieuses « sorcières » de Gloucester (voir la sixième époque du *Cycle du Graal*, *op. cit.*, « Perceval le Gallois ». Dans cette même

tradition galloise, la quatrième branche du *Mabinogi*, « Math fils de Mathonwy », fait état du procédé non moins choquant grâce auquel l'énigmatique Blodeuwedd arrache le secret de son invincibilité à son mari Lieu Llaw Gyffes pour le faire tuer par son amant Gronw Pebyr (voir la quatrième époque du *Cycle du Graal*, *op. cit.*, « La Fée Morgane »). Enfin, Couhoulinn recourra plus tard à un procédé analogue pour venir à bout de Cûroi mac Daéré. Il est évident que la morale issue du christianisme serait déplacée dans les récits mythologiques dont les structures, exclusivement symboliques, légitiment tous les « écarts de conduite » habituellement considérés comme déshonorants.

[133] Conformément à un usage très ancien, on honore le défunt en déposant une pierre sur son tombeau lorsqu'on passe à proximité. Cet usage s'est perpétué depuis lors par le geste de jeter une poignée de terre dans la fosse lors des inhumations. Dans le cas présent, le geste a plutôt valeur d'exorcisme contre les maléfices que pourrait encore dispenser la tête de Conganges.

[134] Faute de la moindre précision sur cette Veuve et son fils, on pourrait penser qu'il s'agit de la veuve de Blai Briuga, mais rien ne justifie pareille identification. Si l'expression « Fils de la Veuve » désigne *depuis le XVIIIe siècle* les adeptes de la Franc-Maçonnerie, elle est trop tardive pour rien signifier ici. Mais on ne saurait omettre que Perceval le Gallois est souvent nommé « Fils de la Veuve Dame », et que son aventure, notamment son silence devant le Cortège du Graal, la première fois qu'il assiste à cet étrange repas, rappelle en de nombreux points certains rituels maçonniques. Il y a là un problème non résolu. Voir la sixième époque du *Cycle du Graal*, *op. cit.*, « Perceval le Gallois ».

[135] De nombreuses traditions populaires rapportent la découverte d'une statue féminine dans le creux d'un chêne, statue probablement de déesse-mère, mais qu'on identifie immédiatement à une représentation de la Vierge Marie et qu'on appelle « Notre-Dame du Chêne ».

[136] Ces détails font penser à un autre animal devastateur, Twrch Trwyth, sanglier monstrueux de la tradition galloise que doit poursuivre et tuer le roi Arthur. Voir la deuxième époque du *Cycle du Graal*, *op. cit.*, « La chevauchée du Prince Kilourh ».

[137] Étonnante description d'un rituel magique.

[138] Ils accomplissent là un geste sacrilège qui justifie les calamités dont vont se rendre responsables les animaux magiques – ceux-ci symbolisant les forces de destruction du monde.

[139] Il a en effet trahi la confiance du chien, mais contraint et forcé par le véritable *geis* prononcé contre lui par les Ulates le sommant d'accomplir sa promesse de compenser le meurtre de Blai Briuga. Ainsi pris entre deux *geissa*, il ne peut plus échapper à son destin : il est châtié pour la faute qu'il a commise en tuant Blai Briuga de façon non chevaleresque et en enfreignant le droit d'asile royal.

[140] Comme le chien est un monstre ravageur, son sang est nécessairement vénéneux.

[141] D'après *Aided Celtchair Meic Uthechair*, récit contenu de façon lacunaire dans le *Livre de Leinster*, et intégralement dans le manuscrit classé *Edinburgh XI*, publié avec traduction anglaise par Kuno Meyer dans *Death-Tales of the Ulster heroes*, 1906. Traduction française de Ch.-J. Guyonvarc'h dans *Ogam*, X.

[142] D'après un récit du *Livre de Leinster*, édité par O'Curry dans *Lectures*. Traduction française dans *L'Épopée celtique en Irlande* de d'Arbois de Jubainville.

[143] D'après un récit contenu dans le manuscrit *Edinburgh XL*, publié avec traduction anglaise par Kuno Meyer dans *Death-Tales of the Ulster heroes*, 1906.

[144] D'après la *Tochmarc Feirbe* (la « Courtise de Ferb »), récit contenu dans le manuscrit Egerton 1782, publié avec traduction anglaise par Whitley Stokes dans *Revue celtique*, XV.

[145] L'une de ses particularités est en effet de pouvoir changer d'aspect. Sous cet étrange personnage, prétendument roi du sud Munster, se cache une figure divine « noire » – en fait, une divinité de l'Autre

Monde, une sorte de double « noir » de Couhoulinn à qui tout l'oppose. De fait, leurs deux noms comportent le mot gaélique signifiant chien, mais si l'un est le « chien protecteur » des vivants, l'autre serait plutôt une sorte de « Cerbère », gardien des Enfers.

[146] Il n'y a jamais eu de serpents en Irlande. Il s'agit donc de monstres mythiques qui symbolisent des forces hostiles rampantes, donc omniprésentes, dans les zones les plus ombreuses de la conscience.

[147] « Née des Fleurs » ou « Aspect des Fleurs » en gaélique. L'héroïne présente est l'équivalent de la Galloise Blodeuwedd (Blodeuwezz) qui est effectivement une femme « née des fleurs » grâce à la magie de Gwydion et de Math, selon la quatrième branche du *Mabinogi*. Voir le chapitre intitulé « Les impossibles sortilèges » dans la deuxième époque du *Cycle du Graal*, *op. cit.* Et, de fait, Blathnait jouera plus tard le même rôle que Blodeuwedd dans la mort de son mari.

[148] D'après le début d'*Aided Conroi maic Daire* (« La mort de Cûroi, fils de Daeré »), récit contenu dans le *Livre jaune de Lecan*, publié avec traduction anglaise par R. I. Best dans *Ériu*, II. Ce début de récit comporte un poème fort obscur (dont une version plus longue se retrouve dans le *Leabhar na hUdré*) qui représente une tradition archaïque concernant une expédition dans l'Autre Monde à la recherche d'un objet magique. Ce poème reste incompréhensible si on ne le met en parallèle avec un poème gallois du VI^e siècle attribué au barde Taliesin et intitulé « Les dépouilles de l'Abîme ». Ce poème rapporte une expédition conduite par le roi Arthur dans une île mystérieuse où se trouve un chaudron « qui ne bout pas la nourriture d'un lâche » (voir J. Markale, *Les Grands Bardes gallois*, Paris, 1981, pp. 97-99). Il n'est pas niable que ces deux poèmes ne constituent une sorte d'archétype du célèbre « Cortège du Graal » décrit pour la première fois au XII^e siècle par Chrétien de Troyes dans son *Perceval*. Ce début du récit de *La Mort de Cûroi*, qui justifie la suite de l'histoire (la rivalité entre Cûroi et Couhoulinn, personnages antinomiques s'il en est), doit être rattaché à l'étrange histoire de la « Courtise de Ferb ». La tradition gaélique d'Irlande ne nous apparaît plus que de façon fragmentaire, et il est parfois difficile d'établir un lien entre des épisodes dont les apparentes contradictions résultent simplement de l'espèce d'incompréhension du passé druidique dont faisaient preuve les transpositeurs, tous moines chrétiens.

[149] D'après la *Courtise de Ferb*.

[150] D'après *La Mort de Cûroi*.

[151] Ce détail indique leur appartenance au peuple féerique, c'est-à-dire aux tribus de la déesse Dana, lesquelles habitent généralement le monde du *sidh*, autrement dit les tertres mégalithiques. Voir, au chapitre intitulé *La naissance de Couhoulinn*, le moment où la mère du héros, Dechtiré, apparaît également sous la forme d'un oiseau. Quant au nom de Lochlann, il est ambigu : normalement, il désigne les pays scandinaves mais, par extension épique, également le pays mythique des origines, les fameuses « Îles du nord du Monde » d'où viennent les *Tuatha Dé Danann*.

[152] Dans ce récit, Lugaid est dit « frère de lait » de Couhoulinn, mais la plupart des autres textes du cycle d'Ulster font de lui son fils adoptif.

[153] L'acte en effet de sucer la blessure et d'absorber le sang équivaut à un rite d'affrèrement : il crée une fraternité du sang entre l'homme et la femme et, dans le cadre exclusivement exogamique de la société celtique, toute union entre eux relèverait désormais de l'inceste.

[154] En tant que « frère », Couhoulinn peut disposer d'elle comme il l'entend. Mais ce don est également une compensation pour le tort qu'il lui a causé en la blessant et en se voyant obligé de la refuser. Du point de vue psychanalytique, cela constitue un bel exemple de transfert.

[155] Ce jeu quelque peu insolite témoigne, de la part des femmes, d'un souci de reconnaissance en société androcratique : elles veulent ainsi affirmer une certaine forme de masculinité, ce qui donnerait un certain poids à l'hypothèse de Freud concernant l'envie féminine de pénis.

[156] D'après un récit contenu dans le *Livre de Leinster* et dans le manuscrit Trinity College H 3, publié

avec traduction anglaise par Cari Marstrander dans *Ériu*, V.

[157] D'après la *Tain Bô Regamna* (« La razzia des bœufs de Regamna »), court récit contenu dans le *Livre de Leinster* et le manuscrit Egerton 1782, publié par Ernst Windisch dans *Irische Texte*, II. Traduction française partielle par Alain Déniel dans les notes de *La Rafle des vaches de Cooley*. Ce récit, dont la signification réelle n'est pas facile à saisir, fait partie des nombreux prologues destinés à la grande épopée connue sous le titre de *Tain Bô Cualngé* : effectivement, Morrigane interviendra, à peu près de la façon décrite ici, dans l'un des épisodes de l'épopée. On peut également mettre en parallèle la confrontation ambiguë (amour ou haine ?) de Morrigane et Couhoulinn et les multiples rencontres de Morgane avec Lancelot du Lac. Voir les deuxième et troisième époques du *Cycle du Graal*, *op. cit.*, ainsi que J. Markale, *Lancelot et la chevalerie arthurienne*, Paris, Imago, 1985.

[158] Le côté cyclopéen déjà évoqué. Mais le fait d'être borgne témoigne également d'une vision intérieure, « don de double vue » comparable à celui qu'acquiert le dieu germano-scandinave Odin-Wotan par l'abandon d'un de ses yeux.

[159] Il faut se souvenir que la première naissance de Couhoulinn intervient précisément à la fin d'une chasse aux oiseaux, et que sa mère, Dechtiré, est une « femme-oiseau ».

[160] Littéralement « beauté de femme », fille d'Aed Abrat (« feu du sourcil »), roi de l'Autre Monde.

[161] Plaine mythique, sise dans l'Autre Monde (invisible) des tribus de Dana.

[162] Mari de Li Ban, l'un des chefs de l'Autre Monde. Son nom complet est « Labraid à la main rapide sur son épée ».

[163] Sœur de Li Ban, épouse de Mananann, chef suprême des tribus de Dana.

[164] On peut être surpris que l'Autre Monde, c'est-à-dire l'univers du *Sidh* (mot qui signifie « paix »), connaisse le trouble et la guerre, mais la tradition celtique le conçoit si analogue à celui des humains que les forces de destruction y sont toujours présentes, fût-ce à l'état latent. Il faut donc y contenir celles-ci, quand le besoin s'en fait sentir, afin de rétablir l'harmonie.

[165] « Plaine merveilleuse ». Cette périphrase désigne, au même titre que *Sidh*, « Terre des Fées » ou « Terre de Promesse » (dans les nombreux récits qui font intervenir Mananann, fils de Lîr), l'Autre Monde, univers féérique habité par les héros et les dieux de l'ancien temps. Traditionnellement localisé dans les tertres mégalithiques et les îles qui entourent l'Irlande, on n'y a accès que par exception, et le langage de la science-fiction le qualifierait de « quatrième dimension ».

[166] Étymologies savantes, linguistiquement fausses, mais parfaitement conformes au récit mythologique. On verra plus loin que Fand la Belle symbolise l'amour impossible.

[167] Labraid étant un être féérique, son char peut naviguer, tout comme celui de Mananann tel qu'il est décrit dans « La Navigation de Bran » ; voir la première époque de *La Grande Épopée des Celtes*, *op. cit.*

[168] Rappelons que le mot gaélique *coiced*, que l'on traduit par « province », signifie littéralement « cinquième ». Or, il n'y a que quatre provinces, la cinquième, qu'on appelle le royaume de Mide (Meath), étant purement morale, ce qui n'exclut nullement son importance symbolique.

[169] Tara est le centre symbolique et sacré de toute l'Irlande, depuis la plus haute préhistoire.

[170] On le voit, l'antagonisme entre l'Ulster et le reste de l'Irlande ne date pas d'une époque récente, et ce ne sont certainement pas des raisons d'ordre religieux qui le suscitent, même si, au cours de l'histoire, celles-ci sont venues recouvrir les raisons économiques, sociales et culturelles.

[171] Il semble que, la plupart du temps, c'est dans une fosse creusée à même le sol que l'on faisait bouillir

l'animal : de nombreuses découvertes archéologiques militent en faveur de cette hypothèse.

[172] Dans d'autres récits, la royauté suprême échoit à celui qui fait crier la célèbre Pierre de Fâl, pilier qui se dresse toujours sur le principal tertre de Tara. Dans les rapports du chroniqueur gallois du XII^e siècle, Giraud de Cambrie, se trouve une étrange description d'un rituel où le futur roi doit s'unir avec une jument, avant que celle-ci ne soit sacrifiée et bouillie, puis se baigner dans le bouillon et le partager avec ses sujets. Ces antiques rituels ne sont plus guère compris par les différents copistes qui se sont succédé, ni, du reste, par Plinie l'Ancien qui décrit un sacrifice du Taureau juste après avoir évoqué le rituel du gui. Il s'agit pourtant bel et bien d'une liturgie religieuse où le taureau joue un rôle essentiel. C'est ce qui apparaît lorsqu'on tente de décrypter la grande épopée du cycle des Ulates, la *Tain Bô Cualngé*, puisqu'elle conte la lutte inexpiable entre les Ulates et les autres peuples d'Irlande pour la possession d'un taureau sacré – et divin –, le Brun de Cualngé. Et c'est au cours de cette guerre que Couhoulinn se distinguera particulièrement, en luttant seul contre toutes les armées d'Irlande réunies, alors que les Ulates sont « en mal d'enfant », c'est-à-dire victimes de la malédiction de Macha. L'épisode présent, consacré au Festin du Taureau, est une interpolation dans le récit primitif qui conte les aventures de Couhoulinn en « Terre de Promesse », mais elle n'est sans doute pas gratuite, car elle permet de mettre en valeur le rôle ultérieur du héros lors de l'expédition pour la possession du Brun de Cualngé.

[173] Une fois rappelé que « Lugaid » dérive du nom de Lug au Long Bras, père divin de Couhoulinn, on notera que trois hommes ainsi appelés ponctuent la vie du héros – et symbolisent ses trois naissances –, d'abord ses deux fils adoptifs, Lugaid aux ceintures rouges et, ici, Lugaid le Blond, puis et surtout Lugaid, fils de Cûroi, qui sera son « meurtrier », vengeant par là le « meurtre » de son propre père, victime de la « trahison » de Blathnait – mettant fin plutôt à la longue série de transgressions qui se sont enchevêtrées jusqu'alors de manière inextricable.

[174] L'influence chrétienne se trahit par ces détails. Traditionnellement, chez les Celtes, les régions infernales sont celles du froid, et les contes populaires de Bretagne armoricaine font encore mention de l'*ifern yên*, c'est-à-dire de l'Enfer froid. Dans l'optique des anciens Celtes, le feu, synonyme de vie toujours renouvelée, toujours triomphante, ne saurait être associé à une notion infernale quelconque.

[175] Il s'agit là d'une espèce d'exorcisme destiné à lutter contre le charme magique qu'ont lancé contre Couhoulinn les deux femmes-fées.

[176] Sur cet état paroxystique du héros, voir ci-dessus, chap. IV. Quant à la nature magique de ses transes, elle est en l'occurrence d'autant mieux confirmée que son combat contre les Fomoré est censé avoir eu lieu dans l'Autre Monde.

[177] Pas plus que celle de fidélité, la notion de chasteté n'avait, comme on voit, en société de type celtique, le moindre rapport avec celle que pratiquent les sociétés chrétiennes ou issues du christianisme. Nul débat moral ici, c'est de jalousie qu'il s'agit. Quant à la désinvolture dont Couhoulinn fait preuve vis-à-vis de Fand comme d'Émer, qu'il aime pourtant toutes deux (à sa manière...), nul ne niera qu'elle ne demeure singulièrement moderne... À ce détail près que les anciens Celtes n'attachaient aucun caractère définitif au mariage et que l'idée même de « péché de la chair » leur était foncièrement étrangère.

[178] D'après la *Ser glige Con Culaind* (« La maladie de Couhoulinn »), récit contenu dans le *Leabhar na hUídré* et dans le manuscrit Trinity College H 4, 22, publié avec traduction anglaise par O'Curry dans *Atlantis*, I et II. Traduction anglaise par Myles Dillon dans *Scottish Gaelic Studies*, VII. Traduction française partielle par G. Dottin dans *L'Épopée irlandaise*. Traduction française intégrale par Ch.-J. Guyonvarc'h dans *Celticum*, II. En fait, ce récit est une compilation de plusieurs textes plus anciens que les copistes n'ont pas toujours compris, et il a fallu constamment rétablir des liaisons sans lesquelles l'action deviendrait incompréhensible. C'est à partir de ce récit que Yeats écrivit sa tragédie, *The only jealousy of Emer*.